This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

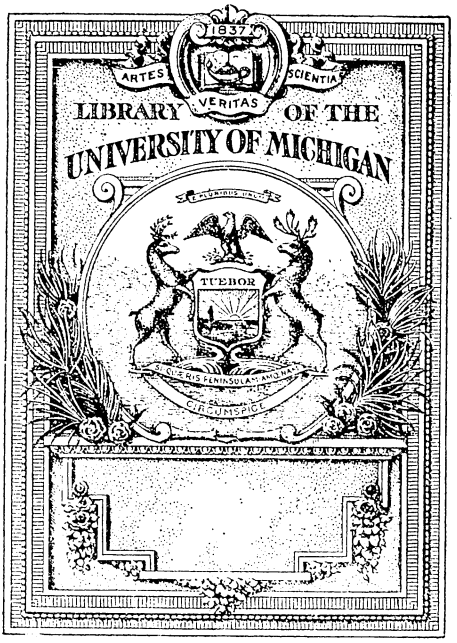
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381182


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-NEUVIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XIX

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45
—
1897

Hosted by Google

Hosted by Google

LA REVUE DE BELGIQUE entre dans sa 29e année d'existence. Le public qui lit sait les engagements qu'elle acceptait en reprenant la tradition de sérieux et de dignité que lui léguèrent la *Revue de Liége*, la *Revue belge* et la *Revue trimestrielle*. Ces engagements, elle ne croit point y avoir failli ; dans la mesure de nos ressources intellectuelles, et malgré des concurrences acharnées et multiples, elle n'a cessé d'être, dans l'ordre politique, la tribune, ouverte à tous, du libéralisme belge, tandis que, dans l'ordre philosophique, scientifique et littéraire, elle faisait un constant appel à ces bonnes volontés, malheureusement trop rares, qui n'entendent se courber devant aucun dogme.

Aussi elle n'a cessé de progresser, s'efforçant de refléter l'évolution morale et esthétique des trente dernières années. Mais cette évolution vient d'entrer dans une nouvelle phase, dont il faut chercher l'expression chez des écrivains, nés d'hier pour la plupart, mais déjà dignes de l'attention du public. Nous croyons donc qu'il convient d'ouvrir plus larges encore les portes de la *Revue* à ces nouveaux venus de la science et de l'art, de faire plus belle la part aux « jeunes » artistes ou savants, qui se réclament du nom belge ou qu'unissent simplement à notre race des liens d'affection ou d'idées.

L'effort artistique, accompli chez nous pendant ces vingt ans, ne peut notamment, malgré de partiels échecs, être méconnu que par ceux qui se désintéressent de toute intellectualité. D'autre part, la poussée démocratique a eu des contrecoups dans l'ordre moral qui ne doivent laisser indifférent aucun libre esprit. C'est pourquoi la *Revue* publiera désormais chaque mois une *chronique des arts* (musique, peinture, sculpture et architecture), une *chronique des livres* (français et belges), et une *chronique politique et sociale*. Ces chroniques seront confiées à MM. Gustave Andel, Jules Fréson, Franz Fou-

383953

Hosted by Google

lon, Maurice Kufferath, Maurice Sulzberger et Maurice Wilmotte. De plus, la part faite à la critique littéraire sera considérablement renforcée; des études fréquentes et variées, signées de noms belges et étrangers, tiendront notre public au courant des œuvres récentes, que ces œuvres aient un caractère individuel ou qu'elles soient la sincère émanation d'un groupe. Nous multiplierons aussi les articles compétents de bonne vulgarisation scientifique, et tant à ce point de vue qu'aux autres, nous nous montrerons strictement soucieux de l'actualité. Nous publierons, enfin, toute une série de romans et de nouvelles, dûs à de jeunes et vaillantes plumes, dont la collaboration nous est acquise dès aujourd'hui.

Des travaux qui seront insérés dans le numéro de février et les numéros suivants, citons quelques-uns :

Gustave Andel. *Les carnets de Taine. — La crise du théâtre contemporain.*
Paul Arden. *Pour plus tard.*
Henry Bérenger (Paris). *Les nouvelles formules du roman* (G. d'Annunzio, Schuré, Sarrazin).
Edmond Cattier. *Le naturalisme littéraire.*
Arthur Daxhelet. *A l'entour.*
Charles Delchevalerie. *Une renaissance de l'art wallon.*
Maurice Demiomandre. *Le spiritisme et ses récents adeptes.*
Albert Dubois. *La Belgique sous la domination française.*
Alfred Duchesne. *La tradition du moyen âge dans Molière.*
F.-V. Dwelshauwers-Dery. *Les rayons X.*
Jules Feller. *L'art pour l'art et l'art social.*
Edmond Francken. *Le chemin de fer du Congo*
J.-G. Fréson. *Les villes allemandes du Sud*
Gustave Jorissenne. *Richard Strauss*
Musin. *De Londres à Melbourne.*
Ernest Mahaim. *La législation ouvrière en Belgique.*
Louis Montigny. *Le fonds communal et la loi du 30 décembre 1896.*
Léon Paschal. *Le roman au XVIII^e siècle.*
Charles Sarolea. *Démocratie et liberté.*
Alexis Sluys. *L'instruction du peuple belge en 1893.*
Eugène Tardieu. *A propos de pédagogie.*
J. Van Dooren. *Les libertins au XVII^e siècle* (à l'occasion d'un livre récent).
G. Van Hamel. *Un nouvel académicien : Gaston Paris.*
Auguste Vierset. *L'enseignement de l'histoire dans les écoles moyennes.*
Maurice Wilmotte. *Les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne,* etc., etc.

Hosted by Google

LA PHILOSOPHIE DE M. BALFOUR

Le livre de M. Balfour, sur les *Bases de la croyance*, a fait grand bruit en Angleterre. On lui prédit, chez nous, un grand succès. La traduction française en est sous presse (1). M. Brunetière vient d'en écrire et d'en publier la préface. A lui d'ailleurs, plus qu'à personne autre, en France, revenait l'honneur de présenter au public l'œuvre si curieuse et si attachante de l'éminent homme d'État anglais. Tous deux, en effet, ont résolument pris parti, dirai-je, contre la science? M. Brunetière s'obstine à le dire. Je crois pourtant qu'il a tort. Car ce dont il célèbre la « banqueroute », ce n'est point la science qui, elle, n'ayant rien promis s'est, par cela même, assurée contre toute éventualité de faillite; c'est ce que, faute d'un terme meilleur, j'oserais appeler « la doctrine de l'avenir de la science ». Selon cette doctrine, dont les représentants ont existé, existent encore — même ils portent des noms illustres — les progrès de la science positive devaient assurer, et ceux de la civilisation, et ceux de la moralité humaine. Longtemps on a cru que l'instruction améliorait. Elle ne fait que polir. Longtemps on s'est imaginé — l'erreur remonte à Socrate — que la science donnait le goût du bien. On oubliait que la science du bien est inséparable de la science du mal, et que la civilisation du vice,

(1) Elle vient de paraître chez l'éditeur Montgredien, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Hosted by Google

si l'on peut ainsi dire, marche d'un pas plus rapide que celle de la vertu. Bref, nous sommes revenus des illusions qui nous aveuglaient à peu près tous, aux temps où se plaidait la cause de l'instruction primaire obligatoire, en sorte que s'il s'agissait encore de laïciser l'école, volontiers nous y consentirions, mais sans aller peut-être jusqu'à laïciser la morale. Serait-ce donc que la cause de la morale indépendante inspire à ses anciens défenseurs moins de confiance qu'il y a vingt années environ ? Plus d'un symptôme le ferait craindre. Le devoir de neutralité religieuse, l'un des moins contestés de l'instituteur primaire, est de ceux dont la pratique exige un peu plus que de la bonne volonté. Pour si disposé que l'on soit à l'accomplir, tant qu'on ne s'est pas appliqué à le bien comprendre, on risque de faire fausse route. Et, sous prétexte d'éviter de choisir entre le dieu de Pascal et celui de Calvin, on s'expose à oublier combien peu, somme toute, il importe de choisir, comme si le dieu de Kant et de M. Jules Simon n'était pas celui de l'auteur des *Pensées*, bref le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de saint Paul ! Quand on s'appelle Proudhon et qu'on est, ce que jamais il ne cessa d'être, une grande conscience, non seulement on se passe de Dieu pour être honnête homme, mais on se figure qu'à ne s'en passer point, on perdrait de sa valeur morale. Il s'en faut malheureusement que toutes les consciences d'enfant soient modelées sur le même type et sur ce type. Il s'en faut que toutes les intelligences soient aptes à comprendre qu'*autonomie* n'est pas *anomie*, que la loi morale a droit à la dignité d'axiome, et qu'en la démontrant, c'est-à-dire en la dérivant d'une source extrinsèque, on la fait déchoir. Le problème philosophique se complique ici d'un problème pédagogique. Et les problèmes pédagogiques ne sauraient attendre. Le métaphysicien a beau les ajourner, puisqu'avant de les résoudre il doit trouver le principe dont il déduira leur solution, l'homme d'état qu'est M. Balfour et l'homme d'action qu'est M. Brunetière protestent contre tout ajourne-

Hosted by Google

ment. Ils exigent qu'à la question « urgente », par excellence, on réponde en termes clairs et courts. On répondra à la question : « Pourquoi suis-je soumis au devoir? » en ces termes : « Parce que ta volonté l'oblige ». Cela peut être court, mais cela n'est ni clair ni d'une évidence de premier jet, diront les philosophes. Donc laissons dire les philosophes. Et n'écoutons pas davantage les savants. Ceux-là ou n'auraient rien à dire s'ils ne voulaient parler que de ce qu'ils savent, ou s'embarrasseraient et nous embarrasseraient dans un écheveau d'explications insuffisantes et invérifiables, attendu qu'ils ne sauraient échapper au dilemme: ou parler de ce que l'on ignore, ou se taire. Donc, ni science ni philosophie. Et alors où chercher désormais la solution du problème moral, à moins que ce ne soit dans la Bible ou le Catéchisme?

Nous voici bien près des conclusions du fameux article : « Après une visite au Vatican. » Et ces conclusions dont on exagérerait à peine, si l'on disait que, contre elles, depuis près d'un an, nos journalistes et au besoin nos conseillers municipaux, n'ont cessé de faire rage, M. Brunetière, fort de l'alliance qu'il vient de contracter avec M. Balfour, les renouvelle et les confirme. La crise morale contemporaine est encore loin de son terme. Même, si l'on ne craignait de dire les choses d'une façon presque triviale, on dirait qu'elle « bat son plein ». Et les philosophes ont eu beau intervenir, ils n'ont fait qu'alimenter la controverse au lieu de purifier les âmes en éclairant les esprits. Au lieu d'éteindre l'incendie, ils l'entretiennent. Tant s'en faut même qu'ils le circonscrivent. Ainsi pensent MM. Balfour et Brunetière, et c'est pourquoi, tandis que l'un persiste à réagir contre « la science », l'autre se complaît à réagir contre la raison. Le livre de M. Balfour est en effet, si jamais il en fut, le livre d'un *misologue,* ce qui ne l'empêche pas d'être, à bien des égards, le livre d'un philosophe. M. Balfour sait voir et sait prouver. Et l'on serait en grand embarras de décider auquel des deux il est le plus habile, si c'est

Hosted by Google

à persuader ou à convaincre, tant sa dialectique a de souplesse et de force, tant ses intuitions ont d'autorité!

I

Maintenant que nous avons nommé l'auteur et rappelé les « nécessités actuelles » qui lui ont mis la plume en main, essayons de dire avec plus de détails de quoi, dans *The foundations of Belief*, il est précisément question. Il y est question de dégager du fond même du christianisme une philosophie de l'homme, et non pas seulement de l'homme du jour, mais de l'homme, une philosophie telle que les philosophes de profession vainement ont essayé de la découvrir, plus profondément humaine, par cela seul plus profondément vraie. Il s'agit donc là d'une entreprise dont la portée, j'entends la portée intentionnelle, dépasse, et de beaucoup, celle d'un livre « d'actualité », puisque, dans ce livre, on fait le procès du naturalisme, du rationalisme, tranchons le mot, de la *raison* spéculative, au nom du sens commun.

Je ne sache pas que ce mot de « sens commun » se soit jamais trouvé sous la plume de M. Balfour, ou du moins, s'il en parle, c'est avec dédain. Il ne s'en sert que pour désigner les libres-penseurs qui, sous prétexte de suivre le sens commun, refusent d'adhérer à aucun dogme. Il n'importe. A ce sens commun flottant, incohérent et décidément « imbécile » — je donne à ce dernier mot le sens étymologique que lui attachait Pascal dans son réquisitoire contre la raison, — ce que M. Balfour oppose, ce n'est ni la science, puisqu'il la met à part, ni la métaphysique, puisqu'il lui refuse toute influence efficace, ni la foi d'autorité, puisque la philosophie de l'*incarnation*, vers laquelle il nous achemine, est une doctrine dont il se propose de légitimer le crédit, il reste que ce soit le « sens commun », non certes celui de Sainte-Beuve, puisque ce sens commun-là signifiait l'athéisme, ni même celui de Voltaire, mais tout uniment celui du bon Thomas Reid.

Hosted by Google

J'allais oublier que la *Revue* peut avoir des lecteurs en Écosse, et qu'à m'entendre qualifier de *bon* ce sage qu'ils ont accoutumé d'élever à la dignité de grand homme, ils me prêteront peut-être un je ne sais quel dessein de railler. Non, certes. J'ai dit *bon* comme j'aurais dit *candide*. Or, même en Écosse, la réputation de *candeur* méritée par Thomas Reid ne saurait nuire à sa juste célébrité. La candeur est, en effet, la sincérité, mais une sincérité toute de premier jet, exempte de critique préalable, faite de confiance, mais non pas de confiance en soi-même, étant l'exact contraire de l'orgueil. Elle suppose chez celui qui en est pourvu, une tendance à bien voir, mais à ne voir que ce qui est, à ne jamais s'inquiéter des dessous des choses et par suite à ne jamais compliquer le simple apparent. L'enfant véritablement candide ne cassera jamais son jouet pour voir ce qu'il y a dedans. Et l'on sait assez que Thomas Reid, s'il a excellemment décrit les facultés de l'âme, ne s'est jamais avisé de les démonter.

Oh ! sans doute, Reid fut une grande exception dans l'histoire des doctrines et des méthodes philosophiques. Et nul ne saurait se flatter de l'imiter de tout point. M. Balfour n'a vraisemblablement, d'ailleurs, ambitionné rien de tel. Qui sait même s'il ne se sentirait pas offensé de notre rapprochement ? Et pourtant, entre Reid et lui, le rapprochement s'impose. De part et d'autre, en effet, même dédain de la spéculation philosophique, même défiance à l'endroit de la raison ratiocinante, même confiance dans la bonté du souverain auteur des choses et dans l'attestation, par nos instincts esthétiques et moraux, de notre origine divine, même optimisme spéculatif, je veux dire même facilité d'adhésion aux croyances nées de ces instincts, aussi bien M. Balfour n'en connaît-il point d'autres. Il est donc, à le bien prendre, de l'école de Reid, moins psychologue que le maître, plus dialecticien en revanche, et aussi plus ouvertement théologien. La philosophie de Reid reste, après tout, une philosophie chrétienne,

Hosted by Google

chrétienne dans sa source, mais non dans ses conclusions. Dans ses conclusions et dans sa source, la philosophie de M. Balfour est éminemment, exclusivement chrétienne.

Elle l'est dans ses conclusions : pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire et encore pas entre les lignes. Elle l'est dans sa source, et pour en être rapidement persuadé, il suffit d'ouvrir le livre au *chapitre I*. L'auteur débute par une affirmation de la loi morale. Et il justifie ce début en déclarant que, s'il est une question sur laquelle les partisans et les adversaires de la théologie entendent rester d'accord, cette question concerne la morale et la substance de la loi impérative. Mon intention n'est pas de discuter si, oui ou non, cet accord est aussi prononcé qu'il paraît. Elle est simplement de faire observer qu'un philosophe soucieux de défendre les droits de la « science » aurait tout autrement débuté. Donc, c'est aux intérêts de la raison pratique que M. Balfour entend veiller par-dessus toute chose. Donc, il a, d'avance, pris position contre le naturalisme, contre l'évolutionnisme, du moins contre l'évolutionnisme matérialiste. Même il a déclaré la guerre au rationalisme. On s'en apercevra bientôt.

M. Balfour proteste contre le naturalisme. En effet, si c'est être naturaliste que d'expliquer les fonctions morales et esthétiques de l'homme en les dérivant d'une évolution, et d'une évolution régie par des lois aussi aveugles que fatales, si, d'autre part, on rabaisse ces fonctions en les expliquant ainsi, puisqu'au lieu de les faire descendre du ciel, on ne leur attribue d'autre origine que celle-là même dont sont tirés nos appétits et nos instincts animaux; si enfin on ne saurait leur assigner une descendance humble sans les humilier, sans les réduire à la condition d'expédients provisoires ou de moyens passagers de *struggle for life*, autant vaut déclarer sans ambages que sous ces mots de *moralité*, de *beauté*, rien n'existe de conforme au *credo* commun. Si le *devoir*, ou plutôt la conscience de l'obligation, est l'aboutissant d'une chaîne de causes sans premier chaînon assignable, s'il pro-

Hosted by Google

vient d'une sélection, c'est-à-dire d'une concurrence, d'une lutte entre des tendances diverses, si la loi morale n'est rien autre chose qu'une forme revêtue par une ou plusieurs tendances triomphantes, elle perd ses droits à notre respect. Elle perd même sa réalité. Elle fait de l'homme le roi des animaux. De l'élever au-dessus de l'animalité proprement dite, il lui est désormais défendu. La loi morale, telle que l'évolutionniste l'envisage, est une loi de prévoyance, ni plus, ni moins. Elle peut bien nous tenir en garde contre l'esclavage des passions, contre les impulsions irraisonnées de l'appétit, bref, contre ce que les théologiens nomment les tentations de la chair, mais qu'importe, puisque l'obligation de résister à ces tentations cesse ! — C'est le vœu de la nature. — Que m'importe à moi le vœu de la nature ! J'ai beau savoir qu'elle m'écrase, et elle, n'en rien savoir, je ne puis attacher la moindre dignité à ma pensée, si j'ai perdu le droit d'en attribuer à ma conscience. Cette conscience n'est plus le sceau de Dieu sur la créature. Elle n'est donc rien autre qu'une « ruse de l'inconscient ». Et puisque moi, homme, je me rends conscient de cette ruse, c'est bien le moins que je n'accepte pas d'en être plus longtemps la dupe.

Si tels ne sont pas les termes de l'argumentation de M. Balfour, tel en est, du moins, le sens. Ici j'attendais de M. Balfour un développement dont il est assez probable que j'exagère l'intérêt, car on est toujours enclin à s'exagérer l'importance d'un argument dont on se croit l'auteur et qu'on s'imagine inédit. On dit assez communément que l'homme se distingue, par la liberté, des autres êtres. La chose est possible. Là, néanmoins, n'est peut-être pas la différence essentielle. Elle est, selon nous, dans la réflexion, dans le fait d'être régi par des lois dont on a conscience, et au gouvernement desquelles on peut prendre part. De là résulterait — toujours selon nous — l'impossibilité d'assigner, à l'avance, des lois rigoureuses au développement normal de l'esprit humain. Auguste Comte nous

Hosted by Google

assure que « l'état de positivité » est le troisième et définitif état. Qu'en sait-il? — Mais on a cru aux fluides avant d'adopter les explications mécaniques des phénomènes de la nature! La scolastique, vaincue par la philosophie de la Renaissance, a vengé sa défaite, puisqu'elle a, jusqu'au delà du XVIII^e siècle, régné sur la science. Donc les sciences physiques et naturelles ont dû traverser l'état métaphysique. Et de même, l'astrologie a précédé l'astronomie. — D'abord, on ne saurait affirmer que de l'ancienne théorie des fluides rien n'a survécu. En outre, que rien ne méritât d'en survivre, on serait en grand embarras de le démontrer. Pour qu'un dogme scientifique prenne fin, il suffit que l'attention s'en détourne. Et de même, pour qu'un dogme renaisse, il suffit, non pas toujours, mais assez souvent, que, de nouveau, l'attention s'y attache. Au vrai, les seuls problèmes définitivement résolus sont ceux sur la solution desquels les savants ont jugé à propos de ne plus revenir. Mais dans l'ordre, — non pas peut-être des faits particuliers ou de ces lois qui s'obtiennent par la simple généralisation des faits — dans l'ordre de ces lois plus hautes qui dominent une vaste étendue de phénomènes, et surtout dans l'interprétation que ces lois comportent, il est, je gage, plus d'une de ces vérités soi-disant acquises à la science et dont la science se trouverait bientôt dépouillée, s'il lui prenait fantaisie de s'en laisser disputer la possession par la critique. Et notre assertion, tout audacieuse qu'elle semble, est si peu téméraire, que les positivistes ont pressenti les retours offensifs de l'esprit d'examen. Devenus les maîtres du gouvernement des esprits, ils auraient interdit de discuter la science et ils auraient décrété des peines contre les délinquants. Les orthodoxes du positivisme sont de faux libres-penseurs.

C'est donc que l'esprit humain n'est jamais absolument l'esclave de ses lois. Dès qu'il cesse de les ignorer, aussitôt il leur peut désobéir. Même il n'est nullement certain que sa dignité ne consiste pas, en partie, dans cette désobéissance. Car du point de vue darwiniste à quoi servirait

Hosted by Google

une réflexion qui ne serait pas un pouvoir d'arrêt? A quoi servirait une conscience dont l'unique fonction serait de compter un à un les fils dont sont faites les cordes de nécessité qui l'enserrent, sans jamais avoir le droit ou de les détendre ou même de les rompre? C'est assez dire qu'étant un pouvoir d'arrêt, ce que, sous peine d'être abolie, il faut que la réflexion soit, elle est quelque chose de plus encore, à savoir une puissance de contrôle, dont la juridiction ne saurait avoir de bornes, pas même les bornes de la perception distincte, puisque l'évidence — l'évidence telle que la comprenait Descartes — n'est en définitive que le moins faillible des critères.

Dès lors, si la science est vouée, par nécessité, à considérer comme vérités acquises les propositions sur lesquelles, n'y ayant désormais plus rien à découvrir, la discussion cesse et la certitude s'établit, ne pourrait-on pas assigner à la philosophie une autre tâche, la tâche précisément inverse et qui consisterait à douter là où la science affirme, là surtout où elle nie, à ouvrir là où la science ferme, à maintenir comme possible, et même comme vraisemblable, cela même que la science déclare être interdit à la recherche, ou contraire aux analogies de l'expérience? Savoir être sagement réactionnaire est parfois un progrès...

Que disions-nous donc quand nous semblions reprocher à M. Balfour de n'avoir point réclamé pour la philosophie ce droit de réaction, le plus important peut-être de ses privilèges, puisqu'elle ne saurait s'en dessaisir sans aussitôt abdiquer? Sans doute, M. Balfour a négligé de plaider ce droit. Qu'importe, puisqu'il fait mieux! Il fait mieux, car il l'exerce. Il l'exerce lorsqu'il permet à l'homme de se révolter contre la loi de la morale le jour où il serait convaincu qu'elle est une loi naturelle, autrement dit, ou peu s'en faut, l'équivalent et comme le substitut d'une loi physiologique. Il l'exerce encore et avec une rare intrépidité de franchise quand, au lieu de s'incliner devant l'athée honnête homme, i lui inflige la plus dégradante des

Hosted by Google

épithètes et se refuse à voir en lui autre chose qu'un parasite ; oui, un parasite, attendu que ce sage, ce vertueux qui croit à l'évolution et aux ruses de la nature n'est tel qu'en raison des croyances d'autrui. Ses ancêtres lui ont légué le Décalogue. Ils lui ont en même temps légué les raisons historiques sur lesquelles repose l'autorité des dix commandements. Notre athée les accepte, même il y conforme ses actes. Mais en leur refusant ce genre d'autorité surnaturelle qui est l'unique garantie de leur vérité, en s'emparant de conclusions dont il répudie les prémisses, notre athée -- selon M. Balfour — se contredit. Mieux que cela, il usurpe le droit de vivre selon la règle commune. En ne voulant pas tenir cette règle de Dieu, il se condamne logiquement à lui désobéir. Il ne devra donc pas être vertueux, ou s'il l'est, il ne le sera qu'à la condition de vivre, si l'on peut ainsi s'exprimer, sur les croyances de ses contemporains, à la façon d'un véritable parasite.

Très curieuse cette page du livre où l'auteur n'accepte pas qu'il y ait sur terre des saints en dehors de ceux qui, étant nés dans la foi chrétienne, ont voulu y vivre. Et comme on y reconnaît — encore qu'il se défende la moindre incursion théologique — le théologien orthodoxe, c'est-à-dire paulinien, pour qui, sans la foi, les œuvres ne sauraient suffire! Ne nous empressons pas de nous récrier. Le sens commun lui-même ne serait pas très loin de nous donner tort. Car que nous enseigne ce sens commun depuis que Kant est venu participer à son éducation? Il nous enseigne expressément que la moralité d'un acte vient du fonds même de l'agent, que ce qui fait le don, c'est l'état intérieur de celui qui donne. Kant exigeait de l'honnête homme qu'il obéît à la loi par respect pour elle. Et si nous jugions que c'est trop exiger de l'homme, nous jugerions, par cela même, la vraie moralité humainement impraticable. Dès lors, la vraie moralité réside dans la volonté de respecter la loi. Dès lors, le devoir suprême, celui sans lequel les autres ne sont rien, a pour objet la foi

Hosted by Google

au devoir. Telle était la vraie pensée de Kant. Maintenant, regardez-y de près. N'apercevez-vous pas que, de cette pensée, le premier inspirateur fut vraisemblablement celui dont le souffle inspira Luther même? Et n'est-il pas évident qu'une telle sentence équivaut à celle de la subordination des œuvres à la foi?

Nous associons tout à l'heure le nom de M. Balfour à celui de Reid. Et nous voici tout près de voir en M. Balfour un disciple de Kant, comme si l'auteur de *The foundations of Belief* ne s'était pas délibérément posé en adversaire de l'idéalisme! Mais le kantisme est une doctrine à deux faces. Ou plutôt, si la fameuse « contradiction » reprochée à Kant se dissipe à la clarté des *Introductions* des deux premières *Critiques*, l'unité de la philosophie kantienne ne saurait être, du premier coup, admise. Aussi bien, ce ne sont point les critiques de Kant, mais Kant lui-même qui a écrit en parlant de son œuvre : « Je devais abolir la science pour faire place à la foi. » Dès lors, entre Kant et les Écossais, l'accord devient inévitable. Et cet accord s'est conclu. Car c'est dans l'enseignement donné par les successeurs de Thomas Reid que, depuis Kant, la doctrine de la *raison pratique* a trouvé ses plus diligents interprètes. On pourrait m'objecter qu'il est aisé, sans doute, de conclure la *rationalité* d'un fait de sa *réalité*, de projeter le passé dans un futur imaginaire et de se figurer qu'on le déduit de ses antécédents véritables. On ne le déduit jamais que de ses conséquents : c'est pourquoi la philosophie de l'histoire pourrait bien n'être qu'un jeu philosophique. Toujours est-il que, dans le cas présent, il est permis d'expliquer l'émigration en Écosse de la morale kantienne par des causes non pas fortuites, non pas même extrinsèques, mais inhérentes à l'essence même de la philosophie de la raison pratique, laquelle, dans son fonds, est pénétrée de christianisme. J'en sais qui ne craindraient pas de dire : « de judéochristianisme ». Et je leur donnerais pleinement raison.

Que Kant soit né de parents d'origine écossaise, ce n'est

Hosted by Google

pas non plus un fait à négliger. Mais le fait capital, selon nous, me paraît être le fonds religieux commun à l'une et à l'autre doctrine, celle de Reid et celle de Kant. Inégaux par le génie, — puisque les lacunes du système de Reid ne sauraient s'expliquer que par un excès de faiblesse métaphysique et que, d'autre part, il est permis, pour la vigueur et la profondeur du génie spéculatif, de mettre Kant hors de pair — ils n'en furent pas moins dominés, l'un et l'autre, par une même préoccupation : donner une base à la morale et un sens à la vie. Ils furent essentiellement, l'un et l'autre, hommes de raison pratique. Et tout disciple de Reid, postérieur à Kant, sera presque fatalement un... demi-kantien.

J'ai tâché de définir ou plutôt de caractériser aussi exactement que possible ce que je crois être l'esprit de la doctrine de M. Balfour. Il a promis dans sa *préface* de nous conduire au seuil du christianisme. Et tenez pour certain qu'il ne nous y conduira pas. Le principe de contradiction s'y oppose. On ne saurait, en effet, *conduire* le lecteur qu'en un lieu différent de celui d'où on le fait partir. Or, dès les premiers pas, nous nous sentons sur le sol chrétien. Les portes du temple ne se sont peut-être pas encore ouvertes. Mais déjà nous en avons franchi les degrés, et notre état — ou du moins celui dans lequel, dès son premier chapitre, l'auteur nous suppose — est, il s'en faut de bien peu, l'état du converti qui attend le baptême. Il est vrai que nous l'attendrons encore, même quand nous aurons cessé de lire. A quoi donc aurons-nous employé ce long temps d'attente? A nous mettre d'accord avec nous-mêmes, à nous faire une théorie du savoir, en harmonie avec notre état d'âme. Quelle est cette théorie?

II

Au fond, je le répète, elle ne diffère pas sensiblement de celle qu'eût adoptée et défendue, s'il lui était arrivé

Hosted by Google

d'être d'un siècle plus jeune, le sage Dr Reid. Et d'apparenter ces deux doctrines, cela ne nous empêche nullement, bien au-contraire, de les rapprocher d'une troisième, celle-là, précisément, que Charles Renouvier a soutenue dans son second *Essai de critique générale* et qui consiste à subordonner la *certitude* à la *croyance*. Que le fondateur du néo-criticisme français ait fait bonne justice de l'insoutenable théorie de la perception externe si décidément incohérente et si « profondément » obscure de Thomas Reid, — théorie que M. Balfour, je ne sais pour quelle cause, a tout l'air de vouloir remettre en honneur, — nul ne s'en montrera surpris. J'imagine d'ailleurs que si Thomas Reid avait lu Darwin et Helmholtz, il aurait, sur plus d'un point, corrigé sa philosophie. Aurait-il, en même temps que sa théorie de la connaissance des objets extérieurs, modifié sa théorie des premiers principes ou du « sens commun » ? A le prétendre, selon nous, on risquerait peu. Les partisans de l'évolution, et par suite de l'hérédité, ne sont pas nécessairement les avocats du scepticisme ou du matérialisme. En revanche, ils donnent, ou ils peuvent donner en faveur de la force avec laquelle certaines vérités s'imposent, des arguments assez plausibles. Si je crois non seulement parce que je me sens disposé à croire, mais parce qu'une longue suite de générations m'y a disposé longtemps avant ma naissance, j'ai le droit de me prétendre gouverné par des principes innés. Et pour rendre compte de ce que ces principes ont d'inné, je me passe du miracle. D'autre part, si l'évolution résulte d'une adaptation, si ce qu'est et devient chaque être, il ne l'est et ne le devient que par l'incessante action de la nature environnante sur sa propre nature, voilà, j'imagine, de quoi nous rassurer sur le sort des principes. Ils peuvent être contingents en un sens, puisque la nature, prise dans son ensemble, est comparable à un « grand fait » et que, du fait au droit, le passage direct est assez illégitime. En un autre sens, ils sont nécessaires, puisque la nature ayant été notre principale et même notre seule

Hosted by Google

institutrice, nous ne saurions penser à l'encontre de ses enseignements. On voit ainsi comment il serait possible de renouveler, en la rajeunissant, la vieille et caduque philosophie de Reid.

Et l'on voit en même temps la vieille théorie des croyances naturelles se transformer peu à peu en une autre, non pas sans doute jusqu'à se confondre avec elle, mais jusqu'à lui fournir un supplément de confirmation. Dans la théorie criticiste de la croyance, la volonté joue un rôle inconnu par les évolutionnistes du temps présent, méconnu par Reid, et contre lequel, j'en donnerais presque l'assurance, crainte de verser dans le scepticisme, Reid eût vigoureusement protesté. Mais, outre le rôle de la volonté, celui du sentiment, de l'inclination, de l'imagination et de cet ensemble d'éléments encore mal définis, qu'on appelle « tempérament» ou «caractère», tiennent une place importante. Or, si nous n'affirmons jamais rien fermement qui nous tienne fortement au cœur (notez, je vous prie, cette expression qui s'est rencontrée sous ma plume) sans que nous y allions et de notre raison, mais surtout de notre cœur et de notre vouloir, nous participons à la vérité dont certains se figurent l'évidence, comme si cette évidence, émanée soi-disant des choses, nous atteignait par une sorte de rayonnement. En réalité, nous y contribuons pour la plus grande part. Et si nous en avons à peine conscience, c'est que le *nous* dont il est ici question n'est pas seulement le moi d'un individu ; c'est qu'à l'action du sujet qui s'examine s'ajoute celle d'une indéfinie lignée d'ancêtres. On abuse singulièrement aujourd'hui de la formule d'Auguste Comte : « L'humanité se compose de plus de morts que de vivants. » Appliquée non plus à l'ensemble des hommes mais à chaque individu pris à part, elle perdrait de banalité et garderait toute sa vérité.

— Le devoir ne nous prescrit-il pas de réagir contre cette force de l'*autorité?* C'est ainsi que M. Balfour la nomme, et il fait bien. Oui, mais comment réagir si ce

Hosted by Google

n'est en opposant une force à une autre, celle de la raison, par exemple, à celle de la foi? Croire, même de toute son énergie, c'est « n'être pas bien sûr », peut-on dire encore, attendu que, si l'on était bien sûr, on économiserait son effort. Donc, l'état de croyance est un état d'infériorité, et c'est s'améliorer que s'en affranchir. L'esprit critique a des droits imprescriptibles.

Soit. Reste à se demander comment il les exerce. Ici, M. Balfour argumente avec force et le beau chapitre de son livre *Authority and Reason* est entièrement à lire. Je lui trouve, pour ma part, une valeur philosophique égale à ce que je me permettrais d'appeler sa valeur oratoire et littéraire. Oui, M. Balfour a cent fois raison contre la Raison, quand, lui arrachant le masque, il nous la montre sous les traits d'une... contre-autorité plus raisonneuse que l'autre, plus pédante, plus arrogante aussi peut-être, moins généralement efficace, puisque, somme toute, elle aboutit à plus de négations que d'affirmations et que, de négations non plus que de « privations », l'homme ne saurait décidément vivre. Oui, la Raison qui décide contre la foi est une raison personnelle, donc faillible. Oui, la libre-pensée qui s'insurge contre le dogme est une pensée esclave de préjugés, car il est des préjugés négatifs tout aussi « autoritaires » que les autres. Nous ne voulons croire qu'à la condition d'être certains : erreur : nous ne pouvons être certains qu'à la condition de croire. Et la raison que l'on se figure opposer à l'autorité n'est qu'une croyance à l'aide de laquelle on en combat une autre. Quand nous raillons les croyants parce qu'ils nient implicitement le mouvement diurne, nous opposons à la foi en Moïse notre foi en Galilée. Quand nous tournons en ridicule les gens qui prétendent avoir vu tourner des tables, nous opposons à l'autorité de leur expérience l'autorité de la nôtre.

Aussi bien — et la remarque est profonde, et encore que M. Balfour l'ait faite après Charles Renouvier, il n'est vraisemblablement, ici, l'écho de personne — quand

Hosted by Google

nous ne sommes pas en cause, et que nous cherchons à nous expliquer pourquoi ceux qui pensent autrement que nous refusent d'adhérer à nos raisons, nous invoquons, pour nous rendre compte de leur résistance, l'action du milieu, du tempérament, de la famille, de la race, du pays. Nous voyons fort bien, quand il s'agit d'autres que de nous, la presque impossibilité où l'on est de réagir souverainement contre ces influences. Nous proclamons, quand il s'agit des autres, la tyrannie de l'autorité. Et nous nous flatterions, nous, de nous en être affranchis !

Mais de nous en flatter, au cas où nous y serions parvenus, il serait souverainement ridicule. Car tout soumettre à l'esprit critique est une entreprise vaine. Descartes l'a tentée. On sait comment. D'abord, il doute de tout en bloc. Puis il découvre le *Cogito*. Puis il s'imagine découvrir Dieu. Puis tout ce dont il a douté, il le fait, en bloc, rentrer dans sa créance. Les servitudes de la tradition peuvent ne pas peser d'un poids égal sur toutes les intelligences humaines. Toujours est-il, qu'à le bien considérer, les différences de poids sont insignifiantes et conséquemment négligeables, puisqu'avant d'être les fils de nos œuvres, nous le sommes inévitablement de nos père et mère. Et ceux-ci à leur tour. Et ainsi de suite.

III

Ne nous en plaignons pas. La vie est à ce prix — chacun sait cela d'ailleurs, ou du moins, en gros, chacun le sait. — Mais la science, elle aussi, est à ce prix. Telle est du moins l'opinion de M. Balfour. Et sur ce point encore, sa dialectique nous paraît victorieuse.

Sur quoi, en effet, repose la science ? Sur la foi au témoignage des sens. Mais la science exerce sur ce témoignage son droit de contrôle, et nos connaissances en physiologie ont vite fait de ruiner notre certitude phy-

Hosted by Google

sique. Ainsi, par exemple, nous sommes inclinés à la croyance par l'évidence de nos perceptions visuelles. Cette évidence est illusoire. Le monde tel qu'il paraît à nos yeux n'est pas le monde réel. Reste le monde de l'étendue tactile. Mais de ce monde, en dépit des protestations de Reid, la métaphysique aurait bientôt raison. Nous avons donc tort de croire à ce dont nos sens nous instruisent. Si donc nous y croyons quand même, c'est en vertu d'une évidence irraisonnée dont la force résiste aux assauts de la critique.

Dans ces conditions, il ne s'agit plus d'adhérer aux vérités de la science au nom de certains principes soi-disant démontrés, puis d'adhérer aux vérités de la morale et de la foi religieuse en invoquant certains autres principes non démontrés, mais postulés et admis. La vérité scientifique et la vérité morale sont du même ordre. M. Balfour en est fermement convaincu. C'est même pour nous convaincre de cela, et de cela expressément, qu'il a écrit son livre.

Songez-y donc. Vous prétendez que la réalité objective du monde étendu et résistant ne saurait être mise en doute. On vous objecte les plus anciens efforts de la première spéculation, l'aisance avec laquelle les sceptiques de l'antiquité grecque proclamaient l'impossibilité de toute connaissance certaine et objective. Vous insistez et vous faites appel au principe de causalité. Insistance stérile. M. Balfour va vous répondre que le principe de causalité, qui est censé garantir le cours uniforme de la nature et la stabilité de ses lois, ne saurait reposer sur l'expérience d'un seul. Dans la vie d'un individu, les exemples de dérogation apparente aux lois prétendues immuables du monde sont assez fréquents pour compromettre sa croyance à la causalité universelle. Donc la force avec laquelle cette croyance me gouverne est faite en grande partie de la force avec laquelle elle s'impose à mes contemporains — donc il me faut croire à l'existence de mes contemporains — et de la force avec laquelle elle s'est

Hosted by Google

imposée à mes aïeux et aux aïeux de mes aïeux. Donc il me faut croire à l'existence de mes aïeux. Toujours croire! Décidément, nous n'en sortirons jamais.

Telle était, au fond, la pensée de Reid. Et l'auteur du deuxième *Essai de critique générale*, Ch. Renouvier, sur ce point s'accorderait vraisemblablement avec Reid. Il lui refuserait l'absurde théorie d'après laquelle nous connaîtrions les choses, en partie telles qu'elles ne sont pas, et en partie telles qu'elles sont. L'indiscutable relativité de la connaissance humaine s'y oppose. Mais ce qu'il ne refuserait pas d'admettre, c'est la croyance primitive, naturelle, indéracinable, en vertu de laquelle nous posons, en même temps que notre existence propre, celle de nos semblables, celle des êtres vivants, celle des choses. Ce qu'il soutiendrait encore, et avec la dernière énergie, c'est que toute certitude, en définitive, repose sur la croyance. M. Balfour ne pense pas autrement. Il ne croit pas au divorce de la raison spéculative et de la raison pratique, non plus qu'à celui de la science et de la morale. Il ne reconnaît qu'une seule raison, je l'ai déjà dit. Et cette raison est la « raison pratique ».

En résulte-t-il, ainsi que nous l'avons déjà fait entendre, que le nom de demi-criticisme convienne à l'attitude de M. Balfour? Le demi-criticiste n'est autre chose, en effet, qu'un demi-kantien, satisfait des affirmations de Kant, effrayé de ses négations. Tel eût été Reid, tel fut, chez nous, Victor Cousin, tel est, en Angleterre, l'auteur des *Bases de la croyance*. M. Fouillée dirait volontiers de M. Balfour qu'il est tout le contraire d'un criticiste, étant, jusqu'à un certain point, prisonnier de son dogmatisme moral et religieux. L'état d'esprit écossais n'est-il pas celui du dogmatique? Le dogmatique, en effet, croit sur la foi de preuves qu'il sait n'être pas démonstratives. Il a donc pleinement conscience de ce qu'il entre d'opinion dans sa foi. Il croit quand même. Il cède donc, non pas à la force de l'évidence, mais à celle de l'instinct ou de la nature. Ainsi font les dogmatiques. —

Hosted by Google

Assurément. Mais ces dogmatiques qui croient ne croient pas d'une croyance machinale. Ils jugent nécessaire de se fier à la nature et d'imposer des bornes au pouvoir d'arrêt de la réflexion. Ils savent où mène la critique. Et, le sachant, ils ne veulent pas se laisser mener. Ils ne veulent pas laisser « plier la machine ». Ils reviennent au dogmatisme après avoir traversé le criticisme. Ils savent donc ce qu'ils font en suivant les principes naturels. En acceptant, par exemple, l'objectivité des qualités premières, ils n'ignorent pas ce que les métaphysiciens y trouveraient à redire. En acceptant les dogmes essentiels du christianisme, ils n'ignorent pas, non plus, ce qu'un critique, de l'école de Renan ou de Strauss, trouverait à leur objecter; même ils ont jugé ces objections irréfutables. Le sachant et le voulant, ils ont passé outre.

Et ils ont passé outre, non pas seulement pour échapper à un malaise mental ou moral, mais pour sortir d'une difficulté spéculative dont, si les philosophes loyalement s'embarrassent, aucun philosophe, au dire de M. Balfour, ne s'est encore affranchi. Le problème du mal est, j'imagine, un problème philosophique, si même il n'est pas *le* problème philosophique par excellence. Or, il n'est pas défendu d'extraire du dogme chrétien les éléments d'une philosophie du mal. Quand on les a extraits il est permis, comparant cette philosophie aux autres et la jugeant d'un point de vue laïque, de la déclarer la plus satisfaisante de toutes. Une telle conclusion peut déplaire aux philosophes, puisqu'elle tourne à la confusion de la philosophie. On se tromperait néanmoins à prétendre que, pour y adhérer, on devient aussitôt indigne du nom de philosophe. Le contenu d'une conclusion n'en est pas l'unique essentiel. La méthode qui la prépare a aussi son importance et cette importance est souveraine. Ne nous y trompons pas : le dogmatisme final de M. Balfour repose sur une critique préalable. Et puisque ce dogmatisme, n'étant pas celui de l'évidence, ne peut être que celui de la croyance, nous persistons à lui maintenir son vrai nom,

Hosted by Google

celui de *demi-criticisme*... A ceux qui nous reprocheraient d'avoir inutilement engagé et prolongé une « dispute de mots », nous répliquerions que disputer sur les mots est jusqu'à présent le seul moyen qu'aient trouvé les hommes de disputer sur les choses, afin, non pas de s'accorder peut-être, mais de s'entendre.

LIONEL DAURIAC.

Hosted by Google

MÈRE !

Pauvre, mais non délabrée, elle avait trouvé, dès que ses yeux avaient commencé d'observer, la demeure paternelle, étroite aussi. Tout ce que ses souvenirs avaient enregistré de plus remarquable c'était un jardinet de quelques mètres de profondeur, délimité par une haie d'épines, noire et frissonsante en hiver, verte et réjouissante du printemps à l'automne.

Cette haie, elle l'avait jugée d'abord d'une hauteur colossale, puis un jour elle avait pu voir par-dessus sans plus se hausser sur la pointe de ses pieds, elle qui si souvent avait dû se mettre à plat ventre pour être témoin, à travers les basses branches, de ce qui se passait par delà.

Déjà sa sixième année atteinte, à son grand étonnement, on commença à déménager les meubles, à vider la maisonnette. Il y avait grande joie chez ses parents. Le père, transformé, ne s'habillait plus comme un ouvrier. Il vêtissait une redingote comme un monsieur, un chapeau comme un monsieur. La mère, avare de rubans et de colifichets, simple dans sa mise, avec des robes bien élimées parfois, où, au toucher, on sentait des traces des rapiécetages fréquents et discrets, tout à coup se parait de vêtements neufs, d'étoffes claires et chaussait ses pieds, qui naguère encore s'enfouissaient dans de bruyants sabots ou se traînaient dans de navrantes savates, de jolies bottines avec talons, à peine résonnant sur le plancher des chambres et moins encore sur le pavé des rues.

Hosted by Google

Comme par l'effet d'un coup de baguette, subitement Anna s'était trouvée transportée dans une maison vaste, bien éclairée, nouvellement meublée, fraîchement vernie. Aux murailles tapissées, l'œil avait plaisir à suivre, coloriées en bleu, en un bleu comme le ciel aux jours sereins, en rouge comme les cerises à leur maturité, en vert comme le chèvrefeuille, en jaune comme les soucis et les tournesols dont à profusion était garni le jardinet de naguère, mille arabesques, des oiseaux et des fleurs, de minuscules pagodes chinoises, aux toitures ornementées de clochettes; et c'étaient, pendant les premières heures, des extases, des étonnements sans fin, et cette joie dilatante que donne le passage subit de l'obscurité à la pleine lumière.

Le secret de cette entrée subite dans la prospérité? Une succession d'un sien oncle, une douzaine de mille francs, fruit de longues et patientes économies, et qui, par une chance heureuse, hardiment placée dans une association d'entreprise, s'augmenta au bout d'un an du double à peu près. De là, des hardiesses nouvelles. Stimulé par sa femme, le père osa de rechef, et les bénéfices se répétant en même temps que les risques courus, de rien l'ancien gâcheur de plâtre et l'ancienne prêtresse de la cuve et du cylindre se virent, quand huit ans s'étaient écoulés, à la tête d'un rondelet capital.

Lui eût été d'avis de garder ce trésor avec soin, de n'y toucher guère; mais elle, la compagne, l'épouse, la mère, avait je ne sais quelles impatiences de ne point s'arrêter et d'arriver à mieux encore.

Oh! sainte et salutaire influence de la femme, quand plus intelligente, plus éveillée, mieux inspirée, douée d'une meilleure vue que celui à qui elle est unie, elle sait le stimuler, lui mettre l'aiguillon au flanc et le maintenir dans le sillon où le soc s'est mis à creuser la terre du labeur et des efforts. Ils hasardèrent encore, mais avec plus de circonspection. Fait curieux, avec le bien lui était venue, eût-on dit, la sagesse.

Elle agissait d'instinct et son instinct ne la trompait jamais. Ceci est bon, cela est mauvais, disait-elle à son homme quand

Hosted by Google

il fallait trouver. Lui avait ce bon sens de la croire et de reconnaître qu'elle avait raison.

Point d'orgueil ; point d'ambition autre que celle d'acquérir pour Anna. Anna était leur but, leur étoile, la madone à laquelle ils sacrifiaient.

Et la madone se laissait faire.

Et doucement elle se laissait vivre, au milieu des caresses et des attentions, si bien qu'elle finit par croire un peu que ces caresses et ces attentions lui étaient dues.

C'est alors qu'elle commença à planter d'illusions le chemin qu'elle s'était tracé dans la vie, et de les regarder germer et fleurir. De l'instruction, une femme en a toujours assez, pensa-t-elle, mais son éducation avait besoin d'être parfaite d'une foule de choses indispensables que sa mère n'avait pas pu lui apprendre. Tordre artistement ses cheveux, ajouter à sa beauté naturelle par des supercheries adroites, avoir des sourires provocateurs et des regards langoureux. S'habiller à la mode et faire enrager d'envie, tant elle aurait de charmes, toutes les jeunes filles du voisinage. Savoir chanter, pianoter, peindre des sujets Louis XV sur des écrans ; se montrer au théâtre, aux concerts, aux promenades choisies, selon la saison, par les femmes du monde et du demi-monde.

Elle prenait feu à la moindre apparence d'une supériorité mise en évidence. Tantôt elle rêvait de se faire actrice, chanteuse, ballerine ; alors seulement elle pourrait briller et se faire admirer, se trouver des soirées entières sur une scène, largement éclairée, sous les regards d'un public nombreux et enthousiaste ; applaudie, les fleurs en bouquets et en thyrses tombant à ses pieds, son nom imprimé en vedette et affiché à tous les coins de rue, acclamée avec d'enthousiastes éloges par les journaux du lendemain. Puis, c'était la vie errante de bohémienne qu'elle aurait voulu mener ; n'être plus astreinte à aucune règle, dresser sa tente de couleur bistre où bon lui semblait ; mais bohémienne, aux poignets cerclés d'or, à la chevelure semée de sequins, à la peau brune, avec, au cou, un collier jetant des

Hosted by Google

lueurs sourdes de ciels d'été, des turquoises grosses comme des pendeloques de lustres, aux oreilles, de fascinants éclairs de diamant, luttant avec les éclairs de ses yeux. Et ainsi, toujours en imagination, elle marchait triomphante, au milieu des applaudissements universels.

Si, détournant le regard de ces visions, de ces rêves, elle les arrêtait sur le réel de son milieu, elle trouvait ses parents manquant de distinction, son père dans des habits mal taillés, mal portés, ridicule avec son sourire satisfait, ses cheveux plats, sa figure glabre et sa cravate tordue et mal nouée. Sa mère aux aspects de petite bourgeoise, de ménagère, trottinant de magasin en magasin, tâtant, flairant les comestibles, marchandant, riant d'un bon rire, franc, mais riant avec des éclats, la bouche ouverte, parlant haut et parlant mal.

Encore un peu, elle rougissait de ceux qui avaient veillé à son enfance, qui lui avaient donné, avec le souffle, le bien-être. Toujours est-il que ce n'est pas d'eux qu'elle eût voulu tenir l'existence.

Quelque atavisme, ce débordement d'imagination chez cette enfant née des deux êtres les plus dévoués qu'il y eût, mais les moins hantés de chimères ; trouvant les choses parfaites, les ayant connues pires et ne demandant qu'à les conserver comme elles étaient, sans amélioration, de peur de leur donner envie de reparaître comme aux heures de peine et de misère.

Et pourtant ces heures parfois leur revenaient à la mémoire, avec des miroitements, au milieu des fausses ombres où elles avaient sonné autrefois. C'étaient alors la gêne, les inquiétudes, mais l'insouciance aussi, la gaieté, l'espérance, la jeunesse criant au cœur : courage, et le courage se dressant énergique, et, toujours et malgré tout, la chanson montant aux lèvres.

Intimidés devant leur fille, l'admirant tout en regrettant inconsciemment de ne la voir pas plus à leur portée, là étaient leurs peines et leur chagrin.

Mais Anna, toujours sur sa route, découvrait de nouvelles illusions arborescentes, nées d'une culture facile dont elle avait le secret.

Hosted by Google

On lui avait donné une maîtresse de piano, mais trop lents les progrès. S'étonnant de ne pas être à même d'exécuter sans étude et irréprochablement les morceaux le plus difficiles, elle remercia son institutrice, comme trop inhabile. Il en fut de même du chant. Ayant une jolie voix, qu'avait-elle à apprendre encore? La peinture lui laissa d'identiques mortifications. Alors ce fut à froisser des chiffons, à se mirer, à soigner ses ongles qu'elle avait roses, à lire des romans, mollement étendue, qu'elle passait le temps, et aussi à attendre que quelqu'un répondît aux secrets appels de son cœur, son cœur lui aussi ayant besoin de s'occuper, d'écouter ce qu'à son oreille à elle ses vingt ans zuzuraient de tendresses, et l'attente commençait à lui paraître longue, quand son attention, qui s'était éparpillée sur divers, s'arrêta sur un seul : blond, bien découplé, jeune lui aussi; dans l'air, dans la mise offrant les séductions ordinaires d'un jeune homme du monde; des regards d'abord et longtemps, puis des billets discrètement échangés, dépeignirent leurs mutuelles sympathies, et formulèrent d'éternels et solennels serments d'attachement et de fidélité. Après le prologue, la pièce; ils se virent, résolurent de demander à l'autel la sanction de leurs vœux, et, en attendant, de solliciter de leurs parents l'autorisation de s'aimer.

S'adresser aux parents était s'adresser à Anna elle-même. Tels ses vœux, tels ceux des auteurs de ses jours. Anna évidemment dit oui et l'autorisation fut accordée, les fiançailles célébrées. Puis six semaines au plus, après cette période de langueur et de désirs stimulés, de serrements de mains et de caresses, période que l'on voudrait voir durer toujours, tant elle apporte de saintes félicités à l'âme, et dont on a tant hâte de voir la fin, le mariage fut célébré et les époux partirent, selon la tradition, en un séjour étranger, consacrer leur union par la réception respective de leurs corps, suite naturelle de la réception de leurs cœurs.

*
* *

Maîtresse de ses actions sous le toit paternel, Anna voulut

Hosted by Google

rester maîtresse aussi sous le toit de l'époux. Elle mit à profit cette période lunaire dont les abeilles tissent les mielleux rayons, à conquérir comme un droit ce qui n'est d'ordinaire qu'une concession, et maîtresse elle fut et resta.

Vous dire par le menu ce qui se passa entre ces deux jeunes gens pendant les premiers mois et les premières années, ne serait que d'un intérêt secondaire. Anna n'épargna rien pour se faire un intérieur satiné et une existence abritée des soucis. Ce n'étaient que fêtes, ce n'étaient que festins. Le chapelet tout entier des plaisirs mondains fut égrainé, puis on recommença, sans lassitude apparente, à l'égrainer encore, puis encore, puis toujours.

Pas jolie la jeune femme; un petit museau très fin, très effilé; un peu fouine, fraîche, les joues roses, les lèvres de pourpre, l'œil, l'œil surtout, vivant, éveillé, embrasant sa physionomie tout entière d'un éclat lumineux; mais pétulante dans ses manières, sans cesse en mouvement, d'un babil intarissable, spirituelle à son insu peut-être, mais vivant plus au dehors qu'au dedans, je veux dire, expansive, ayant besoin que sans cesse on l'amusât, incapable de rien trouver en elle-même de nature à l'intéresser ou à la distraire.

Avec cela pratique. Une des premières conditions imposées à son mari : jamais elle ne devait être mère. Ces longues périodes de la gestation où la femme, ne pouvant se serrer la taille, s'en allant d'une démarche traînante, les robes mal tenues au corps, le galbe déformé, le teint défraîchi, les yeux caves et l'air langoureux, elle les trouvait ridicules et bêtes. Puis il y avait aussi l'impossibilité de sortir chaque jour, chaque soir, d'être partout excepté chez elle...

Il avait juré, le mari; elle avait eu foi dans son serment, et, confiante, s'était abandonnée à sa fortune, lorsqu'un jour, effrayée, affolée, elle s'aperçut que sa confiance avait été trompée. Plus navrée qu'elle ne l'eût été de la perte de sa fortune, elle sauta littéralement, les griffes ouvertes, au visage du coupable. Il conserva les yeux, mais pour la voir abîmée par

Hosted by Google

le chagrin, plus éprouvée, plus éplorée de cette noble fonction génératrice à laquelle elle était appelée, que s'il s'était agi de sa raison qui fut morte.

Étrange, contre nature, semblant inexplicable, cette aversion. Rare, heureusement pour la perpétuité de la race humaine, elle existe. Une sorte de monstruosité qu'on ne saurait pas plus nier qu'on ne saurait nier les monstruosités qu'affectent certaines plantes, sous les efforts de certaines cultures. Chez Anna, ce n'était pas l'effet de la nature, mais de l'éducation.

Pour ceux chez qui l'on n'a pas exalté suffisamment, chez qui l'on a laissé endormis, quand on ne les a pas étouffés, les instincts primesautiers, affectueux, partant du cœur, le réchauffant et l'agrandissant, il n'est et il ne peut y avoir qu'un sujet au monde qui fixe leur attention, mettant en travail quand même leurs facultés aimantes : leur moi, inerte, insensible à tout ce qui se passe en dehors de sa satisfaction. Nous portons en nous, pour stimuler nos actions, pour y communiquer le feu sacré, un charbon; gare à qui ne sait souffler dessus pour activer sa flamme!

Elle détestait son enfant avant qu'il fût né. Sous aucun prétexte elle ne consentit à délaisser les plaisirs; elle se faisait lacer à étouffer; elle prétendit ne prendre aucune mesure, aucun ménagement en vue de cette naissance.

Deux ou trois fois, elle eut des syncopes; elle s'en relevait avec un air de défi pour reprendre son activité. Les médecins exprimaient des craintes pour l'être appelé à surgir du néant. Le mari alarmé, valant mieux qu'elle, lui en fit part. Elle eut un mot effrayant de cynisme : Eh bien, tant mieux!

*
* *

Ce qu'elle espérait n'arriva pas. Elle devint mère.

Mère! l'appellation la plus tendre, la fonction la plus élevée, la plus importante, la mission la plus délicate et la plus difficile. Presser contre son sein des petites lèvres avides et roses, épier le premier sourire, essuyer les premières larmes, consoler des

Hosted by Google

premiers chagrins, apaiser les premiers maux. Être tout attention, tout amour, toute mansuétude, savoir que c'est son bien, sa chose, acquise dans la douleur. Savoir aussi que c'est une créature humaine que le sort lui confie; destinée non pas seulement à la joie, mais aux déceptions, aux peines, aux tracas, aux chutes, aux jalousies, aux âpres convoitises; à ce ver destructeur, le vice; à ce grand stimulant, la passion.

Tenir en ses bras, regarder s'ébattre potelés, satinés, d'une moite tiédeur, ces petits membres gracieux et frêles, et se dire que c'est un monde qui est là, dont on a la garde et la responsabilité, qui se rattache à nos fibres par toutes ses fibres, qui est notre bien et notre propre vie, et avoir cette crainte, cette horreur qu'une traîtresse et à peine perceptible membrane, une pellicule, un rien se formant dans la gorge, un souffle d'air passant sur ce front d'ange, peut éteindre ces yeux vous regardant avec confiance, vous qui ne pouvez le défendre contre la mort, le guettant lâchement... Quelles ivresses et quelles transes! que volontiers celle qui l'a projeté de ses flancs donnerait ses jours pour sauver les jours du martyr nouveau-né!...

Anne n'eut ni ces joies ni ces craintes. Elle se dorlota dans sa couche, comme débarrassée d'une peine, et songea seulement à reprendre ses habitudes de plaisir.

Puis oncques n'eut plus jamais l'occasion de devoir élargir ses robes et de passer par ce qui lui était arrivé si fort contre son gré...

Le mari en prendrait son parti. Il le prit. Désormais, il alla de son côté. Pour elle, des visites, de longues heures de causerie chez l'une ou l'autre de ses amies, des broderies, du crochet, des enfantements de fanfreluches, furent ses occupations préférées.

*
* *

Cependant l'enfant, une gente petite fille, grandit. Le temps ne chôme guère, si parfois l'homme inerte le regarde passer. Les ans vinrent un à un et s'écoulèrent. Sept, puis huit; elle était grande la petite, jolie à croquer, aimante, friande de

Hosted by Google

caresses, désireuse de plaire. Elle promettait d'être belle; mais il fallait que son intelligence, que la nature avait faite aussi nette que possible, fût cultivée. Condition indispensable, l'école, le pensionnat, l'apprentissage du contact avec le monde, la formation au milieu, le pliement de la nature aux usages, le façonnage du masque, des manières et du cœur aux manières reçues, aux hypocrisies des relations; l'ornementation de l'esprit, la culture forcée de dons et de qualités embryonnaires ou supposés. La mère au moins insista avec impatience pour que sa fille passât par là et sortît triomphante et transformée de ses épreuves.

Elle s'était aperçue par hasard que celle qui était venue augmenter la famille, et à qui on avait donné le nom assez démodé de Dorothée, sorte de présage de sa destinée entrevue, annonçait des grâces et des qualités peu communes. Elle sut rendre cette justice, reconnaître cette vérité; seulement, en ces qualités révélées elle puisa de nouveaux motifs d'éloigner l'enfant, qui, devenue jeune fille, l'éclipserait de son éclat à elle, la mère. Choses graves et très répandues.

Voilà donc Dorothée éloignée du centre familial et en train d'être élevée intellectuellement et moralement, d'après les procédés les plus modernes. La nature n'avait pas encore eu le temps de faire rien germer en elle, et déjà on allait tailler, diriger, lier, dans un sens déterminé, conformément à un type donné, sans qu'on connût son humeur, c'est-à-dire ses qualités ou ses défauts, forçant son originalité, sa personnalité à abdiquer pour faire place à une personnalité d'emprunt.

*
* *

La mère de Dorothée était un peu le résultat de ce mode de formation. Plus ductile, plus disposée à se laisser conduire, surtout que c'était à la détacher de son centre d'affection, de ses penchants instinctifs qu'il s'agissait d'arriver, l'éducation de celle-là fut ce que nous en avons vu. Chez elle, on n'avait fait que développer des germes existants; quand ils n'existent pas,

Hosted by Google

la pédagogie n'est pas impuissante à les faire naître, mais c'est le triomphe de l'art quand on réussit. On allait faire de Dorothée une femme du monde, une demoiselle, on allait, sous prétexte que cela nuit ou ridiculise, démarquer ses facultés affectives, sa spontanéité innée, ce fonds de tendresse, de franchise, de naïveté, cette limpidité d'âme qui, s'ils ne sont pas le partage de toute jeune fille, devraient y être éveillées par cette même éducation qui se croit chargée de les détruire souvent.

Des années se passent. Dorothée suit le cours de son perfectionnement. Point d'élève plus docile, plus parfaite; elle a tout appris : langue maternelle, langues étrangères, un peu de mathématiques, quelque peu d'histoire, de la géographie.

*
* *

Un jour, rentrée à la maison paternelle, — il faut bien que cela arrive une fois, — elle y rentra froidement reçue : sa beauté s'était accentuée, elle avait pris un caractère. Rien de ce qui attire à première vue ne manquait à ses manières. Nulle ne savait faire mieux une révérence, mouvoir un éventail, baisser les yeux, voiler et dévoiler le regard, mettre en évidence la blancheur de sa main qu'elle avait admirable. Son langage se ressentait de cette promiscuité d'idiomes auxquels on l'avait initiée. Parlant le français, elle paraissait être d'origine anglaise; parlant l'allemand, on lui aurait prêté la France comme nationalité. Cela lui donnait une certaine originalité, une étrangeté d'une saveur toute particulière.

Anne, elle-même, était non pas émerveillée, mais effrayée de cet ensemble de perfections qui allait décidément la mettre au second rang. Elle complota dans son for intérieur pour empêcher cette puissance d'arriver à la pleine lumière; elle regretta de n'avoir pas fait de sa fille une ignorante, de ne pas l'avoir conservée sous sa direction pour étouffer ces qualités qu'elle voyait maintenant s'épanouir au grand jour, surtout que la jeune fille ne mettait aucun empressement à se montrer aimante

Hosted by Google

envers sa mère. Elle ne connaissait plus rien de ces caresses, de ces mots, de ces tendresses, de ces riens qui enivrent. Sous ce rapport, elle avait hérité d'Anne elle-même, et si elle n'en eût hérité, son long séjour loin des siens, son contact habituel avec des indifférents, le soin qu'on avait pris à lui dépeindre comme des petitesses, des faiblesses, des afféteries, ces délicates et douces effusions qui sont le fond du commerce familial, tout l'aurait bien corrigée de ces inutiles expansions.

On lui avait appris à sourire, à sourire toujours, à cacher sous un rictus de satisfaction, et ses peines et ses maux; le sourire c'est la grâce, elle complétait ainsi sa beauté, et trouvait l'occasion de découvrir sans cesse l'ivorine blancheur de ses dents qu'elle avait les plus belles du monde.

Une poupée, mais une poupée admirablement machinée; aucune trace d'âme jusqu'ici, ce qui est le fait des poupées. Peut-être la verrons-nous un jour cette flamme s'élever; le temps n'est pas encore venu.

*
* *

Le père, émerveillé, voyait sa fille avec des yeux autres que des yeux paternels. Cette enfant, élevée loin de chez lui, absente longtemps, et rentrant tout à coup transformée, méconnaissable, répandait autour d'elle un charme véritable, un éblouissement. Il se prenait à la considérer pendant de longs instants; il était presque jaloux des jeunes gens qui l'approchaient, admis à complimenter ses perfections.

Heureusement, lui était un homme de bon sens ou à peu près; pour détourner ses idées de ce qu'il savait une folie, il se jeta dans la dissipation. Il joua. Sa fortune, pour n'être pas très grande, était solide et suffisante.

*
* *

Ah! l'ancien petit entrepreneur, la blanchisseuse de linge fin, s'ils avaient été encore au nombre des vivants; si témoins des scènes qui éclataient presque journellement dans ce ménage

Hosted by Google

ayant tout pour être heureux, combien ils auraient regretté la simple maisonnette, le jardinet à la haie vive, et cette chance d'avoir jamais été à même d'élever leur enfant autrement que pour en faire une honnête petite bourgeoise !

Dieu les avait rappelés à lui par charité, par amour.

Comme y viennent certaines affections malignes et contagieuses, le vertige était entré dans la maison. Anne, amoindrie au contact de cette belle et valeureuse fille, la sienne, dont elle aurait dû être fière et dont elle enviait les splendeurs et les qualités, sans oser se l'avouer à elle-même, souffrait de cette situation. Elle ne put s'empêcher de reconnaître que telle était cette jolie enfant, telle elle aurait voulu être, se prenant à regretter son passé, ses caprices, accusant ses pauvres parents partis, dont elle se rappela tout à coup aussi la modestie et la simplicité, pour les leur reprocher. Elle-même s'était dérobée à leurs soins; elle n'était pas plus leur œuvre que Dorothée n'était son œuvre à elle. Anna avait tout fait pour échapper aux leçons et aux conseils du père et de la mère. Dorothée avait tout fait pour ne jamais quitter le giron maternel.

Non pas qu'il faille attribuer au milieu dans lequel l'enfant a grandi la responsabilité de ses actes ou de ses mœurs. Il y a là une influence, une sorte d'empreinte de l'âme qui s'emporte dans la vie, mais dont l'action peut être et est souvent dominée par une action contraire tout interne. La constitution physique et chimique, le plus ou moins de chaleur du sang, l'intensité de cérébration, le don de sensibilité, mille circonstances qui tiennent de la façon dont la matière est amalgamée et de la part qui est faite à chacune d'elles, réagissent. S'il n'en était ainsi, il suffirait d'élever les enfants ensemble et dans des conditions identiques de soins, de procédés, de milieu, pour qu'ils aient les mêmes goûts, les mêmes besoins, les mêmes qualités ou les mêmes défauts, les mêmes caprices.

Et Dieu sait si cela est. Mais nier cependant toute influence, affirmer que rien ne saurait modifier notre être pensant et agissant, c'est nier comme efficace l'éducation et énerver le courage

Hosted by Google

et la bonne volonté de ceux qui en attendent et en espèrent des résultats heureux. Non, on ne modifie pas la substance, non, on ne substitue pas à la matière une matière plus affinée, le crible ayant conservé le mauvais grain, mais on enseigne à l'esprit à se défendre, à se défier des suggestions mauvaises, à en triompher. Cet appel à l'égalité du bien est un effort que personne ne saurait refuser de seconder.

Anna avait refusé d'y répondre, par excès d'humeur indépendante, par vanité, par gâterie, par caprice.

Sous prétexte de former Dorothée, on avait poussé l'effort jusqu'à la soustraire malgré elle à l'affection de la famille, la famille le premier centre, celui où se dresse le mieux notre cœur, quand le cœur ne fait pas défaut.

Anna s'était soustraite aux caresses maternelles par esprit d'indépendance; Dorothée, bien que plus dépendante et plus affectueuse, y avait été en quelque sorte arrachée.

*
* *

La jeune fille, nouvellement entrée dans la vie mondaine, mordait aux plaisirs avec un élan qui ressemblait à de la vengeance. Elle plaisait, elle captivait, elle enivrait. C'est à qui l'exalterait. Chaque jour, elle gagnait encore; une douceur émouvante se dégageait de son regard, de son sourire. Son port, son air, ses attitudes frappaient au premier abord; puis, lorsqu'on voyait dans quel moule divin avaient été versés ses bras, et que l'on était amené à en conclure à la perfection des formes du corps tout entier, dont d'ailleurs l'élégance gracieuse des lignes donnait par elle-même une idée si haute, on ne pouvait se soustraire à une action dominatrice, captivante.

Elle avait vingt ans; dix partis s'étaient présentés, plus avantageux les uns que les autres. Pourquoi se presser? pourquoi abdiquer cette royauté où elle rayonnait maintenant? Le mariage n'ajouterait rien à sa gloire et restreindrait sa liberté.

On ne parlait que de la belle Dorothée D'Orian; le père ne pouvait faire un pas qu'on ne le félicitât. Il ne savait que trop

Hosted by Google

à quel point ces éloges étaient mérités. Malgré sa détermination de rester en dehors de ce rayonnement, il y rentrait parfois. Un instant d'admiration désintéressée, pensait-il, et il sentait ce quelque chose d'enveloppant, d'étrange, qui modifie les idées en même temps que les conditions. Ce quelque chose de plus que de la fierté de se voir une aussi jolie fille. Il l'aimait autrement qu'il n'aurait dû l'aimer, cela était certain, sinon pourquoi ces frissons de fièvre, cette excitation? A peine osait-il l'embrasser; ses lèvres s'attachaient à sa joue, à son front, à ses lèvres à elle, à ses mains, avec une sorte de frénésie. Il l'étreignait avec volupté. Il l'évitait et malgré lui la retrouvait et toujours avec le même plaisir et la même sensualité. Homme de plaisir, jetant volontiers son bonnet par-dessus les objections de sa conscience plus timorée que la passion chez lui, il comprit néanmoins, en même temps qu'il en sentait les tortures, le ridicule et le monstrueux de ses préoccupations.

Cette fois, il fut le premier à exhorter sa fille au mariage. Le mari? Qu'importait! Le premier venu.

La hâte de se débarrasser de cette enfant, à peine présente au bercail depuis quelque temps, avait ici sa sanction, sa raison d'être. Il y aurait eu l'effort, la volonté de s'arc-bouter contre des impressions trop vives, mais il fallait lutter et il n'est pas donné à tout le monde de se livrer à un pugilat incessant contre ses vices et ses sottises.

Que la mère se soit associée à la résolution de jeter au premier venu cette fille charmante, absente de la maison paternelle pendant quinze années, à peine entrevue, cela se conçoit-il davantage? N'y a-t-il pas là de la monstruosité aussi?

D'Orian, le mari, déterminé à cette nouvelle séparation, par une inquiétude légitime, cédait presque à un élan de vertu. Certes, il eût été plus généreux, plus courageux, de résister à une impulsion malsaine, que d'éloigner, au risque de la rendre malheureuse, cette Dorothée trop adorable; mais sa résolution, pour n'être pas complètement héroïque, pour manquer de

Hosted by Google

toute l'énergie voulue, n'était point sans mérite. Chacun se défend comme il peut.

Parmi les prétendants, assez nombreux pour embarrasser qui serait appelé à choisir, le moins bien doué au point de vue physique, le moins soigné dans sa mise, le moins attrayant, le moins irrésistible ; de fortune médiocre, de situation sociale modérée, portant un nom qui, sans cesser d'être honorable, avait, dans les seize lettres dont il était composé, quelque chose de peu harmonieux et de presque plaisant : *Nicomède Plastron*, était au demeurant le plus honnête garçon que Dieu ait appelé à la vie.

Cette dernière considération guida le choix du père; les autres considérations déterminèrent celui d'Anna.

Si peu vraisemblable que cela paraisse, dans ce cœur maternel régnait une animosité invincible contre sa propre fille. Mettre le souci du mal là où devrait régner expansif et rayonnant le souci du bien et du mieux, cela paraît contraire aux données de la nature. Mais la nature procède-t-elle toujours par des règles fixes, immuables? Par quel mobile, elle qui dans le domaine de son œuvre immense a fait preuve de tant de clairvoyance, de tant de génie, a laissé parfois certains détails inachevés, incomplets ou incorrects? Les tares du cœur ne sont pas moins possibles que les difformités du corps. Antinoüs ou Caliban; Niobé ou Arsinoë. Que de contrastes! que de monstruosités à côté de perfections! Pourquoi cette partialité? Parce que c'est d'elle que procède l'harmonie universelle, c'est d'elle que naissent les passions, ces grands leviers des actions humaines, ces grands fleuves tumultueux de la vie qui entraînent tout dans leurs torrents... et parce que cela doit être et que sans faute il n'y aurait pas de mérite, sans défauts pas de qualités, sans vice point de vertu ; ceci servant à faire ressortir et apprécier cela. Le mauvais a sa mission comme l'irréprochable, mission pénible, mission cruelle, mais mission.

Anna, par un sentiment de vanité, par bêtise, par singularité, étant ainsi faite, enfant, n'ayant jamais compris et recherché

Hosted by Google

comme un besoin, le chaud abri de l'aile maternelle, s'était affranchie des caresses dont l'âge tendre est friand. Ses premiers cris avaient été des protestations. Elle semblait repousser comme inutiles ces tendresses, ces sollicitudes dont elle n'avait pas besoin. Née pour ne pas aimer, qu'était-il nécessaire qu'on l'aimât?

Ainsi nous l'avons vue toute jeune, rebelle, indépendante, un seul idéal la sollicitant, sa personnalité. Sans interruption heureuse, satisfaite au moindre désir exprimé; saine, robuste, sans atteinte d'aucune de ces maladies épuratoires de l'enfance, crises en quelque sorte nécessaires, quoique fatales parfois, et qui non seulement raffermissent l'économie, mais permettent de mesurer le dévouement des parents, à la sollicitude inquiète et attendrie dont ils font preuve, aux alarmes dont leur âme est saisie. C'est quand il est comme un effort pour arracher l'enfant à la souffrance, que le baiser maternel donne toute sa saveur. La santé revenue, celui qui a passé par la crise imposée se rappelle tout ce qu'il y a trouvé de doux et de consolant, et le baiser devient un besoin.

Chez Anna donc, inconnues ces vibrations du cœur qui font l'être meilleur en lui créant des nécessités d'affection, mais aussi qui le font dépendant. Enfant, jeune fille, femme, elle n'avait jamais eu, affranchie de toute tutelle, qu'à obéir à sa volonté, à son caprice. Mère, les choses étaient restées les mêmes, et mère dans l'expression tendre et enveloppante du mot, elle ne l'avait point été et elle ne l'était jamais devenue.

Elle sacrifia sa fille, tout comme elle avait sacrifié ceux qui lui avaient donné le jour. Elle lui imposa donc pour mari celui qui convenait le moins. Et D'Orian eût-il eu la volonté de l'opposition, crut, par les circonstances que nous avons dites, de son devoir de la seconder. Il avait le mérite du sacrifice, lui, et pouvait à la rigueur s'en enorgueillir...

*
* *

Le mariage se fit. Dorothée avait cédé, la mort dans l'âme.

Hosted by Google

Puis elle s'éloigna du logis paternel, où elle n'avait fait qu'apparaître. Elle s'en éloigna sans emporter rien des sentiments dont le souvenir fait qu'à son tour, à l'heure voulue, on cherche à duveter son nid et à y répandre la douce chaleur dont la sensation nous tient encore aux membres, quand déjà la vieillesse est venue.

L'aima-t-elle? D'amour, jamais; mais elle le respecta. Elle lui donna un fils et se proposa d'occuper tout son cœur à édifier cet enfant.

Les premières années furent tranquilles, sans traverses aucunes, heureuses dès lors. Elle n'avait jamais pardonné son exil à ceux qui le lui avaient imposé. Elle y avait vu une sorte d'injustice dont le froissement s'était imprimé au fond d'elle-même. Sa mère venait la voir par intervalles; le voyage était long et le dérangement grand; le père l'avait accompagnée une ou deux fois, vieilli, soucieux.

Sa vie était déréglée. Les pertes au jeu avaient entamé sa fortune qu'il chercha à refaire au moyen de spéculations. Mais il avait la main malheureuse, et ce qu'il possédait fondait entre ses doigts. Les goûts dispendieux de sa femme, le peu de sérieux de son esprit, qui ne lui laissait espérer l'effet d'aucun conseil, ce découragement s'emparant de ceux qui ont toujours réussi, le jour où la chance tourne sérieusement contre eux, tout cela avait affecté son moral. Un matin, on le trouva mort dans son bain; il s'était ouvert les veines.

Et voyez la douloureuse coïncidence. A peine la mère d'Anna, le père de Dorothée descendu dans la tombe, une autre catastrophe, plus inattendue, éclata. Ce fut au tour du mari de la jeune femme, ce brave et trop placide Plastron, à tirer sa révérence et à s'en aller de ce monde; une fluxion de poitrine l'emporta au bout de quelques heures. Ce n'est pas dans le roman seulement que le malheur frappe ainsi à point nommé et dans l'intérêt du drame qu'il raconte. La réalité est autrement horrible et non moins tragique. Des larmes furent versées par les deux femmes subitement veuves l'une et l'autre.

Hosted by Google

Alors, l'unique ressource de la mère fut d'aller retrouver sa fille et de mêler leurs existences l'une à l'autre.

***

La mère, obligée de capituler, la fille, obligée de se courber sous une volonté dont elle connaissait le poids et les capricieuses fantaisies. Des deux, ce fut la fille qui se plia le mieux aux circonstances.

Quelle différence entre ces deux natures! L'une, évitant le devoir comme une peine; l'autre, l'acceptant comme une consolation. Dorothée n'avait point consenti à ce que personne prît ses fonctions de nourrice : une joie pour elle de regarder l'enfant gouluement pendu à son sein, y si bien attaché que leurs chairs, la sienne et celle du petit se rassasiant, se confondaient en une chair commune : la réalité des choses.

Anna la trouvait ridicule de s'assujettir ainsi. Cependant, pleine de jeunesse encore, Dorothée, depuis ses couches, depuis ce dorlotement constant du fils, et malgré son deuil, avait acquis une fraîcheur nouvelle, avec plus de maturité, une maturité dorée qui l'embellissait. Mais Anna, comme un démon tentateur, lui recommandait de ne rien sacrifier des grâces que la nature lui avait prodiguées, de se conserver belle.

Et belle elle se conserva sans y songer. Puis, l'enfant en vint à pouvoir se tenir debout, puis ce furent ses premiers essais de paroles, des zézaiements et des petits rires, une fête cette fois; puis, enfin, les premiers pas, cette curieuse étude de l'équilibre, quand la terre vacille sous les pieds du débutant, les craintes, les hardiesses étonnées, les chutes, les pleurs non de douleur mais de dépit, et les oh! caressants de la mère, et des mangeries de baisers...

***

Jusqu'ici, la passion n'était point encore entrée dans ce cœur de jeune femme. Un retard seulement.

A une heure marquée d'avance, elle vint comme Satan,

Hosted by Google

« noire sur l'Orient » et sous la forme d'un homme élégant, bien fait, à l'œil vif, à la bouche fine et souriante. Ce fut nécessairement, mais inconsciemment, disons-le, qu'Anna lui ouvrit. C'était un ancien commensal de l'époque où Anna et son mari recevaient. Il avait été parmi les prétendants inscrits sur le carnet de Dorothée, mais évincé alors avec tant d'autres.

Il trouva la jeune femme mieux, plus complète, plus achevée. Le temps avait usé de coquetterie envers elle; la maternité avait ajouté des charmes nouveaux aux charmes remarqués autrefois. La jeune femme ne le trouva pas mieux, car elle n'avait guère fait attention à lui alors, elle le trouva bien. Et, pour la première fois, quelque chose lui remua au cœur qu'elle avait plaisir à y sentir.

Mais le sort se plaît à arranger les choses de façon à faire damner l'humanité. Pas plus que Dorothée, il n'avait, cet Antonin Rosinfosse, — ainsi se nommait le soudain apparu, — continué à sacrifier au célibat. Il était en possession d'épouse.

Et il n'eût pas été Satan, s'il n'avait si bien caché son jeu : on ne sut la vérité que plus tard, trop tard.

Dorothée — il faut toujours en arriver là une fois — lui avait donné tout ce qu'elle avait en elle de pouvoir aimant. Elle ne se reconnaissait plus. Finis ses plaisirs simples, ses naïves joies, ce contentement de peu, ce bien-être toujours suffisant, à son comble même, pourvu qu'elle eût sous ses yeux son enfant avec son délicieux et malicieux sourire. Maintenant c'était un trouble, une angoisse impossible à définir et à chasser.

Certes elle était heureuse, parce que sa bonne nature était telle et que les circonstances, d'ailleurs, la favorisaient. Mais il lui parut pour la première fois qu'il manquait quelque chose à son bonheur.

Elle aimait. Elle aima davantage encore quand le tentateur lui eut révélé sa flamme et que, l'étreignant étroitement, en un chaud enlacement, avait mis le sceau de l'amour sur le front de la veuve.

Hosted by Google

Elle aurait tout à coup échangé l'anneau de ses premières fiançailles contre un nouvel anneau, et son nom de Plastron en celui de Rosinfosse. Elle n'avait même pas songé jusque-là à ce que le nom de son mari défunt avait de ridicule; elle l'avait accepté avec un haussement d'épaules. Ce nom nouveau de Rosinfosse lui siérait mieux et lui plaisait d'autant plus que l'homme qui le portait lui plaisait beaucoup.

Mais, lui, lui voilà aussi la passion dans l'âme. De plus en plus fréquemment il renouvelle ses visites; seulement jamais il ne fait allusion à la conclusion nécessaire entre deux personnes qui se font la cour et mutuellement libres. Parfois elle hasarde de l'amener à se déclarer. La déclaration toujours chaude et véhémente reste platonique. Il faut espérer qu'il finira par se prononcer : nul n'est plus tendre et ne met plus d'empressement dans ses tendresses. Il flatte la mère; cajole l'enfant, se fait de la maison.

Et ni elle, une inexpérimentée en quelque sorte, ni Anna, une écervelée chez qui l'âge ne parvient pas à équilibrer le bon sens, ne s'aperçoivent de la réalité des choses. Et le temps passe, et, de part et d'autre, plus d'intimité se révèle; ces deux âmes, celle de Dorothée et celle du pressant adorateur, se fusionnent. Les sens parlent et exigent. Déjà une fois, le Rosinfosse, seul avec elle, l'a tenue dans ses bras, appuyant sa bouche sur la bouche de la jeune femme comme pour aspirer la vie, et la vie semble prête à s'en aller chez l'embrassée, tant elle se sent soustraite à elle-même, s'abandonnant, veule, sans force, sans volonté. Chaque fois, heureusement, quelqu'un est venu qui les a rendus à la raison.

Hardiment, bien décidée à finir cette campagne où elle se sent vaincue d'avance, elle met Rosinfosse au pied du mur; elle l'adjure de se prononcer... Il baisse la tête et se tait. Elle le presse, il balbutie; alors elle comprend tout. Mais lui, éperdu, dans un discours brûlant de passion et de fougue, il plaide sa cause. Il se jette à genoux, il supplie, il implore. Qu'importe! ils s'aiment; ils iront au loin cacher leur bonheur, leur ivresse.

Hosted by Google

Dieu les a destinés l'un à l'autre. N'en ont-ils pas la preuve dans les transports auxquels ils ne peuvent résister ? Et de nouveau il l'enlace, il l'entraîne, lorsque, par la maison silencieuse, comme se recueillant dans la honte, une petite voix se fait entendre. Un appel, par deux fois répété : Maman ! Maman ! Sitôt, Dorothée s'arrache aux étreintes, elle pousse un cri, court à la porte, l'ouvre... Sa mère était là, l'inconsciente, ignorant, n'ayant jamais songé un seul instant à s'enquérir de ce qu'était celui qui, dans sa pensée, se présentait comme gendre, convaincue qu'il était sincère, et épiant, curieuse et intriguée, les phases, les étapes de cette cour se prolongeant sans qu'elle pût s'en expliquer les motifs...

La voix de l'enfant avait résonné jusqu'au fond de la conscience de la véritable mère, qui signifia au hardi séducteur sa volonté de se conserver libre et honorable.

Et quand, Rosinfosse parti, l'oreille basse, toute agitée d'indignation encore, les larmes aux yeux, Dorothée eut expliqué à Anna intriguée ce qu'était cet homme et ses intentions, Anna resta froide, absorbée. Tout un monde de pensées venait de s'ouvrir dans son cerveau, lui révélant des idées presque incomprises et si étrangères à son sentiment.

Elle n'avait jamais failli; elle ne s'était jamais trouvée en une situation semblable. Aurait-elle cédé ? Un imperceptible mouvement d'épaules fut la seule réponse qu'elle se fit.

Devant sa fille, elle garda le silence. Tandis que Dorothée, mouillant son fils de larmes, lui criait, sans qu'il la pût comprendre : Merci !

ÉMILE GREYSON.

Hosted by Google

DÉGÉNÉRESCENCE INDIVIDUELLE

ET

DÉGÉNERESCENCE COLLECTIVE

La question de la dégénérescence commence à prendre place parmi les préoccupations des individus et des collectivités ; tout au moins on ne l'ignore plus complètement. Posée depuis un demi-siècle, elle est restée longtemps cantonnée sur le terrain spécial des sciences psychiatriques ; elle semblait devoir se limiter aux altérations de l'esprit ; aujourd'hui élargie, amplifiée, elle porte sur toutes les manifestations individuelles et se pose même vis-à-vis de la société tout entière.

Les problèmes soulevés par cette manière nouvelle de comprendre les phénomènes dégénératifs sont nombreux et de haute importance ; cette importance est même de tout premier ordre, puisqu'elle comporte l'avenir de l'individu et de sa descendance, les destinées de l'humanité. Mais ces problèmes réclament des initiations diverses, spéciales ; et pour cette raison nous ne pouvons aborder, à cette place, qu'un petit nombre d'entre eux ; nous les choisirons donc parmi ceux qui, susceptibles d'être entendus du plus grand nombre, répondent à des préoccupations générales.

Mais avant d'aborder les solutions particulières, il nous paraît assez intéressant de rechercher les causes de cette pénétration plus profonde des faits et des théories de la dégénérescence dans le domaine des choses étudiées et discutées couram-

Hosted by Google

ment. Certes, en toute première ligne, il faut placer parmi ces causes la plus grande diffusion de nos connaissances en toute matière; la curiosité fortement avivée dans la plupart des domaines de l'activité de l'esprit; puis aussi la formule plus large de la question dont l'orbe agrandi s'est trouvé embrasser des individualités, des intérêts plus nombreux; peut-être même devons-nous ajouter à tout cela l'intervention de quelques ouvrages de littérature où se mêlaient aux vues originales, des fantaisies batailleuses et frondeuses ainsi que des pointes très acérées à l'adresse de personnalités multiples et diverses; enfin, la mode tyrannique, capricieuse mais puissante, pourrait n'être point restée étrangère au mouvement; tout cela nous paraît même probable et possible à la fois, chaque chose dans une mesure particulière et variable.

Mais peut-être existe-t-il, en dehors de ces influences, un sentiment plus intime, moins banal de discernement tardif et subtil; nous ne sommes pas éloigné d'y croire. Et comme ce sentiment, s'il existe, mériterait d'être signalé parmi les tendances particulières de notre temps, nous n'hésitons pas à traduire toute notre pensée.

Pour exprimer la chose d'un mot, nous rattachons ce sentiment à la catégorie de ceux qu'on qualifie aujourd'hui d'altruistes. Certes, il s'agit d'un altruisme presqu'inconscient, souvent même insoupçonné de ceux chez qui il se produit; c'est à peine une préoccupation vague de l'avenir; rarement il s'impose avec la netteté d'une obligation, plus rarement encore avec l'autorité d'une tâche, d'un devoir; il reste d'ordinaire très limité et par le fait semble n'être que de l'égoïsme prolongé de l'ascendant au descendant, du père au fils. Enfin, quand ce sentiment, par une extension aussi extraordinaire que remarquable, dépasse les limites du foyer, de la famille, il ne va guère au delà de la nation, et il garde de cette extension même encore et toujours une teinte intéressée qui en réduit le caractère et la portée. En aucune circonstance l'homme ne semble s'être préoccupé activement de la possibilité de la déchéance irrémédiable de la race humaine, de la dégénérescence de l'humanité. Mais en tenant compte de ces réserves,

Hosted by Google

le caractère altruiste de cette tendance nouvelle ne nous paraît pas discutable. La question de la dégénérescence a pris place parmi les préoccupations du jour. On étudie le phénomène, on l'introduit dans les débats ; il passe du public scientifique au public simplement lettré et demain il sera dans la bouche du public tout court. Et il arrivera rapidement à la vulgarisation, car il traduit un fait de tous les jours, contrôlable la plupart du temps, et qui une fois bien connu apparaîtra à nos yeux surpris comme marqué d'une extraordinaire fréquence. Il y a même lieu de craindre pour lui cet instant redoutable de la popularité qui méconnaît les nuances, force la note, exagère, amplifie et par cela même mêle, bouleverse et confond.

Peut-être quelques indications très simples seraient-elles de nature à favoriser cette traversée inquiétante qu'on pourrait appeler l'âge critique d'une idée. Une formule nette et précise, quelques définitions méthodiques et rigoureuses constituent d'excellents moyens de défense contre les interprétations impondérées et les généralisations hâtives ou démesurées. Notre travail, en dehors de la gravité et de l'importance de la question, n'est pas sans devoir un peu de ses origines à cette conviction. Et pour cette raison, très désireux de sériation et de mise au point dans les idées, nous allons commencer par définir succinctement ce qu'il faut entendre par dégénérescence.

I

QU'EST-CE QUE LA DÉGÉNÉRESCENCE?

Sans s'inquiéter des hésitations et des erreurs du passé, on peut dire que la dégénérescence est un fait d'ordre normal, de simple biologie courante. Elle ne comporte ni mystère ni inconnu. Elle ne se réclame en aucune façon de l'extraordinaire ou de l'accidentel ; elle traduit une chose de tous les jours. Il est même permis d'affirmer qu'elle représente une chose nécessaire et que, loin de constituer une exception, elle confirme une règle et en symbolise l'expression dans ces collectivités spéciales que forment les races, les sociétés.

Hosted by Google

Elle repose en tout premier lieu sur un fait d'observation, primitivement entrevu dans les espèces animales et finalement reconnu, puis étudié dans l'espèce humaine. Depuis longtemps, on sait que dans le règne animal proprement dit les races, les souches et particulièrement ce qui correspond aux familles ne durent qu'un temps ; la descendance des individus même les mieux doués n'échappe pas à l'extinction : il se produit à propos de chacune des unités une courbe qui peut être ascendante pendant une période déterminée, mais qui fatalement, après une descente plus ou moins longue, plus ou moins rapide, aboutit à la déchéance définitive ; les termes ultimes finissent dans l'impuissance, la stérilité ou le marasme.

Ce fait n'avait point passé inaperçu en ce qui concerne l'espèce humaine, mais, avant Morel, personne ne s'était trouvé pour le formuler d'une manière rigoureuse Le savant aliéniste français peut passer à juste titre comme l'auteur des lois de dégénérescence appliquées à l'humanité. Toutefois, la conception de Morel naquit avec des tares originelles qui en obscurcirent longtemps la vraie signification et en retardèrent la diffusion et l'essor. Nous avons exposé ailleurs (1) les idées de Morel en même temps que les défectuosités et les erreurs de son œuvre.

Depuis Morel, les progrès de la biologie et surtout le puissant secours des théories évolutives ont fini par donner à la dégénérescence toute la signification et toute l'extension qu'elle comporte. Et rentrant dans le cadre des processus normaux elle a, du même coup, perdu le caractère étrange, symbolique, teinté de fatalisme qui lui restait comme mystérieusement attaché.

Dans l'espèce humaine comme dans toutes les espèces animales, il arrive donc que des lignées disparaissent après avoir pendant un temps variable brillé d'un éclat plus ou moins vif. A l'origine de cette génération se rencontrent le plus souvent des individus robustes, endurcis à la vie des champs et d'un bel épanouissement de santé physique ; ils ont

(1) DALLEMAGNE, *Dégénérés et Déséquilibrés*. Lamertin, Bruxelles, 1894.

Hosted by Google

vécu d'une vie simple au grand air, dans une sobriété relative, à l'abri des excès, leur cerveau conservant le calme des horizons champêtres; pas de surmenage de l'esprit, pas de tension intellectuelle; rien des aspirations inassouvies, des ambitions démesurées qui naissent de la mêlée des grands centres; un équilibre instinctif des fonctions, une pondération physiologique involontaire, une sériation animale des tendances, une complète adaptation aux nécessités ainsi qu'aux exigences de la nature, et par le fait même une économie de sève et d'expansion matérielle, un capital vital lentement emmagasiné, des réserves d'énergie intellectuelle, conséquences de la parcimonie dont fut marquée leur vie faite d'émotivité limitée et de spéculations peu intensives.

Puis, dans la descendance, l'énergie accumulée a fait naître des tendances d'expansion mal contenues; on a recherché les contacts d'une existence plus diversifiée; d'instinct on est allé aux satisfactions de la bataille; le régime de l'effort et de l'outré a commencé; le surmenage né de l'idée, non imposé de par la nature, mais sans cesse aiguillonné par la pensée surexcitée, a rapidement dilapidé l'héritage des ancêtres. Le déficit s'est montré discrètement d'abord; il s'est traduit dans l'individu par une fatigue chronique, un déséquilibre lentement établi; progressivement, la déchéance est venue, laissant toutefois subsister dans l'individu une auréole souvent intacte, un passé très glorieux, parfois même des titres qui éloignent toute suspicion de désarroi ou de désordre du corps et de l'esprit, et cependant laissant aussi s'introduire dans la descendance une vitalité amoindrie, une sève viciée, un déséquilibre en puissance, la dégénérescence en voie d'évolution.

Cette dégénérescence ira plus ou moins vite selon les hasards du milieu, les influences rédemptrices ou aggravantes des croisements, l'hygiène corporelle ou intellectuelle bien ou mal comprise. Elle pourra même disparaître, ce sera l'exception; le plus souvent, elle subira des temps d'arrêt, rendant la partie comme indécise dans l'individu, remettant à l'avenir le soin de décider de la portée des coups. Parfois, sous la conspiration accumulée des plus détestables influences, cette dégéné-

Hosted by Google

rescence brûlera les étapes : elle aboutira comme d'une traite aux états terminaux, aux névroses graves, à l'impuissance, à la stérilité, voire à l'imbécillité et à l'idiotie.

Voilà le phénomène dans son évolution schématique tel qu'il apparaît en sa signification purement biologique au naturaliste philosophe. Aux yeux des autres, il revêtira souvent les aspects les plus trompeurs, les plus mensongers. Alors que pour l'homme de science le processus dégénératif est indéniable, marquant de son sceau l'individu tout entier, telle ou telle manifestation de ce dégénéré aveuglera quelquefois comme par un éclat trop vif la vision de l'opinion du plus grand nombre. Cette opinion restera troublée vis-à-vis de certaines associations étranges faites de tendances névropathiques et d'allures géniales. Elle perdra le fil générateur de cette évolution régressive. Et quand la dégénérescence un instant éclipsée sous l'éclat de ses propres manifestations réapparaîtra éteinte et sombre dans la postérité du névrosé, elle méconnaîtra la filiation du processus, la loi du phénomène, le symbolisme des choses qui viennent de défiler sous ses yeux.

Tant il est vrai que la dégénérescence est exclusivement un fait d'ordre biologique ; qu'elle ne se mesure pas à l'envergure apparente des unités qu'elle comporte ; les actes individuels ne figurent que pour une proportion réduite dans la valeur de son critérium. Elle n'a rien à voir avec nos appréciations et nos points de vue passagers et personnels. Peu importe le retentissement faible ou limité des efforts qui l'engendrent. Peu importe qu'elle naisse de l'alcôve, qu'elle sorte du cabaret ou qu'elle se soit élaborée au cours des veilles sous l'épuisant labeur de l'esprit en mal de chefs-d'œuvre. Peu importe enfin que la sève laissée ainsi aux détours des générations ait servi à produire des débauchés, des tyrans, des saints, des héros, des savants ou des intrigants. Elle n'inscrit à son livre que l'actif et le passif physiologique ; elle exclut de son bilan les idées généreuses comme les plus mauvaises de nos tendances. Elle ne tient compte en aucune manière des circonstances atténuantes. Elle est du reste la nature aveugle, impitoyable, présidant froide et insondable de l'éternité passée à l'éternité

Hosted by Google

qui vient au déroulement ininterrompu de ses processus inéluctables.

Telle est, dans sa formule générale, la dégénérescence au sens le plus large, mais le plus scientifique du mot. Toutefois, le tracé de l'orbe qu'elle décrit, du cycle qu'elle parcourt, tout en permettant d'en embrasser la portée, manque d'indications sur les unités dégénératives qui sont les dégénérés. Nous allons entrer à leur sujet dans quelques détails.

II

QU'EST-CE QU'UN DÉGÉNÉRÉ?

Nous venons de voir qu'on peut assez bien représenter l'évolution d'une souche, d'une famille par une courbe pourvue d'une branche ascendante d'un sommet et d'une branche descendante. Durant la montée le long de la branche ascendante, les individualités se développent en bonne santé physique et morale, la valeur individuelle, la résistance radicale croissent régulièrement de celui qui précède à celui qui suit; la force d'expansion née de réserves accumulées, l'énergie radicale de la souche jointe aux circonstances ambiantes sont les raisons de l'étendue plus ou moins grande de cette portion de la trajectoire, ainsi que de la vitesse avec laquelle elle se trouve parcourue. Mais, à un moment donné, le maximum d'épanouissement de la souche est atteint, définitivement réalisé : tout ce que cette souche contenait de potentiel emmagasiné s'est librement exprimé, dépensé : la descente va commencer. C'est à cet instant que la dégénérescence entre en scène. Elle succède donc insensiblement à ce qu'on pourrait appeler le maximum de la tension générique ; elle va d'abord lentement pour accélérer bientôt sa vitesse, à moins que les infusions d'énergies nouvelles ne viennent par des croisements appropriés tempérer ou même interrompre la régression. En tout cas, c'est à partir de ce moment que débute et se déroule la filière des dégénérés. D'ordinaire, les premiers d'entre ces dégénérés initiaux ne se distinguent guère des privilégiés de leur race ; ils en sortent, du reste, avec des transitions si bien ménagées qu'ils gardent souvent de leur origine

Hosted by Google

un éclat factice, des apparences trompeuses. En considérant les autres comme réalisant l'équilibre, nous appellerions volontiers ceux-ci les déséquilibrants ; ceux qui succéderaient seraient les déséquilibrés ; les premiers ne porteraient le déséquilibre, cette phase prémonitoire de la dégénérescence irréductible, qu'a peine indiqué ; chez les seconds, ce déséquilibre serait définitivement réalisé. Puis viendraient les dégénérants, les yeux déjà tournés vers la catastrophe finale ; il n'y aurait plus sous ces derniers que les dégénérés terminaux, ceux qui sont voués à l'extinction finale, que plus rien ne peut sauver d'une fin prochaine et radicale.

Quant à la façon de reconnaître ces dégénérés, de les distinguer, de les sérier, elle utiliserait tout d'abord les stigmates ; les stigmates sont anatomiques, biologiques ou sociologiques, selon qu'ils traduisent les altérations de la forme, les perturbations fonctionnelles ou l'inadaptation sociale.

Il y aurait lieu d'examiner ce que comporte chacune des catégories de stigmates, de reprendre par le menu les divers éléments dont elles sont composées ; d'apprécier l'importance de la prédisposition dégénérative qu'accuse chacun de leurs signes ; d'arriver avec leur aide à l'estimation de cette caractéristique du groupe, de ce signe de race qu'est la prédisposition ; enfin, de compléter la synthèse, d'achever l'étude des facteurs généraux de la dégénérescence par l'analyse des causes ; la cause intervenant régulièrement à côté de la prédisposition et donnant même la valeur plus ou moins précise de cette dernière.

Mais tout ceci n'étant rappelé que pour mémoire, nous devons renvoyer pour les détails à des publications antérieures ainsi qu'à notre rapport au Congrès d'anthropologie criminelle, tenu à Genève au mois d'août dernier ; ce que nous venons de dire n'a en ce moment d'autre but que de nous servir d'introduction à l'examen de quelques problèmes nouveaux non encore exposés, mais dignes cependant d'intérêt et d'attention. Un d'entre ces problèmes, souvent méconnu et souvent incompris, peut se résumer dans la question suivante :

Hosted by Google

III

TOUS LES ACTES D'UN DÉGÉNÉRÉ SONT-ILS D'ORDRE DÉGÉNÉRATIF?

Mais tout d'abord, quand un acte est-il d'ordre dégénératif?

La réponse à cette question semble à première vue ne présenter aucune difficulté; l'acte dégénératif, se prend-on à répondre directement, c'est l'acte d'un dégénéré. Or, cette réponse préjuge de l'objet en cause, car elle revient à dire que tous les actes d'un dégénéré sont d'essence dégénérative. Puis elle confond entre les signes d'une maladie et les manifestations du malade. Et toute la portée de la distinction à établir est comprise dans cette dernière formule. A la vérité, nous avons bien vu que parmi les manifestations des dégénérés, un grand nombre, trahissant le désarroi des fonctions, pouvaient être rangées parmi les stigmates, c'est-à-dire les indices de la dégénérescence. Toutefois, les aberrations fonctionnelles en question ne constituent le plus souvent que des déficits, des anomalies, et ne vont guère au delà. Certaines aberrations psychologiques semblent parfois présenter les caractères de complexité et d'extériorisation que comporte l'action au sens concret du mot; cependant, dans les stigmates psychiques, il ne s'agit d'ordinaire que de tendances, d'idées, d'erreurs et de faux pas intellectuels. Les stigmates sociologiques seraient peut-être généralement plus proches de ce qu'il faut entendre par un acte régressif; cependant, encore une fois, ces stigmates sociologiques valent moins par leurs caractères particuliers, par leurs détails personnels que par la tendance générale qu'ils trahissent, par l'inadaptation qu'ils synthétisent; et cette inadaptation est avant tout affaire de milieu; c'est le milieu qui l'engendre, et souvent elle n'existe que par ce milieu, ce qui en atteste hautement le caractère relatif. Que faut-il donc entendre par acte dégénératif?

Et d'un autre côté, nous ne pouvons guère tourner la difficulté et faire appel à l'acte normal pour caractériser l'acte morbide; le physiologique, dans ce cas, est tout aussi peu justifiable que le pathologique.

Hosted by Google

Tout cela dépend probablement de l'inexistence de démarcations nettes en ces matières; de la réalité des gradations insensibles qui mènent par degré d'une zone à l'autre; de la diversité des points de vue et de la variabilité des circonstances; peut-être aussi cela provient-il de cette raison toute spéciale que la caractéristique de l'acte peut se trouver parfois en dehors de l'acte lui-même et résider dans des conditions extérieures qui en constituent avant tout l'anormalité, en extériorisent une inadaptation exclusivement relative. Ceci revient à dire qu'aucune distinction n'est absolue.

Cependant, du moment où nous cherchons à établir des distinctions parmi les actions d'un dégénéré, le procédé le plus rationnel consiste à nous servir des critériums généraux, des critériums utilisés pour caractériser l'individu lui-même. Dégénéré signifie avant tout déséquilibre, tendance anormale, insuffisance d'énergie évolutive, amoindrissement de la vitalité spécifique. L'acte dégénératif manque d'équilibre, trahit le désarroi fonctionnel, s'oppose aux manifestations saines de l'activité normale, montre l'impuissance, l'incoordination. Il subsiste hors des voies où se développent les œuvres de pleine santé, il a quelque chose de maladif, d'inusité, de disparate où l'on sent l'expression morbide d'un cerveau qui se débat contre des influences dissolvantes.

Ceci manque, malgré tout, nous le sentons autant que personne, de la précision nécessaire pour assurer à coup sûr un diagnostic positif; mais la raison en est dans les considérations énoncées précédemment, et surtout dans la nature très fluctuante des choses en litige.

Il existe une sorte de rapprochement possible entre la collectivité des dégénérés, comprenant des types variables diversement tarés, et l'ensemble des actes d'un individu comprenant, lui, à son tour, des manifestations pourvues de doses dégénératives très diverses.

Il y a une échelle de dégénérés dont le sommet ne comporte que des dégénérés à tendance régressive, parfois infinitésimale, tandis qu'aux derniers échelons se rencontrent les fourbus, les vidés de la race. Les actes d'un dégénéré peuvent aussi se

Hosted by Google

sérier d'une façon analogue. Il est des manifestations de ce dégénéré qui impliquent le désarroi le plus absolu, confinant à l'acte aberré, insensé; il en est qui n'ont qu'une dose d'anormalité restreinte et qui se rapprochent de très près des actions qu'en pareille circonstance pourrait poser l'homme le mieux équilibré. Enfin, si nous sommes en présence d'un régressif au début, il arrivera souvent que la plupart des manifestations de ce régressif débutant seront marquées au sceau d'une parfaite normalité.

Et la distinction que nous venons d'établir dépasse en importance la question théorique qu'elle semble résoudre. Cette distinction est d'ordre essentiellement pratique. Faute de n'en point tenir compte, il se dit et se commet chaque jour de grossières erreurs. On en arrive à qualifier de dégénérées des manifestations très louables, indiscutablement saines dans leurs tendances comme dans leur mode d'extériorisation. Il a suffi que l'auteur de ces manifestations décelât quelque velléité anormale dans un ordre de faits limités pour qu'immédiatement la terrible étiquette fût accolée à toutes ses actions indistinctement. Un tel procédé conduit fatalement à des généralisations qui ruinent et déconsidèrent le principe si vrai pourtant de la dégénérescence. On a vu englober dans les cadres dégénératifs, pêle-mêle en un tohu-bohu aussi peu scientifique qu'irrespectueux, les productions dont les arts s'enorgueillissent à bon droit. Ceux qui commettaient ces profanations semblaient avoir oublié qu'on peut dépenser le meilleur de soi-même, entamer le capital de toute sa descendance, devenir l'artisan de la faillite de sa race, au dur labeur que réclame l'accomplissement d'une œuvre géniale.

Ceci nous amène à examiner de plus près une question souvent incomprise et mal traitée, c'est-à-dire les rapports du génie et de la dégénérescence.

IV

GÉNIE ET DÉGÉNÉRESCENCE.

Les rapports du génie et de la dégénérescence ont, depuis quelques années, défrayé la chronique après avoir suggéré des

Hosted by Google

travaux nombreux. Morel avait signalé quelques rapprochements entre certains individus remarquables et le groupe des dégénérés. Moreau de Tours et d'autres accentuèrent la note en précisant les faits. Mais c'est Lombroso qui, le premier, poussa les choses à l'extrême et affirma l'identité du génie et de la dégénérescence. Depuis lors, la thèse du créateur de l'anthropologie criminelle a été, tour à tour, attaquée, défendue, commentée, analysée, niée et affirmée. Ce que nous venons de dire un peu plus haut nous sera très utile pour faire voir cette question sous son véritable jour; toutefois, il est nécessaire au préalable de la poser clairement en termes très précis.

Et tout d'abord, que faut-il entendre par génie? A première vue, la réponse paraît très simple : le génie est celui qui accomplit des actes géniaux. Cela semble, en effet, très naturel. Oui, au cas où tout le monde est d'accord sur ce qui constitue le caractère génial d'une manifestation donnée. Or, il nous paraît inutile d'insister sur les divergences habituelles en pareille matière. Admettons toutefois que l'accord se soit établi et que l'opinion ait consacré la réputation géniale. Mais le génie même indiscuté n'accomplira-t-il désormais que des actes géniaux? Évidemment non. On cite à l'actif des plus opulents génies quelques œuvres marquées du sceau le plus élevé, une découverte ou deux, trois ou quatre faits éclatants. Puis, à côté de cela, toujours et aussi sûrement que toute médaille a un revers, on rencontre des choses quelconques, voire même des maladresses, des erreurs ou parfois des petitesses. Il n'y a point, par conséquent de génie continu, de génie sans interruption, de génie sans accroc.

Un génie ne sera donc d'ordinaire génial que dans un département très limité de son activité; il pourra, en dehors de ce département, accuser des lacunes, des désordres, des inégalités d'esprit, de conduite et de cœur; enfin, il lui arrivera dans ce désarroi d'attester le déséquilibre de certain des compartiments de son cerveau, d'affirmer la poussée désorganisatrice du meilleur de son être, tout ce qui implique la régression dans ses formes les moins douteuses.

Hosted by Google

Sans compter qu'il existe parfois dans l'organisme le plus taré des parties d'une santé peu commune et d'une robustesse à toute épreuve. Certaines fonctions gardent quelquefois, même en terrain dégénératif, une acuité, une énergie, une vitalité inouïes. Ces facultés, échappées au naufrage, peuvent être l'occasion d'actes remarquables, inouïs, s'imposant à l'admiration. Ces actes n'atténueront en rien la signification des stigmates déjà trouvés. Nous nous trouverons en face d'un dégénéré avéré, mais auteur de manifestations toutes spéciales.

Ceci est quelque peu l'inverse de ce qui précède. Mais on voit qu'il peut fournir à son tour, et très logiquement, une explication des rapports du génie et de la dégénérescence. Il suffit de supposer comme extraordinaires, méritoires les actes curieux produits de facultés échappées à la débâcle; puis de hausser encore un peu le prestige et le rayonnement de ces actes sains qui contrastent si étrangement avec les autres; enfin, dernier effort, ultime supposition, de relever encore d'un degré le niveau, l'éclat de l'acte en question pour arriver facilement à le hisser aux hauteurs où trônent les manifestations incontestables du génie. Et on aura de nouveau une façon de comprendre les rapports du génie et de la dégénérescence. La vérité c'est que l'un, le génie, prépare souvent l'autre; l'exaspération de ses tendances provoque parfois des réactions singulières. Ces réactions entament la vitalité de la race sans en rien laisser paraître momentanément; le génie prépare de cette façon la dégénérescence; mais il arrive que le génie épuise, pour ainsi dire, sur lui-même l'intensité de ses tendances; il se déséquilibre progressivement sous l'impulsion de ses propres instincts. On a dit parfois que nous payons de la vie des nôtres quelques lignes pompeuses de biographie; nous les payons souvent, ces lignes de biographie, bien avant l'heure marquée par la postérité; il nous arrive de les payer avec notre propre santé psychique, au bout d'un certain temps, temps pendant lequel un chef-d'œuvre ne naît pas toujours, mais peut naître, cependant.

Hosted by Google

V

DÉGÉNÉRESCENCE ET RÉGRESSION.

Nous avons pour les besoins de notre cause employé indistinctement l'un pour l'autre les mots de régression et de dégénérescence. Maintenant que notre pensée a pris corps, que les notions de dégénérescence, de dégénéré, d'acte dégénératif se sont précisées, il nous paraît opportun de répondre à une critique qu'on adresse parfois à ceux qui, comme nous, confondent dans une dénomination commune dégénérescence et régression. Les quelques considérations que nous avons à exposer à ce sujet doivent pratiquement prendre place ici; d'ordre général, elles eussent dû figurer immédiatement après notre définition de la dégénérescence. Mais une sorte de préparation préalable leur était indispensable.

La régression, si elle existait réellement, serait le retour d'un individu vers les étapes antérieures de son évolution, en reproduisant successivement et dans l'ordre de leur apparition chacune de ces étapes.

Il est tout d'abord évident qu'un tel phénomène présente dans sa réalisation intégrale un caractère d'absolue et matérielle impossibilité. La nature pas plus que le temps ne revient sur ses pas; l'idée d'évolution si vraie et si fortement marquée dans l'ordre des choses vivantes exclut une telle hypothèse; l'histoire elle-même, malgré tout ce qu'on dit, ne se répète pas; du reste, la relation de cause à effet qui lie tout phénomène ne peut pas aboutir à ce paradoxe qui intervertirait l'ordre nécessaire et ferait l'effet cause de la cause de ce même effet. Ceux donc qui se basant sur la supposition d'une telle opinion de notre part ont formulé des critiques, se sont parfaitement trompés d'adresse.

Jamais en ce qui nous concerne nous n'avons entendu régression dans le sens d'un retour à d'anciennes formes, à des états antérieurs. Et nous croyons les autres tout aussi peu coupables, en cette occurrence, que nous même.

On ne comprendrait même pas cette erreur de la part d'esprits distingués, si quelque chose dans l'histoire passée de

Hosted by Google

la dégénérescence ne l'expliquait, ne l'excusait dans une certaine mesure. Morel, l'auteur, l'initiateur de la doctrine dégénérative, avait sur l'origine de l'homme et de l'humanité des idées fort en honneur encore à son époque. Il se figurait l'espèce humaine issue d'un type parfait dont le dégénéré s'éloignait progressivement, en retraçant dans la succession des états auxquels il aboutissait les étapes d'une déchéance plus ou moins mystérieuse. Cette idée symboliste et quelque peu mystique est restée longtemps attachée à la signification générale du mot dégénérescence. Et quand le type parfait de Morel eut fait place à des idées différentes en matière d'espèce humaine, quand il fut prouvé que l'homme primitif était loin de ce demi-dieu de la légende, une sorte de parallélisme s'établit entre les stades de l'évolution ainsi remaniée et les degrés de l'échelle de régression. On crut que l'humanité, après avoir lentement gravi l'échelle des progrès et des métamorphoses, la redescendait lentement sous le faix de ses misères, retrouvant successivement d'échelon en échelon les défroques de ses avatars passés.

Mais il ne s'agit pas de cela ; il n'est pas question de redescendre l'échelle de la montée ; c'est par une autre voie que se fait la descente. L'espèce arrivée au dénouement de son existence ne reprend point à la fin de son drame les costumes et les décors des premiers actes de la pièce. Elle se meurt, non pas les yeux fixés sur le passé, regardant son aurore pour s'en ressouvenir, elle se meurt les regards vers cette terre qui ne lui dit rien que le néant qui l'attend.

Toutefois, cette mort précédée souvent d'agonies interrompues et de brusques ressauts vers la santé ne survient pas indifféremment et sans règle. Elle procède avec une certaine méthode ; elle y met des formes, elle a donc ses lois.

Or, ces lois elles-mêmes ne sont pas sans avoir quelque peu poussé à la confusion que nous cherchons à dissiper en ce moment. Et il se peut que les phénomènes qu'elles mettent en lumière soient pour quelque chose dans l'interprétation par certains contradicteurs de notre manière d'employer le mot régression. Ces lois, du reste, ne font que généraliser un fait

Hosted by Google

déjà exposé et vérifié dans d'autres domaines de la biologie et, quoique nous en ayons parlé ailleurs, il y a lieu peut-être de le réexaminer ici, à ce point de vue spécial.

VI

LES LOIS DE LA RÉGRESSION.

En remontant à l'origine de ces lois de régression, il est facile d'en découvrir l'inspirateur : il n'est autre que M. Th. Ribot, l'éminent professeur au Collège de France, une des gloires contemporaines de la science psychologique. M. Ribot, étudiant les maladies de la mémoire, remarqua très judicieusement que les acquis les plus facilement perdus étaient d'ordinaire les acquis les plus récents ; la mémoire ne s'effritait donc que couche par couche, l'effritement commençant par les couches les plus superficielles. Les faits, les idées semblaient s'être précipités dans le souvenir en une sorte de stratification, ainsi que les dépôts successifs à la surface des objets que l'eau pétrifie. Et, sous l'effort du temps, le cerveau se dépouillait, mettant successivement à nu les filons de sa vie mnémonique.

Notre savant collègue M. Guillaume De Greef, s'inspirant de la remarque de M. Ribot, généralisa très heureusement cette règle et l'étendit aux diverses facultés. Il montra que l'homme, dans l'involution, voyait ses aptitudes décliner et mourir dans l'ordre supposé où il avait dû les acquérir.

Nous avons cru, pour notre part, pouvoir étendre encore cette loi de Ribot et De Greef. On peut très bien reconnaître avec un peu d'attention que l'espèce meurt comme meurt l'individu, comme meurt une faculté. Ce qui disparaît en premier lieu de l'acquis collectif qui synthétise l'espèce, c'est ce qu'il y a de plus subtil, de plus instable, de plus fragile, les caractères de haute adaptation sociologique. C'est l'inadaptation sociologique qui traduit les premières lacunes ; et c'est pour cette raison, qu'entre parenthèses, nous avons cru pouvoir superposer aux stigmates anatomiques et biologiques admis par tous, une classe de stigmates sociologiques. Puis, les

Hosted by Google

autres facultés se détériorent progressivement dans l'espèce en voie de régression; finalement, seuls, deux instincts essentiels subsistent dans les dégénérés inférieurs : l'instinct sexuel et l'instinct nutritif. Puis, la poussée génésique elle-même s'éteint ou reste sans résultat, l'impuissance, la stérilité finissent par avoir raison de cette souche ainsi frappée jusqu'en sa racine.

Et il est facile de voir qu'ici aussi c'est l'ordre de l'acquisition qui semble diriger l'ordre des déperditions et orienter la déchéance de l'espèce. Car il est évident que le premier des instincts nécessaires à l'animal, c'est la nutrition, condition absolue de sa subsistance. On peut imaginer un être vivant aussi simple qu'on veut, il est impossible de lui enlever sa fonction nutritive. Or, certains idiots impuissants n'ont plus qu'une seule faculté et une seule préoccupation, le boire et le manger; l'idiot est, comme on sait, rangé par tout le monde au dernier échelon de l'échelle des dégénérés. Puis, après l'assouvissement nutritif, la reproduction constitue une des conditions de subsistance de l'animal; notons toutefois qu'elle n'existe qu'à titre secondaire et comme conséquence de la nutrition. Or, en remontant un peu l'échelle dégénérative de quelques degrés, des individus se rencontrent aux facultés anéanties ou fortement amoindries, mais à la virilité encore persistante; il est vrai que cette virilité n'aboutit qu'à des produits impropres à la vie, ou d'existence éphémère, mais le fait de son affirmation possible lui crée néanmoins une supériorité sur les types immédiatement sous-jacents.

Il ne serait pas difficile de pousser le parallélisme plus loin; la loi de la régression spécifique étant adéquate à la loi de la régression individuelle, à la loi de la régression psychique. Or, nous ne serions pas surpris que ce parallélisme eût compromis notre pensée auprès de ceux qui critiquent l'emploi indifférent des termes régression et dégénérescence. On a pu comprendre que, en signalant ces faits, nous entendions établir autre chose que des rapprochements, et ramener l'humanité, par le chemin d'abord suivi, vers des stades jadis parcourus par elle. On voit facilement que telle n'est pas

Hosted by Google

notre intention. Ces explications nous paraissent devoir mettre fin au malentendu.

Mais en parlant ainsi des étapes de l'involution, nous avons forcément schématisé très fort cette involution. Nous l'avons présenté, pour ainsi dire, d'une pièce connue pourvue d'immenses engrenages, où, progressivement engagée, l'espèce finissait par passer tout entière d'une manière inévitable. Quelque chose de fatal, d'inéluctable a pu se glisser dans l'esprit de quelques-uns et la dégénérescence s'est symbolisée en quelque chose de fatidique planant sur l'humanité à la façon de l'antique destin. La possibilité d'une telle interprétation nous force à corriger, à atténuer dans la mesure que les choses comportent cette impression de mystérieuse fatalité née de nos explications forcément schématiques. Nous y réussirons facilement, pensons-nous, en parlant maintenant, et dans une sorte d'opposition voulue, de la régénérescence, de ses conditions et de ses effets.

VII

LA RÉGÉNÉRESCENCE.

Il est nécessaire de poser en face de la dégénérescence, processus dissolvant et régulier de nos collectivistes, la régénérescence, processus rédempteur et d'intervention tout aussi continue que le premier. Et la régénérescence est non seulement de même nature et de même fonction que la dégénérescence, mais encore susceptible des mêmes remarques. La régénérescence aussi a ses degrés; elle peut intervenir à haute dose ou d'une manière superficielle ; son action est permanente, définitive, triomphatrice ou passagère, momentanée et vouée à la défaite finale. Son intervention est en raison inverse du degré de pénétration de la dégénérescence. Elle jouit d'une efficacité d'autant plus grande que la dégénérescence est moins ancienne, moins solidement enracinée.

Comment s'opère la régénérescence? Elle s'opère différemment, selon qu'on l'envisage dans l'individu ou dans l'espèce. Dans l'individu, elle résulte de la suppression même des causes dégénératives. La dégénérescence est, en effet, le produit de

Hosted by Google

l'action simultanée et convergente de deux ordres de causes, les causes internes ou individuelles, les causes externes ou ambiantes, toutes deux très variables dans leur mode d'intervention et de collaboration.

Nous avons souvent peu de prise sur les causes internes; elles tiennent à des facteurs biologiques peu accessibles à nos influences; toutefois, l'éducation, l'intervention des agents moraux, l'effort réitéré de l'intelligence, de l'instruction peuvent dans quelques circonstances se montrer d'une certaine efficacité; le degré de cette efficacité dépendra de la profondeur et de la nature du mal.

Mais c'est dans les cas de régression d'origine extérieure que la régénérescence se réalisera le plus facilement; il suffira de modifier le milieu, d'y soustraire l'individu; de substituer à l'action délétère ambiante une atmosphère plus saine; les germes de dégénérescence s'atrophieront progressivement en vertu même de l'absence de toute cause de subsistance et de prolifération; les déformations psychiques, physiologiques s'atténueront lentement et bientôt l'équilibre rompu ou en voie de rupture se rétablira par degré. Nous avons pu acquérir la conviction, par exemple, qu'un individu d'une souche de résistance déjà amoindrie, rendu à la vie des champs, était parvenu — apparemment tout au moins — à se débarrasser de ses tares et à procréer dans des conditions d'avenir très rassurantes.

Cependant, le mode d'action véritable de la régénérescence, c'est le croisement. Par quelle singulière opération s'accomplit cette merveilleuse neutralisation des tendances délétères sous l'effort d'énergies saines et vivifiantes; quelle lutte mystérieuse s'engage dans le domaine des infiniment petits entre les molécules viciées de l'un et les molécules régénératrices de l'autre? Questions que l'imagination se pose à peine et que des siècles nombreux doivent probablement encore laisser insolubles. Questions qui dans le lointain des ans ne s'aborderont qu'après la résolution d'une série d'autres, complexes et troublantes, elles-mêmes résolues. Il faudra, pour se permettre de les regarder en face, que nous sachions tout d'abord de quelle

Hosted by Google

manière, dans le détail, l'élément mâle et l'élément femelle luttent, bataillent dès leur premier contact pour établir, dans une fusion définitive, cette synthèse de leurs destinées qui va aller en se développant d'une manière si grandiose. Il sera nécessaire d'avoir assisté à cette opération inimaginable de l'agencement de quelques parcelles de substance en vertu de lois rigides et rigides à ce point que le moindre heurt aboutit à des désastres dans la formation du produit; le décompte de ce qui revient à l'un et à l'autre devra avoir été fait, et non pas, ainsi qu'on l'établit aujourd'hui, par quelques considérations morphologiques, mais par le détail intime où la part de chacun est dosée, évaluée, dans son propre dynamisme.

Puis, cela fait, un autre travail d'une imagination tout aussi colossale que le premier commencera; on recherchera dans les particules initiales les traces de ce déséquilibre qu'elles comportent indéniablement, et chez les autres les régénératrices, qu'on s'efforcera de distinguer, ce qui, particulièrement, engendre la robustesse, le retour à l'équilibre.

Alors seulement il sera permis de parler du mécanisme de la régénérescence; du pourquoi et du comment de ce drame aux acteurs infinitésimaux qui sont des molécules d'être et où se jouent les destinées d'un individu, d'une famille, d'une souche et parfois même d'une partie d'humanité. Jusqu'à ce moment lointain, — si jamais il arrive, — nous ne pouvons que constater des faits; mais les faits sont indéniables. La régénérescence doit donc prendre place à côté de la dégénérescence comme processus régulier et normal dans l'évolution de l'espèce.

VIII

LA DÉGÉNÉRESCENCE COMME PROCESSUS DE SÉLECTION.

La sélection n'a pas besoin, croyons-nous, d'être définie; elle est entrée dans le langage usuel. Issue des sciences naturelles, l'idée qu'elle synthétise n'a pas tardé à se généraliser. Aujourd'hui, cette sorte de triage qui s'opère au sein des collectivités vivantes est reconnu comme un des facteurs essentiels des changements individuels et sociaux.

Hosted by Google

La sélection caractérise le phénomène de la survivance des plus forts et surtout des mieux adaptés. Elle se réalise de bien des manières et, au premier rang de ces méthodes sélectives, figure la dégénérescence. La dégénérescence éteint, en effet, dans leur souche, les vaincus de la lutte, les épuisés, les finis du grand combat de la vie. En poussant à la stérilité ceux que le déséquilibre pénètre progressivement, elle débarrasse la société de ses déchets. Elle veille à l'économie des forces de la nation, elle prévient la dilapidation des ressources et s'oppose dans une certaine mesure à l'abâtardissement général. C'est une des solutions de l'épuration de la race. Elle atteste toute la brutalité des forces de la matière dans le développement progressif de ses tendances.

Mais il faut bien reconnaître que cette signification d'adjuvant des processus sélectifs n'est survenue à la dégénérescence que tout récemment. Jadis, les choses se comprenaient un peu différemment. La dégénérescence était considérée comme une cause morbide, un facteur dissolvant, une calamité dans l'évolution individuelle et collective. On la regardait ainsi qu'un signe inquiétant présageant des destinées néfastes. Elle apparaissait sous les espèces d'un mal insidieux pénétrant les couches de la société à la manière d'un ferment de gangrène et de destruction. On s'imaginait qu'elle résultait de quelque chose d'anormal et de gâté dans les tendances germinatrices et essentielles du milieu ou des individus. Et de sa présence on déduisait souvent par une généralisation peu motivée un avenir très sombre et même menaçant. Enfin, sa présence suffisait pour conclure de ces cas isolés et réguliers de dégénérescence individuelle à l'établissement progressif et inévitable de la dégénérescence collective.

Or, rien de tout cela n'est vrai; la dégénérescence frappant individuellement et régulièrement dans nos sociétés en évolution ne peut présager rien d'inquiétant au point de vue de l'avenir; l'interruption de son action serait seule grosse de conséquences fâcheuses. La reproduction incessante des déséquilibrés, des surmenés, des improductifs, constituerait, au contraire, le réel et très sérieux danger. C'est alors que l'on

Hosted by Google

verrait les ressources dilapidées, la sève de l'espèce s'éparpiller pour ainsi dire en des multitudes inaptes, inertes même, réduites aux seules préoccupations de l'existence. Vivre purement et végétativement, finirait par être la seule loi de l'existence, le seul profit de la perpétuation du courant vital. La moyenne de l'espèce se réduirait d'elle-même; elle se réduirait sous l'effort du nombre qui, multipliant les unités sans valeur, étoufferait pour ainsi dire les quelques individualités de marque; elle se réduirait, parce que le groupe même de ces individualités supérieures succomberait progressivement sous la poussée végétative et luxuriante de la multitude parasitaire.

La dégénérescence est donc un fait nécessaire, en même temps qu'elle est une loi de l'évolution des collectivités. Elle ne comporte d'ordinaire aucune signification inquiétante pour l'avenir de ces collectivités.

Toutefois, nous tenons à faire une restriction comprise du reste dans la réserve qu'implique ce mot d'ordinaire. La dégénérescence n'implique donc en thèse générale aucun danger; elle ne met pas en péril la conservation de l'espèce; sauf, cependant, dans des conditions déterminées; ces conditions ne sont pas, à la vérité, du nombre de celles qu'on peut considérer comme normales; en réalité même, elles interviennent rarement sous la forme un peu schématique où nous les envisageons ici; mais leur survenue possible nous crée l'obligation d'en dire quelques mots; elles touchent du reste de très près à la question de la dégénérescence collective que nous aborderons dans un prochain article.

Dr DALLEMAGNE.

Hosted by Google

NOTES AU CRAYON

Pour M^me^ Maria Destrée.

Juin 1894.

Pour notre matinée de dimanche, nous allons jusque Machelen, à travers les prairies pleines de fleurs. Le chien Pol nous accompagne, accaparant toute notre attention.

Il est décidément très drôle, d'une taille qui étonne à son âge, et, le regardant trottiner devant nous dans le sentier tracé parmi les hautes herbes, j'éprouve ce plaisir que provoquent d'ordinaire ces petits animaux jolis et pourtant ridicules.

Bon! le voici qui dégringole dans le ruisseau, où il patauge en conscience sur le lit de chevelures vertes qu'il aura prises pour une prairie. Lisette et Maria jettent un cri, tandis que Louis promptement opère son sauvetage.

Ramené sur la berge, son long visage rasé conservant une impassibilité de plus en plus amusante, il reprend devant nous son trottinement élastique.

Mais, au retour, pour ne pas l'exposer plus sérieusement, au lieu de longer la Woluwe, nous revenons par le même chemin.

La promenade, d'ailleurs, ne semble aucunement lui plaire. Depuis quelques instants, une inquiétude le talonne; il va d'un bord à l'autre du chemin et gémit. Sans doute, il est fatigué; Lisette le prend dans ses bras : il n'est pas satisfait davantage, et, remis à terre, recommence à vaguer comme une âme en peine. Tout à coup, dans l'avenue, nous le voyons prendre sa course, et, après s'être arrêté aux deux ou trois premiers seuils, reconnaître enfin celui de la maison et disparaître entre les barreaux de la grille.

Hosted by Google

Lisette, tout à l'heure, pendant que nous longions les prairies, m'a parlé de la flouve qui donne aux foins leur bonne odeur, et, voulant m'en montrer, s'est penchée sur l'herbe dont elle a en vain exploré les mille entrelacements. De guerre lasse, elle m'a promis d'en chercher encore dans la prairie voisine de la maison où je la suis, pressé de voir et de toucher enfin la petite plante parfumée.

« En voici », me dit-elle bientôt.

Et vite, je lui prends des mains la mince graminée, comme si je redoutais de la voir se soustraire encore à ma curiosité impatiente.

***

On a dîné; sur un coin de la table à demi desservie, je m'accoude, regardant, par la fenêtre large ouverte, le petit jardin plein de roses, le pavillon, la grille, — au delà, les prés verts et les grands arbres d'où émergent les toits du château, au delà encore, l'infini des cieux purs. Et maintenant, il faut partir, aller à cette réunion, unique excuse, après tout, de mon voyage. Je gagne seul Vilvorde, où je prendrai le train jusqu'à la rue de la Loi.

Par les prairies ensoleillées et fleuries, dont une molle brise promène les parfums pénétrants, je vais, traînant le pas dans une sente fraîchement tracée à travers les herbes hautes. La tiédeur de l'air me pénètre, les bonnes odeurs me montent aux narines, la belle lumière d'une claire après-midi me réjouit les yeux; je vais, et, quoique seul, je vais content. Seul? Non pas. C'est ici même qu'en septembre dernier nous faisions nos plus belles cueillettes de champignons; ici que Laure et Lisette se hâtaient à la découverte, de loin précédées par les enfants qu'elles suppliaient de ne pas leur dire s'ils en voyaient; — ici qu'un jour aussi nous rencontrâmes la petite marchande et son frère...

Le tablier noué sur les hanches et suivie de son tout jeune frère, elle allait et venait, se baissant et se relevant de manière à ne pas nous laisser douter qu'ils nous avaient précédés à la cueillette. Lisette vivement se dirige vers eux et demande à la petite fille si elle a des champignons, si elle veut les lui vendre

Hosted by Google

et combien. L'enfant ouvre son tablier et nous en montre une trentaine que, d'un coup d'œil, nous reconnaissons pour nos agarics.

« Combien voulez-vous les vendre? » répète Lisette.

La fillette hésite un court instant, puis, d'une voix timide : « *Twee cents, madame.* »

Ce qui nous touche, c'est que la pauvrette a peur de nous demander trop et cependant elle voudrait bien qu'il y eût aussi une *cents* pour son frère...

Ces souvenirs se lèvent autour de moi, dans leur décor ancien, les herbes toutes rases et d'un vert sombre, puis, au bout de la grande plaine, ce même clocher de Vilvorde, cette même muraille blanche de la prison militaire, ces mêmes peupliers au bord des routes, cette même levée où, par moments, en des flots moutonnants de vapeur blanche, courent les trains montant ou descendant.

Et, pour donner une voix au grand silence dominical, d'entre les peupliers là-bas, soudain la sonnerie joyeuse des clairons de cavalerie s'élève, emplit l'espace et jette, sur ce beau paysage d'été, ses brillantes notes de cuivre. — Ce sont quatre hommes marchant deux à deux sous les arbres et qui sonnent ainsi de la trompette à travers la vaste étendue de la campagne, plaisir bien flamand, analogue à celui qu'ils trouvent aux vives et riches couleurs de pourpre et d'or.

***

CHEZ DEMAN, *Avenue de la Chevalerie*, 163...

Le n° 163 est presque en face de l'avenue de la Renaissance : — petite porte anglo-ogivale, maison en briques rouges...

Si détaillées que soient les indications de mon ami Frédéric Friche, arrivé au Parc du Cinquantenaire, je prends une avenue pour une autre et je m'égare.

Un groupe de belles filles monte vers moi, rieur et bavard, chaperonné par une femme d'âge moins tendre. En un angle de la chaussée aux pavés blancs, sous les arbres verts où le soleil allume des reflets d'or dans la transparence des feuillages, le tableau est charmant tout à fait et, lorsque, pour

Hosted by Google

demander mon chemin, je me suis avancé, tenant à la main mon chapeau, j'espère n'en avoir pas trop détruit l'harmonie.

On me remet dans la bonne voie et je me hâte, craignant d'avoir fait attendre.

Petite porte anglo-ogivale, maison en briques rouges, — le numéro, je l'ai oublié, — ce doit être ici. Je sonne, un grand diable de domestique en gilet à manches et en ample tablier de toile m'ouvre et m'introduit dans une vaste salle à manger Renaissance.

***

Autour d'une large table carrée, où sont des carafons et des coupes à champagne pleins d'un vin de couleur foncé, — quel est donc le vin que l'on sert de la sorte? — des jeunes gens sont assis gravement et la fumée des cigares et des cigarettes est la seule auréole dont, pour le moment, leur front soit entouré. L'un d'eux, à l'annonce de mon nom, se lève et vient me serrer la main : c'est Frédéric Friche, le secrétaire de la rédaction du *Réveil*, auquel j'ai quelquefois écrit, qui m'a répondu et qui d'ailleurs m'a convoqué à cette réunion. La figure, sans moustache et sans barbe, est fine, avec une expression de malice, le front haut, les yeux clairs. Il porte les cheveux ras. L'ensemble de sa physionomie éveille en moi l'idée d'un de ces scribes, — greffiers aux cours de justice, collecteurs d'impôts ou teneurs de comptes de gabelles, — comme il en est dans les tableaux des vieux maîtres flamands.

M. Deman, que je salue ensuite, est le seul — avec moi — dont les cheveux commencent à se couvrir de la neige des ans ; la tête est belle, énergique et douce à la fois.

Étant allé m'asseoir auprès de Charles Delchevalerie et de Charles Bronne, j'arrive, grâce au premier, à savoir les noms de la majeure partie des assistants. Sur quinze que nous étions, deux me sont restés inconnus. Qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Qu'écrivent-ils? Je ne sais et Delchevalerie ne savait pas plus que moi.

Je lui montrai d'abord un joli garçon vêtu avec élégance, brun de cheveux et de barbe, la moustache brossée à rebrousse-poil selon la mode d'à présent, qui, seul de ses con-

Hosted by Google

frères, semblait connaître la raison pour laquelle nous étions convoqués.

« Albert Arnay », fit-il.

A la personne du critique littéraire du *Réveil*, j'aurais pu malaisément souhaiter plus de mâle assurance; de sa voix bien timbrée, il tranchait un peu, mais, — si on pouvait songer à le lui reprocher, — la faute en reviendrait à son âge uniquement.

« Et à côté de lui? »

J'avais remarqué cette figure pâle et blonde qui, d'un mouvement machinal, se tournait vers les hautes glaces sans rideaux, pour suivre, — du regard de deux grands yeux, — rieurs par instants comme le coin des lèvres à peine dissimulé sous la moustache rare, — un rêve flottant sous les cieux ensoleillés.

« Henry Maubel. »

Un autre avait attiré mon attention aussi par l'étonnante blondeur de ses cheveux et de sa barbe naissante et par je ne sais quelle allure très jeune et un peu gauche de son corps.

« Et celui-là? demandai-je.

— Rodrigue Sérasquier. »

J'ai vu de lui, dans les premiers numéros du *Réveil*, des vers qui me parurent écrits par quelque joyeux rimeur à la Banville.

Et, tandis que Delchevalerie continue à me faire la nomenclature : Richard Ledent, les traits gros, le visage glabre, les paupières baissées; Victor Remouchamps, se tenant très droit sur sa chaise, portant haut la tête, les cheveux bruns dressés en volute sur un front élevé, ayant je ne sais quoi dans le maintien, la coupe de la barbe et de la moustache qui me fait songer à quelque soldat calviniste; Arthur Souchor, assez semblable à Remouchamps, quoique plus petit et moins rigide; Georges Marlow, aux traits accusés sous de grosses vagues de cheveux noirs; Edmond Glesener enfin, joli garçon aux yeux noirs et vifs, Friche nous rend compte de la situation financière du *Réveil*. Il nous apprend aussi que c'est notre association qui a publié la dernière œuvre de Maurice Maeterlinck : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagile.*

Hosted by Google

— Personne n'a d'observation à présenter au sujet de cette publication? demanda Arnay par deux fois, au milieu du silence le plus profond. Allons! Messieurs les Liégeois... »

Et il me semble que ce *Messieurs les Liégeois* prend dans sa bouche un léger accent goguenard.

« Peut-être me suis-je trompé sur ce que la revue a le droit d'en attendre au point de vue financier, poursuivit-il; mais, si personne n'a d'observation à présenter... »

Personne. Le silence encore une fois répond à la question, et Friche, après avoir lu encore quelques-uns de ses papiers, lève la séance.

***

Nous nous répandons dans les salles voisines où, sur les murs, s'accrochent des dessins de Félicien Rops, entre autres le *Pendu*, qui a servi à l'eau-forte de la *Légende d'Ulenspiegel*, de De Coster. Un moment, devant un grand Boudha en bronze doré, expressivement dressé dans sa longue robe de brahmine et projetant devant lui son regard clément plein des rêves du nirvâna, je rencontre Remouchamps. Nous échangeons quelques mots, lui disant, avec un geste des yeux vers la haute statue : « On s'agenouillerait! » moi, me plaignant qu'elle soit là placée, dans une lumière trop crue et dans la nudité d'une chambre bourgeoise; je la voudrais parmi des palmiers verts ou se détachant sur quelque riche étoffe aux couleurs chatoyantes.

Puis, c'est Friche que j'arrête au passage et qui, me remerciant de la lettre que je lui ai écrite sur le dernier livre de Maeterlinck, me dit que nous différons en nos admirations. Si je préfère *Intérieur*, il met au-dessus de tout la *Mort de Tintagile*, œuvre d'une inspiration toute nouvelle » et si poignant, fait-il avec un élancement des yeux et des mains, ce baiser de la sœur au frère à travers la mort!

— Sans doute, sans doute... »

Souchor survient qui, lui, donne la palme à *Alladine et Palomides*.

Devant moi, tandis qu'il me parle, je regarde, sur le cadran d'une pendule, une grande aiguille bleue marquer six heures,

Hosted by Google

six heures cinq, six heures dix... A ce chiffre, je n'y tiens plus et, brusquant la fin de l'entretien : — « Pardon, messieurs! » Et me voilà parti, serrant hâtivement les mains de Friche, de Souchor, d'autres qui musent encore de ci de là, par les corridors et les salles.

***

Et, bien que j'aie une heure devant moi, je traverse Bruxelles au pas de charge, du Parc du Cinquantenaire à la gare du Nord. Rue Royale pourtant, je ralentis. Les promeneurs sont nombreux, passants des dimanches : familles de commerçants ou voisins de la province, qui barrent les larges trottoirs et, sous les rayons du soleil déclinant, ont, dans la vaste artère blanche que clôt à son extrémité la dorure de Sainte-Marie, un très joli aspect. Les chairs pâlissent, tandis que les tons des étoffes se renforcent; et c'est l'heure de la couleur chaude que j'aime à retrouver dans les tableaux où le temps a mis sa patine...

***

Le lendemain, je flâne dans l'avenue.

On fane les foins dans les grandes prairies du château. Une troupe de femmes et de jeunes filles retourne au râteau les jonchées, tandis qu'au loin, traînée par un cheval, une machine tournante les lance en paquets qui tourbillonnent et brusquement retombent sur le sol. Plus près de moi, des faucheurs achèvent de couper les hautes herbes vertes aux aigrettes d'argent et de pourpre. La nuée blanche qui s'est étendue sur le ciel comme une taie sur un œil, s'est assombrie, et il en tombe une ou deux gouttes de pluie. Sous ce dôme lourd d'un aspect orageux, je regarde avancer d'un mouvement rythmique et lentement s'éloigner vers les lointains noirs du vaste parc, les faneuses en longue ligne, traversée par instants du rapide tourbillon que projette la machine agricole.

ALFRED LAVACHERY.

Hosted by Google

LA QUESTION SOCIALE

IL Y A 3,000 ANS (1)

L'objet de cette étude n'est pas nouveau. Après les travaux préparatoires de Chabaus, qui ont frayé la route, Erman (2) s'est occupé des ouvriers de la nécropole et, récemment, Théodore Harten (3) a, d'après nos indications, fait connaître dans des cercles plus étendus les ouvriers de l'empire des Pharaons et leurs menées. Si nous revenons ici sur le même sujet, c'est que nous avons la conviction que, d'une part, l'emploi d'un grand nombre de documents nouveaux et, d'autre part, les très nombreuses rectifications apportées dans les traductions antérieures des textes qui se rapportent au sujet, facilitent sensiblement l'intelligence des conditions dans lesquelles se trouvaient les ouvriers de l'empire des Pharaons.

Cette esquisse n'est pourtant pas une œuvre complète et décisive; en effet, nous n'avons jamais douté un instant que nous n'avons répondu qu'à bien peu des questions qui se posent ici. Il y a plus : nous ne considérons cette étude que comme un acheminement vers un travail de plus grande envergure, qui embrassera l'histoire de la nécropole thébaine, depuis l'époque la plus reculée jusqu'aux temps de l'empire romain. Nous nous

(1) Cette étude est, quant à la forme et au fond, empruntée, avec de minimes différences, à un discours inaugural prononcé au mois d'août 1894, par le Dr Wilhelm Spiegelberg, à l'Université Kaiser-Wilhelm, à Strasbourg. M. le professeur Coemans, de Gand, bien connu par ses travaux d'égyptologie, a consenti à traduire pour nous un travail qui vient à son heure et qui, de même qu'un article imprimé ici en juin 1896, établit de façon péremptoire le caractère éternellement renaissant, sous tous les climats et tous les régimes, des luttes sociales entre patrons et ouvriers. N. DE LA RÉD.

(2) *Ægypten und ägyptisches Leben im Alterthum*, pages 180 et suivantes.

(3) « *Eine Arbeiterbewegung* » *vor* 3000 *Jahren*. (*Kœlnische Zeitung*, 1892, nos 577, 580, 586, 589, 590.)

Hosted by Google

proposons de réunir, dans cet ouvrage, les documents les plus importants pour la connaissance de la grande nécropole, et, nous basant sur ces documents, exposer les phases successives de l'histoire de la nécropole de Thèbes.

Nous nous sommes préoccupé de donner au récit la même allure que celle que nous avons rencontrée dans le récit original et, là où cela convenait, nous avons laissé la parole aux textes en leur laissant toute la vivacité de leurs expressions, due uniquement à la pression des faits. Dans ces textes, nous sentons vibrer avec tant de force l'âme d'une époque très reculée, que nous nous demandons souvent si, réellement, des milliers d'années nous séparent d'événements auxquels tout homme doit s'intéresser encore aujourd'hui.

Les événements ont pour théâtre la Thèbes aux cent portes. Tout comme Rome, la capitale du 4e nome de la haute Égypte, d'humble qu'elle était à son origine, s'était lentement accrue. Ce n'est que dans les siècles troublés qui suivirent la fin de la IVe dynastie que la puissance politique de Thèbes se manifeste, et après des luttes acharnées avec les princes des nomes de l'empire égyptien sous la glorieuse XIIe dynastie, deux mille ans environ avant notre ère, Thèbes conquit l'hégémonie sur les villes égyptiennes. Et lorsque, cinq cents ans plus tard, les Hyksos vinrent ravager l'Égypte, Thèbes, bien que son ancienne gloire eût pâli, resta cependant le foyer de la résistance contre l'étranger envahisseur. Aussi, cette ville reprit-elle, après la libération de l'Égypte, son ancienne place de première ville du pays et devint-elle la Rome de l'Orient, pendant les siècles où l'Égypte exerça sur le monde une souveraineté due surtout, vers l'an 1400 avant notre ère, à l'avènement de la dynastie des Ramessides.

D'immenses ruines, qui en tout temps excitèrent l'admiration des voyageurs, indiquent aujourd'hui, sur la rive droite du Nil, la place où s'élevait jadis cette ville superbe. En face, sur la rive gauche du Nil, s'étendait la nécropole, où les habitants de Thèbes venaient enterrer leurs morts, entre les vallées sauvages des roches calcaires de la chaîne Libyque. S'il est vrai

Hosted by Google

que c'est aux colossales ruines des temples de la rive droite que nous devons de connaître la puissance exterritoriale de l'empire des Pharaons, il est tout aussi vrai que ce que nous savons de la vie privée des Égyptiens, nous le devons aux bas-reliefs et aux représentations qui couvrent les parois de leurs tombeaux, et surtout aux papyrus qui ont été découverts là et qui aujourd'hui sont éparpillés dans les musées.

C'est ainsi que l'empire de la mort est précisément devenu pour nous le foyer de la vie la plus active.

L'aspect actuel de cette région n'est pas tout à fait le même que celui qu'elle devait avoir dans les temps antiques. Les pentes de la chaîne Libyque, là où elles touchent à la plaine, étaient jadis couvertes de petites constructions funéraires, entre lesquelles s'élevaient de ci, de là, des constructions gigantesques qui étaient les chapelles funéraires des tombeaux des rois. Là où l'on aperçoit encore aujourd'hui quelques parois ruinées, s'élevaient jadis de hautes murailles qui, probablement, entouraient la nécropole de leurs cinq enceintes concentriques, interrompues sur certains points par des citadelles. Qu'on y ajoute toutes ces constructions qui devaient servir à la protection et à la surveillance d'une foule de plusieurs milliers d'hommes, des greniers à blé, des étables pour le bétail, des logements de fonctionnaires, des prisons, et on aura une idée approximative de ce qu'était l'ancienne nécropole, telle que les sources égyptiennes nous la font connaître. A cette époque, outre la nécropole, la plaine qui s'étend entre la chaîne Libyque et le Nil était également soumise à l'administration égyptienne. Là, notamment, se trouvaient, près du temple de Seti Ier, 178 maisons, dont un texte du British Museum cite les propriétaires. De ces habitations, il ne reste naturellement plus de traces aujourd'hui, puisqu'elles étaient construites, comme les huttes des modernes Fellahs, en briques séchées au soleil.

C'était une foule variée qui menait son existence ici. Avant tout on y rencontrait les professions vouées au culte des morts, puis tout le contingent des fonctionnaires nécessaires à la surveillance de la nécropole. L'administration de celle-ci était,

Hosted by Google

en dernier ressort, entre les mains d'un vizir, qui était en même temps le principal fonctionnaire de l'empire. Mais, comme il lui était impossible de s'occuper personnellement des détails infimes de l'administration de la nécropole, il avait, à ses côtés, un subordonné chargé de cette mission, qui portait le titre de « Prince de l'Ouest » et « Commandant des mercenaires de la nécropole ». Le titre prouve à toute évidence le caractère militaire de cette organisation. Sous lui se trouvait une légion de fonctionnaires, inspecteurs, quartier-maîtres, gardiens, surtout des soldats mercenaires, qui faisaient la police et qui tenaient, en partie, garnison dans les citadelles dont nous avons parlé plus haut. Il semble que parmi les habitants de la nécropole, ceux-là qui s'occupaient de l'embaumement des corps, c'est-à-dire ceux qu'Hérodote appelle Coachytes et Tarichentes, aient joui depuis toujours d'une situation particulière; tous les autres ouvriers formaient diverses corporations; leur nombre était indéterminé; mais chacune d'elles se recrutait parmi les travailleurs libres et les serfs. On ne saurait dire avec certitude de quelle manière la main-d'œuvre était répartie entre ces deux groupes, il semble cependant qu'en principe les ouvriers libres avaient à exécuter le travail proprement dit, tandis que les serfs d'un temple ou d'un domaine quelconque étaient chargés de veiller à l'entretien des autres. Cette compagnie d'intendance se trouvait sous les ordres de fonctionnaires, qui étaient appelés *hoft*, et se composait, entre autres, de pêcheurs, de porteurs d'eau, de bûcherons et de fournisseurs de dattes. Les véritables ouvriers se trouvaient sous le commandement d'un « grand de la troupe », ouvriers en chef, dont la situation correspondait à peu près à celles des contremaîtres de nos usines modernes. C'était lui qui dirigeait le travail commun, inspectait chaque ouvrier et tenait soigneusement note du travail quotidien de ses subordonnés.

Nous possédons un de ces carnets de contrôle. tracé sur une grosse calcaire, conservé aujourd'hui à Londres, au British Museum, et qui est publié dans le recueil : *Hieratic and Demotic Inscriptions of the Collection of the British Museum*

Hosted by Google

(planches XX-XXI). Sur cette pierre, un « chef de la troupe » a noté très soigneusement les jours d'absence de près de 40 ouvriers. Tandis que quelques-uns ne sont absents que peu de jours, d'autres font défaut plus de la moitié du mois. Dans bien des cas, nous trouvons comme note la brève indication « malade ». Si nous considérons ce qu'avait de pénible et de malsain le métier de ces pauvres gens, point que nous mettrons en lumière dans la suite, nous pouvons supposer sans nous tromper que ces ouvriers « malades » étaient des victimes de leur profession. Une seule fois, on indique dans la notice un autre motif : « Un serpent le mordit ; malade. »

D'ailleurs, les rigoureuses prescriptions que le culte égyptien édictait en vue de la propreté ne s'observaient nulle part plus strictement que dans cette ville funéraire, et nous comprenons ainsi que le malaise de la femme ou de la fille puisse être un motif d'absence.

Un trait caractéristique de la manière dont on traitait ces ouvriers, c'est qu'on donnait parfois congé à tel d'entre eux parce que sa mère était malade, à tel autre, pour lui permettre d'offrir une offrande funéraire à son fils.

En général, on tenait largement compte des devoirs religieux que devaient accomplir ces divers groupes d'ouvriers ; puis on ne respectait pas moins scrupuleusement les superstitions relatives au calendrier et à la succession des jours. Un papyrus, rédigé à l'époque où se passaient ces événements, nous apprend qu'il y avait, parmi les jours du mois, des jours néfastes, auxquels l'Égyptien ne faisait rien et gardait la maison.

Qui donc se refuserait à croire que parmi ces nombreux permis d'absence, qui ne sont pas davantage motivés, les considérations d'ordre superstitieux entrassent en ligne de compte?

Il peut être intéressant de noter que l'ouvrier *Nefer-abet* fut absent pour « se faire raser les cheveux ». Souvent aussi, il arrivait que ces ouvriers fussent distraits de leur travail pour accomplir d'autres besognes commandées. Tel, l'ouvrier *Anije* le fut, pour aller casser des pierres pour le forgeron *Nakt*.

Tous les métiers nécessaires à la construction et à l'entretien d'une tombe étaient représentés dans cette foule. C'est ainsi

Hosted by Google

que nous y trouvons des dessinateurs, des peintres, des maçons, des forgerons, des menuisiers, des jardiniers. Ces derniers s'occupaient de la plantation et de l'entretien des jardinets qui se trouvaient devant la tombe.

Le travail de tous ces ouvriers était plus ou moins fatigant ; celui qui travaillait à l'extérieur des roches calcaires, dans la région des supra-terriens, comme s'exprime une lettre missive (1), souffrait des ardeurs du soleil, que le terrain calcaire redoublait en les réfléchissant, tandis que celui qui travaillait sous le roc souffrait non seulement de la lourdeur de l'air, qui n'était probablement pas jadis plus pur qu'aujourd'hui, mais encore de l'éclairage défectueux de ces cavités, où ne filtrait que la très faible lumière des lampes que les ouvriers emportaient avec eux. C'est certainement à cet ensemble de circonstances qu'il faut attribuer les fréquents cas de maladie contagieuse dont il a été parlé plus haut. Heureux encore ces ouvriers si, au milieu de toutes ces circonstances défavorables au travail, leur ouvrage du moins ne les abattait pas, mais les excitait plutôt. En effet, les procédés en étaient compliqués et exigeaient toute l'attention de l'homme. Cela était évident pour ceux qui étaient chargés de l'exécution des peintures et des ouvrages de menuiserie, mais plus évident encore pour ceux qui gravaient les inscriptions hiéroglyphiques. Tout d'abord, celui qui préparait la besogne recevait la copie du texte à graver écrit en caractères hiératiques, l'écriture cursive des Égyptiens ; il devait ensuite, tout comme l'égyptologue d'aujourd'hui, la transposer en caractères hiéroglyphiques. C'est ce texte ainsi transposé, souvent aussi le texte hiératique avec des notes explicatives, que recevait le dessinateur. Celui-ci traçait d'abord au pinceau les caractères hiéroglyphiques sur la pierre, tandis que le ciseau du sculpteur les y fixait définitivement.

C'est ainsi que les ouvriers à qui cette délicate besogne était confiée acquirent involontairement une certaine instruction, qui peut être comparée à la demi-instruction de nos compositeurs d'imprimerie.

(1) Papyrus. Bibliothèque nationale, 107, VI.

Hosted by Google

Comme il arrive toujours chez les hommes peu cultivés, sur qui toute chose nouvelle exerce une impression profonde et durable, les phrases les plus ampoulées et les plus archaïques qui passaient tous les jours devant les yeux de l'ouvrier funéraire l'ont profondément impressionné.

Pour en fournir un exemple, il nous faut remonter un peu plus haut, puisque le discours de l'ouvrier auquel nous faisons allusion ne peut se comprendre que par le contexte.

A l'époque de Ramsès IX, un des derniers Ramessides, la ville de Thèbes était gouvernée par le préfet de la ville *Pe-sir*, la nécropole, par le prince de l'ouest et chef des soldats mercenaires de la nécropole, *Pe-sir-jaw*. Tous deux — ce qu'on ne doit pas considérer comme une particularité de l'ancienne administration égyptienne — quoique, ou peut-être parce que, collègues dans des ressorts en contact l'un avec l'autre, ne vivaient pas précisément sur un pied de bonne entente. C'est ainsi que le prince de la ville profitait de chaque occasion pour noircir son collègue auprès du vizir *Ha-em-wese*, et la situation incertaine de la nécropole lui en fournissait de nombreuses. Depuis longtemps, on avait constaté que des vols étaient commis dans les sépultures royales, et le prince de la ville croyant, grâce aux dénonciations des subordonnés mécontents de son collègue, avoir réuni assez de documents contre lui, déposa sa plainte auprès du vizir. Malheureusement pour lui, il s'y prit un peu tard, car, peu de temps auparavant, l'accusé s'était présenté lui-même chez son préposé et l'avait renseigné sur les vols commis dans la nécropole. Là-dessus, le vizir ordonna une enquête minutieuse, mais bien qu'une tombe royale et plusieurs tombes privées eussent été violées, les accusations du prince de la ville n'en furent pas moins trouvées exagérées. Tous les membres de la commission d'enquête, surtout les ouvriers de la nécropole, donnèrent à cette occasion libre cours à leur rancune contre le prince de la ville, dont la situation était si compromise, en organisant devant sa maison une démonstration tumultueuse. Mais *Pe-sir* s'empressa de leur faire, dès le lendemain, parvenir une réponse toute pleine d'ironie : « Vous avez fait du vacarme devant la porte de ma

Hosted by Google

« demeure, comme si je vous avais dénoncés auprès du Pha-
« raon. Vraiment, c'est contre le Pharaon seul que votre
« vacarme s'est porté. Certainement, vous êtes allés là. On a
« fait l'examen de la nécropole et on l'a trouvée en bon état;
« il est vrai, cependant, que la tombe de *Sobk-em-sof* et de son
« épouse royale a été violée, ainsi que la tombe d'un grand
« seigneur, tandis que j'ai rendu compte de dix violations. Et
« de ces violations de tombes, le prince de la nécropole en est
« également innocent. Ce n'était, sans doute, rien que le
« ressentiment d'Amonrasonter, ce grand dieu, qui séjourne
« dans le tombeau du Roi. »

A cette invective de *Pe-sir*, l'ouvrier *Wesr-hopsh* riposte en persiflant la phraséologie pompeuse de l'orateur : « Bien certes,
« tous les rois ainsi que leurs royales épouses, les mères
« royales et les enfants royaux qui reposent dans la grande
« et vénérable nécropole et ceux qui reposent « au lieu des
« Beautés » (1) sont sains et saufs. Ils gouvernent et protègent
« les beaux plans du Pharaon, leur fils, qui les garde et qui, en
« même temps, permet qu'on fasse sur eux une complète
« enquête. »

Le prince n'est pas de taille à réfuter cette réponse hardie et sarcastique. Il s'en va en lui disant : « Ce que tu dis, tu
« l'exprimes bien pompeusement, vraiment ce n'était pas là un
« mince discours. »

Nous devons nous garder de surfaire la culture intellectuelle de ces ouvriers. Certes, pour cette époque-là, savoir convenablement lire et écrire, c'était déjà énorme. Cette connaissance, si courante aujourd'hui, était alors une exception. Cependant il faut remarquer que les ouvriers de la nécropole constituaient une de ces exceptions parce que leur profession leur donnait à la longue des connaissances que les ouvriers des grands tissages et des fabriques de papyrus ne pouvaient certes pas se vanter d'avoir. D'ailleurs, nous montrerons plus loin, par plusieurs exemples, que dans l'entourage de ces ouvriers, il se forma un genre de style qui s'écartait beaucoup du goût littéraire de cette époque. Les élégantes tournures de

(1) Nom d'une partie de la nécropole.

Hosted by Google

style des scribes de l'époque des Ramessides leur sont complètement étrangères, et quand un scribe de cour, en rédigeant sa lettre, se noie presque dans l'enflure des formules par lesquelles il commence et finit celle-ci, l'ouvrier, lui, brusque, en quelque sorte, les choses et les dit sans ménagement. Quoi qu'il en soit, le style de ces ouvriers resta à l'abri d'un défaut qui était le travers de cette époque et qui consistait à introduire dans la langue nationale de l'Égypte une foule de mots sémitiques qui faisaient les délices de la haute société, tout comme la langue allemande a été infiltrée de termes français, à la fin du siècle dernier.

Mais le peuple égyptien s'étant montré réfractaire à ces sortes d'innovations qui avaient cours dans la classe élevée, des centaines de mots sémitiques, qui parvinrent à s'introduire dans le parler de cette dernière, il n'est resté que fort peu de traces dans la langue nationale. Quant à la morale de ces ouvriers, elle était de beaucoup inférieure à leur culture intellectuelle. D'après les documents officiels que nous possédons concernant leur manière de vivre, nous pouvons presque déduire que l'union libre était la règle parmi eux; car, de cinq ouvrières, dont il est question à propos de deux plaintes, une seule est appelée la femme de celui qui habitait avec elle, tandis que les autres ouvrières et leurs compagnons, d'après l'expression des pièces officielles, « vivaient ensemble ».

Même si on considère ce fait comme de peu d'importance, il n'en est pas moins caractéristique. Mais voici qui est plus grave : dans les registres où sont inscrits les ouvriers contre lesquels une plainte est formulée, on voit constamment l'inculpation d'avoir attaqué des femmes étrangères; le vol est aussi un délit très fréquent chez ces gens.

Voici comment un ouvrier introduit sa plainte en justice[1] :

« Rapport sur tout ce que l'ouvrier *Nakt-em-mut* m'a volé.
« Ils accoururent vers ma maison, volèrent mes pains et
« répandirent mon huile, ouvrirent mon grenier rempli
« d'épeautre et prirent deux autres objets et s'en allèrent au
« hangar du Port et volèrent la moitié de la ration de la ville

[1] Pap. Turin, 47, 8; Pap. Salt., 2, 2-3 (British Museum).

Hosted by Google

« de pains cyllistes et répandirent l'huile qui était destinée à « être employée le 13 du mois d'Epiphi, pour anniversaire du « couronnement du Roi. Ils pénétrèrent dans le magasin, « volèrent trois grands pains, huit gâteaux et toutes sortes « d'autres pâtisseries, cherchèrent une outre de bière et la « burent, pendant que je me trouvais dans la maison de mon « père. »

Il y avait, évidemment, aussi dans ce vol un acte de vengeance, car, sinon, le voleur n'eût pas répandu l'huile.

Malheureusement, les chefs préposés à la surveillance de ces ouvriers ne valaient guère mieux que leurs subordonnés, qui, certainement, agissaient souvent sous l'instigation de leurs supérieurs.

Nous apprenons à connaître un vrai type de ces chefs par une plainte déposée contre lui et adressée au vizir par un ouvrier, sous le règne de Seti II (env. 1,200 ans avant notre ère).

On raconte d'abord comment *Pi-nebra* commit des dilapidations dans le domaine du roi Seti II, auquel, notamment, il déroba le grand baldaquin de son char. Le cellier du roi fut aussi l'objet de ses déprédations.

Voici quelques traits qui montrent comment la théorie de la criminalité héréditaire se confirme par l'exemple de cette famille :

« Son fils s'enfuit de chez lui vers la place du gardien de la « porte. Il jura devant le Roi qu'il n'avait pas été devant lui « et raconta ceci : *Pi-nebe* courtise la Thébaine *Rowe*, la femme « de l'ouvrier *Renne*, il courtise la Thébaine *Honez*, qui vivait « avec *Pen-towe*, il courtisait la Thébaine *Honez*, qui vivait « avec un autre ouvrier. Ainsi disait le fils. Mais il avait, lui, « réellement courtisé sa propre *Whahet* et son fils courtisait « également *Whahet*. »

Après le récit de ces infamies, nous trouvons un délit commis par lui qui ne manque pas d'avoir un certain côté comique. Le vaurien, qui ne reculait devant aucune mauvaise action, se métamorphose tout à coup en un personnage croyant et pieux, qui pense avec anxiété à l'autre vie. Aussi se met-il avec un zèle ardent à travailler à sa future tombe, mais malheureu-

Hosted by Google

sement, mû par un instinct d'économie, il fit en sorte que cette tombe ne lui coutât rien et se trouva un beau jour aux prises avec la police.

Voici ce que la plainte nous fait connaître :

« Il ordonna à ses gens d'enlever des pierres au monument » de Seti II, et ils volèrent tous les jours des pierres pour son » propre tombeau. Il fit de ces pierres quatre colonnes pour » les placer dans son tombeau. Il pilla aussi le tombeau du » Pharaon et des gens qui passaient sur la route ont vu ses » subordonnés travaillant au monument du Pharaon. Ils » entendirent du bruit; on était en train d'enlever un objet en » bronze pour l'employer dans son tombeau. Voici les noms » des ouvriers qui travaillaient pour lui : *Aphate;* X, fils de » *Ramose, Haz-m-we, Ken-hir-hopshef, Neb-smine, Har-m-we,* » *Pi-Bok, Honse, Naht-min, Pen-shi, Wen-nofr, A-nahte,* en » tout 16 personnes. »

« Il vola aussi un gros fer pour casser les pierres, et quand » on disait : « Le fer n'est plus là » et qu'on l'eut cherché pen- » dant tout un mois, alors, il le rapporta et le cacha derrière » une grosse pierre. »

« Il se rendit au lieu de sépulture de la reine *Hent-me-re* et » y vola une grosse pierre, et jura par le roi en disant : « Je » ne l'ai point » et cependant, j'ai trouvé la pierre dans sa » maison. Alors, il fit jurer, au contremaître Pinabe, au chef » du quartier de ma mère et de mon père, que la pierre » n'avait pas été là. »

« Il enleva le grand outil du graveur *Pe-hir-hok*, et le brisa » dans son tombeau; il descendit dans le tombeau de l'ouvrier » *Naht-min,* pilla la chapelle de cette tombe, et prit les objets » que l'on donne comme viatique à un mort et les emporta. »

Pour bien mettre en lumière le caractère violent de cet ouvrier, les détails suivants sont décisifs :

« Il courut après le contremaître *Nefer-hôtep*, mon frère, » qui s'entretint avec lui : mon frère barricada ses portes » devant lui. Alors il prit une pierre et brisa les portes. On fit » surveiller *Nefer-hôtep* par des gens, car il avait dit : « Je le

Hosted by Google

« tuerai pendant cette nuit », et, pendant cette nuit même, il « roua de coups neuf personnes.

« Alors, le contremaître *Nefer-hôtep* dénonça ces faits au « vizir *Amen-Mose*, qui en punit l'auteur. En retour, le cou- « pable dénonça le vizir auprès du *Mosie*, qui le destitua de sa « charge pour avoir fait bâtonner le coupable. »

On voit ainsi que notre criminel avait derrière lui des protecteurs très influents, qui le tirèrent d'embarras.

Une autre fois, « il roua de coups », continue le texte de la plainte, « les ouvriers à l'heure de minuit, même il monta sur « un mur et jeta des tuiles sur les passants. » S'il tourmentait ses compagnons de travail de toute façon, la famille de celui qui déposa la plainte était l'objet de sa haine toute particulière; cela alla si loin, qu'il finit par décider un de ses hommes, *Peshode*, à ameuter des habitants de la ville en leur disant : « Ne regardez plus la famille de l'ouvrier en chef *Neb-Nofer;* il a profané les sacrifices d'Ammon, votre dieu. » Bien que le passage suivant du texte soit rempli de lacunes, on peut cependant conclure des fragments existants que ces gens n'étaient pas si crédules que l'imaginait l'auteur de la dénonciation et qu'ils ne le mirent pas en interdit.

Notre homme s'en vengea en lapidant ces gens. Il sut même exploiter habilement ses subordonnés; c'est ainsi que, moyennant un certain prix, il fit travailler ses ouvriers à la confection de bancs et de corbeilles pour le *Wekil* du temple d'Ammon, que, pendant ce temps, il contraignait leurs femmes à tisser de fines étoffes pour lui. L'un de ses ouvriers, *Neb-nufer*, fils de *Wad-mose*, eut l'honneur de nourrir pendant deux longs mois le bétail du fils de son digne chef. Mais celui-ci mit le comble à ses infamies en faisant tuer indistinctement toutes les personnes qui voulaient envoyer au Pharaon les ouvriers réduits à la détresse et frappés jusqu'au sang, pour qu'elles ne puissent rien dénoncer au Pharaon.

Nous trouvons naturellement, comme partout, parmi ces ouvriers, plusieurs braves gens qui sont pénétrés d'une grande piété et de profonds sentiments religieux. De même, on trouve parmi eux des caractères indépendants qui se manifestent avec

Hosted by Google

un parfait sans-gêne. C'est le cas pour le rédacteur de la plainte déposée en justice, et dont il a été question plus haut.

Mais plus énergique encore, si c'est possible, apparaît un simple ouvrier, *Pen-anuket*, qui, sous Ramsès III, se plaint en ces termes de l'administration de la nécropole (1) :

« Je sais bien que vous êtes mes chefs hiérarchiques, mais « vous êtes aussi les gardiens de la nécropole, et Pharaon, « votre gracieux maître, à qui il est concédé vie, prospérité et « santé, vous entretient à son tour. Je n'ai rien caché de ce « que j'ai entendu ni célé aucun des méfaits que j'ai remarqués « en ces lieux grands et profonds, mais vous n'avez pas pris « garde. » Et alors il parle d'un ouvrier qui ressemble fort à *Pen-nebe*, dont il a été question plus haut.

Nous avons déjà insisté sur ce point que, dans les discours des ouvriers, on trouve, à côté d'indications sur leur métier, une certaine moquerie qui fut toujours le trait caractéristique de l'Égyptien, une ironie mordante, que plus tard les Romains d'Alexandrie goûtèrent fort.

Chez les ouvriers de ce temps-là, c'est-à-dire vers 1,300 ans avant notre ère, les vices de la lie de la population d'Alexandrie, qu'il ne faut pas considérer comme un produit purement égyptien, ne sont encore que faiblement apparents. Cette période, où les soulèvements des ouvriers sont encore inconnus, ne mérite pas l'appréciation ultérieure d'un Alexandrin, qui dit que les Égyptiens l'auraient emporté sur tous les peuples par leur passion pour les soulèvements, appréciation qui s'applique à très juste titre à la période suivante.

C'étaient des gens qui vivaient insouciants et qui n'en vinrent à la révolte qu'à cause des vices de l'administration égyptienne. Nous les voyons, en effet, immédiatement prêts à conclure la paix, dès que la plus mince part de leurs justes réclamations reçoit satisfaction. Toutefois, ils n'étaient pas devenus débonnaires comme leurs descendants d'aujourd'hui, au point de se laisser imposer n'importe quel régime.

La manière de vivre des ouvriers de l'ancienne Égypte était plus conforme à la dignité humaine que celle de leurs descen-

(1) Pap. Turin, pl. 47.

Hosted by Google

dants. Leur solde se payait en nature, notamment en blé, poisson, bière, huile; des vêtements leur étaient même quelquefois livrés. Aux jours de fête, on leur donnait des rations supplémentaires (1).

C'est une caractéristique propre de l'administration égyptienne de nos jours, de ne pas payer, ou tout au moins de payer très irrégulièrement la solde; il semble qu'il en ait été de même pendant le laps de temps que dura ce qu'on est convenu d'appeler le nouvel empire égyptien; à l'époque qui nous occupe ici, nous constatons les mêmes agissements et le même retard apportés par l'administration dans la fourniture des subsistances en nature. Bien des fois, nous trouvons dans les lettres des fonctionnaires cette recommandation : « Ne passe pas un jour pour leur fournir leur blé et leur payer leur solde. » Mais plus souvent encore retentit ce lugubre refrain : « Nous n'avons pas reçu de blé, nous avons faim, nous sommes affaiblis. »

Pendant longtemps, les ouvriers ont reculé devant l'emploi de la force, et ce ne fut que le jour où ils comprirent qu'avec de la tolérance ils ne pouvaient rien obtenir, qu'ils se décidèrent à user de violence.

La première révolte ouvrière eut lieu sous Ramsès III. Ce Pharaon était monté sur le trône en un moment critique; la situation financière était déplorable, à la suite des luttes continuelles engagées par ses illustres ancêtres; le pays était épuisé par les guerres civiles qui précédèrent son avènement au trône.

A cette triste situation financière vint s'ajouter une funeste manie du roi que les prêtres exploitaient largement. Ramsès III était bigot. Quand on pense que le Pharaon distribuait annuellement, 185,000 sacs de blé aux temples seuls, tandis qu'il ne faisait parvenir souvent aux ouvriers affamés de la nécropole que 50 sacs par mois, on peut en conclure que ce roi avait oublié ses devoirs envers ses sujets, pour ne songer qu'au salut de son âme. C'est sous un tel régime que la première révolte ouvrière éclata. Un journal tenu, jour par jour,

(1) Ostracon du Musée de Liverpool.

Hosted by Google

par un scribe de la nécropole, en ces moments critiques, nous renseigne sur les épisodes de cette révolte (1). Ce journal fut découvert dans un tombeau, au milieu des ruines de l'antique Thèbes, et il est aujourd'hui déposé au Musée égyptien à Turin (2).

Nous allons essayer, en nous servant de ce document, de décrire les péripéties de cette révolte, et nous tâcherons de lui conserver le caractère propre qu'il a, c'est-à-dire d'un journal tenu jour par jour.

« L'année 20, le 10 du mois de Méchir (décembre, environ), « destruction des cinq murs de la nécropole par les ouvriers « qui disaient :

« Nous avons faim, dix-huit jours sont déjà passés. Et ils se « cantonnent à la partie postérieure du temple de Thot- « mès III. (Ce temple se trouvait en dehors de la nécropole « proprement dite.) Alors vinrent les scribes de la prison de « la nécropole, deux contremaîtres, les deux *Wekile* et les « deux quartier-maîtres, et leur crièrent : « Venez, nous « avons le blé du Pharaon, il est ici, il est déposé dans la « nécropole. »

Des ouvriers se laissèrent prendre à ces assurances, mais furent déçus dans leur attente; car, pour le lendemain, le journal consigne cette note : « Nouvelle destruction. Arrivés jusqu'à la porte sud du temple de Ramsès II. » La situation devenait à chaque instant de plus en plus critique, car, le jour suivant, les ouvriers occupent tout le temple et s'apprêtent à entreprendre de là, comme point de départ, d'autres dépréda-tions. On parut aussi comprendre, d'un autre côté, la gravité de la situation, car, des fragments du papyrus qui se rapportent aux événements du 12 Méchir, il semble résulter que, avant tout, des militaires investis de pleins pouvoirs pour traiter avec les révoltés furent envoyés vers eux; outre un scribe, deux commandants de troupes et deux gardiens des portes de la citadelle de la nécropole sont renseignés. Il semble, comme si les événements de la veille leur avaient

(1) Papyrus de Turin, pl. 42, 59.
(2) Publié par PLEYTE. Pap. de Turin, pl. 42 et suiv.

Hosted by Google

ouvert les yeux, que les ouvriers déclinèrent cette intervention et refusèrent même de traiter avec le prince de la ville, qu'on voulait leur amener.

Dans cette extrémité, le scribe des comptes *Hed-nahte* convoqua les pères divins de ce temple, pour « les interroger ». Alors les ouvriers leur dirent : « Nous nous sommes dirigés « vers ici, pressés par la faim et par la soif, nous n'avons pas « de vêtements, nous n'avons pas d'huile, nous n'avons pas de « poisson, nous n'avons pas de nourriture. Pour cela, écrivez « au Pharaon, notre gracieux seigneur, et écrivez au vizir, « notre chef, qu'on nous donne de quoi vivre. »

Alors, on leur délivra, à ce jour-là, le blé pour le mois de Tybi, c'est-à-dire pour le mois écoulé.

Cette dernière phrase est claire et nette, car elle montre que les négociateurs n'avaient pas la conscience tranquille; ils se sentent, en effet, intimidés par la menace des ouvriers d'en appeler à l'autorité suprême. On voit clairement ici que le salaire des ouvriers disparaissait bien souvent dans la poche des fonctionnaires. Mais la paix ne devait être que de peu de durée, car déjà, dès le lendemain, pour des causes inconnues, la révolte éclate de nouveau, cette fois dans la citadelle de la forteresse.

Voici les renseignements que les textes nous fournissent là-dessus : « *Pe-hor*, le fils de *Ment-mose*, disait : « Voyez, je « vous dis ma réponse, montez et prenez vos ustensiles et « prenez vos femmes et enfants. Je vous précéderai pour aller « au temple de Thotmès III et je vous installerai là encore « aujourd'hui. » Par ces paroles, le signal de la continuation de la révolte est donné, et, en effet, le journal signale pour le mois suivant, le mois de Phamend, ceci : « On franchit les « murs, on cesse de travailler dans la nécropole. Arrivent trois « officiers de la garnison de la nécropole pour chercher les « ouvriers. » Alors l'ouvrier *Mose*, le fils d'*Anahte*, dit : « Au « nom d'Ammon, au nom des Princes, dont les Grands « Esprits vont tuer : on ne me fera pas monter aujourd'hui », et il suspendit son travail et le Wekil dit : « Je ne le punirai pas, parce qu'il a juré par le nom de Pharaon. »

Hosted by Google

Cette dernière déclaration prouve donc nettement l'impuissance des autorités, qui ne veulent pas avouer leur faiblesse dans la situation présente. Puisque ce sont les événements qui commandent, le Wekil n'a pas la force de châtier l'ouvrier pour son insubordination et il cherche à couvrir sa retraite en alléguant ce prétexte que l'ouvrier a prononcé le nom du Pharaon. Mais les ouvriers ont maintenant appris à connaître leur force et ne tardent pas à s'en servir. Ils franchissent à nouveau le mur, mais, cette fois, ils ne s'arrêtent pas là; ils vont camper dans un village qui se trouvait devant la nécropole. Là, continue le journal, les trois officiers de la nécropole adressèrent un discours aux ouvriers, près de la double porte du village. On fit venir les deux quartier-maîtres et les deux Wekile par *Amen-nahte*, le scribe de la prison de la nécropole, pour s'emparer des ouvriers. La suite du texte ne nous paraît pas clair, il semble cependant que les ouvriers renvoyèrent par une réponse remplie de moqueries les fonctionnaires qui avaient voulu s'immiscer dans leurs affaires.

La situation ne devint donc en rien meilleure, jusqu'à ce que, le 28 du même mois, le vizir To intervint dans les négociations; pas en personne, il est vrai, car il en était empêché par ses fonctions. En effet, il était précisément en voyage, pour organiser une fête religieuse, sur les ordres du roi Ramsès III, ou plus exactement, comme le dit le texte, « pour aller chercher les dieux du Sud pour le jubilé du roi ».

Il ordonna au commandant des mercenaires du village de Pinehas de donner lecture aux ouvriers en révolte de cette lettre bien caractéristique du vizir : « Si je ne viens pas per-
« sonnellement près de vous, n'est-ce pas parce que je n'ai
« rien à vous donner? En ce qui concerne vos paroles: Je ne vole
« pas nos blés; suis-je, par hasard, constitué vizir pour voler?
« Je ne suis en rien responsable, si les choses en sont venues
« si loin. Même dans la grange, il n'y a plus rien; mais je con-
« sens à vous donner ce que je puis trouver. » Alors, le scribe de la nécropole leur communiqua ceci : « La moitié
« de la ration vous est donnée; moi-même, je veux vous la
« distribuer. »

Hosted by Google

Quatre jours plus tard, la même ritournelle reprend. On donne aux ouvriers deux sacs de blé comme décompte pour tout le mois.

Alors le contremaître dit aux ouvriers : « Voyez, je vous « dis, allez chercher votre blé; allez au port, au magasin aux « grains et dites-le également aux jeunes. Ainsi dit-il. » Quand ils avaient dépassé le mur, le scribe *Amen-nahte* vint à eux et leur dit : « N'allez pas au port, car je veux, à l'instant « même, vous donner du blé; néanmoins, si vous vous y « rendez, je vous condamnerai tous à la peine de mort. » Les ouvriers se laissèrent intimider, et, d'après les indications du journal, ils rentrèrent chez eux.

Naturellement, leurs exigences ne furent pas plus satisfaites, cette fois, que les autres. Onze jours plus tard, ils franchirent à nouveau les murs en disant : « Nous avons faim », et s'installèrent près de la partie postérieure du temple de *Mer-n-Ptah*. Et ils appelèrent à eux le prince de la ville, qui passait précisément; celui-ci fit venir auprès des ouvriers le vigneron *Sewenufer*, pour leur dire : « Je vous donne ces cinquante sacs « d'épeautre, le Pharaon va vous donner du blé. »

Ici, malheureusement, le journal s'arrête. Cependant, nous voyons par un fragment (1) qui fait également partie de la collection de Turin, que, quatre jours plus tard, une nouvelle révolte éclata.

La manière dont ces soulèvements naissent et renaissent sans cesse nous permet d'en conclure que ces révoltes durèrent encore longtemps parmi les travailleurs. En effet, nous possédons, pour le règne de Ramsès IX (environ 700 ans après la révolte dont nous avons parlé), un document relatif à une crise ouvrière (2). La grève avait, encore une fois, pour motif la retenue des salaires.

Il est caractéristique que cette fois, comme auparavant, des voix se firent entendre parmi les ouvriers pour reprocher des vols au vizir.

(1) Fragment VII (Papyrus de Turin, p. 41).

(2) CHABAS-LIEBLEIN. Deux papyrus hiératiques. Musée de Turin. Christiania, 1868.

Hosted by Google

Mais l'organisation de la grève ouvrière est plus raisonnée et plus conséquente qu'auparavant. Les ouvriers avaient tiré des leçons de l'attitude louche et ambiguë des intermédiaires, et ils s'adressaient maintenant directement aux autorités constituées, c'est-à-dire ou bien à la cour de justice de Thèbes, ou bien au grand-prêtre d'Ammon, souvent même à tous les deux à la fois. De la sorte, les différends étaient plus vite apaisés. C'est ainsi qu'un jour, une délégation d'ouvriers en grève passa le Nil et porta plainte devant la justice. « On ne nous a pas donné le blé qui nous a été donné auparavant, voilà pourquoi nous avons cessé le travail. » Puis les juges font comparaître le scribe *Amen-hew* devant eux et lui disent : « Voilà le blé du département du vizir, donne leur ration aux gens de la nécropole. » « Alors, on loua le dieu Montu, le dieu de Thèbes », ainsi continue le texte, « et on nous distribua nos rations ce jour-là ». Les ouvriers, reconnaissants, firent cadeau, à celui qui avait intercédé pour eux, de deux coffres et d'une palette de scribe. Comme on le voit, les ouvriers avaient, dans l'entre-temps, appris quelque chose.

Il ne faut certes pas exagérer l'importance de ces soulèvements d'ouvriers, puisqu'ils n'ont pas menacé l'existence de l'État égyptien, pas plus que les grèves d'aujourd'hui ne mettent en danger nos États modernes; ils n'en sont pas moins un symptôme qui a son importance.

Nous avons vu que les dernières causes des révoltes ouvrières dénotaient qu'il y avait quelque chose de détraqué dans l'organisme administratif; les suites de ces soulèvements étaient plus fatales encore. Les fourberies de l'administration égyptienne avaient fait comprendre aux ouvriers que ce n'était que par la violence qu'ils pouvaient obtenir leurs droits. Après que, maintenant, une barrière fut tombée, les ouvriers persévérèrent dans leur lutte pour l'existence.

Tout le sol autour d'eux était plein de trésors ; les tombeaux étaient bondés d'offrandes de grande valeur, que des mains pieuses avaient vouées au souvenir du mort; là aussi reposaient les corps momifiés et surtout les Pharaons avec leurs riches parures; tout cela excitait journellement la convoitise de

Hosted by Google

cette foule affamée qui grouillait dans la nécropole. Pour leur pénible travail, l'État ne leur payait pas le salaire promis, les dieux eux-mêmes ne pouvaient pas apaiser leur faim; c'est ainsi que, petit à petit, s'évanouit le respect religieux des ouvriers, qui jusque-là s'étaient gardés de porter la main sur les sanctuaires, et ainsi que s'ouvrit, peu à peu, l'ère des violations des tombeaux et des spoliations des nécropoles, qui donnèrent lieu, à la fin du règne des Ramessides, à un procès monstre, dont les documents sont en majeure partie conservés jusqu'à nos jours. Quiconque a lu dans les *Papyrus* les dépositions des témoins qui ont comparu à ce procès, reconnaît qu'ici la misère avait poussé l'ouvrier égyptien dans la voie du crime. Ce n'est pas sans une certaine commisération qu'on déchiffre, notamment, la déclaration d'une femme, qui raconte à ses juges comment elle en est venue à instiguer un homme à commettre un vol. « Je disais, raconte-elle, au gardien *Amen-hew*, quand affamée, j'étais assise là sous les sycomores : Ces gens-là sont en train de vendre du bronze, et nous avons faim. » C'est ainsi que l'homme se laissa séduire.

Mais si l'État réussit à étouffer l'émeute de ses ouvriers, il n'a pas réussi à écarter les tristes suites de la misère sociale que nous venons d'esquisser.

Nous savons aujourd'hui, depuis la découverte de Deiz-el-Bahéri, où l'on a retrouvé dans une vallée désolée du désert les momies des Pharaons, que les autorités égyptiennes avaient fini par se trouver impuissantes devant l'audace des bandes de voleurs.

On avait dû enlever de leurs fiers monuments les cadavres des puissants souverains, devant qui jadis la terre tremblait, et les traîner de sépulture en sépulture, jusqu'à ce que, à la faveur de la nuit et des brouillards, on parvint à les cacher dans cette vallée déserte.

C'est là que ces Pharaons sont revenus à la lumière du jour, tout récemment, grâce aux fouilles ingénieuses de savants égyptologues.

Et, chose curieuse à constater, c'est à la bande de voleurs de la nécropole que nous devons de posséder encore aujour-

Hosted by Google

d'hui les momies d'illustres Pharaons, d'un *Soknen-Re*, par exemple, qui délivra l'Égypte de la domination étrangère des Hyksos, ou rois-pasteurs, d'un Sésostris ou d'autres Pharaons.

C'est un soulèvement tout particulier que celui dont nous venons en quelques lignes de faire l'historique. Tandis que l'Oriental, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, vit au jour le jour dans son complet abrutissement, ici nous rencontrons une classe d'hommes opprimés qui luttent pour leurs droits.

Et c'est avec non moins de sympathie que nous constatons le calme et la présence d'esprit avec lesquels se conduisent ceux qui furent mêlés à ces soulèvements ouvriers. C'est que nous avons à faire à des hommes libres, et non à des esclaves dont toute tentative de révolte entraîne à sa suite les plus horribles forfaits.

Si nombreux que soient les points de contact que l'on note entre les soulèvements des ouvriers égyptiens et ceux des ouvriers d'aujourd'hui, il faut cependant se garder de mettre les premiers sur la même ligne que nos grèves actuelles. Dans toute cette agitation ouvrière égyptienne, il n'est jamais question d'augmentation de salaire, ni de diminution d'heures de travail; nous ne voyons jamais non plus l'ouvrier transgresser son contrat, mais c'est contre l'État violant son contrat qu'il fait valoir son bon droit, en réclamant le payement du salaire stipulé.

Ce sont là de sérieuses différences ; en revanche, nous constatons de vives analogies entre les agitations d'alors et celles d'aujourd'hui ; on nous rendra cette justice qu'en les signalant, nous nous sommes gardé d'établir de dangereux parallèles. Le texte des documents est assez clair pour qu'aucun motif soit assez important à nos yeux pour nous faire tirer des conclusions par voie analogique. On a, grâce aux documents, invoqué une idée suffisamment nette de la question ouvrière telle qu'elle se posait en Égypte, et des rapprochements avec d'autres pays et d'autres époques ne pourraient qu'obscurcir cette vue et rendre suspect notre exposé.

Dr W. SPIEGELBERG.

Hosted by Google

CHRONIQUE DES ARTS

JEAN-SÉBASTIEN BACH

Aux portes de Nuremberg, à deux kilomètres environ de la vieille enceinte, dessinée par Albert Durer, est le cimetière Saint-Jean. Une longue allée en ligne droite y mène. Entre les arbres qui la bordent, se dressent, de cent en cent mètres, sur des fûts de pierre, douze bas-reliefs représentant les douze stations de la Passion. A l'entrée même du champ de repos s'élève un admirable calvaire, nous montrant un Christ émacié entre les deux larrons aux visages convulsés et dont les membres tordus profilent leurs lignes tragiques sur la profondeur du ciel. Une puissance extraordinaire d'émotion se dégage de cette œuvre d'art, admirablement composée et profondément dramatique.

Je songeais à ce terrible calvaire, œuvre de maître Adam Kraft, en écoutant l'autre semaine la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach, dont M. Gevaert vient de donner au Conservatoire de Bruxelles une exécution vraiment parfaite. La même foi naïve et sincère, le même sentiment d'humaine pitié, la même expression de douleur et de compassion pénètrent les chants du vieux maître saxon, qui, là-bas, faisaient palpiter le grès sous le ciseau du sculpteur bavarois. Involontairement, on s'étonne de la puissance de suggestion qui doit être inhérente à l'idée religieuse pour avoir inspiré de telles merveilles d'art et de poésie. Peu importe la forme que revêt cette idée. En Italie,

Hosted by Google

comme dans nos Flandres et dans les pays rhénans, où la croyance catholique demeure dominante, en Allemagne comme en Angleterre, où la doctrine de la Réforme bouleversa toute la hiérarchie de l'Église et renversa les dogmes romains, c'est toujours, au fond, la même aspiration idéale qui enflamme le génie et provoque les chefs-d'œuvre. N'est-ce pas elle qui, à un siècle de distance, a donné à l'art musical, en Italie, Palestrina, en Allemagne, Jean Sébastien Bach ?

Incomparable figure d'artiste que celle du vieux kantor de l'église Saint-Thomas, à Leipzig ! On n'en peut parler sans un sentiment de respect et de profonde admiration. Aux yeux de beaucoup de musiciens, et longtemps, il a passé pour le type accompli du musicien savant et dogmatique, dont l'œuvre serait un monument de la science plutôt que de l'imagination et du sentiment. On se sent saisi d'une sorte de terreur en parcourant le catalogue invraisemblable de ses compositions, en feuilletant au hasard les quarante volumes in-folio qui forment la collection complète de celles de ses œuvres arrivées jusqu'à nous. Une telle abondance semble à première vue incompatible avec la continuité de l'inspiration et la fraîcheur des idées. Et le fait est, qu'à celui qui ouvre pour la première fois une partition de Bach, cela paraît bien aride, tous ces thèmes qui s'entrecroisent et se répondent, ces contrepoints serrés dont le moindre dessin paraît toujours longuement médité, ces mille combinaisons harmoniques et mélodiques où l'ingéniosité du compositeur semble avoir plus de part que l'âme du musicien. Mais à mesure qu'on s'y attache, qu'on le pénètre, quel changement ! De ces formes en apparence froides se dégage peu à peu l'idée, qui se colore et bientôt se passionne magnifiquement.

M. Widor, l'un des maîtres organistes du temps présent, me rappelait récemment qu'il y a un demi-siècle on n'eût pas trouvé, à Paris, deux organistes connaissant les fugues du maître d'Eisenach. Gounod fut le premier, en France, à rappeler l'attention sur lui par la publication d'un recueil de ses chorals et par la « Méditation » plutôt fâcheuse que lui inspira le prélude

Hosted by Google

en *la* mineur du *Clavecin bien tempéré*. Quelques jeunes, plus curieux que leurs aînés, se mirent alors à feuilleter les cahiers poussiéreux de ses pièces d'orgue et du clavecin. Cela les intéressa d'abord; il y avait, tout au moins au point de vue des doigts et de l'exécution, quelque chose à apprendre. Mais quelle surprise, lorsqu'en travaillant leurs doigts, ils sentirent leur cœur atteint!

Une impression assez analogue a pu s'observer à propos de la récente exécution de la *Passion selon saint Mathieu*, à Bruxelles. Ç'a été, dans la masse du public, un étonnement presque naïf en découvrant dans cette musique, réputée plutôt difficile, une richesse de coloris, une variété et une souplesse d'expression, une force d'émotion si frappantes.

Depuis dix ans, à maintes reprises, l'illustre directeur du Conservatoire de Bruxelles avait fait exécuter des partitions de Bach : le tendre oratorio de la *Nativité*, les superbes cantates *Gottes Zeit* et *Feste Burg*, le puissant *Credo* de la Messe en *si* mineur, puis cette Messe même, l'œuvre la plus haute du style polyphonique.

On n'avait pas toujours compris; quelques belles pages, plus saillantes par le relief de l'expression ou le naturel de la mélodie, avaient plu et s'étaient imposées au souvenir. Ces exécutions n'en ont pas moins été une admirable préparation; elles ont mis le public au fait de la langue musicale de Bach, si bien que, cette fois, il a été conquis tout de suite, qu'il a été touché au cœur par la *Passion selon saint Mathieu* comme il ne l'avait plus été depuis longtemps par une œuvre d'art. C'est là un résultat artistique dont M. Gevaert peut être légitimement fier et qui constitue un des moments les plus glorieux de sa carrière directoriale. Ne jugeons pas trop sévèrement ceux qui auraient pu donner plus tôt, à Bruxelles, cette œuvre unique qui marque un sommet suprême dans l'histoire de l'art. L'exécution se fût probablement ressentie de trop de hâte, et l'impression eût été moins profonde, les auditeurs ayant été moins bien préparés. N'est-ce pas ce qui est arrivé à Paris, où la *Passion*

Hosted by Google

selon saint Mathieu n'a pas encore pu être exécutée si ce n'est par fragments, lesquels n'ont pas laissé une trace bien durable?

On ne peut oublier qu'en Allemagne même, Bach a été longtemps délaissé. Ce fut à l'initiative de Mendelssohn, alors tout jeune, que l'on dut en quelque sorte la révélation de cette œuvre prodigieuse. Il la fit exécuter, pour la première fois en ce siècle, à la Sing-Akademie de Berlin, le 29 mars 1829. On l'avait entendue pour la première fois à Leipzig, à l'église Saint-Thomas, le vendredi-saint de l'année 1729. Ainsi, depuis cent ans tout juste, la partition dormait inconnue dans un fond de bibliothèque publique. Et c'est presque un miracle qu'elle nous ait été conservée dans son intégrité. Bach n'a pas laissé moins de cinq *Passions*. Que sont-elles devenues? Deux seulement sont parvenues complètes jusqu'à nous; l'une qui suit le texte de l'Évangile de saint Jean; la seconde, dont le texte est emprunté au récit de l'apôtre Mathieu (1)

Cette dernière est incontestablement la plus importante, non seulement par l'ampleur de la composition et des moyens sonores mis en œuvre, mais encore par la noblesse de l'inspiration et la grandeur du style. Ce n'est pas sans raison qu'on la considère comme le chef-d'œuvre de Bach, — s'il est permis d'établir une hiérarchie dans une série de compositions qui portent toutes le sceau du génie; mais, bien certainement, elle est le chef-d'œuvre de ce genre d'ouvrages dont l'origine remonte bien loin dans le moyen âge.

Les *Passions* se rattachent indirectement aux anciens *Mystères* et aux *Jeux de la Passion* que l'Église catholique avait pris sous son égide, en France particulièrement, comme aussi en Italie, en Espagne et en Allemagne. Elles n'en sont pas toutefois un développement ou une continuation, au contraire. Telles qu'elles nous apparaissent dans l'œuvre de Bach, elles sont une création originale du mouvement religieux de la Réforme. Dans leur

(1) Une troisième, selon saint Marc, existe encore en manuscrit et de l'écriture de Bach; mais on ignore si elle est de sa composition ou la copie d'une *Passion* d'un autre maître.

Hosted by Google

désir de rétablir la doctrine et la lithurgie en sa pureté primitive, Luther et ses disciples se préoccupèrent avant tout d'écarter tout l'appareil théâtral que le luxe des maisons princières et la corruption de la cour pontificale avaient introduit dans les cérémonies du culte ; et c'est ainsi qu'ils rétablirent, dans les offices de la semaine sainte, la lecture publique des Évangiles, que l'officiant psalmodiait à l'autel. Pour faciliter et varier cette lecture, l'usage s'était établi depuis longtemps de confier à d'autres qu'au récitant les parties dialoguées du récit évangélique, et l'on eut ainsi une sorte de drame mystique, sans action mimique, sans représentation plastique, mais chanté, dont l'attrait fut encore augmenté par l'adjonction des chants entonnés par la communauté et venant se placer après les principaux épisodes de la *Passion*. Dès le début, Luther avait attaché une grande importance à la musique dans sa reconstitution de la lithurgie; on sait qu'il traduisit en langue vulgaire un grand nombre d'hymnes latines, qu'il composa même plusieurs chants très simples, texte et musique, destinés à être chantés en chœur par les fidèles assemblés.

Le recueil de ces *chants* forme ce qu'on appelle le *Livre des chorals*, encore en usage aujourd'hui dans l'Église protestante.

Une fois les *chorals* introduits dans l'office du vendredi-saint, le besoin se manifesta de donner plus d'unité à l'ensemble de la cérémonie, et l'on commença dès lors de noter musicalement non seulement le récit de l'Évangéliste, mais aussi les paroles directement mises par lui dans la bouche de Jésus, des disciples et des autres personnages. Longtemps avant Bach, il a existé toute une série de compositions de ce genre, et il est assez curieux de constater que, dès le milieu du XVI^e^ siècle, alors qu'en Italie les maîtres qui s'essayaient au style dramatique n'étaient point parvenus encore à se dégager du style polyphonique des madrigaux, en Allemagne les *Passionsmusiken* offrent déjà le type sinon parfait, tout au moins bien caractérisé du récitatif monodique dont l'invention est attribuée aux créateurs de l'opéra : Peri, Caccini et Gallilei.

Hosted by Google

L'Italie n'en exerça pas moins, par la suite, une influence décisive sur le style des maîtres allemands. La passion du théâtre, aussitôt après les premiers essais de Peri et de Monteverde, était devenue si générale, la vogue des drames chantés, surtout depuis l'ouverture des grands théâtres publics à Venise, à Rome même et à Naples, avait pris de telles proportions (1) que l'Église dut intervenir non pour arrêter ce courant, — c'eût été peine perdue, — mais pour l'endiguer et le détourner. Au drame lyrique, à l'opéra mondain et profane, elle opposa l'*oratorio*, le drame religieux mettant en action des scènes bibliques, rehaussées de tout l'éclat que pouvaient leur donner le luxe des décors et des costumes, le jeu des acteurs et le charme des divers instruments de l'orchestre. A l'origine, l'oratorio était une véritable pièce de théâtre ; il n'est devenu que plus tard une forme purement musicale, telle, par exemple, que nous la trouvons chez Haendel et ses contemporains. De cette nouvelle forme, comme aussi des particularités du style dramatique, par exemple du récitatif et de l'air, du morceau de chant de virtuosité, les compositeurs de *Passions* s'assimilèrent immédiatement ce qui pouvait leur servir. C'est alors que l'on voit paraître en Allemagne les *Passions* et les *Sept paroles du Christ sur la croix*, de Henry Schütz, et qui sont les véritables prototypes des *Passions* de Bach. Ce grand maître, dont l'œuvre longtemps oublié n'a été remis au jour que tout récemment, est le premier qui ait adjoint l'orchestre à l'orgue pour accompagner le récit évangélique, et cet accompagnement est souvent expressif et pittoresque. Le texte est celui de l'Évangéliste; le récitant expose l'épisode choisi sur le ton du récitatif à l'italienne; les personnages qui interviennent directement dans l'action sont distribués à différents chanteurs, qui disent également en manière de récitatif les paroles qui leur sont attribuées. Enfin, çà et là apparaissent des morceaux à plusieurs voix, dans le style madrigalesque, indépendamment du chœur final, généra-

(1) Les cardinaux avaient été pris de la contagion; ils fournissaient des livrets d'opéra aux musiciens, quand ils n'en composaient pas eux-mêmes la musique.

Hosted by Google

lement un *choral* destiné à être chanté par la communauté des fidèles. A part les *airs*, qui manquent, c'est tout le cadre de la *Passion selon saint Mathieu*.

Les successeurs et rivaux de Schütz poussèrent plus avant dans cette voie; ils introduisirent résolument le système des récitatifs alternant avec les airs de virtuosité, imités de l'opéra et de l'oratorio italien et s'ajoutant aux chorals et aux chœurs; ils abandonnèrent même la fidélité au texte authentique des Évangiles, et c'est sur des paroles versifiées et rimées d'après ce texte, qu'ils composèrent leur musique.

Il est assez curieux de remarquer que, dans les deux *Passions* de lui que nous connaissons, Bach marque une réaction à ce point de vue; il fait un retour direct à la pure tradition de l'Église protestante : le texte évangélique est chez lui conservé dans son intégrité absolue. Seulement, de courtes pièces lyriques y sont intercalées, exprimant soit une impression subjective et individuelle (airs et duos), soit une impression collective (*chorals* et chœurs). D'autre part, Bach va beaucoup plus loin que ses prédécesseurs en traitant dans le style dramatique jusqu'à certaines parties du récit, par exemple les interjections et les réflexions attribuées par l'Évangéliste à la foule ou à des personnages non désignés nominativement. Enfin, il introduit dans l'action un personnage symbolique, la fille de Sion, personnifiant l'Église, et qui intervient en différents endroits de l'action, comme personnage distinct de la foule dont elle semble conduire et résumer les sentiments (1).

En somme, Bach n'a apporté aucune innovation importante au cadre général; il a seulement apporté de l'unité dans un ensemble, jusqu'alors très disparate, d'éléments d'origine diverse. On imagine aisément quel amalgame étrange devaient former les œuvres antérieures où, à côté des parties récitées sur le ton

(1) La tradition veut que ce soit Bach qui ait inspiré l'idée de ce personnage à son librettiste, le poète Picander, qui, pour le reste, s'est borné à versifier dans le goût du lied religieux, le texte des différentes pièces lyriques intercalées dans le récit de l'apôtre Mathieu.

Hosted by Google

de la psalmodie, se rencontraient des airs, des duos, des trios traités dans le style dramatique venu d'Italie, alternant avec les chorals si naïfs et si simples de l'ancienne lithurgie protestante. L'œuvre du génie a été, cette fois encore, de fondre tous ces éléments, et par la puissance de sa personnalité, d'imprimer un style uniforme à la composition entière.

La *Passion selon saint Mathieu* n'est donc pas un commencement ; elle est plutôt la conclusion d'une longue série de tentatives qu'elle résume toutes en elle et qu'elle a pour jamais, si intéressantes qu'elles puissent être, rejetées dans la nuit de l'oubli. Ce n'est pas un *oratorio*, car elle n'a pas la liberté d'allure de ce genre ; ce n'est pas davantage un drame proprement dit, car l'élément lyrique y joue un trop grand rôle ; elle tient de l'un et de l'autre tout ensemble, et forme un genre à part, parfaitement original et qui n'a pas son équivalent dans la musique religieuse de l'Église romaine. C'est un drame mystique, dans lequel domine le sentiment profond de piété qu'éveille dans l'âme du croyant l'histoire du martyre de Jésus, et ce sentiment c'est le *choral* qui le traduit.

Le prodige de cette œuvre unique et sans seconde, c'est la souplesse admirable avec laquelle toutes les parties de la composition sont toujours ramenées à la simple et calme mélodie de l'hymne religieuse. C'est sur une simple mélodie de choral que Bach échafaude l'incomparable polyphonie de son chœur d'entrée, et c'est sur une mélodie de choral que se développe le doux chœur de conclusion, lamentation pleine d'humilité et de confiante aspiration. A chaque épisode important du récit, le choral intervient de même avec un à-propos et une justesse d'accent qui atteignent leur point culminant dans le pathétique choral qui suit la scène de la mort du Christ.

Ce qui n'est pas moins admirable, c'est l'aisance avec laquelle le vieux maître se joue des ressources sonores qu'il lui a plu d'accoupler ; deux orgues, deux orchestres distincts, trois chœurs qui interviennent tantôt isolément, tantôt alternés, ou bien encore réunis en une seule masse ; et brodant sur ce

Hosted by Google

magnifique fonds vocal et instrumental, toute la série des voix humaines traitées en solis : soprano, alto, tenor, baryton et basse ! Quel musicien, dans ses plus audacieuses conceptions, a jamais, avant ou depuis Bach, songé à un pareil ensemble et quel est celui qui en a jamais usé avec cette souplesse et cette variété, allant de l'extrême puissance à l'extrême délicatesse, de l'ampleur sonore la plus éclatante aux nuances les plus caressantes du coloris instrumental ?

Et quelle clarté des plans et des dessins, quelle fluidité, quelle transparence unique des sonorités, même dans les pages où sont accumulées les plus hardies combinaisons du contrepoint et de l'harmonie ! Il n'est rien, à ce point de vue, dans toute la musique, qui approche de l'émouvante majesté de la préface de l'œuvre. Avec quelle sérénité la large phrase mélodique du *choral*, placée dans la voix supérieure, plane sur le travail mouvementé des autres parties et même des deux chœurs réunis qui la revêtent, en compagnie de l'orchestre, d'un vêtement somptueux d'harmonies et de luxuriantes broderies ! On reste confondu devant ce triomphe harmonieux de la polyphonie. Avec quelle vigueur, quel éclat, quel mouvement sont traduits, ailleurs, les sentiments de la foule mêlée à l'action, ses interjections, son étonnement, sa colère, sa fureur, sa finale soumission ; et avec quelle justesse, malgré les rigueurs de la forme canonique de son style, le vieux maître a su exprimer le caractère de chaque épisode !

Le mérite très exceptionnel de l'exécution que M. Gevaert vient de nous donner de cette *Passion*, c'est d'avoir, par d'intéressantes nuances de rythme ou de sonorité, par l'accentuation énergique des paroles, par une diction expressive, mis en relief la saisissante variété d'accent de l'œuvre.

Les solistes du chant n'ont pas tous été à la même hauteur, sans qu'il y ait toutefois à signaler une seule lacune ou une défaillance grave. On eût désiré, pour quelques voix, une attaque plus sûre et une émission moins vacillante. Mais M. Gevaert avait tenu à ce que l'œuvre fût exécutée non seule-

Hosted by Google

ment selon l'exacte couleur instrumentale de Bach, — c'est-à-dire avec les instruments du temps, hautbois de chasse et d'amour, flûtes traversières, viole de gambe, — mais encore selon la distribution vocale voulue par l'auteur, c'est-à-dire avec tous les rôles représentés effectivement par des solistes différents. Et ce qui vaut d'être noté, c'est qu'en dehors de MM. Warmbroodt et Seguin, tous les exécutants, sans distinction, chœur d'enfants, chœurs d'adultes, orchestre, solistes, appartenaient, soit comme professeurs, soit comme élèves, au Conservatoire royal. Je me demande quelle est l'institution analogue en Europe qui pourrait, avec ses seules ressources, mettre sur pied une pareille œuvre, et en donner une aussi parfaite et si complète interprétation. De la part des chœurs, admirablement stylés, comme de la part de l'orchestre, l'exécution a été absolument irréprochable et, pour les raffinés, il y a même eu quelques moments véritablement exquis; par exemple, le délicieux air du ténor (M. Warmbroodt), dans la première partie, avec ses répliques du hautbois; l'admirable déploration de la fille de Sion au Golgotha (M^lle^ Flament), avec son accompagnement si caractéristique de cors anglais; l'arioso et l'air du soprano (les griefs imputés à Jésus), où la flûte et le cor anglais enveloppent la voix de si caressantes broderies, enfin l'arioso de l'ensevelissement (très bien dit par M. Dufranne), où résonne encore une fois, si triste et si navrée, la sonorité voilée des cors anglais. Je ne crois pas qu'on ait jamais exécuté ailleurs, avec autant de délicatesse de style et de sentiment, ces pages de virtuosité instrumentale rivalisant d'expression et de caractère avec les voix. Nous avons dû là, à MM. Anthoni et Guidé, secondés admirablement par leurs élèves, MM. Fontaine et Nahon, de pures et absolues émotions esthétiques.

Gounod disait que si un cataclysme détruisait tous les monuments de l'art musical dans les siècles antérieurs, à l'exception de l'œuvre de Jean-Sébastien Bach, cet œuvre suffirait pour reconstituer toute la musique. Tout paradoxal qu'il est, ce mot

Hosted by Google

énonce une appréciation profondément juste de l'incomparable génie du vieux kantor saxon. Cet homme est au sommet suprême de l'histoire de notre art. Puissance d'invention, intuition phénoménale des combinaisons sonores, pénétration extraordinaire de sentiment, grandeur de la conception poétique alliée à la tendresse la plus délicate de l'émotion, il résume véritablement dans ses créations les quatre siècles de musique qui ont précédé sa venue; et son œuvre se dresse dans sa magnifique ampleur et sa richesse luxuriante au seuil de la musique moderne, défiant le temps et les œuvres de ses successeurs.

MAURICE KUFFERATH.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Dans ces causeries, échelonnées de mois en mois, on s'efforcera de n'être ni dogmatique, ni simplement spectateur. Il appartient à la chronique du journal de dire, en l'habillant, l'événement de la veille. Un revuiste peut et doit, dans la perspective dont il dispose, jeter un regard plus large, plus calme, plus jugeur aussi sur ce qui a éveillé, appelé et retenu l'attention des foules lisantes et quelque peu pensantes. C'est là ce qui caractérise sa tâche et le différencie de son confrère des grands et petits quotidiens. Une sélection, en outre, s'impose à lui parmi les faits et parmi les hommes. La maladie de M. X., le débarquement d'un ministre, un vote de la Chambre, une ambassade d'un cosmopolitisme détonnant, le procès d'un directeur de théâtre ou la toilette d'une petite dame, graves sujets qui troublent légitimement la digestion du feuilletoniste! Ils n'auront aucune influence sur la nôtre, ni conséquemment sur celle de nos lecteurs.

Au surplus, il restera assez de thèmes à traiter, en dehors de ces broutilles qui alimentent un quart d'heure de la curiosité publique. Nous traversons des temps singulièrement instructifs; nous assistons à des phénomènes non encore entrevus, nous entendons des propos inouïs, tant dans l'ordre gouvernemental que dans la concrétisation des sentiments et des appétits privés. Une république à nos portes, qui génufléchit devant un despote, un empereur qui, vers l'autre frontière, emplit le monde d'étonnement et d'inquiétude par l'insatiable hardiesse

Hosted by Google

de l'originalité; en Belgique même, une nouvelle classification des partis, un recul effrayant de la conscience nationale, un réveil, sinon de foi, du moins d'hypocrisie dévote, qui s'affirme moins encore dans le temple que dans les antichambres ministérielles et du haut en bas de la hiérarchie administrative; la croissance quasi monstrueuse, la maturité foudroyante, puis les premiers symptômes de décomposition d'un parti, qui relève du culte beaucoup plus que de la raison et qui a cette singularité unique d'avoir à sa tête des mandarins d'essence très bourgeoise, tandis qu'il inscrit sur son drapeau l'exécration de la bourgeoisie; dans d'autres rangs, des abbés hurleurs, insurgés contre les mitres et les crosses, un déchaînement d'ambitions vêtues de la vulgaire peau de mouton qui habille les faux amis du peuple. Quel spectacle ondoyant et divers! Quel prétexte, indéfiniment renouvelé, à variations où il entre un peu de saine et honnête philosophie! Avec cela et l'imprévu, chose si nécessaire, rafraîchissante comme la neige des sommets, ne craignons point le tarissement de notre humble verve. Ce ne seront pas les sujets qui nous feront défaut, mais plutôt le temps et la force de les traiter.

*
* *

Il serait fastidieux de passer ici la revue politique de 1896. Le dernier événement que nous apporte la défunte, en Belgique, vaut plus et mieux, à certains égards, que la lourde chaîne de tous les autres. Et cet événement, c'est un livre de M. Edmond Picard, *En Congolie*. Le livre a eu ce succès rare, presque invraisemblable, de s'épuiser d'un seul trait, comme on vide une coupe, de reparaître, quelques jours plus tard, en une seconde édition, qui ne sera pas la dernière.

Et c'est justice. *En Congolie* est du meilleur Picard, de celui qui nous a valu *l'Amiral*, *le Juré* et les autres « paradoxes de l'avocat »; du Picard qui a l'éclat du style et de l'idée, la maîtrise constante de son art, le dégagé de la belle et noble phrase descriptive. Ce diable d'homme, qui se débat toujours sous

Hosted by Google

l'étreinte d'une sorte de Sosie jaloux, qu'il terrasse parfois et puis qui se redresse, menaçant sa gorge, a, pour écrire, des impressions de voyageur, su se reprendre tout entier. C'est au plus si, en quelques endroits, on entrevoit un peu de l'habit de sénateur; si, à de longs intervalles, retentit, plus flûtée d'ailleurs que tonitruante, la voix du vengeur social. Au contraire, une ironie aimable pour nos emballements de civilisé, qui veut changer tout à la baguette sur la terre africaine; un mépris avoué pour la bête de somme nègre, dont la fraternité mal odorante évoque surtout des analogies animales (1); un laisser-aller d'artiste qui oublie de juger pour voir à son aise; enfin, un accent de sévérité méritée pour nos congophobes, qui pontifient à sage distance sur un sujet qu'ils connaissent de surface : « N'en est-il pas qui jamais n'y furent, qui jamais n'y iront, et qui dictent des arrêts et des oracles sur le noir empire, à peine dégagé du limon de ses mystères? »

Le fait est que M. Picard y est allé lui, qu'il aura interrogé, fureté partout où sa fantaisie déambulait; qu'il a réuni un vaste et curieux dossier de notes prises sur le vif. Cela n'a pas tout à fait la cohésion du livre, mais, journal de bord ou d'exploration, c'est toujours intéressant et parfois criant de justesse.

Le volume comporte — ou plutôt il devrait comporter — des pages d'analyse et une conclusion. La conclusion est morcelée en une série de petits cailloux que M. Picard jette derrière lui, comme les superstitieux qui veulent conjurer les esprits. Cailloux plutôt inoffensifs, petites pierres qui tombent dans le jardin du souverain de l'État indépendant ou, plus souvent, dans le potager de ses hauts fonctionnaires ou des trafiquants cosmopolites, qui, mieux avisés que nos industriels ou nos

(1) Je note à la suite quelques épithètes : « Chimpanzés... chargement simiesque (il s'agit d'un transport de nègres), grimaces de cynocéphales, têtes... vêtues d'un court crépon laineux de caniche. . Lèvres charnues, proéminentes en groin, pareilles aux organes gastéropodes des escargots et des grosses limaces qui vermillonnent, après les orages, sur les sentiers de nos bois,... crânes de dogues et faces de mandrilles,... déshonorant fumier,... bêtes de somme aux grêles jarrets de singes. »

Hosted by Google

commerçants, ont déjà mis le grappin sur cette proie toute neuve. Il n'est pas tendre pour les factoriens, le sénateur-artiste, qu'il les croque sur son chemin ou qu'il les symbolise en ce passager du retour, contemplant d'un œil admiratif la troupe braillante des nègres en goguette, rapatriés pour Accra et en train de s'endimancher pour faire une rentrée sensationnelle dans le trou natal. Ailleurs, dans un bel élan, un peu candide tout de même, il s'écrie : « Pour combien d'âmes même le firmament et ses astres sont d'inexistantes splendeurs! Ah! si l'on pouvait faire la traite des étoiles et en devenir propriétaire! »

Je n'insisterai pas sur cette évocation à la Villiers de l'Isle-Adam, exprimée dans le style sucré de Mme de Ségur. N'ai-je pas dit que l'auteur de *En Congolie* avait ses minutes d'échappement et que c'était là un des charmes réels de son livre? La note dominante de celui-ci est, en revanche, pleine de sincérité et de sagesse. Elle chante, à l'unisson de tous les récits impartiaux et dignes de croyance, que j'ai entendu faire à nos compatriotes, rentrés de notre future colonie. Pas plus chez eux que chez M. Picard, je n'ai constaté ce décourageant pessimisme, qui nous fait envisager avec un vain effroi l'annexion du continent noir à notre blanche Belgique. Tous vous diront sans doute que le système administratif de l'État est encore embryonnaire, que des perfectionnements et des amputations s'imposent rigoureusement. Mais qui donc forçait le sénateur socialiste à conclure ainsi, après un résumé très favorable de l'œuvre royale, résumé fait sur déposition de plus d'un quart des blancs qui sont établis là-bas : « Dans toute l'histoire des « colonies, il n'y a pas d'exemple d'un résultat aussi avancé, « obtenu en un temps aussi court, avec un personnel sou- « vent de hasard, et constamment déprimé par la maladie. « Ces explorations réitérées, pénibles et souvent meurtrières « pour ceux qui en couraient l'aventure, par lesquelles a été « faite, dans tous les sens, la reconnaissance du territoire et « auxquelles sont attachés les noms de Stanley et d'une pléiade

Hosted by Google

« de nos officiers, comme celui de Xénophon à l'Anabase ;
« cette occupation successive par l'établissement de postes
« jusqu'aux plus lointains confins, reliés ainsi que des nœuds
« et les rets d'un épervier solide, couvrant la colonie entière et
« la protégeant ; la fondation de villes en des endroits parfaite-
« ment choisis pour l'administration, le commerce et les
« guerres inévitables ; l'organisation à Boma, la capitale, des
« services du pouvoir central dont j'ai pu étudier le fonctionne-
« ment et les détails remarquables ; l'établissement de commu-
« nications régulières entre toutes les parties de l'empire ; la
« formation, parmi des difficultés, des déceptions et des remises
« sur le métier innombrables, d'un corps de fonctionnaires et
« de déterminés soldats, qui suffit à la direction, à la surveil-
« lance et au travail incessant ; l'obtention des ressources
« nécessaires à cette œuvre longue, ininterrompue, d'une
« complication inouïe, d'abord par des sacrifices personnels
« tenant de la prodigalité la plus gaspilleuse, puis, quand cette
« source fut épuisée, par une diplomatie opiniâtre d'une
« surprenante habileté. Voilà un prodige dont il serait puéril,
« même à ceux qui n'éprouvent pour l'entreprise congolaise
« aucune sympathie, de contester le merveilleux, et qui s'im-
« pose surtout quand on a pu, sur les lieux, voir les choses,
« vivant et fonctionnant dans leur réalité, leur harmonie et
« leur décor. »

Le couplet est long, mais il a son prix. D'autres célèbrent l'œuvre du chemin de fer tant décriée chez nous (p. 85, 88-90, 142), la bonne discipline des fonctionnaires et des soldats, le rôle borné, mais indispensable qui revient au nègre dans la répartition des tâches, les sources de revenus certaines ; bref, l'auteur envisage favorablement toutes les grosses et angoissantes questions que soulève le Congo belge. « Celui-ci, écrit M. Picard, ne sera jamais, jamais, une colonie de peuplement. » Mais il ajoute : « Dès lors, n'y verra-t-on « pas les noirs apprivoisés vivre en auxiliaires disciplinés et « intelligents dans le domaine restreint ouvert à leur intelli-

Hosted by Google

« gence, dirigés par un état-major de blancs, peut-être par un « ou deux mille ? »

C'est parfait. Et ce qu'il convient d'ajouter, c'est que ces blancs devront être soumis à une assuétude lente et progressive, qu'il faudra donc aviser, d'après l'exemple de nos voisins insulaires, au moyen d'acclimater peu à peu, par une graduation scientifiquement calculée, nos officiers et nos colons au climat redoutable du centre de l'Afrique. *Hoc est in votis*, peut-on dire, et pas seulement dans les vœux, mais aussi dans les réalisations possibles de demain.

Sur un autre point, celui de la reprise, M. Picard n'est pas moins curieux à ouïr. A son sens, « cette reprise est dans le « courant historique qui entraîne irrésistiblement les nations « de race européo-américaine à occuper la terre entière, soit à « la place, soit à côté des populations de race primitive, infé- « rieure ou moyenne, par des colonies de peuplement, d'ex- « ploitation ou d'extermination, car c'est un rêve de croire « qu'en cela on fait ce qu'on veut. »

Voilà donc l'annexion rangée parmi les fatalités historiques de notre race. Ce n'est pas tout. M. Picard la croit « conseillée « par l'intérêt moral et de dignité qu'a un peuple à ne pas « reculer, au risque de son honneur, devant les difficultés « d'une mission en accord avec les destinées fatales du groupe « ethnique auquel il appartient ». C'est en somme ce qu'il appelle « avoir une influence heureuse sur les âmes », touchant nettement du doigt la blessure profonde, faite à notre vaillance passée par le bât d'un régime trop pacifiquement bourgeois. Il est intéressant de joindre à la consultation de Me Picard celle que donnait indirectement le professeur Rambaud, le ministre actuel de la République française, lorsqu'il écrivait récemment : « Au point de vue moral, l'Inde, avec ses prodigieuses aven- « tures de guerre, les nécessités complexes de son administra- « tion, les études nécessitées par la variété infinie de ses civili- « sations, a contribué, plus qu'aucun autre facteur, à donner à « nos voisins cette nature entreprenante, énergique et tenace,

Hosted by Google

« ces habitudes d'observation et d'initiative, cette fécondité de « ressources, cette curiosité toujours en éveil et cette largeur « de vues qui communiquent à l'Anglais quelque chose de « l'universalité de son empire (1). »

Esprit entreprenant, initiative, curiosité, largeur de vues, que tout cela est donc peu belge, mes amis! Et à qui la faute? Au seul passé prospère ou déprimant? Ah que nenni! Disons : A nous-mêmes qui avons ponctué d'un *amen* toutes les lamentations dictées par la sensiblerie cléricale ou libre-penseuse, qui avons opiné du bonnet à toutes les insinuations, à toutes les menaces des feuilles françaises, allemandes ou anglaises, qui criaient haro afin de détourner l'attention de ce qui se passait dans leurs propres établissements d'outre-mer.

En vérité, il est fâcheux de penser que l'on donnera peut-être soit en 1900, soit un peu plus tard, à notre future colonie un régime calqué sur le nôtre. Au nom des conceptions révolutionnaires, la France émancipa d'un trait de plume tous les esclaves de ses colonies; on sait à quel gâchis devait aboutir cet acte de généreuse folie. L'Angleterre, mieux inspirée par son conservatisme, procéda par étapes. Il n'en est pas moins vrai que, parmi ceux qui, chez elle, étudient aujourd'hui la grave question coloniale, on trouve une foule de bons esprits qui veulent accentuer les différences de régime existant déjà entre la mère patrie et ses dépendances des autres parties du globe. En 1863, M. Goldwin Smith réclamait pour l'Inde un régime militaire; il voulait pour ce vaste empire d'autres principes gouvernementaux fondés sur la race, sur ses traditions, sa division en castes, etc. Ainsi doit-il aller pour le Congo belge, et M. Picard l'a fort bien compris et non moins heureusement exprimé : « Pour ce qui est acceptable, quoique barbare, quel « péril il y aurait à bouleverser les mœurs natives! Quel péril y « a-t-il à croire qu'au point de vue psychique, plus qu'au point « de vue de la peau, un nègre est transformable en blanc! « Qu'on laisse ces illusions *aux âmes sensibles, mais bornées,* qui

(1) SEELEY, *L'expansion de l'Angleterre,* préface, XXIX.

Hosted by Google

« élèvent en Belgique des négrillons dans l'espoir saugrenu d'en « faire des civilisés et de bons chrétiens. » Puis, après avoir légitimement réservé ce qu'on peut appeler le minimum d'humanité dans les rapports du blanc et du noir, il ajoute : « Énergie et douceur, *fortiter et suaviter*, devrait être la règle. « Les colons bien équilibrés sont unanimes à ce sujet. Le « nègre en faute admet le châtiment, et il y aurait danger à lui « laisser espérer l'impunité ; son intellectualité étroite et molle « irait vite à l'absolue indiscipline. »

Ceci est net et nous montre une compréhension vraiment utilitaire, au lieu de ce sentimentalisme facile dont on repaît les lecteurs de plus d'un quotidien. Ç'a été une grosse et vulgaire sottise, que d'appuyer sans cesse sur la note humanitaire, avec accompagnement de pédale dans les discussions auxquelles a donné lieu le Congo. On a fait une autre sottise en mariant trop souvent la robe sombre du missionnaire à la tunique courte du soldat colonial et au veston clair de l'explorateur. On a voulu ou laissé évangéliser là où il fallait d'abord s'implanter et dominer. L'action néfaste des dévôts est ainsi venue se joindre à celle des théoriciens, arrière-petits-neveux de Jean-Jacques Rousseau, qui gémissent sur la tyrannie européenne, comme si celle-ci ne constituait pas un progrès immense sur la tyrannie noire ou jaune ! Le régime parlementaire, qui a donné tant de fois, en ces vingt-cinq ans, le spectacle international de son impuissance, et même de sa nocivité, nous a valu, en Belgique, toute une littérature d'homélies, très diverses de ton, mais identiques de thème, sur les abus criminels de l'État indépendant ; n'a-t-on pas vu un personnage infiniment respectable, ami du gouvernement, se faire, dans notre haute assemblée, l'écho de misérables cancans qu'il tenait, disait-il, d'une source honorable ; et, à la surprise générale, un ministre s'est levé pour répondre à l'interpellation. N'a-t-on pas constaté les plus étranges coalitions, qu'un besoin de popularité éphémère suggérait à des gens venus de tous les bouts de l'horizon philosophique ?

Hosted by Google

Sans doute on peut, on doit même ne pas accepter certaines vues de M. Picard, réfuter le pessimisme agressif de certains passages de la fin de son livre, où le souverain de l'État indépendant est fort mal à propos travesti en trafiquant gigantesque, tandis qu'on omet systématiquement les touches claires de ce tableau, peint à l'huile collectiviste. Mais, en somme, le tableau est vrai de sincérité sympathique dans l'ensemble. M. Picard a nettement rompu avec les barbouilleurs de suie. Il n'a pas recherché le succès facile, qui va toujours à ceux qui poussent le cri : à bas les impôts! On a renversé plus d'un ministère belge à ce cri-là ; on en renversera encore ; qu'on nous fasse, au moins, la grâce d'envisager différemment cette grosse question de notre avenir colonial!

Un établissement colonial est une entreprise commerciale avant tout; elle exige donc un large crédit, une mise de fonds longue et considérable avant de donner des résultats satisfaisants. Nous manquons de perspective pour juger ce que sera la colonie belge d'Afrique dans un quart de siècle et même plus; nous ressemblons donc à ces gens d'affaires, affreusement égoïstes dans leur myopie, qui négligent les placements à longue échéance, parce qu'au lieu de faire leur propre fortune, ils n'ont chance de faire que celle de leurs enfants. D'autre part, la médiocrité d'esprit national, habilement exploitée par quelques hommes plus passionnés que clairvoyants, se trouve être plus forte que le sentiment d'orgueil chauvin, qui devrait naître de l'idée d'agrandir une patrie. Cette idée, si chère à un Français ou à un Anglais, ne peut, semble-t-il, germer dans un cœur belge. Il faut moins s'en étonner que s'en plaindre. Nation toute fraîche, d'une cohésion lente et malaisée, la Belgique n'est pas encore assez *faite* au dedans pour songer à s'essorer spontanément au dehors. Son commerce n'est pas à la hauteur de son industrie, et celle-ci n'a pas encore entrevu, sur le continent noir, les débouchés fructueux qui aiguillonneraient peut-être le patriotisme somnolent de ses capitaux.

La plupart des critiques qu'on a faites à l'œuvre royale ont

Hosted by Google

été systématiquement omises ou réfutées par M. Picard. Ce qu'il en laisse debout n'est pas, de son propre aveu, irréfutable ; là où gît le mal, le remède, qu'il se charge presque toujours d'indiquer, est à portée de nos vouloirs. Ce remède, faut-il l'accepter dans chacun des cas que M. Picard examine ? Autre affaire sans doute ! Le doux rêve collectiviste devait bien se mêler à l'apothéose qui clôt délicieusement ce livre de belle et saine allure. Laissons ce rêve à l'artiste et gardons du reste, de ses conseils et de ses observations, la leçon pratique qui en découle. Leçon de patriotisme involontaire, mais d'autant plus précieuse à recevoir qu'elle vient d'un internationaliste militant.

Pour une fois, Me Picard, la cour — j'entends l'opinion — vous donne gain de cause.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

APRÈS UNE LECTURE D'ANDRÉ LANG[1]

Qu'est-ce que la religion? A quoi répond-elle? En quoi consiste-t-elle essentiellement? Comment est-elle née sur terre, et pouvait-elle ne pas naître, et naissant, devait-elle naître partout la même? Autant de questions obscures ou insolubles, mais intéressantes. Il y a des problèmes tels qu'on gagne toujours, même en ne les résolvant pas, à les étudier.

Une religion est avant tout, semble-t-il, une croyance à un surnaturel. Ce caractère est assez général pour s'appliquer à tous les cultes connus, du fétichisme au christianisme, et assez précis pour écarter les philosophies qui peuvent être, et sont parfois, supérieures aux religions, mais ne sont pas des religions.

De ce caractère, diverses conséquences résultent déjà. D'abord une telle croyance peut résulter d'un raisonnement comme d'un sentiment, comme d'une volonté; la religion aura donc une triple base. Au contraire, une conviction philosophique est purement intellectuelle, et, par suite, ne dépend guère d'une passion de l'âme ni par conséquent d'une volonté, la passion seule étant assez forte pour mettre en jeu la volonté dans une âme comme pour agir sur les âmes des autres. De ce chef, la philosophie sera moins puissante que la religion dans le cœur de l'homme.

(1) *Mythes, cultes et religions*, par ANDRÉ LANG (traduction et préface de M. MARILLIER). Paris, Alcan, 1896.

Hosted by Google

En outre, si la religion n'est qu'une croyance au surnaturel, il s'ensuit qu'elle n'est pas essentiellement liée à l'éthique. Si la religion a accaparé plus tard la morale, c'est que leurs bases étaient très voisines, sentimentales plus encore que logiques; encore a-t-elle eu là à lutter avec la philosophie qui réclamait aussi la morale et qui, en effet, a pu élever d'admirables monuments éthiques. Nous verrons plus loin si la religion, sur ce domaine moral, ne reprend pas l'avantage; qu'il nous suffise de constater qu'en principe non seulement elle n'a pas le monopole de la pureté et de la grandeur d'âme, mais qu'elle est souvent là inférieure à des doctrines qui ne s'appuient pas sur le divin; le stoïcien, l'épicurien même, peuvent être au-dessus du chrétien, même sincère et zélé.

Mais puisque, d'une part, un homme peut se passer de religion et que, d'autre part, la philosophie est capable de fonder une morale au moins égale à la morale religieuse, pourquoi, cette question vient tout de suite à l'esprit, l'humanité n'a-t-elle pas fait l'économie de cette débauche de croyances si souvent absurdes, si souvent cruelles ? On ne voit cependant pas qu'un groupe d'hommes ait jamais pu se passer de religion, non bien entendu de religion supérieure, mais de religion pourtant, de croyance à un surnaturel. Il y a des sauvages sans Dieu, a-t-on pu dire, il n'y a pas de sauvages sans Esprits. Pourquoi cela ? La religion serait-elle une conséquence regrettable mais fatale de l'infirmité de la nature humaine, serait-elle l'effet d'une autre nécessité psychologique mais alors favorable de notre nature? Il se pourrait que les deux points de vue fussent vrais et qu'ainsi la religion, car qu'importe le caractère ici utile ou imparfait, fût doublement légitime.

Il est probable que l'origine du sentiment religieux est à la fois sentimentale, comme le nom l'implique, et intellectuelle; peut-être pourrait-on préciser comme source le sentiment produit par l'insuffisance de la raison; la religion serait ainsi fille de l'inexplicable, et ce ne serait qu'après coup que seraient venus la confirmer les senti-

Hosted by Google

ments de crainte et d'amour que nous lui croyons essentiels. A ce point de vue, on pourrait voir avec Darwin, dans l'anecdote du chien aboyant après un parapluie ouvert que le vent agite, le premier éveil du sentiment religieux. L'homme primitif (l'expression est si commode qu'on peut la conserver) a dû être porté à diviniser ce qu'il ne comprenait pas, sans se préoccuper du caractère bienfaisant ou dangereux. On pourrait invoquer à l'appui de ceci la tendance qu'a l'homme à choisir pour objet de son culte ce qui diffère de lui plutôt de ce qui lui ressemble ; ainsi il a pu adorer des végétaux ou des minéraux, mais il n'a jamais vraiment regardé comme un dieu un de ses semblables ; les plus convaincus courtisans des rois asiatiques ou africains n'ont jamais été dupes de la phraséologie qui divinisait leurs souverains ; si des individus ont été regardés comme des sortes de dieux, ce n'étaient point des hommes parfaits, rois ou génies, mais au contraire des fous, donc des êtres inintelligibles.

De même, parmi les animaux, l'homme n'a guère divinisé les bêtes domestiques avec qui il se trouvait pourtant en rapports d'affection ou de compréhension ; il a adressé son culte aux animaux qu'il ne pouvait pas apprivoiser et par conséquent qui étaient pour lui inexplicables ; c'est leur sauvagerie qui a fait adorer les bêtes plus que leur férocité ou leur utilité ; c'est pour cela que l'homme a adoré le chacal de préférence au chien, l'oiseau de préférence au bétail, qu'il a divinisé des insectes comme les abeilles qui devaient être pour lui une merveille au-dessus de ses forces. Probablement un motif analogue a dû faire naître le culte rendu à certains organes corporels ; si l'homme primitif en avait soupçonné le rôle, il aurait adoré l'estomac, les reins ou le cœur (il est curieux que pendant longtemps on ait placé le siège de l'âme dans les glandes dont l'utilité physiologique était la plus obscure), du moins n'a-t-il pas manqué de diviniser les organes sexuels, dont il éprouvait sans la comprendre la mystérieuse puissance. Dans tous ces cas, l'inexplicable, pur de

Hosted by Google

tout sentiment de crainte ou de gratitude, suffit bien à fonder des religions qui semblent justement les plus grossières et les plus anciennes, lingams, fétiches et totems.

Si tel est bien le rôle de l'inexplicable, on voit que le conflit est fatal entre la religion et la science, et que chaque progrès de celle-ci sera marqué par un recul de celle-là. Progrès et reculs aboutiront-ils à la victoire complète de la science, à la disparition totale de la religion? Non, car il y aura toujours de l'inexplicable ici-bas; quand bien même l'homme arriverait à connaître tout ce qu'il ignore dans le monde, les grands problèmes d'origine et de causalité resteraient encore, et ce sont eux qui légitiment la religion. A ce point de vue, le fétichisme et le christianisme répondent aux mêmes besoins de l'esprit; toute religion est une métaphysique avant d'être une éthique; le sauvage qui choisit un totem tente une explication du surnaturel, comme le théologien biblique, et qui sait même si au fétichisme de certains sectateurs de religions supérieures ne correspond pas, par un secret balancement psychique, une conception élevée du monde dans l'esprit de certains adorateurs de gris-gris ?

Au sentiment de l'inexplicable a dû sans doute vite venir se joindre le sentiment de la crainte; il y a un commencement de culte religieux dans les offrandes que porte un Hindou au seigneur tigre. La nuit qui développe la sensation d'un danger invisible a dû avoir ici une grande importance; il est même possible que le culte des divinités solaires ne soit né que par réaction contre l'effroi des esprits ténébreux; ce qu'on célèbre chez tous les dieux du jour, c'est leur victoire sur l'ombre plutôt que leur action fécondante ou réchauffante. La mort, cette nuit éternelle de l'homme, a dû jouer un rôle analogue; l'inexplicable a engendré la terreur, et ces deux sentiments, joints à la croyance à la survivance de l'âme, ont donné naissance à tous les cultes domestiques dont le rôle fut immense, puisque la religion du foyer fut à l'origine le culte des Aryens, et reste encore celui des Chinois. Quant à cette

Hosted by Google

croyance à la survivance de l'âme, est-elle l'effet du désir éprouvé par tout homme de retrouver un jour les êtres chers qu'il vient de perdre, est-elle le résultat naturel de notre esprit porté en tout à l'expansion indéfinie, est-elle la protestation fatale de notre conscience contre un monde dont les injustices ne peuvent rester sans réparations? Probablement un peu tout cela; en tout cas, elle semble avoir une base plus profonde et plus antique que l'observation sur l'ombre, double du corps, trop complaisamment développée par certains; il est probable que c'est une simple commodité de langage qui a fait donner le nom d'ombre à l'esprit du mort.

Parmi les effrois de la nature, il en est d'aussi mystérieux que les ténèbres, d'aussi réels que les bêtes féroces, et qui, de plus, éveillent une sensation d'incomparable supériorité, la foudre, par exemple. Ce météore, qui joue un rôle si prépondérant dans les religions primitives, suffit à faire penser, contrairement à bien des mythologues, que le monothéisme est aussi ancien que l'homme; non qu'au-dessous du dieu du tonnerre, le peuple n'ait admis d'autres divinités secondaires; mais il ne faut pas oublier non plus que, même dans le monothéisme chrétien, l'homme est en quelque sorte un dieu inférieur, puisque sa volonté peut tenir en échec la puissance de Dieu; toute la théorie de la grâce est consacrée, on le sait, à ce conflit, et la solution orthodoxe respecte les deux libertés. On peut donc admettre la très haute antiquité de la croyance en un Dieu unique. Ce dut être par la suite, peut-être quand on s'aperçut du petit nombre des foudroyés, que le dieu du tonnerre perdit de sa prééminence, le monothéisme se conservant d'ailleurs par la conception plus philosophique d'un dieu, cause unique qui était la réponse presque nécessaire à ce sentiment de l'inexplicable où nous croyons voir la source de toute religion.

Mais cette question de la psychologie de l'homme primitif, si étroitement liée à l'origine des religions, qui la résoudra jamais? Sans parler de la thèse de la création, le

Hosted by Google

premier homme a-t-il été l'anthropopithèque que l'on dit, ou bien a-t-il soudainement émergé de quelque espèce antérieure à l'état de type parfait? Et s'il y a eu une telle floraison, comment s'est-elle faite? Notre grand ancêtre a-t-il été, comme le croit M. Tarde, un hybride fécond ou un monstre réussi? A-t-il été, comme le pense M. Hauriou, un triomphe de la force évolutive sur le génie de l'espèce? Cette force qui fit éclore l'homme au jeune soleil quaternaire n'aurait-elle pas procédé par des essais imparfaits d'où seraient venues les races déshéritées, et le nègre, le Mélanésien, peut-être le jaune seraient-ils seulement nos lointains cousins? ou bien seraient-ils nos vrais frères quoique dégénérés, ces races inférieures ayant pu être l'effet du détraquement ultérieur qui n'aurait pas pu ne pas se produire dans un type aussi parfait, donc aussi instable, et d'où seraient alors sorties, en gerbe inégale, toutes les familles humaines? Autant de questions encore insolubles.

Le sentiment de la crainte comme celui de l'inexplicable semble reculer de plus en plus et, de ce nouveau chef, le progrès des temps, avancement de la science et affermissement des âmes, semble défavorable à la religion, mais alors qu'on voit une barrière au delà de laquelle l'inconnaissable durera toujours, rien ne prouve que le sentiment de la crainte ne doive pas disparaître complètement de l'âme humaine. Il y a longtemps que les tabous ont perdu de leur efficacité, et les terreurs mystiques qui ont remplacé les trucs enfantins des anciens prêtres ne sont pas en croissance; chacun peut expérimenter sur soi-même la possibilité d'une morale séparée de toute religion; la philosophie n'a jamais abdiqué son effort de bâtir une éthique sans sanction, et des stoïciens autrefois, comme des saints laïques aujourd'hui, ont réalisé un idéal de vertu où la peur de l'enfer n'avait aucun rôle.

Mais ce qui est possible à l'individu l'est-il à la collectivité? La question se pose, car l'âme d'un groupe n'est pas la résultante des âmes qui le composent. On peut

Hosted by Google

admettre que la quantité de croyance dans le monde est stable comme la quantité d'atmosphère, et qu'il y a seulement déplacement de foi; la science, l'art, la philosophie, la politique accaparent aujourd'hui la croyance comme la richesse accapare le désir, et le rôle de la religion se trouve réduit d'autant. Qui sait même si cet ondoiement trouble autre chose que la surface, et si, en dépit d'incrédulités bruyantes, ne se maintient pas au fond de l'âme collective le même réservoir de foi religieuse, et plus précisément de crainte religieuse? Certains le pensent. Benjamin Kidd croit que la société n'existerait pas sans un continuel sacrifice de l'intérêt des individus à l'intérêt du groupe ou de l'espèce, et que ce sacrifice la religion seule est assez forte pour l'imposer aux âmes, la raison même évidente étant impuissante à triompher d'un appétit. La religion deviendrait ainsi la principale manifestation de l'âme collective comme la raison l'est de l'âme individuelle, et l'équilibre social résulterait de leur harmonie. Ce ne serait pas d'ailleurs la rabaisser au rôle d'instrument de gouvernement, comme le concevait un Napoléon ou un Auguste Comte, ce serait lui donner le caractère d'un organe nécessaire, aussi indispensable au corps social que l'appareil digestif ou respiratoire l'est au corps humain. Mais on ne pourra prouver ceci scientifiquement que lorsqu'on connaîtra mieux ce domaine de l'inconscient et de l'âme collective dont on entreprend à peine l'étude.

Au sentiment de la crainte est nécessairement lié le sentiment de la gratitude et de l'amour. L'homme qui a vu tomber la foudre pour la première fois a dû les ressentir tour à tour. Souvent, en outre, la gratitude a pu être indépendante de toute crainte; l'animal domestique n'inspire aucun effroi, même au sauvage, mais il lui est si utile qu'on comprend sans peine l'extension à son adresse d'un culte de pure gratitude; ainsi expliquerait-on les dieux béliers ou les déesses vaches. L'amour familial a dû être un agent plus important encore dans cette conception affectueuse de la divinité; presque tous les hommes ont conçu leur dieu

Hosted by Google

principal comme un père, et cette assimilation était grosse de conséquences, car le culte d'un dieu de la famille et d'un dieu de la cité devait finir par engendrer celui d'un dieu de la race, de l'humanité et de l'univers.

C'est ce dernier sentiment qui donne surtout à la religion sa vertu bienfaisante. Si elle avait été seulement une réponse au sentiment de l'inexplicable, elle n'aurait été qu'une métaphysique individuelle, mesquine, hostile à tout progrès de la science; si elle n'avait été, de plus, qu'une sorte d'organe social, un effet de la mystérieuse âme collective, elle n'aurait joué qu'un rôle éthique négatif, elle aurait fait vivre des sociétés, mais sans flamme ni avenir. Heureusement, elle était aussi une manifestation de l'amour, une *charitique* pourrait-on dire en évitant le mot équivoque d'érotique, et du coup son rôle individuel et social se trouvait immensément accru; par là, la religion devenait bien réellement l'âme des sociétés, à la fois leur force conservatrice et leur principe actif; elle préparait la concorde des hommes, l'émancipation de la femme, la fraternisation des races, l'amour universel des créatures; c'était d'après cet amour que devaient se différencier les grandes religions supérieures de l'humanité, celles d'Orient basées sur l'amour passif ou restrictif, celles d'Occident basées sur l'amour actif ou expansif.

Toutefois, la religion est autre chose qu'une métaphysique, une éthique et une charitique, c'est encore une esthétique; ainsi se trouve complété son caractère. C'est parce que l'homme est un animal esthétique qu'il est préoccupé par l'inconnaissable; s'il n'était qu'un animal scientifique, il constaterait son impuissance et n'y penserait plus; ainsi fait le positiviste, pur intellectuel; mais ce caractère purement intellectuel n'est pas normal, il est acquis et accessible seulement au mâle; l'âme humaine est par nature aussi intellectuelle que passionnelle, aussi sensible au vrai qu'au beau. Je ne veux pas dire, d'ailleurs, que l'émotion religieuse soit identique à ce que nous appelons l'émotion artistique, mais leur origine

Hosted by Google

est la même; en ceci, j'irais volontiers plus loin que M. Marillier : l'art poussé à l'extrême est une adoration, et il n'y a entre lui et le culte que la différence du frisson. Ce fait que l'émotion du beau n'est qu'un reflet de la grande émotion du divin explique la coexistence ou la coabsence dans tant d'âmes des sentiments religieux et artistiques. Il rend compte aussi de ce fait que la religion, en tant que réponse à l'inexplicable, n'a pas procédé par théories logiques comme aurait fait une philosophie, mais par mythes et par symboles, la personnification de l'abstrait étant un procédé nécessaire de l'art. Enfin, il fait comprendre le rôle et l'histoire des religions; de simples systèmes philosophiques auraient été d'abord fort monotones, tout se ramenant à un petit nombre d'hypothèses, et ensuite n'auraient pas eu d'action sur les sociétés; au contraire, des mythologies permettaient une variété infinie d'anecdotes et d'allégories, et de plus créaient un lien étroit entre le monde divin et le monde humain, l'un ne pouvant être conçu que sur le modèle de l'autre, et, par contre, celui-ci devant bénéficier des raffinements d'idéal que ce sentiment esthétique ne pouvait manquer d'apporter à cette conception d'un monde idéal de dieux.

A ce point de vue esthétique on peut rattacher le système qui fait venir la religion du sens olfactif et pense que c'est le parfum et la puanteur qui ont éveillé l'idée religieuse du pur et de l'impur, différente de l'idée sociale du moral et de l'immoral. L'odorat chez nous est un sens presque uniquement esthétique; l'homme flaire la fleur, ce que le chien ne fait jamais. Dans la poésie comme dans la religion, la préoccupation du parfum est dominante. De là sans doute aussi l'attention spéciale que toutes les religions ont donnée à l'acte génésique si bizarrement lié par la nature aux fonctions ordurières, lien qui a dû faire étendre à l'amour la pudeur à laquelle il devrait logiquement être étranger. En tout cas, les races humaines se hiérarchisent sinon d'après leur goût par les parfums, du moins d'après leur faculté esthétique; l'infériorité du sauvage est

Hosted by Google

moins religieuse, éthique, intellectuelle qu'imaginative; le jeune maori ou le jeune nègre comprend aussi bien et apprend aussi vite que le jeune Européen, mais il n'invente pas ; de là la psychologie enfantine du sauvage, sa sénilité précoce, la stagnance de sa religion et de sa morale; c'est l'imagination qui fait les inventeurs, comme le public propre à tirer parti des inventions, c'est donc sur elle qu'est basé le progrès matériel comme l'art et la religion, donc toute la civilisation.

Si la religion est telle qu'on vient de dire, on voit qu'elle a sa racine au plus profond de l'âme, puisque chez l'individu elle résulte de l'ébranlement nerveux que le mystère cause à la raison et à l'imagination à la fois, et que dans le groupe elle est probablement la force cohérente sans laquelle l'association ne durerait pas et certainement la force chaleureuse sans laquelle le progrès social ne s'effectuerait pas. Elle n'est donc pas, comme on le croyait autrefois, le produit de l'imposture des prêtres, ou la conséquence évitable de l'ignorance ou du fanatisme, elle est la fille légitime quoique imparfaite de la nature humaine elle-même imparfaite, et la raison nécessaire de ce qu'on pourrait appeler la nature sociale. Que, dans certains temps et chez certains peuples, elle ait subi des déformations monstrueuses, sans doute, mais ce serait alors le cas de répéter, en l'étendant aux cultes, le mot de Joseph de Maistre, que les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent; en tout cas, les hécatombes du Dahomey ou du Mexique ne peuvent pas faire oublier les radieuses civilisations de l'antiquité et de la chrétienté.

Ceci justement nous amène à une autre question non moins obscure : Comment les religions ont-elles évolué? Y a-t-il eu rayonnement et déformation d'un foyer unique ou multiplicité de générations spontanées? Les rencontres si curieuses qu'on trouve dans le fouillis de légendes que forment toutes les mythologies, viennent-elles d'emprunts réciproques ou d'inventions parallèles? Les emprunts sont probables quand il s'agit de religions historiques, mais

Hosted by Google

plus l'antiquité s'accroît, plus le problème s'obscurcit. Tout le savant livre de M. André Lang est consacré à ces ressemblances de la vieille mythologie grecque avec les religions des sauvages : « Nous avons tenté, dit-il, d'interpréter les vestiges de poils, de plumes et d'écailles que l'on retrouve sur eux (les dieux de l'Olympe) et qu'ils ont, d'après nous, hérités d'animaux ancêtres pareils à ceux qu'adoraient les Égyptiens, les Américains et les Australiens. » Pour lui comme pour Tylor, « les mythes sont nés dans l'état de sauvagerie qui, aux époques reculées, était celui de toute la race humaine ». Ce qui semblerait faire croire qu'il y a eu inventions parallèles, c'est la quantité d'analogues ressemblances que présentent non plus les mythes des sauvages, mais de simples contes que leur frivolité même empêcherait de rayonner au loin, sans parler de la difficulté même de ce rayonnement ; comment la même histoire se retrouverait-elle chez les Aztèques et chez les Égyptiens, chez les indigènes de Samoa et chez les ancêtres des Athéniens? De là la conclusion vers laquelle penche l'auteur de *Mythes, cultes et religions :* « En secouant le kaléidoscope mental qui contient un certain ensemble d'idées, il n'est pas impossible que l'on reproduise de temps en temps la même combinaison sur tous les points de la terre. »

Sans doute, cela n'est pas impossible, et quand on voit la façon dont aujourd'hui deux savants, travaillant à l'insu l'un de l'autre, font au même instant la même découverte, on peut admettre qu'autrefois deux conteurs ou deux poètes ont pu se rencontrer sur le même récit ; il a pu y avoir des idées de mythe dans l'air jadis comme maintenant des idées de science. Toutefois, l'impossibilité de reconstituer le voyage d'un mythe n'est peut-être pas une raison suffisante pour nier ce voyage ; les indigènes de l'île la plus reculée de la Polynésie ont été, à un moment quelconque, en contact avec d'autres peuplades par lesquelles la transmission a pu s'opérer ; le fait que des contes dont on croyait autrefois voir l'origine dans l'Inde se trou-

Hosted by Google

vent déjà dans un papyrus de l'ancienne Égypte, ne fait pas obstacle à l'existence, quoique l'histoire ne puisse la prouver, de très anciennes relations entre les deux pays, ni à plus forte raison de contacts plus lointains encore entre ancêtres des Hindous et des Égyptiens ; l'état sauvage est compatible avec une grande facilité de communications, et l'on sait qu'aujourd'hui comme du temps des Romains, les nouvelles se propagent aussi rapidement dans le monde barbare que dans les pays civilisés.

Certains sociologues pensent que la grande affaire de l'humanité a d'abord été le langage, et que pendant des siècles et des siècles l'homme n'a connu d'autre travail et d'autre plaisir intellectuel que d'exprimer sa pensée ; il pourrait donc se faire qu'en naissant à la civilisation, les peuples aient échangé des contes et des légendes avant de troquer des fruits et des produits ; ainsi s'expliqueraient bien des ressemblances qui vont en se raréfiant de plus en plus, car le récit ne fait plus guère partie de la pacotille de nos explorateurs ; pourtant certaines anecdotes, de par leur caractère religieux, gardent leur importance, et peut-être pourrait-on expliquer l'extension des récits du déluge ou du paradis terrestre par les mêmes raisons qui, dans la très haute antiquité, font se retrouver aux extrémités du monde le même mythe de l'oiseau qui prédit un danger ou de la grenouille qui avale toutes les eaux.

Une autre raison peut être invoquée en faveur de la théorie des emprunts mythiques, c'est la rareté et la difficulté de l'invention intellectuelle. Nous nous en rendons difficilement compte aujourd'hui, car toute notre éducation, tout notre milieu social est organisé en vue de tirer parti de la moindre étincelle de cette flamme ; en outre, cette sorte de culture intensive appliquée à nos esprits depuis quatre ou cinq siècles, a eu pour effet de surexciter partout cette force et même de la provoquer où elle n'existait pas. Et pourtant, qu'on voie la quantité

Hosted by Google

presque infinitésimale de l'invention dans notre Occident; pour un esprit qui crée, combien de millions et de millions qui restent inertes! Qu'on voie également le peu qu'il faudrait pour éteindre cette flamme, point même une invasion de barbares, mais une propagation de religion défavorable, comme l'islamisme qui a tari radicalement l'imagination dans les pays jadis les plus civilisés de la terre. Cette faculté est si précieuse, si rare, qu'on peut la regarder comme l'apanage de quelques familles humaines; il ne semble pas qu'un nègre ait jamais rien inventé, et il est probable que les découvertes qu'on prête aux anciens jaunes sont l'œuvre d'initiateurs blancs, œuvre qui a seulement été conservée sans jamais être perfectionnée par l'Extrême-Orient. Si l'Australien, par exemple, a été incapable de découvrir la poterie, comment aurait-il pu concevoir et agencer des récits dont l'invention demande un esprit plus subtil et, pourrait-on dire, plus somptuaire? La complication de certaines langues sauvages ne fait pas obstacle à ceci; c'est justement parce qu'il manquait d'invention que le sauvage n'a pu arriver à simplifier sa langue; d'ailleurs, l'effort fait pour exprimer sa pensée par un son semble au-dessous de l'œuvre d'art qui consiste à imaginer un récit, fût-il le plus enfantin du monde.

Enfin, ce qui ferait toujours croire qu'il y a eu beaucoup plus d'imitation que d'invention dans le monde, c'est que plus on s'approche des temps historiques et mieux on voit que les religions procèdent les unes des autres. Si l'on admet que les juifs ont emprunté leur cosmogonie aux Chaldéens, ou que les uns et les autres l'ont tirée d'une même source, pourquoi recourrait-on à une force spontanée d'invention chez des sauvages nègres ou rouges? Il suffit d'un seul captif, d'un seul voyageur, d'un seul naufragé pour expliquer bien des choses; depuis que la Californie est colonisée, on a recueilli plusieurs jonques chinoises entraînées par les courants; ceci a dû se produire autrefois aussi, d'où peut-être bien des traits ritualistes ou bouddhistes de l'Amérique d'avant Colomb; rien

Hosted by Google

n'empêche non plus de voir dans Manco-Capac, ce blanc barbu venu d'Orient, quelque prédécesseur de Cabral, échoué lui aussi là-bas et inoculant au futur Nouveau-Monde certains traits religieux empruntés à l'Europe.

L'invention, douteuse chez les races déshéritées, est d'ailleurs certaine dans les races supérieures, dont la religion peut ainsi se décomposer en deux portions, une part de traditions empruntées à d'autres peuples et une part spontanée, apport inventif de certains génies individuels, soit vivants, c'est-à-dire de législateurs théologues, soit morts, c'est-à-dire de héros dont le prestige est assez puissant pour les faire adorer comme des dieux; l'évhémérisme reprend ici toute son importance. La mythologie grecque, par exemple, peut être regardée comme un emprunt presque continuel aux religions asiatiques (M. Berger vient de développer ceci dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 novembre 1896), transfiguré par l'âme hellénique, mais, de plus, modifié au fond par la divinisation de quelques hommes supérieurs. C'est ainsi que la légende de Zeus a pu s'enrichir de divers traits empruntés à des rois, nommés peut-être Zeus, et dont un des plus puissants aurait été crétois; le nom d'ailleurs n'a pas toujours grande importance; Heraklès et Melkarth sont, par exemple, le même mot lu en boustrophédon, surtout si l'on tient compte de l'identité graphique du *mu* et du *sigma* et de la ressemblance du *thêta* et de l'*êta*; mais à ce personnage portant un nom tyrien et dont certains travaux, l'ouverture des colonnes d'Hercule, la guerre contre Antée, la conquête du pays des Hespérides, sont certainement phéniciens, les Grecs ont attribué d'autres travaux qui sont non moins certainement l'œuvre de compatriotes, dessèchements des marais de Lerne, de Stymphale, d'Augias, chasse aux bêtes féroces d'Erymanthe et de Nemée, lutte contre les brigands et les Amazones. La mythologie scandinave offre un autre cas très curieux d'évhémérisme; M. Philippe Champault, dans de remarquables articles de la *Science sociale*, a expliqué

Hosted by Google

historiquement le personnage d'Odin, les Valkyries, la lutte des Ases contre les nains et les géants ; ici, la part d'invention a été vraiment supérieure à la part d'emprunt, les mythes bizarres ou merveilleux ne formant que l'accessoire de la légende odinienne.

De ce que les mêmes mythes se retrouvent dans l'ancien Mexique et dans l'ancienne Grèce, il ne s'ensuit donc pas que, suivant le mot de Fontenelle, les Américains, si on leur en avait donné le temps, auraient pu devenir tout aussi sensés que les Grecs. Mais de ce que l'invention, telle qu'on la voit fleurir dans les grandes théories religieuses, n'a pu être le fait que des races supérieures, s'ensuit-il que les races inférieures soient incapables d'inventer certains contes, peut-être certains mythes isolés? Il serait téméraire de l'affirmer; de là la part hypothétique de cette science de la religion préhistorique, et la tentation qu'on a, à peine a-t-on incliné vers une théorie, de se rejeter vers le système adverse. Peut-être le mieux serait-il de ne pas s'attacher exclusivement à un seul genre d'explication, et d'admettre qu'il y a une part de vérité dans tous les systèmes, même dans l'explication solaire de l'Olympe hellénique dont M. Decharmes, après bien d'autres, avait vraiment abusé.

Du moins, de cette solution qui semble flottante, il résulterait ceci de net, que la religion serait bien une manifestation nécessaire de l'âme humaine, puisqu'elle découle de la cosmogonie mythique comme du symbolisme solaire, comme de l'histoire évhémérique. Si ce point était enfin admis comme une vérité scientifiquement démontrée, le fait acquis serait assez considérable pour qu'on ne reprochât pas trop aux mythologues leurs divergences et leurs hésitations. Il semble bien que la tendance présente soit favorable à cette conception. Sans obéir à aucune préoccupation apologétique, les nouveaux sociologues se trouvent rendre à la chose religieuse son importance et sa légitimité. Le livre de M. Lang, notamment, est un de ceux qui, tout en étant d'un désintéressement scientifique

Hosted by Google

parfait, auront contribué à cette idée nouvelle. A ce titre, il sera non seulement précieux aux savants qui y trouveront le faisceau le plus riche et le plus suggestif de documents sur les religions primitives de tous les peuples sauvages et civilisés, mais encore cher à tous ceux qui croient à l'importance pour l'humanité de la question religieuse et à l'immanence du problème qui se voile sous les légendes les plus grossières comme sous les mythes les plus poétiques.

HENRI MAZEL.

Hosted by Google

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

I. — Défaveur de la critique.

Si l'on demandait à un homme, situé dans l'honnête moyenne du public liseur, ce qu'il pense des arts en général, il répondrait sans doute qu'il y trouve un sujet de récréation pour l'esprit, des émotions délicates et d'un caractère noble; s'il est au-dessus du médiocre, il ajouterait même qu'il y rencontre des occasions nouvelles de penser. Disciple de Spencer, il parlera peut-être de jouissances semblables à celles du jeu, il y admirera une gymnastique assez puérile (mais excellente en somme) des énergies mentales. Ou bien M. Guyau, compris trop à la lettre, lui aura permis d'entrevoir qu'on doit chercher dans la représentation d'une tragédie un plaisir assez analogue à celui que provoque un bon repas, puisque le beau et l'agréable sont des termes fongibles. Schopenhauer encore aurait pu lui apprendre que le beau suspend en nous l action douloureuse du Vouloir, et nous conduit à une manière de rêve émerveillé en nous donnant à contempler des idées pures. Des notions comme celles-ci ne sont plus à la mode, il est vrai, sans doute parce que Schopenhauer avait le mérite de parler bellement de la beauté, et d'en ressentir la grandeur. Il est donc fort douteux que ce lecteur de bonne volonté connaisse les théories du philosophe allemand; mais il est absolument certain que personne, jamais, ne sera venu lui affirmer cette vérité, pour moi définitive : que la beauté, sitôt qu'il l'a saisie, devient le signe de l'être idéal qu'il porte en lui-même, —

Hosted by Google

qu'elle grandit et exalte au fond de lui les forces d'une vie supérieure.

Quoi qu'il en soit du désordre de ses idées, il aura pu retenir que la petite gymnastique de M. Spencer n'est point déplaisante; que l'agréable sensation de M. Guyau est une chose désirable, et que le repos enchanté de Schopenhauer a bien du charme après les lassitudes quotidiennes. Et il conclura, dans tous les cas, qu'il trouve dans les arts un motif à plaisir.

Si j'interroge cette même personne au sujet de la *critique*, elle me répondra sans doute : « Rien n'est plus utile; la critique me renseigne sur les livres parus, les salons de peinture, les symphonies nouvelles et ce qu'on fait au théâtre. » — « Mais non, objecterais-je. Cela n'est point de la critique, c'est de l'information, — une branche du commerce et rien de plus. J'entendais parler de la critique sérieuse, celle qui étudie plus profondément les œuvres... » — « Comment donc, interrompra-t-on, j'en fais mes délices! Elle m'épargne beaucoup de temps et m'ôte la peine de juger; car, si j'ai confiance en l'homme de lettres qui s'en est chargé, je n'ai plus l'embarras de choisir et dirige mes lectures selon ce qu'il dit. » — « Parfait, mais savez-vous s'il a raison? Sur quoi s'appuie votre aristarque? Je voulais, moi, vous entretenir d'un autre genre de critique, celle qui prétend ne point tabler uniquement sur le goût, mais examine le contenu de chaque œuvre proposée et le milieu qu'elle reflète, compare ses divers éléments, scrute la logique qui les coordonne et tâche ensuite de définir la personnalité de l'auteur. »

Ici, il y a beaucoup de chances pour que l'interlocuteur réponde simplement : « Cela m'ennuie. » Et vraiment, l'on ne peut attendre autre chose d'un homme qui, sans doute, n'a jamais cherché dans la peinture, la musique ou les lettres qu'une occasion élégante de passer quelques heures agréables. S'il aimait la beauté d'un amour élevé ou passionné, il aimerait aussi en entendre parler dignement. Les amants d'aujourd'hui ne se lassent point du traité de Stendhal, encore qu'il ait vieilli. Les écrits mystiques ne fatiguent point la constance des personnes religieuses. Je pourrais invoquer d'autres

Hosted by Google

exemples, mais ceux-là suffisent à prouver que si, dans le public, la critique sérieuse semble aride, c'est peut-être qu'on n'éprouve pas de véritable élan pour la beauté dont elle s'occupe.

Cependant, la critique ne rencontre guère plus de faveur auprès des hommes dont la vie même et la fonction affirment le culte exalté des choses belles. Les artistes détestent souvent ceux qui les analysent, ou ne dissimulent pas pour eux un certain mépris d'êtres supérieurs. Certes, ils n'ont pas toujours tort, lorsqu'ils affirment que les critiques sont les fruits secs de la littérature ou des arts, lesquels jugent les autres pour se consoler de n'avoir pu faire œuvre par eux-mêmes. Il est malheureusement beaucoup de critiques de cette sorte ; mais ils appartiennent d'habitude aux genres inférieurs de l'information, et de la « jugeotterie » qui en appelle aux traditions pour étrangler les efforts un peu neufs et se dispenser de raisonner.

Il y a d'autres causes à ce discrédit. L'une tient aux artistes, l'autre tient aux critiques. Ceux-ci, lorsqu'ils appartiennent au groupe d'esprits cultivés dont il s'agira désormais en cet article, se divisent en deux groupes principaux. La plupart — même des plus distingués — pratiquent en général une sorte de travail, le plus singulier du monde, qui consiste à montrer ce qui, dans telle œuvre, leur plaît ou leur déplaît ; et si on leur demande à quel titre ils prétendent ainsi trancher, sur quoi se fonde un jugement souvent dédaigneux ou parfois protecteur, ils répondent qu'ils parlent au nom du *goût*. Le goût de qui? Nous verrons plus loin ce que l'on peut en penser. Quant aux artistes et à la plupart des lettrés qui produisent, ils pensent tout simplement qu'ils n'ont rien appris du tout à lire ces longs articles et, fort injustes pour le talent qui s'y trouve généreusement dépensé, ils se plaignent aigrement de leur temps perdu. Ce groupe des critiques de goût est de beaucoup le plus nombreux, peut-être aussi le plus brillant, et certainement le plus inutile.

L'autre groupe, fort sympathique assurément, est d'aspect trop rébarbatif. Il se compose de personnes sérieuses qui ana-

Hosted by Google

lysent avec soin et ne donnent des jugements qu'appuyés sur de robustes preuves. Malheureusement, ces ingénieux et probes travailleurs ne sont que trop souvent étrangers à la délicate et profonde émotion que doit susciter l'œuvre d'art. Professeurs, hommes de science, ils ont le cerveau copieusement meublé, ils ont de l'aptitude aux idées générales, la discipline de la méthode et l'habitude de pousser à fond l'analyse. Lorsqu'ils possèdent en outre une certaine souplesse du sentir et une intellectualité affinée par le commerce d'idées et d'objets harmonieux, ils doivent se croire fort bons juges et le sont en effet, sans nul doute, pour les esprits qui leur ressemblent. Ils le devraient être aussi aux yeux des artistes qui, s'ils pouvaient sortir de leur art, le considérer comme une chose *étrangère*, admireraient l'ingéniosité des aperçus, les déductions élégantes, la bonne ordonnance des raisonnements, l'agréable philosophie qu'on trouve fréquemment dans ces ouvrages où la pensée a de la distinction. Par malheur, les artistes y trouveraient aussi trop souvent la beauté découpée avec soin en menus carrés portant des étiquettes; ils la verraient métamorphosée en formules, décolorée dans les flacons bouchés qui la conservent, déchirée, triturée de mille façons, si bien qu'ils ne la reconnaîtraient point... et, peut-être, quelques-uns s'en iraient en disant qu'on ne dissèque que les cadavres.

Il existe heureusement, parmi les critiques du genre scientifique, quelques hommes généreusement doués qui savent comprendre et non pas seulement voir, qui s'émerveillent, en peintres, du corps qu'ils vont ausculter en médecins, et ressentent d'abord comme un artiste avant d'être le philosophe qui juge. Ces exceptions sont rares (j'en pourrais indiquer pourtant, sans quitter la *Revue de Belgique*) et parmi elles on s'arrêtera bientôt après le nom de l'admirable Taine; j'en indiquerais volontiers une plus récente : M. Guyau, dont je niais tantôt certaines conclusions, est l'auteur d'un fort beau livre où l'on sent peut-être vibrer autre chose que de mathématiques syllogismes. Ces exceptions sont très rares, je le répète, et l'on comprend le désarroi de l'artiste créateur en face

Hosted by Google

du porteur de férule qui lui tape sur les ongles ou le félicite pour toute sorte de raisons qu'il trouve, lui, parfaitement indifférentes au but si longtemps cherché par ses efforts. J'imagine une mère montrant son enfant nouveau-né à un médecin célèbre. « Il est beau, docteur, n'est-il pas vrai? Et il vivra, il sera robuste? » Le docteur hoche la tête. « Vous le trouvez mal constitué? Ne serait-il pas viable? Oh! répondez-moi vite! » Et le médecin répond, en effet : « Madame, voyez par vous-même. Je m'y perds : la section de ce cheveu est pentagonale!... »

Il est évident que la mère attendait autre chose. Les artistes aussi. Réaliser de la beauté fut leur seul but; ils comprennent malaisément que cet objet principal, mieux que cela, unique, semble devenir l'accessoire. Ou plutôt ils voudraient être sûrs qu'on les a compris, c'est-à-dire qu'on a cherché dans leur œuvre ce qu'elle prétend refléter de la beauté, au lieu de n'attacher d'importance qu'aux particularités de rythme, de timbres, de coups de pinceau, et au plus ou moins de dynamique sociale d'un tableau ou d'un livre. Peu leur importe que telle suite d'accords contredise une loi respectable de l'acoustique, que tel assemblage de couleurs soit ou ne soit pas conforme aux théories de Chevreul; ce qu'ils demandent, c'est que cette suite d'accords, ces couleurs, aient une valeur d'émotion et demeurent en harmonie de sentiment avec les couleurs et les accords voisins; et il leur est difficile d'admettre qu'ils aient été ainsi compris, s'il n'y a dans la prose qui les analyse une certaine flamme d'enthousiasme pour l'idéalité. Comment ne point les approuver?

Cependant ils oublient que cela, qui ne les séduit point ou les irrite, en doit captiver d'autres. La beauté a sa fin en elle-même, mais les moyens qui la suscitent peuvent être l'objet de sciences très élevées. L'exemple fantaisiste que je donnais plus haut n'est ridicule qu'à un point de vue, et il est certain que l'anthropologie s'inquiétera avec raison d'une coupe de cheveu. Et me voici amené à l'autre cause du peu de faveur de la critique dans les milieux d'art. Elle tient à l'infériorité des artistes. La plupart d'entre eux sont des esprits mal cultivés,

Hosted by Google

ou cultivés en un sens restreint. Ils sont trop souvent rebelles aux idées générales et, pour ce motif, aisément dédaigneux de ce qui n'est point leur fait. Les littérateurs sont forcés, par les conditions mêmes d'un art placé au centre des autres arts, et dont le moyen d'expression — le langage — est le signe de toutes les connaissances humaines, ils sont, dis-je, forcés de meubler leur cerveau, d'y disposer avec une certaine méthode des notions variées, qui sont pour eux autant de fenêtres ouvertes sur l'univers. Pourtant que d'esprits fermés parmi eux! Les poètes eux-mêmes ne sont pas à l'abri de ce reproche, et j'en sais de presque aussi bornés que certains savants. Quant aux créateurs de formes par les sons, la couleur et le marbre, le niveau est encore plus affligeant. Rien de plus étranger au monde mental que la plupart des musiciens, en dehors de leur musique. Rien de moins intellectuel qu'un peintre, si ce n'est un sculpteur. Il s'agit, bien entendu, de la foule qui sculpte, peint ou compose; l'élite est admirable, mais c'est la foule qui fait les préjugés.

Les artistes ont souvent raison de s'isoler en la clarté restreinte qu'ils aperçoivent. Pour beaucoup d'entre eux, c'est là le seul espoir de faire œuvre, car la beauté qu'ils savent est secrète, faible et fugace; ils doivent la choyer au fond d'eux-mêmes, où ils la discernent; conduits au grand jour, éblouis, chancelants, ils ne verraient plus rien.

Ce resserrement de l'intelligence s'explique d'ailleurs sans peine et se justifie chez des hommes qui ont développé en eux les sentiments plutôt que la faculté des conceptions génériques, et qui cherchent à exprimer des émotions plutôt que des pensées. Mais une éducation de ce genre, si elle n'est combattue par des lectures étrangères ou le contact d'esprits très différents, — et les médiocres y répugnent, — doit conduire à une certaine angustie mentale. Celle-ci est souvent effrayante; à ce point que maint artiste ne sait plus distinguer la beauté elle-même, si un art autre que le sien lui en apporte l'image. Le peintre ne comprend rien à la musique, le musicien ânonne quelque plate banalité devant la Victoire de Samothrace. A plus forte raison sont-ils rares ceux qui s'intéressent

Hosted by Google

à la science et à la philosophie. De là les préjugés. La foule leur donne naissance et les garde d'abord en elle; mais bientôt elle les propage, finit par les imposer. Des âmes hautement cultivées les subissent parfois sans le savoir; et le plus tenace de tous — le dédain pour la critique — s'implante peu à peu dans les cerveaux les mieux faits pour comprendre. M. Mallarmé, l'esprit le plus noble, le penseur le plus pénétrant que j'aie rencontré jamais, M. Mallarmé lui-même n'en subit-il pas un jour la contagion, lorsqu'il nous donna cette définition, maintenant célèbre, du critique : « Un monsieur qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. » Il paraîtrait assurément fort injuste de traiter ainsi le lecteur qui fait à un ami la confidence de ses mépris et de ses admirations. Et pourtant, n'est-ce pas une seule et même chose? Mais j'entends bien qu'ici M. Mallarmé ne voulait point parler de tous les genres de critique; et s'il ne s'agit que de certains juges grassement appointés pour distribuer des prix de littérature et d'art dans la plupart des journaux quotidiens, on ne peut vraiment que sourire et acquiescer (1).

Mais il y a mieux. Un homme de lettres parisien, à qui je demandais son avis, s'écria « que les critiques sont dans les arts ce que les parasites sont dans la société; que leur besogne est la chose au monde la plus vaine, et aussi inutile pour l'humanité que le fait de détacher des coupons de rente... » C'était énergique. Était-ce vrai?

L'injure de parasitisme est aisément accordée aujourd'hui, et il ne faudrait pas pousser bien loin tel économiste amateur pour lui faire rendre un verdict pareil contre tous les travailleurs intellectuels, épris de science ou de beauté pure, qui ne recherchent rien d'immédiatement pratique. Conduites jusque-là, des objections de cette sorte sont dangereuses pour ceux qui les formulent, rien de plus. Il est aisé de démontrer que le

(1) D'ailleurs, il ne faut chercher ici, sans doute, qu'une demi-plaisanterie comme il en naît dans la conversation, et il ne faudrait pas feuilleter beaucoup l'œuvre du poète pour y découvrir une phrase corrigeant celle-ci. M. Mallarmé, qui a écrit lui-même quelques rares et précieux morceaux sur Villiers, Banville, Rimbaud, Tennyson, a prouvé par l'exemple son estime pour les formes élevées de la critique.

Hosted by Google

critique, dont le travail s'édifie sur des œuvres d'art déjà réalisées, est un parasite, en effet, — tout juste comme l'historien et le philosophe qui comparent des faits existants, ou comme l'ouvrier boulanger qui n'a pas moulu lui-même la farine, ni fait pousser le blé.

Mais est-il vrai que le travail du critique soit la chose vaine que l'on dit? Certes non, car une parole sincère et bien dite, sur un sujet qui tient aux plus secrètes racines de l'âme, comme la beauté, ne peut être absolument stérile. Qu'on la trouve parfois nuisible, soit; mais inutile, elle ne le sera jamais.

Je viens de montrer pour quelle raison il n'y a pas entre les artistes et la plupart des commentateurs ce contact incessant des idées qui les ferait se mieux comprendre et, peut-être, œuvrer avec plus de fruit. Par la faute des artistes et des savants eux-mêmes, c'est précisément l'une des formes les plus élevées de la critique — celle qui touche à la sociologie et à la philosophie — qui demeure la plus étrangère aux intéressés. D'autres méthodes de juger rencontrent, je crois, une faveur plus décidée et la méritent moins.

Il n'y a guère de genre littéraire qu'on puisse borner strictement, et la critique moins que tout autre; il n'existe pas de « critique en général », mais diverses manières de critiquer. Examinons donc ce par quoi elles diffèrent les unes d'avec les autres, ce en quoi elles consistent. Nous tâcherons ensuite d'indiquer ce que l'étude vraiment synthétique des œuvres d'art pourrait devenir en des travaux où la beauté en tant que but, la science comme moyens, concourraient d'un effort unanime.

***

Afin de mettre un peu de clarté dans un sujet qui en a besoin, il est nécessaire d'avoir ici un plan bien tracé.

Les genres divers auxquels s'exerce d'habitude le jugement, lorsqu'il s'applique à l'art, me paraissent se diviser en deux groupes principaux : selon que la méthode a pour base réelle la personnalité du critique, ou l'étude dégagée et impersonnelle des caractères de l'œuvre et des circonstances qui ont influé sur son auteur. Critique subjective et critique objective, cela

Hosted by Google

est plus bref; mais il y a des personnes qui ne comprennent pas, me dit-on, ces mots-là.

Dans le premier groupe, il est facile de distinguer :

1° La critique, impartiale d'intentions, fondée sur le goût;

2° La critique passionnée, qui s'appuie parfois sur l'évangile d'une école d'art.

Le deuxième groupe, qui à bien des points de vue se rattache aux investigations scientifiques, pourrait comprendre :

3° La critique psychologique;

4° Celle qui cherche ses assises dans l'histoire;

5° Celle qui trouve dans la science son point de départ, et y revient aboutir, l'art étant rattaché ordinairement à la sociologie.

Un sixième genre ne s'occupe que de philologie, de mythes, de folklore, etc. Si intéressant soit-il, il n'a pas sa place dans une étude comme celle-ci; lorsqu'il s'isole des autres, il recherche la science indépendamment de l'art, et ne s'attache d'ailleurs qu'à des œuvres anciennes ([1]).

II. — La critique personnelle.

Nous allons donc tenter l'analyse des deux premières méthodes. Celle qui se base sur le goût exigera surtout une étude assez longue. Presque tous les juges quotidiens ou mensuels, des journaux ou des revues, la suivent fidèlement; les

([1]) On pourrait être tenté de consacrer une septième subdivision à la critique des *procédés* examinés en eux-mêmes, syntaxe, règles de prosodie, « faire » du peintre ou du sculpteur, moyens d'orchestre, etc. Mais les travaux de cette sorte ne forment souvent qu'un chapitre d'une critique de l'un des autres genres, où ils offrent grand intérêt comme analyse des moyens directs de l'expression. Lorsqu'ils veulent s'en séparer, leur défaut ordinaire est de se préoccuper des moyens avec exclusivisme au détriment du but esthétique cherché. Certains sont des plus curieux : le code des vers français, de M. Sully-Prud'homme, a une valeur historique toute particulière. D'autres, comme les études rythmiques de M. Becq de Fouquières, sont de la science littéraire des plus estimables, mais ne ressortissent guère à la beauté. Il faut noter avec soin, en revanche, le petit *Traité* de Théodore de Banville et le livre si sérieux et si probe de M. de Souza sur le *Rythme poétique*. Ici, l'examen le plus strict des moyens littéraires n'empêche pas d'entrevoir ce qu'ils ont la mission de traduire, et lorsqu'on nous parle de syllabes mesurées, une question plus haute demeure sous-entendue.

Hosted by Google

plus brillants champions de la critique ont pris ses couleurs sans songer qu'ils les partagent avec les tenants les plus ternes du tournoi littéraire; M. Anatole France et M. Jules Lemaître ne paraissent pas avoir d'autre guide, non plus que M. Fouquier ou M. Sarcey. Récemment, le jeune et élégant aristarque de la *Revue encyclopédique*, M. Charles Maurras, a voulu même en établir longuement la logique; toute une théorie s'est ainsi montrée, et cet incident nous fournira l'occasion de discuter la raison d'être d'un genre si largement représenté.

Cette méthode est la plus ancienne, peut-être parce qu'elle est la plus aisée, et qu'elle peut remplacer par les délicatesses du tact la vigueur du raisonnement. Au temps du Grand Roi, elle florissait dans les conciliabules de l'hôtel de Rambouillet, et dans les vers de Boileau Despréaux, où elle se confondit avec la critique passionnée. Elle s'épanouit dans Voltaire et le *Temple du goût*, dans Diderot aussi (malgré quelques tendances nouvelles), et La Harpe ne chercha point d'autre justification que le goût, lorsqu'il leva si haut la férule sur les lettres françaises. Qu'est-ce donc que ce goût, et contient-il quelque chose d'assez solide pour y établir, comme on le dit, les assises d'un jugement équitable?

Faut-il déclarer belle l'œuvre d'art que le critique aimera le mieux, pour laquelle il se sentira le *goût* le plus décidé? Mais ici, tout de suite, on est arrêté. « Point du tout, dira mon voisin; cette œuvre est détestable. — Hé, monsieur, répondra l'autre, si vous la déclarez telle, c'est que vous n'avez pas de goût! — Ah! pardon, notre goût n'est pas le même; mais qui nous prouvera que le vôtre, ou le mien, est le seul véritable? »

Rien de plus malaisé à définir. Tel critique et moi, par exemple, nous admirons d'une religion égale M. Anatole France. Pourquoi? Parce que vous avez du goût, me dira-t-il. Mais j'admire aussi M. de Hérédia, qu'il n'aime guère, encore qu'il se trouve, à de certains points de vue, plus proche de ses idées que des miennes. « C'est qu'ici vous avez mauvais goût, répondra le critique; ce qui fait notre désaccord devant les œuvres de cette sorte, c'est une défaillance de votre goût. »

Hosted by Google

Et moi : « Nullement ; c'est votre sens incomplet de la beauté, qui ne vous permet point de comprendre la poésie. » Et nous aurons dit tous deux, en somme, la même chose, et en vérité cela n'aura aucun sens ; car nous ne pourrions prouver sans d'autres références lequel de nous a le goût le plus sûr et le sentiment le plus délicat des choses belles.

Mais on s'aperçoit déjà que le *goût* ne se doit plus prendre ici au sens tout à fait subjectif de « ce qu'on aime ou n'aime point ». Une œuvre de bon goût, cela est décidé, est *celle qu'apprécient les gens de goût.* Sommes-nous donc plus avancés? Ces gens de *goût* sont des personnes aux sens exercés et fins, assurément ; mais n'ont-elles pas de préjugés? Elles-mêmes ne varient-elles point, et le *goût* avec elles? N'oublions pas qu'il fut de bon goût de siffler Victor Hugo et d'applaudir Casimir Delavigne et les sous-Delavigne ; les gens de *goût* ont conspué Delacroix, Manet, vingt autres peintres, et il n'y a pas longtemps ils raillaient encore Puvis de Chavannes qu'ils saluent aujourd'hui ; tous les gens de *goût* ont fait tapage lorsqu'on joua *Tannhaüser* et ils se hérissaient, à Weimar, à la première de *Lohengrin*... On pourrait multiplier indéfiniment ces exemples et montrer par Beethoven et Schumann, par Paul Verlaine, par Millet et vingt autres, que le goût des gens de goût est la chose au monde la moins stable. Et, puisque nous cherchons à la manière socratique une définition vraiment opportune, il nous faudra donc provisoirement admettre que *le goût est la codification de la mode* dans le domaine esthétique. Ce goût souverain jugera également de la beauté d'une œuvre d'art, et de la beauté d'une coupe nouvelle du pantalon ou de la cravate. Cela est parfait, mais il est fort à craindre que la mode change bientôt, et que cette œuvre de bon ton soit oubliée dans quelques lustres, avec la culotte ou la cravate qui furent de bon ton, pareillement.

« Mais, se hâte-t-on de répondre, vous ne parlez ici que du goût mondain ; malgré les apparences, il n'est pas le *bon goût,* il n'est que le *faux bon goût.* Il est vrai que tous les critiques de goût — j'entends de GOUT, authentiquement — ont raillé bassement, au nom du bon goût, tout ce que notre *bon goût* nous fait admirer le plus. Cela tient, monsieur, à ce que les

Hosted by Google

gens de *goût* tiennent ce *goût* des traditions léguées par les gens de *goût;* il est donc naturel qu'ils s'étonnent des nouveautés, qu'ils hésitent même longtemps à admettre la beauté qu'on leur présente sous des formes insolites. On ne pénètre point dans un salon où fréquentent des personnes bien élevées, sans y être connu, ou introduit par d'autres personnes bien élevées qui vous connaissent. »

Cette fois, il y a ici un air de vérité. Les gens de goût forment donc une sorte de sénat qui n'enregistre pas sans discussion les lois votées par une chambre des députés un peu folle; et l'on sait que la chambre des députés, dans la république des lettres, fut toujours assez tumultueuse, parfois même révolutionnaire. Il convient donc de féliciter M. Gaston Deschamps, qui veille à la sûreté de l'État, le protège contre les pires excès et — qui sait? — le sauve peut-être hebdomadairement. Mais il n'est pas prouvé que le sénat soit un rouage indispensable dans la politique, car il peut empêcher les bonnes lois aussi bien que les mauvaises, et l'exemple de l'Angleterre n'est pas bien loin de nous; — et il est encore moins certain qu'une entrave de cette sorte soit un appareil nécessaire dans les arts. Quoi qu'il en soit, son rôle serait d'exiger un stage de toute idée nouvelle; en vertu de sa fonction même, ce cénacle des gens de goût serait hostile aux changements ininterrompus qui viennent animer les brillantes régions esthétiques. Mais on ne le voit pas assez : pareil au corps humain qui, par la nourriture qu'il absorbe, se transforme sans cesse de la naissance jusqu'à la mort, ces grands corps vivants de la race intellectuelle exigent des aliments variés et se transforment aussi en se développant. Certains mets que le *goût* trouve amers sont parfois les plus véritablement salutaires... Et j'imagine un port où viennent d'aborder des navires revenant d'une terre nouvelle. L'explorateur des mers inconnues raconte des choses qui émerveillent. « Je vous apporte des idées surprenantes sur les contrées de là-bas; ce que je vous dirai a de quoi faire rêver les hommes pendant mille ans. J'ai vu ce qu'on n'avait jamais vu, des êtres que l'on ne soupçonne point, et des paysages où la lumière semble tenir les eaux suspendues. Mes vaisseaux

Hosted by Google

regorgent d'objets étranges, de tissus bigarrés, d'oiseaux semblables à des joailleries ailées; ils contiennent entassés les trésors d'Ophir et de Golconde, et je ramène des femmes aux yeux singuliers, dont le visage m'éblouit d'une renaissante surprise. » La foule attend, prête à applaudir. Mais alors interviennent les anciens de la ville, qui sont des gens de *goût* : « Fort bien, mon ami, diront-ils. Mais qu'est-ce que c'est que ces pays d'où vous venez? Jamais on n'en a entendu rien dire, et cela est grave, très grave. Il est vrai qu'on ne parle pas en ce moment de fièvres pernicieuses; mais on ne sait pas ce que valent vos trésors, et puis ces femmes aux regards singuliers sont peut-être venues pour notre perversion. Nous allons donc examiner entre nous ce qu'il faut penser de tout cela, et vous resterez d'abord, s'il vous plaît, pendant trois mois en quarantaine. »

Ces anciens de la ville étaient des gens bien circonspects, et même un peu timides. Au moins pouvaient-ils invoquer un motif pour leur hésitation : la santé publique qu'il importe de sauvegarder. J'imagine que les critiques du goût, en leur sénat imposant, invoquent des raisons pareilles et prétendent aussi préserver les lettres d'une redoutable maladie. Mais au nom de quoi mobiliseront-ils leurs gendarmes? Au nom du goût; et pour préserver de quoi? Du mauvais goût. Le goût se trouve donc être à la fois l'argument qu'on produit et le but qu'on poursuit. Et en lui-même, qu'est-il? Il faut chercher.

Mais récapitulons :

Nous avons vu jusqu'ici que le goût ne doit pas se réduire à la simple formule : j'aime ceci, je n'aime pas cela; qu'il convient, d'après ses champions, de ne pas y voir un produit direct de la mode, malgré qu'il nous semble; enfin qu'il exerce sur les arts une sorte d'action modératrice, — utile peut-être, et peut-être néfaste. En acceptant tout cela, nous faisons sans doute la partie trop belle à notre hypothétique contradicteur. Il me paraît certain que la proposition : « cette chose est belle parce qu'elle est de bon goût » est identique à celle-ci : « telle chose est belle parce qu'elle correspond au *goût* des personnes dont j'approuve le jugement (c'est-à-dire

Hosted by Google

qui pensent comme moi) et qui partagent elles-mêmes les *goûts* traditionnels des gens de *goût* », — et signifie tout simplement : Telle chose me paraît belle parce qu'elle est conforme à mon *goût* Quoi qu'il en soit, il demeure évident qu'à parler ainsi du *goût* en répétant, fût-ce trente fois, ses quatre lettres fatidiques, on nous a avertis de ce qu'il n'est pas sans nous apprendre en somme ce qu'il est. Ce goût des gens de goût doit bien être enfin le goût de quelque chose !

M. Charles Maurras se charge de nous éclairer, mais avec une logique plus élégante peut-être que propre à convaincre (1).

Bien qu'il appartienne moins à la critique impartiale qu'à la critique passionnée et d'école, il doit avoir place à cette page ; car son école est précisément celle du goût, et lui-même a tenté d'en définir la méthode. Le talent de M. Maurras vaut assurément qu'on s'inquiète de ce qu'il exprime ; ici, il doit nous arrêter surtout parce qu'il a essayé de fonder logiquement la théorie du goût arbitral. Nous allons voir avec quelle peine il parvient à définir le goût, pour n'arriver en somme qu'à le désigner par des qualités négatives.

Il y a, dit-il, deux sortes de bons critiques. Le critique excellent « ne suit d'autre maître que son plaisir. Ce qui lui plaît, il le choisit sans hésitation... Tel est le vrai critique : il a bon goût. »

Et le bon goût ? « C'est le goût de l'homme parfait. »

Nous voilà bien avancés, et nous ne le serons pas davantage lorsque nous aurons appris qu'en l'homme parfait un ordre rigoureux régit les rapports du physique et de l'intellect ; — *mens sana in corpore sano*, on peut être avec cela musicien détestable et ne rien comprendre à la peinture. Mais tout juge n'est pas semblable à cet homme parfait et nous voici au deuxième critique loué par M. Maurras, — celui qui, n'étant point doué naturellement de ce bon goût, y participe « par l'étude exercée et l'imitation judicieuse et soutenue d'un parfait modèle ». Soit ; imitons, puisqu'on nous y convie ; mais il reste à demander quels sont les caractères du *parfait modèle*, — car,

(1) *Revue encyclopédique*, n° 173.

Hosted by Google

les hommes parfaits étant rares à présent, nous ne savons pas encore très bien ce qu'on entend par le « bon goût ». Eh bien, il faut qu'en l'œuvre parfaite la pensée demeure directrice, que la forme ait de la simplicité, que l'accessoire se subordonne au principal... Tout le monde sera d'accord. Mais il faut aussi ne point mêler les genres. — Ah? et pourquoi? qu'est-ce qu'un genre? Qui donc a créé les genres? et de quelles pauvres raisons les pourrait-on défendre, puisqu'il faudrait d'abord anéantir Shakespeare, Gœthe, Wagner! — Il vaut mieux, enfin, selon le même critique, éviter le coloris et les grâces musicales du langage, afin d'exprimer sa pensée par les moyens les plus directs.

Le goût n'est pas encore strictement défini : mais contentons-nous de ce qu'on nous donne. Voilà donc une question tranchée : le bon goût est le goût classique le plus étroit, le plus absolument adéquat à l'idéal d'un régent de collège. On pourrait répondre, il est vrai; affirmer que le goût, s'il existe, est le sentiment divin de l'harmonie et que c'est dans les accords les plus riches que l'harmonie se révèle avec le plus de force; remarquer qu'Eschyle, en somme, créa son genre et Pindare le sien ; que le dédain de la musique et de la couleur, lorsqu'il s'agit d'expression et non de virtuosité vaine, conduit à nier les plus belles pages lyriques, et rend aveugle à la luxuriante poésie par où l'homme a connu la joie de grandir à travers les formes, et de restituer sous de visibles et vivantes apparences, la magnificence intérieure du songe. On pourrait ajouter enfin qu'une pareille école de critique a fourni assez de preuves de sa myopie lorsqu'elle se montre incapable de voir et de comprendre presque toute la production littéraire d'un siècle, — le nôtre, — le plus brillant peut-être de notre histoire; mais on jugera peut-être qu'il vaut mieux ne rien dire lorsque M. Maurras, inspiré par cette même école, nous déclare que du romantisme tout entier, « il reste vingt noms d'auteurs et pas un livre. »

M. Maurras ne représente pas toute la critique fondée sur le goût et il serait injuste d'étendre à ses confrères la responsabilité de quelques paroles hardies. Pourtant, ils ont tous en

Hosted by Google

commun avec lui une même chose : la méthode du goût, et l'on voit où elle peut mener si l'on s'y conforme strictement. Il faut faire, il est vrai, la part de la passion individuelle. M. Maurras n'a cherché qu'à établir logiquement cette méthode; mais après avoir sacrifié le sentiment à l'intellect pour déduire sa théorie, on le voit oublier la froide impartialité qui doit présider aux délibérations mentales, dans ce que nous appelons un jugement. Pour défendre ces théories et la suprématie de l'intellect, qu'elles proclament, il s'insurge d'un bel élan sentimental qui remet l'intellect au second plan : M. Maurras ne peut être équitable envers ce qu'il n'aime point, et je pense qu'il l'affirmerait lui-même avec une certaine hauteur, malgré nos sourires. Mais il y a une jolie vaillance dans cette attitude, en dépit de la contradiction qu'elle implique, il y a une certaine grâce un peu raide mais dédaigneuse et qui captive, et l'indice d'une personnalité. On veut applaudir à celle-ci, même néfaste, et c'est peut-être lorsqu'il a le plus nettement tort à nos yeux, que M. Maurras nous paraît le plus brillant et le plus agréable. Cette fois, il faut lui savoir gré doublement, car son raisonnement avait de l'élégance, et il nous fournit le meilleur des arguments contre la critique fondée sur le *goût*. Ainsi donc, ce goût, dont nous avons tant cherché la définition, ne serait que ce petit code de restrictions qu'on nous apprit au collège ; il aurait le rôle d'une bonne d'enfants chargée d'empêcher qu'un héritier des dieux quitte les trottoirs unis d'un « genre » littéraire, — il devrait réprimer toute audace, annihiler le surprenant effort de l'homme qui veut renouveler sa vigueur et se plonger non point dans l'étang parcimonieusement mesuré par les menus géomètres de l'esthétique, mais dans les eaux tumultueuses et profondes de la renaissante beauté !

Et pourtant M. Maurras a raison ; c'est à cela que doit aboutir la critique dirigée par le goût, si elle se veut logique. Il serait même aisé de montrer que le goût, étant traditionnel, est devenu par la force des choses une règle *restrictive*, et restrictive seulement, et qu'il doit commander une série de qualités *négatives*, parce qu'il dut éliminer successivement,

Hosted by Google

pour rester fidèle au passé, toute chose nouvelle, contraire en quelque point à la tradition, et partant monstrueuse pour des yeux prévenus. A mesure que s'éloignait ce passé, la perspective d'une route déjà longue et toute droite en paraissait plus imposante; mais elle était aussi plus inflexible, et le point de départ semblait de plus en plus étroitement circonscrit. Il y a là des habitudes de l'œil; il y en a aussi de l'esprit, que je juge toutes pareilles. M. Maurras ne décide-t-il pas que chez ces Grecs eux-mêmes, dont il nous propose le goût, il y eut maintes œuvres d'art que son goût, à lui, déclare détestables?

La plupart des critiques de *goût* ne sont pas sévères à ce point. Les plus classiques d'entre eux, MM. Faguet, Deschamps, Brunetière, hésiteraient à adopter un programme si étroit qu'il faut, pour s'y conformer, répudier tous les hommes de génie étrangers à la France, et, en France même, les poètes les plus éblouissants. Il y a, paraît-il, de certaines différences fondamentales entre les races; avec ses sœurs méridionales, la nôtre, où l'on s'obstine à voir les éléments latins, en oubliant toute la masse germanique, conserve la *primauté* qu'elle tient de Rome et de la Grèce. On pourrait ici discuter plus de vingt ans. Certes, un Européen nous paraît supérieur à un nègre. Mais les Anglais sont-ils inférieurs aux Français quant au sentiment de la beauté? Leurs peintres et leurs poètes en peuvent au moins faire douter. Et l'Allemand ne surpasse-t-il pas de beaucoup, à ce point de vue, les Espagnols et les Grecs modernes? Ah! certes, la Grèce fut belle; nous l'aimons tous d'une passion impérissable, et tous nous avons eu peut-être la sensation momentanée qu'on peut cesser de lire après Eschyle, après Pindare, après Platon. Mais c'est là l'idée d'un instant, et nous n'avons pu oublier ni Gœthe, ni Shakespeare! Nous ne pouvons oublier non plus la vanité de refaire le passé, et que, pour six admirables tragédies de Racine (lequel ne fut point semblable aux Grecs, mais aux Français *de son époque*), cette méthode a créé cent pièces abominables, depuis Voltaire jusqu'à Ponsard. On l'a prouvé maintes fois, un art périt par l'anémie s'il ne trouve, au dehors, des aliments, — et il serait funeste, insensé, ridicule,

Hosted by Google

de vouloir repousser les images grandioses ou singulières que nous ont apportées les arts des peuples voisins.

C'est pourtant à cela que se réduit, en tant que principes, la critique actuelle qui suit la méthode du goût. Dédain ou frayeur de l'étranger, — choses, à mon avis, un peu sottes, — et le culte, qu'on ne peut assez louer, de l'antiquité gréco-latine. L'imitation des anciens, à quoi nous invitent la plupart des professeurs de rhétoriques, ne peut être qu'une stérile et vaine besogne, si l'on ne « sent » pas à la manière classique. En adoptant même pour un instant leur idéal, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il vaut mieux, cent fois, créer une œuvre hétérodoxe mais originale, que des défauts, même énormes, n'empêcheront pas à priori d'être puissante, — plutôt que d'élaborer avec peine, contre son propre vœu, une froide et morne imitation, qui serait une œuvre classique ratée. Plus on aime la sculpture divine de Phidias, aux lignes toujours jeunes et chantantes, plus on déteste le décalque pitoyable qu'en font produire les académies... N'oublions pas que le mot *poncif* désigne un procédé de reproduction. Cela donne à réfléchir. — Et pouvons-nous, de parti pris, supprimer les notions que nous avons acquises depuis les anciens? Cela est inadmissible. Nous ne sommes pas absolument semblables à eux; nous forcer à œuvrer selon leur canon est aussi ridicule que de donner au général Saussier ou à M. Brassine le casque, la cuirasse et les cnémides d'Agamemnon. Peut-être, à force d'imitation, arriverait-on à penser et à sentir comme ils ont pensé et senti; certains philologues classiques, au cœur désormais corinthien ou spartiate, permettraient de l'espérer. Le beau triomphe! L'homme retrancherait ainsi toute une partie de sa personnalité déjà si chétive! Mais, ce qui est aussi grave, il n'écrirait plus selon lui-même : son œuvre n'aurait plus cette sincérité foncière par quoi une âme communie avec les autres; son style n'apporterait plus son reflet véridique; ses phrases elles-mêmes deviendraient faibles et infidèles comme celles qui nous arrivent, portées de bouche en bouche, et peu à peu détournées de leur sens, — et l'on n'y sentirait pas cette mystérieuse chaleur qui fait deviner, sous

Hosted by Google

le mouvement des lèvres, le frémissement secret d'une parole nouvelle.

Je pourrais trouver d'autres arguments ; il n'en manque pas, et qui ne m'appartiennent point. Mais cette idée de l'imitation paraît si surannée, que l'on s'étonne d'avoir encore à la combattre, et qu'on y renonce bientôt. Il y a plus : ces anciens, dont le *goût* nous engage à suivre les exemples (avec raison, d'ailleurs, pourvu que ce soit d'un peu loin, et que cela ne nous aveugle pas sur le reste), ces anciens ne furent pas eux-mêmes toujours d'accord entre eux. Les Latins étaient des barbares pour les Hellènes, et les Alexandrins se montraient, je crois, aussi ébahis devant une ode d'Horace à la mode grecque, que le serait Horace lui-même s'il pouvait voir les vers récents qu'on veut nous faire à la manière latine. Le goût, qui change souvent à notre époque, — j'avais cru le confondre, d'abord, avec la mode, — varia aussi en Grèce. L'école de Praxitèle n'est plus celle de Phidias, — et qu'aurait dit Phidias devant les statues d'Olympie, ou devant le saisissant Marsyas que l'on admire au Louvre? Je ne sais si, au temps de Pindare, quelqu'un ne s'est trouvé pour lui reprocher un excès d'éclat, tout à fait barbare, que n'avait pas eu Simonide; ou si l'on n'a trouvé dans Lycophron une obscurité dénonciatrice des « brumes du Nord » ou des « brouillards d'outre-Rhin », et bien différente de la simplicité lumineuse de qui vous voudrez. Il est vrai qu'au temps de Pindare, et à celui de Lycophron, le bon goût n'était peut-être pas inventé comme il l'est, vive Dieu! pour les péchés de Leconte de Lisle et de M. Mallarmé... Mais je me trompe ici. Le *goût* était déjà connu, et je ne puis récuser le témoignage d'Aristophane, qui s'en fit à peu près le porte-paroles. Quel fut donc le rôle de ce critique si sûr, du parfait « homme de goût » de la plus belle époque d'Athènes? On le sait, bien qu'il connût lui-même la beauté, il insulta grossièrement l'art sublime d'Eschyle, — Eschyle, le plus admirable poète dramatique que la Grèce ait fait naître, et qu'il salit de ses railleries parmi les coassements du chœur des *Grenouilles!* Mais ce n'était pas assez et il lui fallut aussi (dans *l'Assemblée des femmes*) ameuter bassement

Hosted by Google

contre les tragédies d'Euripide les instincts envieux du peuple, toujours prompt, là-bas comme ici, à dénigrer ce qu'il admirait la veille. Tant il est vrai que le *goût* a de peine à comprendre la passion et à s'élever jusqu'au lyrisme. Et pourtant, par un juste retour, à l'époque où le *goût* fut le plus délicat et le plus sévère en France, Racine, l'homme au goût le plus impeccable de cette époque même, trouva dans son culte pour Euripide l'occasion de ses chefs-d'œuvre; pour écrire la plus belle scène de *Phèdre*, il se borna à traduire *Hippolyte*.

On le voit, à moins d'adopter la règle étroite et paralysante de M. Maurras, et de n'admettre que la froide, la vide et un peu niaise pauvreté que les pions, au collège, appelaient correction, on ne peut trouver une solide assise à ce goût tant vanté qui est le dernier argument de la plupart des critiques. Chercher la définition du *goût* dans la tradition est tout à fait illusoire, puisque cette tradition elle-même n'a point cette unité et cette stabilité que l'on peut exiger comme la base d'un jugement. Le goût n'existe pas d'une manière objective. Il n'y a que des goûts particuliers. Il faudra donc bien que les critiques de ce groupe, s'ils veulent dépasser l'idéal de Vaugelas, reconnaissent qu'ils ne s'appuient sur rien de précis lorsqu'ils s'appuient sur le *Goût*.

Voudraient-ils donc affirmer que ce *goût* est le leur propre, et qu'ils décrètent selon qu'ils aiment ou n'aiment pas, simplement? Mais j'en atteste M. Maurras lui-même, cela n'est permis qu'à l'homme parfait... En vérité, leur modestie bien connue a de quoi s'arrêter ici pour réfléchir.

***

A ce genre se rattache celui de la critique passionnée. De l'un à l'autre, il y a même souvent confusion, et tel qui s'appuie sur le goût n'a pas la haute impartialité qu'on suppose. C'est alors un exercice bientôt distinct de la critique, laquelle se propose toujours le triomphe de la vérité plutôt qu'un succès personnel. C'est la bataille littéraire ou artistique, celle qui étouffe agréablement la sincérité sous un bon mot, attaque l'homme à travers l'œuvre, énerve parfois les plus nobles efforts vers la

Hosted by Google

création, et tâche de savamment blesser la célébrité d'hier, ou d'étrangler avec d'élégantes vilenies le victorieux de demain. Ce genre de littérature est certes des plus intéressants; mais il ne peut nous occuper aujourd'hui.

Il existe pourtant, dans les articles de M. Zola sur Barbey d'Aurevilly, par exemple, et de Barbey d'Aurevilly sur quelques-uns, une critique passionnée qui est de la vraie critique, car on y sent, au-dessus du combat négligeable, la recherche sincère de la beauté. Mais il est facile d'y reconnaître une forme plus exaltée de la critique fondée sur le goût, et le même axiome s'y applique : tant vaut l'homme, tant le jugement. Ou bien les décisions s'appuient sur un corps de doctrines bien établi, — parfois sur les vagues espérances mentales d'une génération, bientôt coagulées en un tout qui prend forme et couleur, — et c'est alors de la *critique d'école*. Tel est le cas pour la plupart des études de M. Zola, ouvrages avancés du naturalisme, ou pour les articles de M. Maurras lui-même, à qui l'on ne peut refuser une logique parfaitement ordonnée : le goût, ainsi codifié, devient un système, et c'est pour ce motif qu'on lui a donné tant de place dans ces pages. Parmi les divers principes conducteurs qui servent fréquemment de règle unique, ou presque unique, quelques-uns ne sont pas en relation directe avec la beauté : tels sont le parti pris religieux et le parti pris social; ils empêchent à merveille la sérénité du jugement, la clarté d'un regard vraiment philosophique, que rien ne doit détacher de son objet; ou plutôt l'objet se trouve ici transposé, le point principal devient l'orthodoxie du livre, la portée sociale du tableau, et quoi qu'on en ait, les jugements accessoires sur la valeur esthétique se subordonnent à une pensée étrangère. Les travaux orientés en ce sens donneront lieu fréquemment à de belles pages, éloquentes, ingénieuses, et qui séduisent. On y verra d'agréables exercices de logique ou des œuvres d'imagination curieusement développées, mais non point des critiques, au point de vue où nous nous sommes placés.

D'autre part, le principe conducteur peut être lui-même du domaine de l'esthétique; telles sont la doctrine parnassienne,

Hosted by Google

par exemple, et la doctrine du goût souverain. Rien alors de plus captivant, et rien qui touche plus directement à la beauté. Mais tant vaudra le principe, tant vaudra souvent la critique; il faudra vérifier la théorie elle-même avant de se confier à qui juge d'après elle. Et remarquons-le, cette fois encore nous retombons, en somme, dans l'ancien errement: car la doctrine choisie par le critique correspond à son goût et n'est autre que ce goût arrangé et justifié avec méthode; décréter que ceci est beau parce qu'il est conforme à des principes aimés, cela veut dire à peu près : ceci est beau parce que je l'aime. Mais il y a déjà un progrès énorme. Le goût s'est ici objectivé, il s'est prêté au raisonnement, à la généralisation, il a pris des forces nouvelles en vivant par lui-même et en se confrontant à des doctrines contraires. Systématisé ainsi, il est au goût uni ce qu'une parole d'homme est à un mot d'enfant. Une critique de cette sorte peut être vraiment supérieure si — mais la condition est malaisée à remplir — si la théorie qui la supporte est elle-même assez haute et assez large pour servir de base plausible à tout ce que le génie humain a créé d'harmonieux et de pathétique. Elle sera plus élevée que nulle autre si elle repose inébranlablement sur une esthétique qu'elle démontre, et n'aura plus alors qu'un défaut apparent : celui d'être passionnée.

***

Mais achevons l'analyse de la critique du genre personnel. Le nom même que je lui attribue ici la désigne comme malaisément impartiale, malgré l'instinct de l'équité que l'on suppose chez des hommes qui ont pour profession de juger les autres. Quel que soit le talent, souvent admirable, des écrivains qui l'ont mise chez nous à un si grand point de réputation, il y a beaucoup de chances pour qu'un sévère examen la trouve, en outre, superflue; on ne peut manquer d'être frappé de cette remarque si juste et si neuve à la fois de M. de Souza (1) : « Qu'au point de vue de la critique personnelle, ce sont *les œuvres elles-mêmes* qui, par le seul fait de leurs exis-

(1) *Mercure* de France, janvier.

Hosted by Google

tences contradictoires, forment la critique les unes des autres, et que cela suffit. » Et ajoutons que, si elles se critiquent et s'équilibrent ainsi mutuellement, le goût, symbole de la beauté déjà créée, peut être considéré comme le produit de leur synthèse. Car il existe, ce goût que nous cherchions tout à l'heure vainement. Mais il n'est point la pauvre négation qu'on voudrait nous faire croire, et il n'est pas non plus l'étalon fixe qu'on nous propose. Son objet est la beauté, et c'est la beauté qui le crée; il en naît et retourne vers elle. Mais ce n'est point la beauté desséchée sous les étiquettes des laboratoires, qui le forme; c'est la luxuriante et véhémente beauté, sans cesse renouvelée, jeune à jamais par son renaissant visage dont le vent de la vie arrange et dérange de mille manières la chevelure. Et comme elle, le goût s'élargit et se développe. Le type de l'idéale beauté platonicienne n'existe point, nous le savons, mais si les images ne sont pas la déformation d'un type primordial parfait, ne peut-on concevoir qu'elles tendent à *former* peu à peu leur type, à atteindre au loin des temps, à leur type non encore réalisé? *Toutes choses sont en marche vers la perfection de leurs destins* (1); le but n'est plus derrière nous; mais nous pouvons le deviner déjà, en face de nos yeux qui le cherchent. De jour en jour, la beauté se crée, par la vie, par les œuvres, irrésistiblement, et l'on croirait parfois sentir déjà plus proche l'instant infiniment lointain où les hommes la verront face à face. Mais c'est précisément par les compositions les plus différentes, par les inventions les plus originales que nous en pouvons préciser la vision. La beauté souveraine se forme peu à peu de l'universelle synthèse des formes inégalement belles, corrigées par *l'harmonie* qui est l'élément commun de chacune d'elles, et le signe vivant de la beauté. Oui, certes, le goût existe; mais loin d'être en soi restrictif et amoindrissant, comme on nous le montre, il est tout ouvert à

(1) Ce mot pris ici dans le sens de l'aboutissement au type relatif; il ne s'agit pas de fatalisme. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que J. Delbœuf (*la matière brute*) a démontré que toutes choses tendent à la simplicité, et que dans l'ordre chimique, par exemple, *les combinaisons multiples* rapprochent de la simplicité finale.

Hosted by Google

la vie, et il est lui-même vivant, car il est *l'intelligence de la beauté* partout où elle se trouve, — il est *le sentiment de l'harmonie;* et nullement immobile et glacée, mais mouvante au contraire comme les attractions réciproques des astres, l'harmonie est la logique dans la beauté.

De la Vénus de Milo aux sculptures d'Égine, des anges de Lucas della Robbia aux bustes réalistes de Donatello, de Michel-Ange à Adam Krafft et à la Marseillaise de Rude, se creusent des différences si abruptes que, d'aller brusquement de telle œuvre à telle autre, l'œil éprouve une sorte de heurt pénible. Sans doute, les Éginètes nous sembleraient froids après la Marseillaise, celle-ci déclamatoire auprès du Calvaire de Krafft, et Krafft assurément bien grossier à côté du Saint-Georges de Donatello. Et pourtant chacune de ces formes sculptées fut l'image de la beauté pour de grandes foules d'hommes qui savaient la comprendre; et si nous nous isolons devant quelqu'une d'elles, avec le désir de la pénétrer, nous sentirons aussi peu à peu nous envahir le rêve immortel de l'artiste. Et peut-être penserons-nous alors qu'elles sont toutes unies entre elles par une sorte de lien mystérieux, — qu'elles contiennent toutes un reflet de la radieuse harmonie qui nous demeure encore cachée en sa totale splendeur.

« Dieu seul est Dieu! » s'écrient les étroits monothéistes du goût; et « Mahomet est son prophète! » ajoutent ceux qui bataillent pour les diverses écoles. Sachons répondre en larges panthéistes que Dieu se révèle en toutes choses, et que chaque instant le crée peu à peu devant nous. Il importe seulement d'ouvrir les yeux de l'esprit. Nos sensations de la beauté sont comme dans le mythe de la caverne, dont Platon illustra sa *République*, et que je demande de modifier un peu. Les voûtes de la grotte nous cachent le soleil, bien qu'il la remplisse déjà de clarté; mais les êtres qui passent devant l'entrée projettent sur les parois une ombre qui nous révèle la lumière. Les œuvres d'art sont pareilles à ces formes qui passent devant le soleil : elles varient d'allures et de proportions, mais chacune d'elles suscite une ombre fidèle, et toutes nous certifient la présence de l'astre.

Hosted by Google

Le critique de « goût », qui ne puise et ne peut puiser que dans le passé les éléments de son jugement, me fait penser à un habitant un peu têtu de cette caverne : car il a examiné avec beaucoup de soin les premières ombres, il a établi d'après elles les mesures exactes du soleil, et voici qu'il s'étonne à présent, et se fâche en voyant que les ombres nouvelles ne ressemblent pas aux précédentes; celles-ci étaient petites, minces, aux lignes justes; celles qu'on distingue maintenant sont grandes, robustes, vêtues de plis flottants... C'est donc qu'elles ne révèlent point le soleil! Et jamais on ne pourra faire comprendre à ce dialecticien qu'elles sont éloquentes et véridiques à l'égal des premières, et que la plus haute joie est précisément de les voir changer, de siècle en siècle, de vie en vie, pour qu'elles ajoutent ainsi à nos notions sur la lumière, et qu'elles renouvellent à chaque fois notre admiration pour elle. Certes, il faudra les regarder toutes avec attention, pour discerner, d'après leur silhouette, si le jour règne encore, ou si elles sont produites par quelque falot vulgaire balancé au bras d'un bouvier. Mais le falot lui-même ne donne-t-il pas quelque clarté, si fuligineuse soit-elle, qui nous permette vaguement de distinguer des choses autour de nous? C'est ce que devra rechercher, objectivement, avec les moyens de la science mais avec la beauté comme but, la critique moderne dont nous aurons à examiner le rôle et à indiquer les procédés. Critique évolutionniste ou critique synthétique, — peu importe le nom qu'on voudra lui donner, — elle devra avant tout s'inspirer de l'esprit le plus large et, sans perdre jamais de vue la vérité métaphysique sur laquelle elle s'appuie, accueillir partout où ils se trouvent les éléments épars de l'idéal en devenir. Car la philosophie n'est plus assez jeune pour être encore sectaire; et la honte suprême ne serait-elle pas de n'avoir point deviné le jour, de n'avoir pas *reconnu la lumière*, pour nous qui ne croyons plus, comme Platon, l'avoir derrière nous, mais qui nous sentons peut-être marcher, depuis des siècles, victorieusement vers le soleil!

ALBERT MOCKEL.

Hosted by Google

DÉGÉNERESCENCE INDIVIDUELLE

ET

DEGENERESCENCE COLLECTIVE

IX

LES DÉGÉNÉRESCENCES COLLECTIVES

Et, tout d'abord, que faut-il entendre par dégénérescence collective? La chose peut s'envisager de plusieurs façons; nous en choisirons deux que nous développerons quelque peu, les autres manquant de critérium suffisant ou ne relevant pas du seul critérium que nous admettons en matière de dégénérescence : l'extinction progressive de la souche par l'impuissance de plus en plus renforcée des unités qui la composent.

Car la difficulté du critérium est à l'origine de tous les dissentiments et la cause des malentendus si fréquents en cette matière; il est nécessaire, pour parler raisonnablement de dégénérescence, de ne jamais perdre de vue qu'elle représente un fait essentiellement d'ordre biologique, l'extinction allant à l'encontre d'un autre fait tout aussi exclusivement biologique : la survivance. En dehors de cette manière de concevoir les choses et des degrés de résistance qu'elle implique, il n'existe pas et il ne peut exister de dégénérescence.

En partant de ce principe, la première et la plus simple des formes de la dégénérescence spécifique, c'est celle que traduit la brutalité du nombre. Elle correspond, dans l'évolution collective radicale, nationale, à la dégénérescence que nous avons

Hosted by Google

envisagée tantôt, limitée à la seule descendance d'un individu donné. Quand la souche issue de cet individu voit successivement et progressivement ses membres s'éteindre sous l'action lente et continue des processus dégénérateurs, que le nombre de ses représentants, après avoir atteint un maximum, se réduit successivement, nous disons que cette souche dégénère. Elle descend, en effet, la pente qui va la conduire à l'extinction finale. Les races, les sociétés, les nations ont, comme les souches individuelles, des périodes de multiplication; pendant ces périodes, les groupes isolés dont elles se composent progressent en nombre, en robustesse, en résistance; elles peuvent bien par-ci par-là, elles doivent même, ainsi que nous l'avons établi, présenter des cas partiels et isolés de dégénérescence individuelle; ces cas ne constituent que l'exception, le très petit nombre; les pertes numériques qu'ils infligent à la collectivité, outre qu'elles sont plutôt des débarras, ne comptent pas vis-à-vis de la multiplication totale; la société peut être considérée en évolution progressive tout au moins en ce qui concerne et la proportion de ses membres et le seul facteur d'énergie biologique. Cette société n'a rien à craindre quant à sa survivance; elle est en pleine prospérité générative.

Mais, supposons le phénomène opposé; supposons qu'au lieu de voir le nombre de ses membres s'accroître dans des proportions régulières, la société constate, au contraire, une réduction continue du chiffre de ses unités composantes; imaginons que cette réduction ne soit pas l'expression momentanée de causes passagères, destinées à disparaître dans un délai relativement court; mais que ces causes soient de nature durable, inhérentes à ce qu'il a d'essentiel dans les individus ou dans le milieu; qu'elles s'affirment donc comme devant s'appesantir de plus en plus sur les masses; dans ce cas, l'issue de cette sorte de conflit entre l'énergie évolutive de l'espèce et la conspiration des facteurs dissolvants individuels ou ambiants, internes ou externes, n'est pas douteuse; la race, la société, la nation sont vouées à l'extinction définitive; et dès que le phénomène se trouve définitivement engagé, la dégénérescence collective existe, et la fin de la collectivité ne con-

Hosted by Google

stitue plus qu'une affaire de temps. Certes, ainsi que dans la déchéance de l'individu, il pourra se produire dans la déchéance de la masse des temps d'arrêts, voire de légers retraits ; ce ne seront là que de faux mouvements, des reflux trompeurs, masquant le vrai courant qui entraîne inéluctablement cette masse vers le néant. Un jour se lèvera où la société, ainsi frappée à mort, aura définitivement vécu.

Cette dégénérescence, la vraie, du reste, c'est la dégénérescence en quantité. Elle existe évidemment, et le processus collectif est aussi réel que le processus individuel ; mais il est clair qu'il convient, pour l'affirmer dans sa réalité objective, matérielle, de s'entendre sur le sens et l'étendue du mot collectivité. Il va sans dire, tout d'abord, que jamais, à aucun moment de l'espace ou du temps, l'espèce humaine n'a dû subir intégralement la dégénérescence ; il faudrait, en ce cas, se livrer à des suppositions de pure fantaisie et qu'il est inutile de mentionner ; le terme de dégénérescence collective doit donc toujours être pris dans un sens très restreint. Va-t-il dans son extension la plus haute jusqu'à la notion de la race? Ceci paraît moins contestable ; il faudrait encore néanmoins s'entendre sur la notion de race ; toutefois, l'anéantissement dans les nouveaux continents des peuplades autochtones suffit pour montrer que des collectivités très nombreuses et spécialement caractérisées peuvent disparaître sans retour. On objectera peut-être que ce n'est point là de la dégénérescence telle qu'on la conçoit avec ses teintes d'abâtardissement, d'affaiblissement et de corruption des énergies morales et vitales ; l'objection ne prouverait qu'une chose, le reliquat fâcheux des anciennes idées régnantes en matière de dégénérescence et la viciation, par ces résidus ataviques, de l'intelligence claire, biologique, naturelle, du processus dégénératif.

Mais si toutefois, malgré nos explications, il reste des doutes relativement à la dégénérescence réelle classique de la race, l'indécision ne peut subsister en matière de civilisation, et de société. L'histoire est pleine de ces disparitions successives, elle en est pour ainsi dire tissée ; c'est l'histoire même de l'Histoire que l'historique des dégénérations successives qui ont

Hosted by Google

présidé à l'évolution des sociétés et des civilisations. Certes, tout ne disparaît pas dans une société, dans une civilisation données; la poussée continue des collectivités, pour arriver à l'hégémonie sur notre globe, devance et provoque même l'heure des extinctions intégrales et finales; quand la société ou la civilisation en voie de dégénérescence n'est plus en mesure de résister aux efforts dont toute collectivité est l'objet de la part de ses voisines, l'invasion se produit; et dans la mêlée qui se réalise alors, les meilleures de l'ancienne société se fusionnent aux unités nouvelles; dégagées des influences dissolvantes, en mesure de s'épanouir dans un milieu vierge, elles retrouvent une robustesse inespérée et arrivent ainsi à se soustraire à la débâcle définitive.

Il est donc difficile de constater des dégénérescences réelles, absolues, intégrales des grandes collectivités. Et la difficulté, quoique de nature différente, n'est pas moindre quand, réduisant les contours du milieu étudié, on passe des agrégats très étendus aux agrégats plus limités. La raison en est simple; en restreignant ainsi le processus, nous aboutissons à des cas très proches, par leur simplicité, des cas individuels, et, de cette manière, la notion différentielle nous échappe. Car il est clair, et nous aimons à terminer par là, que les dégénérescences collectives — quelle que soit l'étendue de la collectivité — ne se présentent jamais que comme la multiplication sur une large échelle des cas de dégénérescence individuelle. Quand les causes dégénératives, au lieu de se limiter à quelques unités, s'étendent progressivement, par suite de leur intensité croissante ou de la réduction de l'énergie qu'on leur oppose, le phénomène isolé se généralise et nous passons de la dégénérescence des individus à la dégénérescence des masses. Mais il est évident que la durée de ces processus généralisés dépasse de beaucoup la durée du processus individualisé; nous avons rarement l'occasion de les observer sur un parcours suffisant de leur évolution; aussi, faute de pouvoir les embrasser dans leur ensemble, il convient de se borner, en matière de dégénérescence collective, à étudier des états dégénératifs. Nous dirons tantôt ce que nous entendons par ces états dégé-

Hosted by Google

nératifs; cette notion deviendra plus concrète quand il nous aura été donné d'exposer une seconde manière de concevoir les processus dégénératifs généraux; cette seconde manière a trait à la dégénérescence des collectivités vue du côté de la qualité de l'agrégat, nous étant borné jusqu'ici à envisager la seule question de nombre, sans nous préoccuper de la valeur réelle intrinsèque des unités qui disparaissaient; nous retrouverons, du reste, à la fin de ces considérations la notion des états dégénératifs, dont ces considérations constituent pour ainsi dire la préface obligatoire.

La dégénérescence peut donc être qualitative au lieu d'être quantitative, c'est-à-dire que le caractère anormal, en ces circonstances, porte sur la valeur de plus en plus réduite des individus. Mais tout d'abord, les choses peuvent-elles se dissocier? Existe-t-il des dégénérescences où les unités tombent sans dégradation intime, sans un amoindrissement de ce qui constitue leur capital évolutif de résistance et d'énergie? Avant de répondre à cette question, donnons un exemple d'un de ces cas sur lesquels se fixe notre pensée en écrivant ces lignes.

La vie de l'espèce est avant tout liée à la production du sol; or, il est possible d'imaginer des situations où cette production se trouverait insuffisante d'une manière absolue; la conséquence obligée d'une telle situation serait évidemment la disparition de l'espèce, et ce dans la mesure même du manque de vivres. Les individus qui iraient succombant successivement pourraient ne recéler en eux-mêmes ni tares, ni vices régressifs; ils tomberaient indemnes de ce que l'on appelait jadis le virus dégénérateur.

Des exemples de ce genre pourraient se multiplier; il n'y aurait qu'à substituer à l'alimentation insuffisante des modifications anormales dans la température, la constitution des milieux, etc. On objectera peut-être que ce ne sont point là des cas de dégénérescence au sens strict du mot. On aurait même beau jeu à nous rappeler que nous-même nous nous sommes appliqué ailleurs (1) à distinguer le *ne pouvoir pas*

(1) DALLEMAGNE, *Dégénérés et déséquilibrés*. Lamertin, Bruxelles, 1894.

Hosted by Google

vivre du *ne pouvoir plus vivre*; l'objection ne serait fondée qu'en apparence. En fait, ce serait la dégénérescence avec son involution progressive, ses réductions successives, ses amoindrissements continus d'énergies et de résistances spécifiques. Du moment où le processus se produirait avec une certaine lenteur, les étapes de la Dégénérescence la plus typique apparaîtraient méthodiquement.

Ce qui précède suffit probablement pour montrer que la dégénérescence peut se réaliser sous forme de processus d'extinction collective engendré par des circonstances extérieures aux individus et nées en dehors de l'organisme. Et, par opposition, nous comprenons d'emblée ce qu'il faut entendre maintenant par la dégénérescence des sociétés envisagée exclusivement au point de vue qualitatif.

Ce n'est plus le nombre qui décroît progressivement, laissant pour ainsi dire indemne des tares involutives l'énergie radicale; c'est cette énergie même qui, en dehors de toute considération numérique, faiblit, s'amoindrit lentement dans chacune de ses manifestations principales.

Évidemment, la thèse n'a pas toute la rigueur nécessaire pour relever du critérium dégénératif qui, comme on sait, est avant tout l'extinction spécifique; du moment, en effet, où l'espèce subsiste, peu importe l'abâtardissement de ses unités; la régression ne commence, pour le naturaliste, que le jour où le déficit établi annonce irrévocablement la faillite prochaine ou éloignée. C'est vrai, et ce principe nous tient trop au cœur pour lui infliger un démenti; mais si, en théorie, on peut supposer des générations déchues se perpétuant quand même malgré leur déchéance et continuant, en dépit de leur avilissement intellectuel, moral et autre, à faire souche et à se multiplier, en réalité, on n'ignore pas qu'une telle supposition est irréalisable. Tôt ou tard, l'heure des éliminations sonnera; ce sera une question de temps et de circonstances; la lutte pour la subsistance est la grande loi des êtres, et dans cette lutte quiconque ne va pas en se grandissant, en se renforçant, porte en lui le germe des destructions ultérieures.

Hosted by Google

Toutefois, certains de ces états indécis peuvent néanmoins subsister : la forme est alors trompeuse ; les apparences de vie nées d'un développement surabondant masquent simplement les défaillances intimes, les amoindrissements invisibles ; de tels états ne sont pas, du reste, l'apanage exclusif des sociétés ; on les retrouve dans les régressions moins complexes, voire dans les régressions individuelles ; mais la rapidité de leur évolution dans l'individu isolé, la simplicité même de leur formule en rend alors la perception et l'étude difficiles. Dans les collectivités, au contraire, la lenteur des processus, la complexité de l'organisation où ils opèrent se prêtent admirablement à l'étude. Nous tâcherons de dissocier quelques-uns de ces états dégénératifs afin d'illustrer d'exemples ces considérations théoriques ; mais, au préalable, il est nécessaire de définir une modalité particulière qui, faute d'indication, rendrait difficiles nos considérations ultérieures en leur enlevant, pour ainsi dire, leur base d'opérations. Nous voulons parler de l'équilibre collectif.

X

L'ÉQUILIBRE COLLECTIF.

Les sociétés, par le seul fait de leur subsistance, peuvent être considérées comme réalisant un certain équilibre corrélatif du reste de l'adaptation. Cet équilibre n'est autre que l'harmonisation des tendances diverses qui s'agitent au sein de toute collectivité. Il est par nature instable et on pourrait même dire que cette instabilité constitue la première de ses nécessités ; un équilibre fermé définitif inaccessible aux variations serait un obstacle à la vie, à l'évolution des sociétés ; mais, bien que précaire et vacillant, cet équilibre n'en existe pas moins et, s'il se rompt souvent, c'est pour se reconstituer avec une égale régularité.

Quels sont les éléments de cet équilibre collectif ? On peut tout d'abord, et prenant les choses de haut, ranger ces éléments en deux catégories. Les agents extérieurs et les agents internes. Nous négligerons de parler des premiers, ils ne présentent pour nous en ce moment aucun intérêt ; ils com-

Hosted by Google

prennent l'ensemble des facteurs relatifs au sol, au climat, etc.; nous pouvons en faire abstraction en les supposant invariables pendant la période de temps envisagée. Les seuls éléments dont nous ayons à tenir compte sont les forces, les tendances, les aspirations nées des individus et se synthétisant dans l'une ou l'autre des grandes manifestations du sentiment, de l'idée ou de la moralité. Mais de quelles façons interviennent ces manifestations dans l'équilibre des sociétés? Voici en raccourci — car l'objet exposé dans ses détails nous entraînerait trop loin — notre manière de voir à ce sujet.

L'égoïsme — dans son sens très philosophique, c'est-à-dire la conscience du moi et ses résultantes dans l'ordre des tendances et des actes — doit être considéré comme le facteur irréductible et permanent des manifestations de l'activité individuelle. Il est à l'origine de toutes les actions de l'individu, y compris les premières phases de la vie collective. Mais vie collective implique solidarité, concession mutuelle, sacrifice d'une partie du moi; si, dans une certaine mesure, l'égoïsme préside à la naissance des agrégats sociaux tels que la famille, par exemple, il s'oppose à l'évolution ultérieure de ces agrégats; pour rendre possible cette évolution, il est nécessaire que des tendances se développent afin d'éclairer l'égoïsme, de le refréner et de l'adapter. Ces tendances ne sont peut-être pas, au fond, d'un ordre différend de celles qui engendrent l'égoïsme; elles n'en constituent même très probablement qu'un mode compliqué et raffiné; mais elles s'en distinguent nettement par les résultats, puisqu'elles aboutissent à l'altruisme. Et non seulement elles finissent par introduire une notion directrice nouvelle dans nos pensées et nos actions, mais en s'incorporant à la race elles acquièrent le caractère d'un facteur héréditaire. Elles règnent alors en force pour ainsi dire instinctive, inconsciente, maintenant dans la collectivité une union qui, sans elle, resterait précaire, à la merci de toutes les poussées personnelles et sans cesse remise en question par les révoltes du moi adversaire-né de toutes les concessions et de tous les compromis.

Ces tendances coercitives, facteurs indispensables de l'équi-

Hosted by Google

libre collectif, prennent des formes variées. Elles nous apparaissent sous les espèces de la religion, du droit, de la charité, de l'opinion, des formes politiques, du sentiment, de l'idée, de la morale, etc. Une étude d'ensemble de l'équilibre collectif nécessiterait un examen détaillé de la part prise à cet équilibre par chacun des facteurs énumérés précédemment. Mais il s'agit moins ici de l'équilibre que du déséquilibre. Bien de ces facteurs n'interviennent qu'à propos d'une forme donnée d'équilibre; ils peuvent disparaître avec l'apparition de modes d'existence collective différents; ils se suppléent et se remplacent; quelques-uns même ne sont nullement indispensables; ils affectent donc bien plus la forme que la raison d'être des sociétés. Mais un certain nombre d'entre eux interviennent de toute nécessité dans l'évolution des agrégats sociaux; ils se retrouvent généralement comme des forces initiales essentielles auxquelles se trouve liée l'existence même des groupements collectifs. De même que l'égoïsme est indispensable à la résistance individuelle, de même ils peuvent figurer parmi les critériums de la cohésion sociale; leurs caractères, leur nature, attestent, soit la fragilité et le côté précaire de la société, soit les affinités et l'union intime des éléments disparates dont elle est formée.

Il existe d'ordinaire une sorte de corrélation entre les sentiments, les idées et la morale d'une société; le but caché, mais indéniable de leur subsistance et de leur persistance explique, du reste, l'unité et la convergence de leur action. Car ces choses sont avant tout des nécessités qu'implique la conservation collective; elles constituent des espèces d'organes adventices, nées comme tous les organes des conditions d'existence et d'évolution de l'organisme principal; et, de même que les organes d'un individu, elles subsistent dans une communion fonctionnelle constante et indispensable; du moment où leur contribution à l'existence commune vient à se réduire, l'atrophie et l'élimination suivent de près leur inactivité ou leur inutilité. Ces tendances essentielles de toute évolution collective opèrent donc dans une sorte d'harmonisation d'équilibre indispensable.

Toutefois, il est nécessaire d'affirmer immédiatement que

Hosted by Google

cette règle a ,comme les autres, ses exceptions. Il peut exister entre les sentiments, les idées et la morale, des divergences et des contradictions. Ces facteurs se manifestent parfois, au sein des sociétés, en des courants divers, divergents et même opposés ; il leur arrive d'entrer en conflit ; et la prédominance de l'un ou de l'autre est quelquefois suffisante pour imprimer au mouvement social une caractéristique, une allure spéciales ; suffisante aussi pour nous éclairer sur les fermentations intestines qui s'agitent au sein de la collectivité ; suffisante, enfin, pour nous autoriser à porter un jugement sur le présent et même sur l'avenir de cette société. Les sentiments, les idées, la morale, nous serviront donc à classer quelques-unes des formes essentielles de la dégénérescence collective.

XI

DES FORMES DE LA DÉGÉNÉRESCENCE COLLECTIVE.

Nous voulons simplement dans ce chapitre illustrer de quelques exemples une pensée qui, pour être exposée dans ses détails, réclamerait un cadre beaucoup plus étendu. L'étude développée des formes de la dégénérescence collective est un de ces problèmes qui, bien que posés scientifiquement à peine depuis hier, dévoilent des champs très vastes et les horizons les plus lointains.

Quelques tentatives de dissociation se sont produites dans cette étude, mais bien que très honorables, elles restent forcément indécises et précaires par suite de la délimitation indistincte des contours mêmes du terrain qu'il s'agit d'explorer. Avant qu'une œuvre durable se produise en matière de dégénérescence collective, il est nécessaire que les choses en cause se précisent et s'éclairent. Nous commençons à entrevoir ce qu'il faut entendre par dégénérescence en général, par dégénérescence individuelle ; nous nous posons quelques questions déjà assez nettes en matière de dégénérescence collective, mais il est incontestable que nous en sommes uniquement aux questions en ce qui concerne cette dernière ; si la lumière est faite sur certains points, l'obscurité règne encore

Hosted by Google

en bien des endroits; nous nous comprenons à peine en dehors des considérations générales esquissées précédemment; et il faudra quelque temps encore pour qu'une même intelligence du problème vienne établir entre les esprits la communion inconsciente préalable à toute étude générale, progressive et fructueuse. Il est nécessaire que sous le choc réitéré des opinions, une harmonie s'établisse entre les chercheurs mettant d'accord et faisant converger des esprits jusque-là diversement préoccupés et orientés. Ce qui suit n'a d'autre origine que cette conviction de la nécessité pour chacun d'exprimer ce qu'il sent et comprend de plus concret en la matière.

Les indices de régression collective pourraient donc se déduire de l'état de chacune des grandes manifestations de l'activité sociale. Et chacune d'elles suffirait au diagnostic d'une régression plus ou moins établie, plus ou moins certaine. La valeur et l'importance de ce diagnostic dépendraient de la valeur et de l'importance de la tendance en question dans le maintien de l'équilibre collectif; plus cette tendance est indispensable à la cohésion du groupe, plus l'existence de ce groupe se trouve liée à son énergie, à sa vitalité, plus importante en serait l'indication symptomatique. Certains éléments finiraient même par acquérir, en vertu de circonstances spéciales, une valeur exceptionnelle. Ainsi, dans une société de type militaire, obligée sous peine de vie ou de mort d'élever sans cesse le militarisme à la hauteur de ses plus nobles aspirations, l'énervement des tendances belliqueuses devient un indice sérieux de régression ou tout au moins d'affaiblissement et de transformation. Quand dans une société imprégnée de religiosité, la religion s'est substituée aux autres forces coercitives de la vie sociale, la foi en s'en allant crée dans l'organisme collectif des brèches qui le rendent accessible à toutes les influences dissolvantes. Parfois la virilité d'une nation repose sur les tendances patriotiques; le patriotisme est la grande source d'où jaillissent les énergies défensives, les résistances aux poussées du dehors comme aux agitations intérieures; c'est alors que, selon le langage de ces époques souvent glorieuses et héroïques, toutes les discordes et toutes les misères individuelles s'im-

Hosted by Google

molent sur l'autel de la patrie; la patrie est devenue comme la religion, la grande inspiratrice aux jours de bonheur, la grande consolatrice aux époques douloureuses. Quand en de telles sociétés le sentiment patriotique cède et s'amoindrit, la subsistance est compromise et l'heure des régressions a déjà sonné.

Et, cependant, on conçoit très bien des sociétés sans ces caractères militaires, religieux, patriotiques ainsi exaltés et surchauffés. En général, le concours de l'esprit militaire, de la religion, du patriotisme, quoique effectif, ne s'affirme guère avec cette puissance indispensable et dominante; un courant d'idées qui paraît aller en grossissant s'annonce, affirmant même la nature accessoire, secondaire et parfaitement inutile de ces tendances dans l'organisation, la résistance et la subsistance des sociétés modernes. Pour un certain nombre d'esprits, ces organes en voie d'atrophie ne représenteraient plus que les indices de fonctions sociales jadis actives et peut-être même nécessaires, mais devenues, sous la poussée évolutive actuelle, des impédimenta, des entraves; chose qui, du reste, ne leur enlèverait rien de la signification qu'elles peuvent avoir et même ont eue en certains cas, et c'est là toute notre thèse.

Cependant, malgré l'importance que la plupart des grandes manifestations sociales peuvent acquérir en des circonstances données, nous nous bornerons à en examiner exclusivement trois d'entre elles : les sentiments, les idées et la morale. Nous les choisissons à cause même de leur caractère général, de leur universalité et de la haute signification qu'elles comportent dans nos sociétés modernes, en un mot, à raison de leur actualité.

XII

LA RÉGRESSION DES SENTIMENTS.

Il s'agirait tout d'abord de rappeler les distinctions courantes entre les sentiments et les idées; désirant, cependant, abréger les préliminaires, nous renverrons pour ces distinctions à l'un des derniers chapitres de notre travail sur les *Dégénérés et Déséquilibrés*. Nous nous bornerons à rap-

Hosted by Google

peler que les sentiments sont les idées des générations antérieures, fondues en quelque chose de réflexe, d'instinctif sous les efforts réitérés de l'évolution. Pour cette raison, ils jouent un rôle important dans notre vie affective; ils en sont les ressorts cachés, les tendances à peine conscientes mais toujours actives; ils président à la mise au point des idées, à leur association, à leur introduction dans cet ensemble des notions qui constituent le moi; et, en même temps qu'ils représentent l'origine des poussées les plus actives de l'individu, ils créent vis-à-vis des choses nouvelles des résistances souvent invincibles.

Par suite de ce double rôle d'action et d'opposition, les sentiments doivent donc être considérés comme les facteurs essentiels de toute activité individuelle. La vie de l'individu n'est avant tout que l'extériorisation de ses sentiments; cette vie vaut par eux, tout spécialement, et ses hauts et ses bas ne traduisent souvent que les flux et reflux de leur poussée, de leur énergie, de leur virilité ou de leur affaissement.

Ce que nous venons de dire s'applique parfaitement à la collectivité. Les sociétés puisent dans les sentiments leurs vertus ou leurs tares originelles. Les civilisations en extériorisent l'évolution ou la régression. Quand la gamme des sentiments vient à se fausser, la société se trouble et se déséquilibre.

Mais il convient de distinguer immédiatement entre les sentiments pour être autorisé à s'en servir comme d'un critérium de régression collective. Il est des sentiments d'ordre principal auxquels les destinées de tout agrégat social sont indissolublement liées; on en trouve un plus grand nombre dont le rôle moins prépondérant ne porte que sur le mode même d'existence des sociétés, la nature des relations, les formes de l'activité générale. Cette distinction ne présentera pas souvent de grandes difficultés si on veut se ressouvenir que le critérium de la dégénérescence est avant tout la réduction progressive des énergies évolutives.

Les sentiments qui sont à l'origine des actes essentiels à la subsistance des collectivités se présentent donc en tête de ceux

Hosted by Google

qui offrent au sociologue la signification progressive ou régressive la plus large. Le premier d'entre ces sentiments est évidemment celui de la conservation individuelle, corrélatif du sentiment de la conservation collective; le suicide, les tentatives contre la vie des groupes, en trahissant l'affaiblissement de ce sentiment, contituent donc des indices de régression; et les indices valent ce que vaut leur nombre vis-à-vis du chiffre total de la masse où ils se produisent; leur accroissement ou leur diminution indique dans une certaine mesure l'involution ou l'évolution dont cette masse se trouve atteinte ou pourvue.

Les sentiments complexes qui accompagnent l'instinct génésique ont également, et pour des raisons faciles à concevoir, une très large signification en matière de dégénérescence collective; aussi la tendance généralisée au célibatariat — au célibatariat inactif, car il en est d'autres — n'est pas dépourvue de valeur dans l'appréciation de l'avenir des sociétés.

Mais ce sont surtout la soumission ou la révolte des conjoints aux charges de la maternité et de la paternité qui doivent intervenir dans nos jugements sur la vitalité des agrégats sociaux. Et la chose se présente même ici avec une signification spéciale sur laquelle il nous paraît intéressant d'insister quelque peu. Car ces considérations mettront plus que les autres en pleine lumière le rôle souvent considérable du sentiment dans la survivance des nations et des civilisations.

Les sentiments de famille tranchent, en effet, sur la plupart des autres, et particulièrement sur les deux grandes classes précédentes. La conservation, la satisfaction génésique, malgré leur allure sentimentale, sont avant tout des manifestations égoïstes. Et ce caractère d'égoïsme suffit à leur assigner une place considérable parmi les tendances qui veillent à la conservation des collectivités, par le seul mécanisme de la conservation du moi. Puis, comme leur satisfaction est logiquement impossible dans la vie isolée, cette satisfaction a pour second résultat de maintenir la cohésion du groupe.

Mais il n'en est pas de même en ce qui concerne les sentiments de famille; la maternité est une charge douloureuse, et

Hosted by Google

les devoirs de la paternité réclament à leur tour des sacrifices : ces sentiments sont donc contraires à l'égoïsme; les satisfactions qu'ils apportent, souvent hypothétiques, ne corrigent que rarement leurs inconvénients originels. Ils représentent dans leur plus large acception le renoncement des individus présents en faveur des générations futures ; dépouillés de l'auréole de poésie et de charme que nous ne leur contestons du reste pas, ils symbolisent l'injonction immolatrice de la nature au profit de l'avenir.

Ces sentiments de famille sont donc bien avant tout des sentiments coercitifs de la vie des sociétés. Ils semblent faits particulièrement pour l'assurer ; ils paraissent procéder presque exclusivement d'elle-même. Sans eux, la collectivité est vouée à une disparition prochaine; ils donnent le taux de sa force de subsistance.

Or, ces sentiments peuvent se relâcher même dans des sociétés qui, sous d'autres rapports, présentent les apparences les plus florissantes. Ils peuvent se relâcher sous des influences inhérentes au progrès de ces sociétés. Et on prétend que c'est le cas pour le temps présent dans la plupart des grands pays de l'Europe. S'il faut en croire les travaux des auteurs les plus autorisés en la matière, la dépopulation qui s'accuse chaque année progressivement sur le continent serait au premier chef le résultat de l'atrophie des sentiments de famille. Les facteurs économiques mêmes n'auraient en l'occurrence qu'une influence secondaire; la stérilité vers laquelle nous marchons serait voulue, engendrée par le désir des conjoints à se soustraire à des charges désagréables, inopportunes. Ce seraient des réflexions d'ordre spécial, la manifestation de l'intelligence arrivée à la conscience de ce qui subsiste de trompeur au fond de l'instinct, qui ruinerait ainsi progressivement les desseins de la nature. L'idée tuerait le sentiment.

Cette espèce de formule, en même temps qu'elle nous signale des régressions liées à la disparition de certains sentiments, nous met en face des dégénérescences d'origine intellectuelle dont nous abordons l'étude ainsi préparée.

Dr DALLEMAGNE.

Hosted by Google

LES BATEAUX-FLEURS

Groupés le long des quais dormeurs
Par un lacis de passerelles,
Vitres aux teintes sensuelles,
Flamme à la brise et proue en fleurs,

Les bateaux tachètent l'eau noire
Du multicolore reflet
Des lanternes en chapelet
Dont s'orne leur féerique gloire ;

Et dans le calme de la nuit,
Un chant qu'une flûte cadence
Tisse en la trame du silence
L'éclair d'un caprice fortuit.

Edens d'amour ? Doux nids de rêves
Tout palpitants de baisers clairs
Où flotte un lourd encens de chairs
Mourantes et de roses brèves ?

. . . . . .

Visage blaireauté de fard,
Poignets cerclés d'or ou de jade,
Bouche rouge comme grenade,
Pied joli comme nénuphar,

Hosted by Google

Fluettes, frêles, et menues,
Les Kounéangs au bras ambré
Éventent d'un geste cambré
Des Chinois à bedaines nues

Saoûls de vin chaud, gavés de riz,
Dont les prunelles allumées
N'ont pour leurs grâces parfumées
Qu'un très inconscient mépris.

Car à la flamme des veilleuses,
Déjà sur l'épingle d'argent
Grille l'opium engageant,
Clef des extases merveilleuses;

Et sur quelque dur oreiller
Le fumeur assoupi s'allonge,
Tandis que vers l'île du songe
Ses désirs ont appareillé...

AUGUSTE VIERSET.

Hosted by Google

POUR PLUS TARD

Ce conte sera écrit par d'autres en 1950.

L'auteur néanmoins croit devoir, dès aujourd'hui, le publier. On s'est efforcé de dire les drames : amour, haine, vengeances d'autrefois, on a consigné en de minutieuses pages des documents fureteurs, on a narré les mœurs, décrit les sites et les rites des ans passés et, pour l'édification et l'enseignement de notre génération, on a conclu et épilogué... On a montré les causes pour expliquer les effets.

Aujourd'hui, d'autres causes qui se manifestent font prévoir d'autres effets pour plus tard. *C'est en disant ce qu'il croit devoir être réservé à notre monde façonné par les idées, l'éducation, la culture intellectuelle contemporaines que l'auteur a tenté, sans parti pris ni approbation, sans dénigrement, de conter l'histoire de deux cœurs orientés vers des rêves nouveaux qui ne seront plus les rêves des nôtres...*

A Paul ADAM.

Hermann Treda, en revenant de la gare, avait rencontré Mlle de Rhey. Parfois il leur arrivait ainsi de se croiser sur la route ou aux environs de chez eux, alors qu'ils allaient visiter une des dépendances de leurs usines ou partaient pour l'un ou l'autre voisinage. Ce jour-là, Mlle de Rhey guidait un « duc » léger à condensation de benzine et, muet et fol, emporté sans secousse sur le macadam très net de la route, le petit véhicule avait frôlé Hermann sans que la jeune fille qui l'occupait semblât même remarquer le piéton.

Depuis près de deux ans, une hostilité tendait entre eux deux l'idéale démarcation d'une infranchissable frontière.

Hosted by Google

Hermann Treda dirigeait la Métallurgie que son père avait installée, outillée et organisée autrefois.

Comme si un destin eût voué l'existence du maître et de sa descendance à celle de l'œuvre, Jean Treda mourut à l'époque précise où son fils fut en état de lui succéder. Hermann, un des premiers, avait conquis ce qu'on appelle un diplôme rénové, c'est-à-dire accordé à ceux qui ont abandonné les modes d'études surannés. Lorsque, vers 1940, on laissa aux jeunes gens qui aspiraient au grade d'ingénieur la latitude de l'université stable ou de cours itinérants, il s'empressa d'opter pour l'instruction éminemment pratique qui lui était offerte. Au lieu de se confiner dans les postulats, les thèses, les discussions, les nomenclatures auxquels s'acharne la mémoire, au lieu de borner ses connaissances aux théorèmes des précis, données fausses des épures et projets conventionnels, il vécut la vie d'usine — après un an d'élémentaire préparation devant le tableau noir. Par des professeurs auxquels sont départis des ateliers comme à d'autres étaient autrefois confiées des chaires, les jeunes néophytes sont, successivement dans cinq forges, mines, verreries, chantiers, fonderies, initiés aux multiples arts dont la théorie se documente ainsi d'épreuves à vue et réellement édifiantes. Ayant pu considérer qu'un patron d'ouvriers est le général commandant à ses hommes, ayant pu envisager le directeur, l'homme d'affaires dont se complique l'ingénieur, Hermann fut à même, livré à soi seul, de tenir la barre déchaînée de son gouvernail scabreux.

L'émulation qui vint aiguiser son amour-propre exalta ses efforts et enfiévra son ardeur à savoir d'abord, puis à tenter, puis à dominer.

Depuis à peine un an, il était occupé à des réformes, à des recherches, lorsque M^lle^ Claire de Rhey fit bâtir une verrerie contiguë à ses aciéries. Leurs premiers rapports inaugurèrent une mauvaise entente qui devait se perpétuer, exacerbée de sourde querelle, de chicanes, de continuels froissements.

Une emprise sur des terrains cadastrés au bénéfice de Treda donna lieu à une protestation trop formellement discourtoise aux yeux de la nouvelle venue. Elle riposta par d'agaçantes exactions de mitoyenneté.

Hosted by Google

Ayant pris possession enfin de ses ateliers, une fois les fours allumés et les équipes mises en train, Mlle de Rhey se révéla.

A la Métallurgie, les ouvriers, classés en hiérarchie, constituaient une administration échelonnée en véritable fonctionnarisme. Le moindre serveur de chauffe ou aide de forge tenait son rang et pouvait aspirer au rang supérieur, selon des facteurs d'ancienneté, de valeur en métier et de conduite. Une cote d'âge limite et une autre d'aptitude en fait de services encore possibles réglaient la pension de chacun.

Les femmes, du moment qu'elles n'étaient pas mariées, étaient sur le même pied que les hommes : aux travaux auxquels on les employait ne se rendaient-elles pas tout autant utiles? Toutefois, dès qu'elles entraient en ménage, on les congédiait : une indemnité d'établissement leur était allouée et, d'autre part, le salaire des ouvriers mariés était supérieur aux autres.

Jusqu'à seize ans, les enfants fréquentaient des cours qui leur étaient faits à une école spéciale.

La Métallurgie, située loin de la ville, à l'écart de toute agglomération, il s'était fait qu'elle avait constitué une cité spontanée, tirant tout d'elle-même. Les nécessités comme les plaisirs s'y trouvèrent bientôt. Autour de l'usine surgirent les magasins, les salles de réunion, les bibliothèques pour les curieux de savoir que se montraient beaucoup de ces ouvriers. Et l'avantage fut que, créées sans l'exploitation d'entrepreneurs qui auraient dû se réserver un gain, toutes ces ressources dépendantes de la communauté ne profitèrent qu'à elle seule.

Hermann Treda eut pour chaque débit des tenanciers appointés qui vendaient suivant des tarifs empêchant toute erreur.

Le cas se présenta d'insoumis ou de fraudeurs, de mécontents. Les compagnons les dénoncèrent ou les persuadèrent. Quelques-uns que l'on dut renvoyer revinrent presque tous faire amende honorable.

Ils étaient ainsi deux mille réunis en de similaires intérêts,

Hosted by Google

respectueux d'une hiérarchie qu'ils sentaient indispensable, disciplinés mais sans sujétion, libres de toujours abandonner la coopération, ce qui faisait que presque jamais il ne s'en présentait aux guichets d'inscription pour réclamer le carnet de départ...

Chaque groupe avait son délégué qui communiquait avec le délégué du groupe supérieur ou des groupes équivalents. Le mandataire des puddleurs et des mécaniciens, des lamineurs transmettait ses demandes au mandataire des contremaîtres, atelier par atelier. Et, jusqu'à Treda qui connaissait de toute question, la communication gravissait ainsi l'échelle. Treda lui-même, en tant que directeur d'une agglomération de plus de mille hommes ou femmes responsables âgés d'au moins vingt-trois ans, personnifiait tout ce monde et disait leurs désirs, leurs reproches aux assemblées législatives. Un conseil de onze représentants de groupes centralisait d'ailleurs ces sollicitations au sein même de la cité.

Ce n'était évidemment que petit à petit que Hermann avait mué ainsi en une coopération solidaire l'organisation d'autrefois de la Métallurgie. Entre l'époque où chaque tâcheron, sa besogne finie, regagnait son logis, étranger à son voisin dès qu'ils ne se trouvaient plus autour de la même enclume ou devant le même four; entre l'époque où, payés aux pièces ou aux heures, les peinards s'exténuaient pour quelques sous de plus à ajouter aux quinzaines et celle actuelle d'une uniformité réglementée, il s'était écoulé bien des jours d'essais, d'hésitations, de déboires, de découragements parfois.

La question du salaire fixe fut longtemps l'écueil. Travailler moins pour gagner autant fut le but de beaucoup. En inaugurant un régime d'amendes qui furent versées dans une caisse destinée à aider à l'amortissement des dépenses de l'hôpital, Treda pallia ce danger. Une tâche, assignée à une escouade, devait être achevée dans un délai maximum, sous peine d'intervention pécuniaire.

M^lle^ de Rhey, venue à son tour en ce pays avec des projets neufs, inaugura un système plus directement avantageux encore pour ses ouvriers. Elle les chargea de nommer deux

Hosted by Google

administrateurs qui, concurremment avec ses deux comptables à elle, régleraient tous comptes sous sa propre vérification. Au lieu d'un salaire, chaque verrier touchait une fraction des recettes totales. En tant que directrice, elle s'attribuait un tantième, puis on répartissait le reste.

Mlle de Rhey aperçut bien le danger au début : les bons et les mauvais mis ainsi sur un pied égalitaire de bénéfices, des fraudes avantageraient les paresseux ou les incapables. Mais, intéressés les uns vis-à-vis des autres, les dévoués policèrent leurs voisins. Peu de contestations parvinrent, pour arrêt, jusqu'à la sentence de la direction.

On sentit, dès les premiers jours, qu'une énergie tenace commandait ces rouages économiques.

Claire de Rhey, cependant, n'avait guère plus de vingt-cinq ans. L'organisation de cette Verrerie avait été son début d'ingénieur, dès la fin de ses études.

D'une impérieuse beauté, elle était insensible à tous les succès que son charme pouvait lui assurer. Elle n'enjolivait d'aucun atour la grâce de son corps ; aucune élégance féminine ne la parait d'attirance. Toujours on la voyait vêtue d'une même vareuse de gros velours gris à côtes, vareuse ample, longue, qu'un cuir ceinturait à la taille. La culotte, bouffante aux genoux, était du même velours. De hautes guêtres lacées ou des bas de laine lui couvraient les jambes. Sur sa tête, naturellement fine et délicate, mais que l'accoutumance des ordres et des sévérités, des soucis aggravait de pénétrantes pensées qui se miraient dans l'expression du regard, le pli des lèvres, l'arc des sourcils, elle posait, suivant la saison, une toque de fourrure ou un chapeau de paille fine sans ornement autre que, brodé sur le ruban, son chiffre d'or. Et sur la nuque, très bas, descendait un opulent chignon de cheveux sombres noués en simple torsade.

Avec elle vivait son oncle, Blaise Merhag, vieillard qui jadis avait eu un renom de dandysme et d'homme à bonnes fortunes. On contait encore de retentissantes aventures galantes, on citait ses maîtresses célèbres. Au début du siècle, son divorce, après deux années de mariage, défraya

Hosted by Google

toute la chronique, tous les salons, car il en était encore, à cette époque, de ces maisons où l'on se réunissait pour parler mode, art, sport, petits et grands scandales. On « potinait », selon le mot du temps, et les femmes ne pensaient guère à la politique ou aux affaires, à l'exception de quelques-unes, précurseurs dont on n'écoutait guère les voix peu avenantes.

Blaise Merhag n'avait pas eu d'enfants. Vieilli aujourd'hui, il achevait dans la tristesse des jours qui avaient été autrefois ensoleillés d'un fastueux bonheur, dépaysé qu'il se trouvait en ce milieu si neuf où il voyait ignorer l'amour, le luxe, la douceur insouciante de vivre, lui qui avait tant aimé, tant jeté aux vents de son plaisir une immense fortune, tant savouré les joies les plus intenses...

Malgré le navrement dont le peinait le seul idéal utilitaire de sa nièce, il chérissait la jeune fille; il la chérissait de cette dernière affection dont s'éprend un cœur qui a éparpillé longtemps un généreux trésor de tendresse. Son amour était vaste et douloureux comme celui d'une mère pour l'enfant qui s'est égaré, qui a fauté, qui déshonore son nom, qui mutile son cœur, cet amour qu'elle doit taire et qui s'en exalte encore davantage.

Plus il voyait Claire s'ériger en beauté, plus il s'affligeait devant tant de charme inutile. Il se demandait avec angoisse si dans ces immenses yeux profonds ne se baignerait jamais un regard ému d'amant, si sur ces lèvres ne s'ensanglanterait jamais la morsure d'un baiser, si ces bras nerveux ne connaîtraient jamais la fureur d'une étreinte qui pâme!...

Et, derrière la vitre de la chambre où il se cloîtrait — ayant voulu, pour tenter de régénérer la *femme* en cette âme sans ferveur d'amour, venir habiter avec la jeune ingénieur et ne pas l'abandonner à ses rêves d'utopie et de fraternité illusoire, — il regardait Claire, toujours impérieuse et sans sourire, aller d'un hall à l'autre, sortir, noircie, la vareuse tachée, d'une salle de machines, réunir autour d'elle, dans une cour, tout un empressement de chefs d'équipes qu'elle mandait de la seule pression d'un bouton électrique, les renvoyer d'un geste après quelques mots brefs; il la voyait entrer, toujours nerveuse, rapide,

Hosted by Google

dans l'école d'où montait, par les fenêtres ouvertes, un chant de salutation à la Directrice; ou bien elle se hâtait vers le lazaret dans lequel un agonisant recevait en paroles, de ses lèvres qui savaient en ces moments trouver des mots de réconfort attendri, le seul viatique que l'on connût encore. Prêtresse, elle distribuait l'onction suprême comme, médecin, elle prescrivait les potions ou, juge, tranchait les différends.

Aux heures des repas qu'elle voulait hâtifs pour ne pas leur consacrer plus de temps que les tâcherons n'en mettaient à leurs dîners en commun, Blaise et Claire se trouvaient réunis. Le vieillard demandait si elle ne viendrait pas chez les Bamber, qui les avaient priés à une partie de chasse : précisément, ce jour-là, il se faisait que Claire devait expérimenter un procédé d'éclairage par incandescence de magnésium qu'elle venait d'inventer. S'il s'agissait d'un dîner chez d'autres, un four éteint, auquel on devait tenter l'essai d'un nouveau tapissage réfractaire, réclamait sa présence. Le lendemain, elle inspectait les lingeries et la comptabilité du réfectoire; un autre jour, elle travaillait à dresser la statistique d'une plus grande longévité chez ses verriers depuis qu'elle avait remplacé les souffleurs par des gonfleuses automatiques.

Et Blaise Merhag, en face de tant d'énergique abandon du monde, ne trouvait pas les mots qu'il eût voulu dire pour faire comprendre son désespoir à la belle maîtresse d'usine.

Longtemps après elle il restait à table, et, dans les volutes bleues de son cigare, il voyait s'échafauder d'anciens rêves de joies dont les architectures égayées lui remémoraient des années de voluptés et de tendresses... Des femmes belles et rieuses, des luxes de splendeur, les galanteries élégantes d'un temps qu'il avait connu, où les amantes et les fillettes n'étaient créées que pour des arts câlins et exquis, pour des œuvres de délicatesse et pour des soucis de délicieuse inutilité... Ou bien, c'étaient des mères aux maternités bienheureuses, des épouses aux missions d'amour béni dont le cortège passé lui laissait des douleurs de choses admirées que l'on ne verra plus.

Et le bruit sourd de la Verrerie qui parvenait jusqu'à lui, les suies dont s'empanachaient les cheminées et qui cachaient

Hosted by Google

le ciel à ses yeux éplorés, ressuscitaient des pensers d'amertume, le souvenir de Claire, la crainte obsédante de son avenir où nul amour ne trouverait place.

Pour le tirer définitivement de sa songerie, un appel de cor lui annonçait que la voiture automobile de sa nièce sortait de l'usine. Puis une sonnerie de deux cloches prévenait le concierge que la grille s'était bien refermée derrière elle, par le seul jeu d'un excentrique sur lequel les roues avaient dû forcément passer.

Rarement on rencontrait Mlle de Rhey à pied. Elle affectionnait chevaucher une fine jument très alerte, qu'elle montait en amazone décidée. Ou bien elle guidait un de ces « ducs » dociles et rapides, comme celui dans lequel Hermann l'aperçut à la fin d'un jour durant lequel il avait beaucoup pensé à elle précisément. Ou mieux, c'étaient son œuvre, sa Verrerie, l'ingénieuse organisation de son phalanstère très discipliné qui l'avaient préoccupé.

Parfois des mécontentements ou des jalousies, exprimées timidement d'abord, puis avec moins de retenue, avaient hérissé d'une aspérité déjà l'uniforme quiétude des rapports entre ses ouvriers et lui. La Métallurgie envia la Verrerie : l'harmonie de l'œuvre était près de se rompre, parce que, ne pouvant subsister que pour et par elle-même, l'œuvre connaissait la proximité d'une concurrence qui paraissait plus souhaitable.

Les temps n'ont pas tué l'antagonisme entre patrons et salariés. Des efforts et des concessions n'ont fait que le mater. Il semblait que, du moment que Hermann Treda ne partageait point suivant des taux l'entièreté des recettes, ainsi que le faisait sa voisine, des bénéfices qu'il ne voulait avouer frustraient à son profit les peinards.

Treda sentait sourdre de très proches orages; la conscience qu'il agissait en toute honnêteté ne pouvait suffire à le rassurer. Adopter le système qui réglementait l'administration de la Verrerie, c'était renier l'œuvre de ses belles années d'enthousiasme, c'était abandonner ses rêves de jadis enfin réalisés, c'était aussi sacrer triomphante celle de Mlle de Rhey, de

Hosted by Google

sa rivale. Et son amour-propre eût souffert à ce cruel sacrifice. Il voulait plutôt lutter contre le péril imminent.

Et, tandis qu'il passait des nuits d'insomnie à inventer des réformes ou des innovations qui pourraient étayer son institution trop caduque déjà pour ces temps où tout vieillit en l'espace de quelques heures, Claire de Rhey, de son côté, souffrait.

Une des spécialités de la Verrerie était la galvanisation du verre dur Claire avait tenté et réussi un procédé qui permettait le pavage au verre et son applique en panneaux décoratifs. Pour les dalles, on superposait de minces couches de ciment et des cubes transparents. Un vernis adhésif, coloré si on le voulait, joignait les deux surfaces. Pour les murs, on dessinait les motifs sur un enduit de ciment et par transparence les sujets étaient révélés, prenant au travers des plaques claires un ton micacé et des reflets aux nuances imprévues.

A la Verrerie étaient adjoints des fours à majoliques. La combinaison des verres que des oxydes préalables pouvaient teinter et des majoliques enluminées donnaient des motifs de décoration d'un original merveilleux.

Comme les deux usines, la Métallurgie et la Verrerie, étaient seules dans la contrée, elles centralisaient les fournitures du pays à peu près entier. C'est à Mlle de Rey que l'on doit l'ingénieuse fusion de ces deux grands facteurs de l'architecture actuelle : l'acier et le verre ou la céramique. Les vides entre les poutrelles, les trumeaux, les soubassements qu'il faut remplir et fermer, elle imagina de les garnir de majoliques ou de verres galvanisés polychromes. Et ce mariage produisit ces façades d'un coloris et d'une nouveauté qui enthousiasment tous les artistes.

La véritable consécration de cette architecture date du jour où fut construit le hall des fêtes à la Verrerie même. Sur des assises immenses, rectangulaires, se bombe un dôme oblong d'une hardiesse superbe. Le portique d'entrée, au centre d'un des longs côtés, est encadré de quatre fûts formidables canelés en verre d'or. Un chapiteau de somptueuse allure, incrusté de majoliques en relief, remémore la Pacification d'Europe, cette

Hosted by Google

entente internationale qui inaugura le siècle. Les arcs d'acier qui carcassent la toiture sont d'une portée que n'atteignit aucune ferme jusqu'ici.

Le soir, lorsque les foyers de magnésie illuminent l'intérieur de cette nef immense, on aperçoit comme un embrasement la cloche ignée que forme la toiture de verre. C'est le dos d'un monstre de feu tapi au milieu des rougeoyantes lueurs des foyers de la Verrerie et des fours à coke ou des blanches flambées des creusets à fonte d'acier de Hermann Treda. Quand de loin on découvre la fastueuse horreur de ce vaste brasier, il est apaisant d'épeler sur la dorsale de cette chimère incendiée que semble le hall éclairé, en lettres géantes dessinées par des verres opaques enchâssés parmi les plaques transparentes, un appel glorifiant à la paix, au travail, à la justice...

Cette splendeur est l'œuvre de Claire de Rhey.

Mais, quoique créatrice, elle est tributaire, pour la réalisation de ses projets, des modèles qui sortent de la Métallurgie. Elle doit façonner ses majoliques, agencer ses verres, dessiner ses ornements d'après les pièces qu'ouvragent les fondeurs. Les plans des façades, les cadres des décors sont faits par les ingénieurs de Hermann Treda. Elle souffre dans son orgueil d'artiste de ne pouvoir qu'adopter alors qu'elle rêve de créer...

Et, depuis qu'elle a vu se borner son horizon à l'infrangible dépendance de son rival, elle le hait d'autant plus qu'elle entrevoit bien quelle sera la suprême et nécessaire issue : une entente.

Une entente...

Combiner leurs plans, travailler de pair, faire œuvre une et, concordants, marcher vers de plus définitifs triomphes. Et leurs efforts seraient sanctifiés, magnifiquement!

Avec la brusque impatience qui caractérisait tous ses actes, dès qu'elle eut envisagé la seule possibilité de cette issue, Claire ne s'attarda à aucune discussion, à aucune hésitation. Elle s'ouvrit de suite à son oncle, le missionnaire bien désigné pour des avances de réconciliation :

« Vous n'avez jamais parlé à Treda jusqu'ici, mon oncle ?

Hosted by Google

— A notre voisin Treda? Comment voulez-vous que je lui aie dit le moindre mot, dans les termes où vous êtes?

— Eh bien! il faudra que cela change.

— Que cela change?

— Oui, vous irez le trouver. Vous ferez la paix. Comment? Je vous en laisse le soin. Pourquoi?... »

Ici, elle eut une hésitation, un afflux de sang teinta ses joues, symptômes auxquels se méprit le vieillard. Elle acheva :

« Parce que je crains des difficultés entre ses ouvriers et les miens. Il y a trop de jalousie pour tant de voisinage. Et puis, économiquement, leur avantage... »

Elle, si avare de raisons, d'explications de sa conduite surtout, elle qui ne parlait jamais que par phrases brèves, s'embarrassait dans de tâtonnants prétextes Il lui répugnait d'avouer qu'*elle avait besoin* de Treda, que le succès de ses rêves, de son œuvre était au prix du bon vouloir de son rival. Blaise Merhag, inaccoutumé à tant de paroles de la part de Claire, sentit son vieux cœur se fondre en une lénifiante joie.

Sa nièce aimait Hermann Treda!

Trop d'orgueil qui ne pouvait se dompter encore, un sot respect humain l'empêchaient de confier ce secret, même au vieux confident tout prêt à accueillir les premiers pensers de tendresse de cette *femme*, femme malgré tout. Mais aussi trop d'amour envahissait son cœur pour qu'elle pût l'y contenir. Un détour qui ne l'avait pas trompé, lui, le clairvoyant éplucheur d'âmes féminines, avait néanmoins permis l'aveu, contentant l'amour sans froisser l'orgueil...

En quelles heures délicieusement égayées s'acheva ce jour pour l'oncle Blaise! Des ressouvenances d'autrefois lui furent plus radieuses parce qu'elles s'accordaient à sa joie présente. Des visions de bonheur pour cette enfant qu'il chérissait à l'égal d'une fille qu'il aurait eue, il se forgeait une félicité dont il avait cru un instant devoir à jamais tuer en lui l'espoir.

L'utilitarisme d'une époque de désolante sécheresse de sentiment n'avait donc pas anéanti pour jamais cette floraison rare qui ouvrait, malgré les contingences absorbantes et meurtrières, ses hautes, vivaces et éblouissantes éclosions : l'amour!

Hosted by Google

Et Claire s'était attablée depuis longtemps, en son cabinet, devant ses chiffres incessants et ses épures, que Blaise cajolait toujours la souriante extase de son leurre...

Il mûrit son projet. Il voulut d'abord attendre une occasion de rencontrer Hermann. C'était, en cas de malchance, risquer de trop traîner en longueur; et la joie est impatiente. Aller le trouver, lui dire ouvertement le but de la visite pouvait être dangereux. Il était impossible de prévoir l'impression que Claire avait pu produire sur lui. L'attitude d'hostilité dont il faisait preuve laissait, au contraire, présager peu de sympathies...

Il faudrait nouer connaissance fortuite et préparer un terrain avantageux.

Blaise s'attacha, avec la ténacité que mettent à toute besogne les vieillards, à hâter l'issue de sa mission : trouver un prétexte pour s'adresser directement à Treda, entamer avec lui des relations, les poursuivre, en quelques jours ménager une rencontre entre Claire et le jeune homme. Alors on verrait bien... De son temps, quelles dissensions auraient résisté à une avance d'une femme comme sa nièce? Quelques lustres auraient-ils donc tant bouleversé l'âme humaine?

Lorsque, dès le matin suivant, Blaise Merhag fut introduit auprès du jeune industriel, il conçut bon augure de l'extériorité sans froideur tout autant que sans surprise par laquelle fut accueillie sa présence.

Un cabinet très vaste, encombré de réductions d'essai d'appareils inventés par Treda, encombré d'échantillons, éprouvettes de métal montrant leurs textures à la section, leurs nuances de recuit, encombré de graphiques, de diagrammes bien plutôt que d'aide-mémoire, d'encyclopédies, d'in-folio, de paperasses. Des timbres électriques; des embouchures de porte-voix; un enregistreur où s'indiquaient les entrées et les sorties des hommes, des voitures, des wagons; deux manipulateurs télégraphiques; des boutons d'appel ou de commande s'alignaient autour de Hermann Treda. Devant lui, au mur, sur des panneaux de soie blanche violemment éclairés par derrière, se mouvaient incessamment des ombres.

Hosted by Google

Il avait ainsi toujours à portée l'image fidèle du travail dans l'usine. A côté du spectacle luminographique des fondeurs occupés à la coulée d'un convertisseur, c'étaient tout le tumulte empressé des laminoirs, la complication délicate des ajusteuses, où seuls des gamins et des fillettes étaient employés à surveiller ces outils électriques précis, ou bien la correcte ordonnance du réfectoire aux heures des repas, la docilité des écoles.

Blaise Merhag échafaudait trop de pensées de grave souci pour être intéressé, même distrait par ce décor presque fantasmagorique pour ses yeux qui ne cherchaient que le regard de Hermann Treda. Ils le croisèrent du leur. Ce fut sans choc, celui du jeune homme s'assouplissant sous l'inquisition sympathique de l'autre. Du respect, sans froideur qui s'obstine, ni affabilité non plus qui fait expansion, d'une part; de l'étonnement, d'autre part, en face de cette bienveillance qui s'offre. Ce n'était pas là le Treda qu'on avait peint à l'oncle. A moins que déjà n'eût opéré le charme de Claire?...

Il y eut des préambules que rompit Hermann :

« Votre visite, monsieur Merhag, me fait pressentir des intentions cordiales...

— L'honneur d'être votre obligé...

— Je pourrais?

— Vous possédez des bois, vastes, me dit-on, non loin d'ici, délaissés, sans ressources pour vous.

— Oui, même je me propose une coupe totale pour utiliser le terrain à des extractions de marne. J'ai besoin de marne pour intervenir dans un doublage réfractaire de fours.

— Et vous déboiserez de suite?

— La saison ne s'y prête pas.

— Alors je puis introduire ma demande...

— Qui est?

— Une autorisation de chasser dans ces bois. »

Hermann imprima quelques mots, nerveusement, brièvement comme il avait parlé, pianotant par saccades sur les touches de son dactylographe ainsi qu'il avait haché ses bouts de phrases. Blaise Merhag craignit d'être par là congédié.

Hosted by Google

« Je voudrais vous rendre plus grand service que celui-ci », dit Treda en tendant la feuille.

Et ses paroles s'adoucirent, il passa presque un sourire sur ses traits durs. Merhag jeta distraitement un regard sur le permis; il cherchait la phrase qu'il fallait dire pour rester encore, pour aborder la question...

« Vous n'avez pas fixé de délai, monsieur Treda? Il est vrai que si vous déboisez sous peu...

— Oui, sous peu, si j'ai besoin de mon enduit plastique; mais pourquoi en aurais-je besoin? J'ai étudié cette question incidemment. Mes fours n'emploient pas de feutrage interne. »

Une sensation subtilement indiqua à Blaise que l'instant était venu :

« Et vous n'avez pas cherché le placement de votre découverte?

— C'est peu de chose. Et hors de mes habituelles études. Je vous l'ai dit : un seul hasard m'a conduit à cela.

— Mais je crois que ma nièce a travaillé beaucoup ce chapitre.

— Oui, je sais.

— Ah!

— Elle a même obtenu de précieux résultats. C'est, du reste, un peu à cause de cela que j'ai cessé de m'occuper de mon procédé.

— A cause de cela?

— Mais oui; il paraît que nous sommes en mauvais termes. »

Il y avait de l'ironie, la bonhomie d'une gravité qui condescend à une désinvolte plaisanterie dans le ton qu'il prit.

« Il paraît que nous faisons fort mauvais voisinage, plus acerbement que si nous étions concurrents. Si j'avais poursuivi mon étude d'un enduit réfractaire avec mes marnes, je risquais de marcher sur les brisées de Mlle de Rhey, j'aiguisais encore la situation...

— Et vous avez préféré en rester là?

— Ce qui, d'ailleurs, n'enlèvera rien à la... froideur de nos relations. Mais ce terrain est quelque peu dangereux et...

— Au contraire, il n'en est pas de plus sûr, je crois, pour

Hosted by Google

l'instant. Cette... froideur dont vous parlez et qui n'est que trop réelle, croyez-vous qu'elle enchante tout le monde, et surtout que tout le monde voudrait la voir se poursuivre, s'accentuer de plus en plus?

— Votre présence ici m'assure que vous n'en voulez point prendre votre part. Mais vous n'êtes, pardonnez si je suis un peu sec et trop précis dans mon expression, vous n'êtes, je crois, monsieur Merhag, rien dans la direction de la Verrerie.

— Je suis l'oncle de Claire, monsieur.

— Vous a-t-elle seulement jamais conduit visiter *son* usine, *ses* installations?

— Mais y a-t-il eu jamais autre chose qu'un malentendu entre vous? Un mot sujet à reproches a-t-il été prononcé?

— J'eusse aimé mieux un éclat. On se fût expliqué. Notre guerre sourde est une inimitié qui s'envenime de ne pouvoir se justifier même vis-à-vis de soi-même.

— Et pour cela doit-elle être définitive?

— Sera-ce vous qui viendrez avec des paroles de paix? »

Hermann eut un sourire trop narquois pour que Blaise Merhag gardât encore l'illusion qu'il avait quelquefois déjà égayé ses rêves de la vision délicieuse de Claire... Néanmoins, Blaise crut dire la phrase enfin qui lui montait aux lèvres depuis des minutes : Eh! bien, oui, je viens, oui, j'apporte le message de réconciliation. Claire vous tend la main, venez la prendre... Il n'osa : la fierté hautaine de sa nièce, pacifiée même par toute la certitude d'amour que lui accordait l'erreur du vieillard, ne consentirait à ce sacrifice. Blaise avait fait plus déjà qu'il ne fallait. Et il ne dit pas la phrase qu'il eût tant voulu dire. Il ne répondit rien tout d'abord.

« Rencontrez-vous souvent ma nièce? » reprit-il, comme devenu tout étranger à la conversation qui ne s'était pas achevée.

Le jeune homme plissa les lèvres, prêt à sourire. Merhag semblait abandonner la partie.

« Rarement. Et puis nous nous voyons si peu lorsque nous nous croisons.

— C'est que vous ne vous regardez pas.

Hosted by Google

— Nous avons peur l'un et l'autre que nos regards ne nous fassent du mal.

— Claire n'évite personne cependant. Et elle sort beaucoup.

— Oui, mais moi fort peu. L'accompagnez- vous? Le pays n'est pas sans charme.

— Parfois, le matin, lorsqu'elle est à pied, nous allons ensemble. Ainsi demain, vers dix heures, nous visitons la nouvelle prise d'eau, derrière le moulin. »

Blaise hasarda ce mensonge : l'appeau que l'on tend pour engluer l'oiseau qui volète, incertain, craintif, arrondissant des orbes sans cesse rétrécis autour du piège.

La conversation ne dura plus guère.

Merhag revint, heureux de sa besogne. Il escomptait un rapide triomphe. Tout d'abord, la joie de Claire lorsqu'elle apprendrait qu'Hermann se défendait de toute rancune, que la paix pouvait être très prochaine. Puis son bonheur de se trouver au rendez-vous tacite du lendemain...

Blaise entendait, durant qu'il regagnait la Verrerie, chuchoter à ses oreilles des échos ravis de baisers d'autrefois; des souvenirs câlins le frôlaient, des souvenirs de radieuses tendresses dont il entrevoyait un imminent renouveau, si consolant pour son vieux cœur aimant qui s'était effrayé à songer qu'il ne reverrait plus chez d'autres ce qui l'avait tant enchanté lui-même!

Claire ne montra rien de son contentement à la nouvelle des dispositions affectueuses de son voisin. Elle ne décida rien au sujet de l'éventuelle possibilité d'une rencontre sympathique avec Hermann pour le jour suivant. Ne désapprouvant pas l'audacieuse initiative de son oncle, elle le libérait déjà — le confirmant de plus en plus dans son espoir — d'une crainte qui l'inquiétait d'avoir osé cette avance...

Les heures s'alentirent, trop longues pour l'impatience de Merhag.

Le lendemain matin, il ne vit pas sa nièce, selon l'habitude du reste qui était qu'elle passât les premières heures du jour à la visite minutieuse de tous les halls.

A neuf heures, il la fit mander pour savoir ses intentions au

Hosted by Google

sujet de la promenade au moulin. On répondit que mademoiselle était sortie...

Ses conjectures aboutirent à conclure qu'elle s'était rendue seule à l'endroit dit et si tôt pour la raison d'un détour exigé par quelque course sans doute ou d'une promenade dans l'accalmie de la solitude préalable à l'entrevue avec l'aimé.

Il guetta, anxieux et ragaillardi de verdeur par cette intrigue dont il humait comme un parfum qu'il lui semblait sentir s'épandre en tout son voisinage depuis un jour, la rentrée de la jeune fille.

Elle vint droit auprès de lui sitôt qu'elle fût de retour, mais bien avant l'heure même du rendez-vous.

« Je sors de chez M. Treda. La paix est faite. Il vient dîner ici tout à l'heure. Mon oncle, vous voudrez bien nous laisser seuls après le repas? Nous devrons parler affaires. »

Et elle s'apprêta à quitter le vieillard.

Blaise n'avait pas eu un mot à dire, atterré. Il fixait ses yeux étrangement perplexes sur le visage impassible de Claire. Quand il la vit prête à s'éloigner, il s'efforça de trouver une phrase, un mot, de prononcer quelque chose enfin, n'importe quoi :

« Mais... mais... c'est pour en faire votre amant, alors? » interrogea-t-il crûment, sévèrement.

Claire arrêta son pas, se retourna sur Merhag debout dès lors, très pâle, devant elle.

Elle eut un geste gouailleur des mains enfoncées dans les poches de sa culotte, crispa d'une expression railleuse son visage d'affolante beauté :

« Décidément vous n'avez pas vieilli, mon oncle! Un amant? La race est morte. Vous et quelques rares lui survivez... Un amant? Nous avons d'autres soucis nous autres. Et d'autres intérêts ; pour ceux-ci, nous en viendrons à une autre solution : M. Treda m'épouse... Nous dînerons à six heures, mon oncle. »

Et le vieillard n'eut pas le temps de lui crier sa joie, toute l'émotion bienheureuse de son rêve accompli. Claire s'en était allée, vivement, vers l'usine.

Hosted by Google

Tout le cortège de riantes pensées qui se déroula dans son esprit durant la matinée entière ne laissa nulle place aux étonnements que devait plus tard susciter l'idée bien envisagée de cette union décidée sans autres préambules qu'une entrevue de quelques minutes après l'hostilité de plusieurs années, sans autres conseils que ceux d'un emportement soudain, peut-être irraisonné, sans autre avis que ceux de deux calculs d'intérêts.

Pour Blaise s'avérait en cette minute le seul triomphe de l'amour envers et malgré l'envahissante matérialité des soucis positifs d'avantages, d'utopies, de novations qui semblaient jusque-là avoir cadenacé à toute illusion, à tout idéal le cœur de la troublante jeune fille.

Le dîner fut de bel entrain, égayé de toute l'exubérance à laquelle, spontanément réjoui, s'abandonna le veillard, sympathisé de la cordialité des jeunes gens.

A partir de ce jour, les rapports d'intimité se confirmèrent. Blaise chassait de longues matinées durant lesquelles les deux ingénieurs, qui avaient réuni dans un local commun leurs cabinets d'études, se concertaient pour des découvertes et des ententes qui devaient réaliser les merveilles que chacun jusque-là s'était vu contraint de soumettre aux ressources offertes par le rival.

Ces séances furent leurs fiançailles. Elles durèrent un mois. Puis le mariage eut lieu. Aucune cérémonie. Un seul avertissement aux quelques parents, aux rares familiers. Et la visite au gouverneur régional, chargé d'enregistrer les promesses mutuelles de reconnaître les enfants nés de la communauté, se fit sans apparat. Témoins et époux, ils ne furent que six à cette unique formalité. On affirma à Hermann et à Claire leur droit de se quitter, de s'oublier au gré de leurs fantaisies, mais sous serment que chacun veillerait sur les enfants. On leur affirma le droit de renouveler même engagement auprès d'une autre femme ou d'un autre mari qui remplît ses devoirs légaux vis-à-vis de son premier conjoint; le père promit d'élever ses fils et la mère ses filles.

Ils rentrèrent ensuite à la Verrerie. On fit servir un repas plus succulent aux ouvriers des deux usines dont le réfectoire

Hosted by Google

fut unique à partir de ce jour. Le soir, le hall des fêtes réunit tous ceux que le travail ne retenait pas dans les ateliers.

Blaise, malgré les regrets attristés que lui mettait au cœur la banale simplicité de cet acte d'où toute poésie, tout attachement étaient bannis, concevait le lénifiant espoir d'une vie d'amour et d'affection lorsque le beau jeune couple se serait retiré dans la calmante paix de son intimité. Et il lui semblait que déjà sur ses genoux sautillait ou gambadait autour de lui un bambin rieur qui réjouissait de sa candeur joyeuse la morosité de cette sévère retraite d'activité, de labeur et de bruit.

Mais l'oncle Blaise connut la déception fatale. Hermann et Claire obéirent strictement à leur ponctuel serment. Il ne s'érigea de leur union aucune tendresse; aucune attirance ne les jeta jamais dans les bras l'un de l'autre. Les heures se passèrent en séances d'études auxquelles ils s'acharnèrent. Le premier mois de leur mariage fut occupé à une organisation unique sur un pied d'égalité de l'administration des deux usines.

Rarement on vit Hermann et sa femme sortir ensemble. Chacun garda ses habitudes. Si Hermann consentit à venir habiter la demeure de Mlle de Rhey, c'est qu'elle était plus spacieuse que la sienne et qu'on y avait transféré les bureaux réunis de la Métallurgie et de la Verrerie. Mais les appartements gardèrent leur autonomie...

Et, immuable, le beau visage et le regard troublant de Mme Treda n'abandonnèrent rien de la sévère et hautaine gravité qu'y avait empreinte l'éducation utilitaire de Mlle de Rhey.

L'oncle Blaise, tombé bien vite des sommets d'espérances et d'illusions qu'avait escaladés son rêve, mourra, navré d'irréparable découragement, persuadé de l'impossible retour de ses bonheurs égayés d'autrefois.

PAUL ANDRÉ.

Hosted by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La réorganisation du Musée de peinture ancienne. — Les tableaux de l'école anglaise au Cercle artistique. — MM. Constantin Meunier et Léon Frédéric à la Maison d'Art. — La cinquième exposition *Pour l'Art*. — Les salonnets : MM. Van Beers, André Sinet, Hermanus, Richir, Cassiers, Van Doren.

On ne saurait mieux inaugurer ces notes périodiques sur le mouvement d'art à Bruxelles qu'en rendant grâces à MM. Charles Cardon et A.-J. Wauters, chargés par la Commission des Musées de réorganiser la galerie ancienne. Aux fervents de la peinture, à la foule des simples curieux, à la réputation de nos collections, à l'art flamand, ces deux hommes de goût, que la Commission doit se féliciter de compter parmi ses membres, ont, en effet, rendu un plus signalé service que tel artiste créant une œuvre nouvelle. On peut dire qu'ils ont fait, eux aussi, une manière de création, en réveillant ces toiles illustres sommeillantes dans le désordre fortuit d'un décrochez-moi-ça; ils ont été les Princes Charmants de ces princesses de la peinture.

Il suffira, pour marquer l'excellence du nouveau placement, de constater que personne, désormais, ne regrettera plus l'admirable disposition qu'un demi-siècle de recherches, de tâtonnements, de lentes améliorations, avait assurée à nos trésors d'art dans le local de la place du Musée. Et il est arrivé, par surcroît, et d'ailleurs par une conséquence toute naturelle, que cette « résurrection » des tableaux a mis en valeur l'ordonnance architecturale de l'édifice qui les abrite. Le jour où la glaciale nudité du vestibule aura reçu quelque

Hosted by Google

ornementation, où des tentures égaieront les escaliers de marbre, l'impression sera complète. Elle l'est déjà dans les salles; le visiteur ne saurait s'y promener sans se croire dans un de ces fastueux palais de la Renaissance, que l'imagination peuple de cardinaux en robe rouge, de cavaliers aux pourpoints tailladés, de capitaines casqués, de dames en vertugadins et en « corps » à l'italienne.

Les deux grandes galeries latérales que sépare, sans empêcher le regard d'aller de l'une à l'autre, la partie supérieure de la nef centrale soutenue par les colonnes de marbre jaspé entre lesquelles s'érigent, sous la grâce des arcades, des bustes de bronze; les statues dans les niches, les caissons des plafonds, la claire lumière que versent les lanterneaux, tout s'accorde avec l'éclatant et prestigieux ensemble, quadrillé par les bordures dorées des toiles harmonieusement disposées : il n'en est guère qui n'aient bénéficié du classement nouveau, si rationnel, satisfaisant à la fois pour l'œil et pour l'esprit; même les médiocres (il y en a) ont gagné au transfert ou fait gagner leur entourage. Dans les deux grandes galeries se déploie, avec la pompe d'un cortège triomphal, la gloire de l'école flamande : Rubens, Jordaens, Fyt, de Crayer et les maîtres secondaires en qui se reflète leur génie, déroulent, au long des parois, la fête ininterrompue de leurs couleurs; que l'on se retourne, fatigué d'admirer, on voit étinceler dans la galerie parallèle, à travers les entrecolonnements, d'égales splendeurs; et tandis que les portraits d'Albert et d'Isabelle qui, dans le salon carré de naguère, rapetissés par le formidable *Saint Liévin*, faisaient penser à des modèles de timbres-poste, reprennent aujourd'hui, aux côtés de *Vénus dans la forge de Vulcain*, leur décorative majesté, les grandes pages religieuses, telles l'*Assomption* ou le *Christ voulant foudroyer le monde*, ont retrouvé, grâce à l'habile mise à profit des dispositions architecturales du palais de la rue de la Régence, une perspective presque analogue à celles qui dictèrent leur composition : comme autrefois dans la nef des églises ou sur l'autel des sanctuaires, on les voit dominer de

Hosted by Google

loin, encadrés dans les baies formées par les colonnes; ainsi se révèlent le *Martyre de saint Liévin*, splendide et fabuleux comme une apothéose dans le carnage, la *Montée au Calvaire*, avec son irrésistible poussée ascensionnelle — sublimes témoignages de l'éloquence picturale de celui que Fromentin appelait le tribun de la peinture.

Dans les petits cabinets, les œuvres d'un caractère moins solennel, ou appartenant aux écoles étrangères, sont classées par pays, sauf un malheureux mélange d'Italiens et de Français. Là, comme dans l'ancienne salle de Quentin Metsys, réservée maintenant aux Hollandais (le très beau *Bourgmestre* de Rembrandt y occupe la place d'honneur, entouré d'un respectable contingent de « petits-maîtres »), le creux des angles est remplacé par des coins coupés, et les tableaux, suffisamment espacés, s'alignent aussi à l'aise que dans une collection particulière.

Mais que fallait-il faire de ce redoutable « salon carré » dont la lumière diffuse et les vastes dimensions faisaient paraître petits jusqu'aux Rubens et ternes jusqu'aux Jordaens? Par un coup d'audace, ou plutôt par l'inspiration d'un goût hardi et sûr, MM. Cardon et Wauters y ont transporté les gothiques, tous les gothiques, et le hall immense et morose est devenu (qui le reconnaîtrait?) l'oratoire de ce somptueux palais de la peinture. On s'arrête ébloui, et malgré soi pris d'un recueillement religieux : au milieu, dressée comme sur un maître-autel, la tendre et grave *Légende de sainte Anne*, de Quentin Metsys, déploie ses volets, dont une ingénieuse disposition permet de voir les deux faces; aux murs, tout autour, chantent les scintillantes colorations, s'exhalent les ferveurs, fleurissent les suavités des Van Eyck, des Memling, des Thierry Bouts, de tant d'inconnus de génie qui, vivant dans un temps où peindre c'était prier, eurent l'humilité de ne pas attacher leur nom aux merveilles sorties de leurs pinceaux. Vraiment, qui n'a pas vu nos gothiques ainsi groupés ne les connaît pas.

Enfin, il n'est pas jusqu'au compartiment de la sculpture,

Hosted by Google

tout pareil naguère à un bain à quat'sous mal installé, que MM. Cardon et Wauters n'aient amélioré. Des tapisseries anciennes, des massifs de verdure, deux énormes vases en cloisonné, la coloration légère donnée au pavement de marbre, réchauffent un peu cette cave frigide. Il faudrait se décider à en déloger quelques statues. « Elles sont trop ! » Les non-valeurs écartées, les œuvres de mérite pourront être mises en bonne place, et l'on aura au moins l'espace nécessaire pour regarder les meilleures : ce marbre harmonieux et pur comme une élégie de Chénier : l'*Immortalité* de Paul De Vigne, sa délicate *Psyché;* la robuste modernité du *Puddleur* de Constantin Meunier, le *Charles-Quint*, en bronze, dans la manière, peut-être de la main de Pompeo Leoni, l'exquise *Figure tombale* de Dillens, la *Frileuse* et quelques bustes intéressants de Godecharle, etc.

Voilà la réorganisation du Musée ancien terminée, ou à peu près. Car MM. Cardon et Wauters, plus difficiles que le public, vont maintenant se mettre à raffiner leur travail et à rechercher les imperfections de détail. Signalons-leur le *Portrait de famille*, de Devos, le seul tableau, peut-être, qui ait perdu au transfert, et demandons une légère modification au placement du Véronèse : *Vénus versant ses trésors sur la ville de Venise*. On se rappelle l'effet que faisait ce somptueux panneau dans le local de la place du Musée, où il décorait un trumeau qu'on apercevait de l'extrémité de l'enfilade des salles. Il occupe ici une place assez analogue, mais la baie de la porte en face de laquelle il se trouve est partiellement masquée par l'entrecroisement des rideaux, de sorte qu'on ne le voit pas de la salle précédente; il suffirait, pour remédier à cet inconvénient, de supprimer les rideaux, ou, plus simplement encore, de baisser le tableau.

Reste maintenant, pour MM. Cardon et Wauters, à mettre de l'ordre dans cette galerie d'Augias qu'est le Musée moderne. Espérons qu'on n'entravera pas leurs méritoires intentions, et souhaitons que les éliminations qu'ils ne peuvent manquer de

Hosted by Google

pratiquer, aussi bien que le cachet artistique qu'ils sauront donner à cette collection nationale, rendront désormais plus circonspects, sinon plus compétents, les personnages investis de la délicate mission de choisir les œuvres destinées à y figurer.

*
* *

L'exhibition, au Cercle artistique, des tableaux anglais appartenant à M. Ch. Sedelmeyer, a été une manière d'événement, et, pour beaucoup d'amateurs, une initiation. Les *Worlds fair*, depuis 1867, et, en ces derniers temps, quelques expositions d'avant-garde, ont plus ou moins fait connaître au public qui s'intéresse à la peinture les préraphaélites et les derniers contemporains. Mais les œuvres de la fin du siècle passé ne se voient qu'en Angleterre; encore la plupart sont-elles jalousement gardées dans les collections particulières, peu accessibles au touriste. Et l'on s'émerveille de la bonne fortune plus encore que de l'ingéniosité qui a permis à un marchand d'amener de ce côté du détroit ces cinquante-sept tableaux et esquisses, dont les trois quarts sont intéressants, dont quelques-uns commandent l'admiration.

Dès l'entrée, le petit salon du Cercle évoquait l'aspect d'une antichambre de la *National Gallery* et donnait le sentiment qu'on était entouré d'œuvres d'une « école » : mêmes gens, mêmes cerveaux, même éducation, mêmes principes esthétiques, même conception de la couleur reliant harmonieusement l'apparat de Reynolds à la fougue naturiste de Constable, l'élégance hautaine de Gainsborough à la fantasmagorie de Turner, la grâce languide de Romney au romantisme de Bonington. Une école, en effet, dans la plus noble acception du mot, ce groupe qui créait l'Angleterre artistique, et, en entretenant les traditions, négligées ailleurs, des maîtres de la peinture, allait provoquer la renaissance picturale de la France et de l'Europe.

Dans ce groupe, un homme marque par sa volonté, par sa

Hosted by Google

fécondité, par l'acharnée mise en valeur de dons précieux ; qui affirmait que le génie n'est que le résultat du travail, et qui s'éleva bien au-dessus du talent : c'est Josuah Reynolds. Pas un lord, une duchesse, un dignitaire du temps, qui n'aient posé devant ses pinceaux, et le moindre des innombrables portraits qu'il a signés révèle, avec la préoccupation du rendu de la vie, l'étude des grandes époques. On voyait au Cercle plusieurs de ces pages qui, jusque dans leurs défaillances, ont du style. Mais on y voyait aussi le *John Thomas, évêque de Rochester*, égal aux meilleurs Reynolds des musées et des châteaux : avec quelle éblouissante virtuosité le maître fait bomber, scintiller, frissonner les brocarts, les bijoux, les mousselines du costume de cérémonie ; quelle mise en page somptueusement ordonnée, et comme il a su, dans ce portrait officiel et pourtant respirant, conserver au visage, malgré l'éclat splendide de tout ce qui l'entoure, sa valeur et sa prédominance ! De Reynolds encore, un profil, ou plutôt un « trois- quarts » de *Miss Kemble :* le XVIII^e^ siècle français n'a rien produit de plus délicat sans mièvrerie que ce morceau charmant : la torsion négligente des cheveux poudrés, la rougeur charnue des lèvres, les grands yeux lustrés, si joliment effarés ou soucieux, le bout de ruban qui enserre de sa tonalité fanée la chair tendre du cou, on dirait Clarisse Harlowe surprise en déshabillé du matin par le pinceau de Greuze.

Moins brillamment représenté, Gainsborough avait une *Miss Le Nain* médiocre (mais la gorge et son arrangement de gaze et de satin passequillé d'or faisaient un délicieux ensemble de tons) et puis un curieux portrait à monumentale chevelure en espalier, au buste bizarrement étriqué dans un corsage d'odalisque rococo ; Lawrence, une *Miss Siddons*, plus intéressante comme document historique que comme peinture ; Rommey, une ébauche d'*Ariane*, qu'on aurait prise pour un Prudhon. De Bonington, qui, ayant vécu à Paris et amené Delacroix en Angleterre, est le trait d'union entre la pléiade anglaise et l'école française, deux esquisses méritant

Hosted by Google

l'attention : la *Sieste*, une petite toile qui serait quelconque si elle ne marquait peut-être une des premières tentatives d'introduction de l'orientalisme dans la peinture moderne ; *François Ier et Charles-Quint*, dont la couleur et l'héroïque tournure dénoncent une influence sur Eugène Deveria et la peinture historique française de 1830.

Les maîtres et les petits maîtres que nous avons cités se caractérisent par un accent national, immédiatement reconnaissable ; pourtant il n'est pas une de leurs œuvres qui n'impose le souvenir d'un génie antérieur, notamment de Van Dyck, à qui ils se rattachent directement par Lely. Mais il est un genre — le paysage — où les Anglais ont innové, et dans lequel, au lieu de rappeler ceux qui les ont précédés, ils annoncent de loin tous ceux qui ont suivi. Là ils ont créé : sans eux, sans Constable, le paysage français contemporain n'existerait pas, ou serait venu à naître beaucoup plus tard. A cet égard, le grand Turner et les Constable de la collection Sedelmeyer sont absolument démonstratifs. Si certains des Constable exposés là, tels que l'*Après-midi après l'orage*, amplement peint dans une lumière sonore, ou la *Glebe Farm*, portent la griffe rubénienne, les autres sont d'un devancier ; il faut se reporter à ce qu'était alors le paysage pour apprécier la modernité prophétique de ces admirables esquisses qui surprennent, avec une sensibilité si vivante et un réalisme si passionné, les drames et les idylles de la terre et des nuages : la *Vallée de Dedham*, où les rameaux bougent dans l'air, est déjà du Rousseau ; l'*Église de Dedham* pourrait être signée Hippolyte Boulenger, et il n'est pas jusqu'aux subtiles et chimériques marines d'Alfred Stevens qui ne soient prévues dans quelques poétiques notations de ciels au coucher du soleil. Quant au Turner intitulé *Fusée et lumière bleue*, exempt des trop prestigieuses pyrotechnies familières au thaumaturge de la peinture anglaise, c'est une de ses pages les plus saisissantes, et dont les hardiesses laissent le moins à inventer aux marinistes futurs : les vagues s'entre-heurtent, formidables, avec de sau-

Hosted by Google

vages rejaillissements de poussière d'eau sur la plage miroitante; l'éblouissance immaculée de l'écume éclate sous les coups de lumière des fusées-signaux violemment azurées, et le contraste a des préciosités de ton qui n'ôtent rien à la furie de la scène : cette tempête bleue et blanche a quelque chose de grandiose et de virginal. « Une tempête vouée à la Vierge », disait un loustic.

Le piquant et le spécial intérêt de ces sortes d'expositions rétrospectives, est de révéler ou de remettre à son plan quelque maître insuffisamment apprécié. Ici, la révélation, c'est Raeburn. Non pas inconnu : la robuste tête d'*Invalide de la marine*, à la *National Gallery*, lui vaut une juste notoriété. Mais le portrait de l'évêque de Kenth, Lucien O'Beirn, et surtout celui de sa femme, sont, par l'intensité de leur expression, une surprise : l'homme, fondant d'onction paterne, avec, sous la perruque blanche, un regard adorablement bon; la femme, image superbe de la volonté au repos : les bras nus croisés sur la robe de velours aux reflets sanglants qui moule son corps de statue, elle dirige droit devant elle un regard aussi dominateur que l'accent impérieux de sa bouche; un turban la coiffe selon la mode du temps, et semble une couronne sculptée dans le marbre : le marbre, qui écraserait tout autre front, ne ferait pas fléchir cette tête romaine!

*
* *

A la *Maison d'Art*, quelques œuvres récentes de MM. Constantin Meunier et Léon Frédéric, le statuaire du drame industriel, le peintre des misères rurales; deux artistes d'une égale noblesse de cœur et d'une même générosité d'inspiration, le premier désormais classé au premier rang des admirations générales, le second arrivé à la maîtrise sans avoir encore atteint la popularité : elle ne peut manquer de lui venir, après cette période d'attente que la foule impose comme une rançon à des talents fiers comme le sien. Tous deux font palpiter leurs œuvres de la large sympathie apitoyée qui est la marque de ce

Hosted by Google

temps. C'est l'esclave moderne que sculpte M. Meunier : le damné de la mine ou de l'usine, contraint de ployer, geignant et rebelle, son énorme musculature au travail maudit, surhumain, qui donne à l'homme une maigre pitance en échange d'une lente destruction. M. Frédéric, lui, peint les déformations du paysan fatigué par le travail moins brutal de la terre, les visages d'aïeules usés par les besognes et les soucis d'innombrables années de parcimonieuse pauvreté. Les héros du statuaire se redressent en attitudes tragiques, qui souffrent et qui hurlent; les personnages du peintre portent le naïf témoignage d'une monotone existence de labeurs, de devoirs, de privations, humblement acceptée, et qui s'ignore elle-même.

Puget disait : « Le marbre tremble devant moi ! » M. Meunier peut dire qu'il fait pleurer le bronze. Qui n'est resté pensif, la flèche de la pitié au cœur, devant ces *Puddleurs*, ces *Marteleurs*, ces *Souffleurs*, devant cette *Glèbe*, poignant bas-relief où le paysage même enferme comme derrière le mur d'une prison le couple humain attelé à la charrue qu'il traîne d'un effort désespéré, et jusque devant le *Cheval de mine*, morceau éloquent qui élève au pathétique le genre de l'animalier. Ils étaient réunis là, ces rudes bronzes prolétaires, contrastant avec l'élégante et vive figurine en pied modelée par l'artiste d'après M. Edmond Picard.

De même que Leys réincarna l'âme des Cranach et de Holbein, M. Frédéric a retrouvé l'inspiration des primitifs italiens et flamands. Il ne s'évertue pourtant ni à pasticher ceux-ci, ni, comme les Anglais contemporains, à reproduire ceux-là. Il peint comme peindraient aujourd'hui Breughel ou Botticelli, et met au service d'un sentiment tout moderne leur pratique à la fois naïve et impeccable. Ses pinceaux fraternels retracent avec ferveur, presque avec religiosité, les simples existences, encore si voisines de la nature, de cette partie d'humanité qui use ses forces à « rendre plus vert le coin de terre sur lequel elle est née »; un « style » nouveau, impressionnant, exempt de formules et de sentimentalités, ennoblit sans les embellir ces corps

Hosted by Google

déjetés, ces gorges déformées par les allaitements, ces pauvres doigts noueux entortillés dans les grains d'un chapelet, ces faces ossifiées, épuisées, indifférentes, déjà touchées par la nuit suprême.

Le scrupuleux réalisme du rendu accentue d'inoubliable vérité le touchant tableau des *Femmes à loques* — la grâce dans l'abject dénuement — et surtout les *Grand'mères*, les *Vieilles servantes* immobiles et comme ankylosées, laissant errer leurs regards éteints sur les ustensiles de ménage que leurs mains usèrent à force de les manier. Telles pages exposées par M. Frédéric, par exemple les trois fillettes en rouge, pelant des pommes de terre, ont quelque chose d'hiératique dans la gaucherie paysanne des personnages; telles autres, plus significatives, à notre sens, que la toile tripartite intitulée *Le peuple verra un jour le lever du soleil*, se haussent à la représentation symbolique de toute une classe sociale. Signalons encore les petits paysages ardennais, délassements de cet artiste méditatif, et constatons l'heureux effet produit par quelques années sur la coloration, autrefois trop vineuse, de la poétique composition où une gazouillante débandade de nudités enfantines allégorise, invention charmante, le *Murmure du ruisseau* dans la forêt matinale.

*
* *

Fait caractéristique à noter maintenant que nos cercles jeunes ont pris l'habitude, d'ailleurs goûtée par le public, de demander surtout à des invités illustres ou d'avant-garde, l'attrait de leurs exhibitions annuelles : la cinquième exposition *Pour l'Art* présente en première ligne trois artistes belges, et qui n'ont pas atteint la quarantaine. MM. Victor Rousseau, Eugène Laermans et Omer Coppens prévalent autant par leur talent que par la persévérance de leur volonté. Rares sont les débuts pareils à celui que fit, il y a quelques années à peine, le statuaire Victor Rousseau. Le maître qu'on pouvait présager dès lors apparaît aujourd'hui. M. Rousseau est ce que doit être tout artiste accompli : un poète et un savant. La nature

Hosted by Google

et ses formes ont pour lui un langage secret, qu'elles n'ont point pour les gâcheurs de plâtre ou de couleurs qui encombrent les expositions; et ce qu'il a mystérieusement senti, il sait l'exprimer, l'exprimer comme il l'a voulu. Les créatures précieuses qu'il charge de corporifier son rêve, le plus souvent sous cette forme du bas-relief qui mêle à la précision de la vie l'immatérialité d'une apparition prête à s'évanouir dans le néant, ont l'éblouissante jeunesse et l'aristocratie suprême que l'imagination prête aux dieux; on dirait des humains d'une race plus haute : pourtant ces êtres que spiritualise une grâce supérieure sont bien des hommes et des femmes; leur élégance hautaine et raffinée n'est pas l'illusionnant résultat de quelque banal expédient de pratique; ni le physiologiste ni l'anatomiste ne sauraient critiquer ces figures amoureusement modelées; et en même temps qu'elles charment l'esprit par la sérénité de la conception poétique qui présida à leur création, elles se décomposent, pour le connaisseur expert qui les analyse, en « morceaux » irréprochables. C'est l'œuvre capitale de l'exposition que ce bas-relief intitulé *Cantique d'amour*, où l'on voit l'amant et l'amante endormis côte à côte, sans voiles, dans une molle lassitude : sujet scabreux, que M. Rousseau a traité avec une pureté raphaélesque. Un pli de chair trop minutieusement copié, un détail trop appuyé, et l'on n'eût pensé qu'à deux « modèles » professionnels; l'artiste a évité ce danger, et ce couple d'adolescents « inconditionnés dans le temps et dans l'espace », comme dirait un philosophe, évoque les amours sacrées de l'humanité à son aurore ou des demi-dieux de la mythologie : la tête de la jeune femme est une merveille d'expression : c'est la chasteté jusque dans la volupté. Autour de cette œuvre longuement caressée, M. Rousseau, abondant comme tous les artistes vraiment doués, groupe une série de plâtres et d'esquisses qui suffiraient à le mettre en vedette parmi nos sculpteurs : *Espièglerie* est un délicieux bas-relief décoratif, dont Jean Goujon eût signé la grâce printanière; le *Jeune homme* joint la pureté classique à une expression moderne, et la petite

Hosted by Google

vitrine d'esquisses en terre ne déparerait pas une salle de musée.

Il faut classer bien après M. Rousseau, M. Springael, dont l'art, tout opposé, poursuit le réalisme dans ce qu'il a de plus méticuleux et de plus servile; la figure, de grandeur naturelle, qu'il intitule *Désespérée*, fait d'abord douter si cette repoussante *vieillarde* est femme ou guenon; qu'on ait cependant le courage de la regarder, on verra que cette patiente étude, si remarquablement dénuée de toute aspiration poétique, dénote un travail acharné et une étonnante recherche de la forme anatomique.

Le peintre Laermans, lui non plus, ne se préoccupe guère de la beauté. Il poursuit le caractère, et il l'atteint. M. Laermans entasse des personnages à silhouettes frustes et rudimentaires, aux formes brutalement simplifiées, alignant tous le même profil taillé à coups de serpe, peu lui importe, il ne cherche pas à peindre des hommes et des femmes: ses vrais personnages sont les foules populaires, les « sombres millions », comme disait Carlyle, les grouillants cortèges de malheureux et de miséreux que chasse le long des grand'routes un vent de haine et de malédiction. On ferait un curieux parallèle entre l'artiste affiné qu'est M. Frédéric et le symboliste sans le savoir qu'est M. Laermans. Sans doute, ce parallèle serait tout à l'avantage de la science consommée de M. Frédéric, mais il révélerait, entre ces deux artistes si différents, bien des points de contact qui s'affirmeront le jour où M. Laermans sera devenu plus maître de son exécution. S'il a encore, pour arriver à cette possession de lui-même, pas mal de chemin à parcourir, on ne saurait méconnaître l'impression vivante et douloureuse, de poignante angoisse, et d'on ne sait quelle vague grandeur sacrifiée, que font monter à la gorge les *Derniers croyants* rués en un groupe lamentable au pied de l'impassible croix, les *Émigrants* et leur adieu désespéré au village qu'ils ne reverront plus, les *Réprouvés*, troupeau d'*outlaws*, d'infirmes, de guenilles humaines se hâtant, courbés sous la menace de l'implacable. De sombres paysages à teintes plates servent de fond à

Hosted by Google

ces compositions étrangement émouvantes, et complètent à souhait leur caractère.

Le troisième nom que nous signalions en commençant est celui de M. Coppens. Ce qui passionne M. Coppens par-dessus tout, c'est la lumière. On se souvient que pour obtenir l'éclat et la fluidité, il n'a pas reculé devant des excentricités de couleur; il s'est même inoculé la rougeole bleue qui sévissait il y a deux ou trois ans dans les ateliers. L'en voici guéri. Il serait vétilleux de chercher à démêler si c'est malgré cette crise ou à cause d'elle que cette fois le nombreux envoi de M. Coppens est de tous points excellent. Quinze paysages et marines qui se distinguent par la variété des effets, la souplesse du rendu et la transparence d'une atmosphère tantôt vibrante de soleil, tantôt mouillée. M. Coppens peint midi et minuit avec une égale vérité. Ses deux vues du *Vieux canal de Bruges* chantent la radieuse chaleur du mois d'août, et le rayonnement de l'eau paresseuse reflétant, avec le ciel d'azur pommelé de blanc, les toits rouges chauffés par le soleil. L'air plus lourd de la nuit imprègne vraiment ses *Nocturnes :* l'un, représentant la silhouette fantasque d'une statue dominant, du haut d'un pont, le canal endormi dans la nuit; l'autre, une ruelle tournante où se hasarde sous les lueurs vacillantes des lanternes accrochées aux façades, une petite paysanne embobelinée dans sa mante. Et la *Cour de l'évêché*, le *Béguinage* et ses maisons criblées d'ombre et de lumière, le *Sas Slykens*, éclatant comme un crépon japonais, les vues d'Ostende (l'une surtout, avec la flottille de pêche comme suspendue dans la teinte uniforme de turquoise verdie que le crépuscule donne au ciel et à l'eau) sont des pages d'une fraîcheur charmante et juste.

Un Français, M. Duhem, envoie une série de paysages qu'il réunit sous ce titre : *Larmes des choses*. La campagne lui plaît feutrée de tristesse, s'alanguissant avec des grâces de jeune malade à l'heure imprécise qui unit le jour à la nuit : ce sont des élégies que ces paysages silencieux, la plupart sans personnages. De M. Léon Dardenne, naturiste fin et délicat, les *Deux*

Hosted by Google

moulins, joliment mis en page sous un ciel bleu pommelé de nuages humides, et l'*Église Saint-Nicolas à Furnes*, effet de soir d'une absolue vérité; de Mme Lacroix, une *Rue à Schaerbeek*, dont la robustesse n'a rien de féminin.

M. Alfred Verhaeren voit dans la nature moins le sentiment poétique que l'éblouissante fête de la couleur. Ses paysages, sans cesser d'être vrais, sont fastueux comme des orfèvreries; aucun peintre ne sait donner à la matière plus de précieux. Pour lui, la couleur n'a pas de secrets; sous la caresse de son pinceau, elle s'éveille et chante. Il suffit à M. Verhaeren d'un rais de soleil sur un mur effrité, de quelques vieux bouquins empilés près d'un globe terrestre, d'un lambeau d'étoffe jeté sur le coin d'une chaise, pour créer un poème qui ravit l'œil par son harmonieuse splendeur et intéresse l'esprit par sa profonde intimité. Rien, en effet, n'est plus vivant que les natures-mortes de M. Verhaeren; ce sont des portraits de choses; et il arrive qu'une chasuble, peinte par lui, est plus significative qu'un prince de l'Église portraituré par M. X. ou Z. L'émail du temps affinera encore ces toiles sonores et subtiles, qui figureront un jour en bonne place dans les musées. Le *Chanoine*, de M. Hannotiau, essaye vainement de lutter avec elles; cet artiste est mieux inspiré lorsqu'il nous montre, dans le *Local des Arbalétriers*, une accorte servante en bonnet frison, debout, un pot d'étain à la main, devant la galerie aux panneaux vermoulus qui prolonge sa perspective au clair-obscur très heureusement observé; ou bien encore lorsqu'il agenouille, dans leur mante brugeoise qui les enveloppe comme des figures tombales, quelques béguines autour de la lumière brûlant au pied de la madone (*Invocation*).

M. Antonio de la Gandara est un des très rares étrangers qui participent à l'exposition. Son envoi, très varié, tranche sur l'ensemble par le raffinement voulu de tonalité et par la préoccupation d'échapper à la banalité. Le portrait de *M. Conte* a de l'énergie, malheureusement obtenue au prix d'une facture heurtée. Dans son portrait de jeune fille, la robe de satin blanc

Hosted by Google

a une allure prestigieuse, l'allongement ondulé des mains est d'une distinction accomplie, et si le visage était aussi vivant que ces mains princières, il n'y aurait rien à critiquer. Ce qui est tout à fait réussi, c'est un panneautin grand comme la main, représentant *Un coin des Tuileries;* la pelouse assombrie où persiste l'éclat d'une touffe de fleurs rouges, les lumières qui s'allument dans le lointain, la statue de marbre gracieusée sur le ciel rose et gris, cet instantané délicat a la mélancolie légère d'une strophe de Verlaine. Il y a des ressouvenirs de Watteau et de Gavarni dans les *Études de femmes* au pastel, avec de très modernes subtilités de coloration, et le charme de ces fines personnes regardant une bague, laçant leur corset ou allongées sur un sopha, le visage sommeillant dans la soyeuse souplesse de leur chevelure, ne va pas sans quelque chose de quintessencié.

Enfin, après avoir admiré les lithographies de M. Storm van 's Gravesande, dont le crayon gras fait se ruer à l'assaut des estacades les vagues démontées, ou scintiller les voiles blanches sur le radieux étincellement de la mer ensoleillée, il restera à exprimer le regret que les plus jeunes parmi les exposants se bornent à montrer des études parfois intéressantes, mais dénotant peu d'efforts vers une œuvre définitive.

*
* *

Chez M. Clarembaux, M. Van Beers exposait une trentaine de ses nouveautés de la saison. Il y avait là ces gommeux, ces amazones, ces flirteurs et ces flirteuses, ces pierrettes et ces incroyables, figurines méticuleusement coloriées, qui, reproduites par la chromolithographie sur les couvertures de la *Revue illustrée* ou des suppléments du *Figaro,* font un effet si piquant, mais qui, ici, dans leur bordure moulurée, paraissaient tout étonnées d'être traitées comme de vrais tableaux. Chaque fois qu'il organise une exposition nouvelle, on s'aperçoit que M. Van Beers a laissé en route une qualité de plus : car il en avait, et qui présageaient un peintre original. Cette année, à

Hosted by Google

part le caractéristique *Rochefort* à contre-jour, où l'artiste d'autrefois s'est quelque peu retrouvé, à part le *Far niente*, déjà vu, assez piquant exemplaire de sa manière d'il y a quelque temps, cherchant à moderniser dans la minauderie d'un sourire à sous-entendus, dans le chiffonnage des voiles légers, et jusque dans la complice coquetterie des colorations, la libertine afféterie des Baudouin et des Boilly (il apparaît maintenant que c'était encore quelque chose que cette recherche), cette année M. Van Beers ne montrait plus que des panneautins édition diamant, miniaturisés avec des diminutifs de pinceaux. M. Van Beers couperait en quatre un poil de martre. Son projet — d'ailleurs gracieux — de décoration pour piano n'alourdirait pas la fragilité d'un éventail, et si ses *Frileuses* et ses *Cascadeuses* n'intéressent par aucune préoccupation d'art, en revanche elles émerveillent les badauds par la minutie d'une exécution qui laisse loin derrière elle la précision de la photographie, et par cette perfection dans le futile, qui a fait la gloire des « articles de Paris ». Voilà de la peinture que les Américains doivent payer bien cher au millimètre.

Les pastels que M. Sinet exposait au *Cercle artistique* ne sont guère de dimensions plus considérables que les minusculités de M. Van Beers, mais qu'ils sont plus sincères et d'une plus spirituelle spontanéité! M. Sinet ne cherche pas à étonner par des fignolages plus ou moins difficiles, il se contente de reproduire en artiste ce qu'il voit en artiste, et de charmer ainsi. Ses pastels ont la fraîcheur d'improvisation et les moelleuses tonalités qui font l'attrait de ce joli procédé. Sans peser et sans rester, ils expriment, avec un égal bonheur, une mobile physionomie d'actrice, le geste d'une femme à sa toilette ou une juste impression de plein air, comme ses vues d'Ostende, croquis rapides qui fixent le nuage pendant qu'il passe, et l'heure subtile avant qu'elle soit écoulée; le petit *Crépuscule*, avec le brun du papier réservé pour la plage, est une notation exquise.

Ajoutons que M. Sinet est en train de devenir le plus bruxellois des artistes parisiens. Les paysages urbains de chez nous,

Hosted by Google

les types populaires de nos rues, et les notabilités du high-life bruxellois, lui ont inspiré des œuvrettes vivantes et fines, dont l'agrément s'augmentera plus tard d'un intérêt documentaire.

Quelques bons paysages, robustes et sincères, de M. Paul Hermanus, s'adjoignaient aux pastels de M. Sinet, de même qu'une série de vues campinoises de M. Émile Van Doren, — fraîches matinées emmousselinées de brouillard, levers de lune sur les marais désolés, — complétaient, quelques jours plus tard, l'expositionnette de MM. Richir et Cassiers. M. Herman Richir est très heureusement influencé par son maître, M. Hermans : comme lui, il fait large; sa couleur est juste, et son élégance pleine de facilité. La jeune femme, de grandeur nature, s'arrêtant rêveusement de franchir le marbre de la vasque où se baignent encore ses compagnes, et laissant se jouer sur sa nudité le ruissellement de l'eau et les paillettes de la lumière que tamisent les grappes ombreuses d'un berceau de glycines, est un tableau charmant. Parmi les excellents portraits du jeune artiste, *M. Charles Weber* est on ne peut plus caractéristique, *M^me^ G. F.* intéresse autant par la vérité de mouvement que par l'air qui circule autour de l'éclat laiteux de sa carnation de rousse; et *M. et M^me^ Wytsman*, représentés en toilette de soirée dans leur *home* éclairé avec une discrète somptuosité, sont distingués et précieux comme les héros d'un roman de Bourget. Il dépend de M. Richir de marquer bientôt au premier rang de nos portraitistes.

Dans un genre plus léger, M. Henry Cassiers se distingue par des progrès non moins rapides. La vogue va désormais à ses aquarelles hollandaises : débarcadères où se groupe la multicolore flottille des gabarres et des chalands, ruelles de villages avec leurs maisonnettes écurées, leurs commères aux bras rouges et leurs fillettes en jupes plissées, âtres de porcelaine devant lesquels se chauffe un chat familier, routes plates bordées de petits arbres gris et de gazons printaniers que longent les carrioles — pimpants « instantanés » où l'on reconnaît, comme une signature, les taches blanches, gouachées, des bonnets de Zélandaises.

MAURICE SULZBERGER.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Le premier fait dont il convient de dégager la signification très encourageante est l'élection du sénateur Solvay. Sans doute, un résultat partiel ne modifie guère la physionomie conservatrice de notre Chambre haute; sans doute, l'abstention des catholiques peut se justifier par le maigre enjeu de la lutte; elle n'en est pas moins un symptôme de faiblesse et une indication dont nous devons faire notre profit. Les divisions entre libéraux ont été trop profondes, depuis quelques années, pour qu'elles aient trouvé leur terme aujourd'hui. Toutefois, elles deviendraient moins âpres si l'intérêt de vanité personnelle, qui s'attache fatalement aux candidatures politiques, était exclusivement concentré sur des hommes nouveaux, qui n'ont connu ni les compromissions de groupe ni les rivalités de scrutin. Avais-je donc tort de parler, ici même, de « la part du feu » et de mêler discrètement les questions de personnes aux débats de doctrines? Il est des hommes, infiniment respectables et de haute capacité, qui sont pour l'heure politiquement impossibles; leur devoir est de résister aux sollicitations, souvent intéressées ou inexpertes, de leurs amis, et de refuser toute candidature.

*
* *

Puisque le Sénat nous occupe, disons qu'il fut intéressant d'y suivre le débat auquel a donné lieu la question des langues en Belgique. Débat confus parfois et plein de surprises. Tantôt

Hosted by Google

c'est un sénateur wallon, qui se déclare partisan de la rédaction flamande du texte de nos lois, tantôt un sénateur flamand, qui s'y oppose de toute son énergie et ce, malgré la pression avouée de ses mandants ; M. Picard a trouvé dans cette discussion, qui passionne l'opinion publique, le prétexte facile d'un nouveau cavalier seul. Il a remué des mots éloquents avec une verve toute sophistique. Les sénateurs libéraux liégeois ont déployé une rare vigueur, et on s'est échauffé comme si le salut de la patrie était en cause.

On assiste assurément à une nouvelle crise de réaction contre la gallophilie de 1830 et des années qui suivirent notre pacte fondamental. On ne se doute guère à quel diapason l'antipathie pour la langue néerlandaise était montée après la révolution qui nous sépara de la Hollande. Le décret de 1819 fut aussi mal accueilli sur les rives de l'Escaut que sur celles de la Meuse. Parmi les articles de ce décret, les plus vexatoires étaient ceux qui permettaient l'emploi du flamand sans traduction dans les actes administratifs et judiciaires, réglant les rapports entre fonctionnaires ou ceux des fonctionnaires avec le public. L'article 5 du décret va plus loin, il commine qu'à partir du 1er janvier 1823 « aucune autre langue *que la langue* « *nationale* ne sera reconnue légale pour les affaires publiques « dans les provinces de Limbourg, Flandre orientale, Flandre « occidentale et Anvers », et il exige que « toutes les autorités, « collèges et fonctionnaires administratifs, financiers et mili- « taires » se servent de cette langue dans l'exercice de leur emploi. Les fonctionnaires qui ignorent le flamand seront impitoyablement transférés en Wallonie.

Or, comme nous l'apprend l'un des historiens du mouvement flamand, M. Hamelius, qui pétitionna avec le plus d'ardeur contre l'application des nouvelles dispositions légales ? Ce fut le paysan flamand, qui ignorait la langue littéraire à laquelle se rattachait son patois et qui, de plus, obéissait au mot d'ordre de son bourgmestre et surtout de son curé. On lui faisait signer des formules imprimées, qu'il lisait peu ou prou ; mais il

Hosted by Google

signait tout de même et, par une coïncidence digne d'intérêt, son opposition de rustre ignorant allait se rencontrer et s'unir avec celle des représentants de l'une des catégories sociales les plus cultivées de notre pays à cette date. Les membres du barreau prirent, en effet, la tête du mouvement hostile au régime hollandais, et l'on vit les avocats de Gand et de Bruxelles réclamer l'usage facultatif du français, qui avait été supprimé d'un trait de plume devant les tribunaux de ces deux cités. Les États provinciaux se divisèrent sur l'attitude à prendre ; ceux du Brabant et de la Flandre occidentale suivirent l'exemple donné par le barreau de Bruxelles et de Gand. Anvers s'abstint complètement. En résumé, sur un millier de pétitions envoyées aux Chambres des Provinces-Unies, il y en eut près des trois quarts qui émanaient de citoyens parlant le flamand, et beaucoup étaient rédigées dans cet idiôme !

Il n'est pas superflu de rappeler ces faits et, comme le tentait l'autre jour un chroniqueur du *Petit Bleu* (1), de montrer la tendance constante au bilinguisme qui rapprocha, malgré les divergences d'intérêts et la guerre que se faisaient les suzerains, les habitants des provinces de l'ouest, ceux des comtés du sud et de l'est et les sujets de l'évêque de Liége. Dès le XIII^e^ siècle s'accuse, dans la littérature, une sorte d'*intercourse* qui faisait des Thiois les éducateurs des jeunes nobles wallons et des Wallons les maîtres en courtoisie et beau langage de l'aristocratie brabançonne. Il en alla ainsi, semble-t-il, jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle ; la bonne entente devait entraîner — et entraîna — dans l'ordre administratif bien d'autres concessions mutuelles que celles qui divisent aujourd'hui les représentants de nos deux races. Peut-être, sans l'influence française, serions-nous tous, ou quasi tous, bilingues, et il est indéniable que rien n'eût autant contribué à consolider l'édifice, en somme assez laborieux, de notre nationalité, qu'un pareil accord sur une question vitale entre toutes.

(1) Numéro du 4 février dernier.

Hosted by Google

L'influence française, voilà le grand facteur de nos mésintelligences passées et présentes. Déjà les philosophes du XVIIIe siècle nous inculquent des manières de penser, de théoriser surtout, qui devaient plaire aux âmes plus latines de la terre wallonne, tandis qu'elles effarouchaient les âmes moins préparées et différemment trempées de la terre flamande. Les descendants de Marnix et des gueux de mer, grands seigneurs très empesés de ton et de mode, devaient se montrer plus rebelles aux charmes de la culture du Midi, à ce scepticisme fleuri et souriant, parfois à ce matérialisme élégant des livres français, que ne le furent nos abbés liégeois, à demi voltairiens, de philosophie et de vie intime. Puis la Révolution française va faire se lever chez nous, sans trop le vouloir, un vieux levain de rancune plusieurs fois séculaire. Les volontaires de 1792, par leur turbulent enthousiasme, rappelleront trop les tentatives d'assujettissement auxquelles se livrèrent leurs ancêtres, lorsqu'ils étaient nos suzerains ou qu'ils s'efforçaient de l'être.

En Wallonie, l'identité de langue et de caractère aura vite raison de ces réminiscences trop justement aigres. A Gand et à Anvers, il en va autrement. Le réveil du sentiment national se fera là-bas au désavantage de la France; c'est contre elle que va se tourner, après 1830, bien plus que contre les provinces-sœurs du nord, l'explosion de mauvaise humeur qui accompagne tout mouvement révolutionnaire. On était sorti de chez soi, on avait pris le fusil et la rapière; on s'était battu quelque peu; mais il restait de la poudre à brûler et de la colère à passer sur quelqu'ennemi. Les services que nous rendirent les armées de Louis-Philippe n'eurent, dans les cœurs flamands, qu'un faible écho; la statue du général Belliard est un symbole officiel et rien de plus.

La question des nationalités n'est pas la seule qui s'agite à propos de langues; il y a encore entre Wallons et Flamands le séparatisme que créent des fois dissidentes, on plutôt la foi brute, très matérielle, mais très intégrale, d'une part, et une

Hosted by Google

religion de surface, très entamée, de l'autre. Ces Gantois et ces Anversois, calvinistes aux trois quarts au XVI^e siècle, simplement parce qu'ils ne trouvaient plus, dans le catholicisme du temps, l'étanchement de leur soif de ferveur, se rejetèrent, sous les régimes espagnols et autrichiens, avec le zèle du désespoir, dans les pratiques constantes et fiévreuses du culte imposé. De là les dévotions sincères et profondes d'aujourd'hui et l'orientation très catholique du mouvement flamand à ses origines et même plus tard. Certes, des protestants (ils sont quelques-uns à Gand, par exemple, et du meilleur aloi) se joignirent à l'armée de foi romaine; mais eux aussi obéissent d'instinct à une impulsion religieuse. La mode et souvent l'intérêt personnel entraînèrent le reste du troupeau.

Je connais de science personnelle des flamingants très sincères, très logiques, très fiers de leur irrédentisme, qui ne sont ni bigots, ni ambitieux, ni avides de quoi que ce soit. Ce sont des libéraux, rendus mélancoliques par le poids de la lourde chaîne des désillusions électorales et de l'espionnage ecclésiastique; ils ont compris qu'il n'y avait de salut pour nos idées, dans cette terre de Flandre, remuée incessamment du hoyau clérical, que si on les teintait de la couleur arborée par les promoteurs du nationalisme néerlandais. Et ils ont, plus ou moins consciemment, suivi la légion que commande, en chef et de très haut, l'honorable M. Coremans. Reste à expliquer l'attitude des collectivistes. Mais qui ne devine le mobile qui les dirige? Qui ne sent qu'ils ont tâté le pouls du patriotisme belge, supputé le cosmopolitisme d'élégance et d'affaires des hautes classes, l'assoupissement de la bourgeoisie et l'indifférence plutôt hostile de l'ouvrier et du paysan? Ils sont logiques, les collectivistes, en votant les lois « flamingantes », car ils préparent doucement ainsi une désorganisation organique, conforme à leur rêve d'internationalisme. Et voilà, puisqu'on cherche en ces chroniques moins des faits que des raisons, voilà comment une majorité composée de catholiques, de socialistes et de libéraux flamands (quand il y en a dans nos

Hosted by Google

assemblées) est et reste assurée à toutes les initiatives de MM. Coremans, de Vriendt et consorts (1).

*
* *

Au surplus, ce ne sont pas les seuls catholiques, unis aux socialistes et aux libéraux des Flandres, qui assurent à toute revendication flamande de grosses chances de succès. Le programme du libéralisme avancé, proclamant l'égalité des langues parlées chez nous, ouvre la porte à bien des interprétations redoutables.

Mais, encore une fois, il ne pouvait qu'en être ainsi. Les Wallons qui firent le pacte progressiste n'obtinrent l'adhésion de leurs frères Flamands qu'à ce prix, et ce sera désormais la condition de toute entente nationale, dussent les stipulations d'ordre ethnique et linguistique ébranler, à leur tour et précisément, notre Constitution nationale. Au surplus, je ne serais pas fâché de polémiquer sur ce sujet avec M. Lorand, qui est le principal inspirateur et rédacteur du programme progressiste. Il doit avoir, lui Namurois de vieille souche, quelque bonne doctrine sur ce sujet. Meilleure sans doute que celle qu'il professe en matière de philosophie politique, si toutefois il en professe une. On a parlé de l'empirisme politique de la *Réforme* et de ses amis; je n'y ai jamais cru, pour ma part; en revanche, j'admettrais volontiers que mes amis de Bruxelles ont, au grand détriment de tout le libéralisme, et surtout à leur propre dam, obéi trop souvent ou à des suggestions étrangères, ou à la pression momentanée de l'opinion. C'est peut-être ce qui a décidé des votes par lesquels les congrès du parti ont entériné cette peu claire égalité des deux langues nationales en Belgique, où ni l'une ni l'autre n'est précisément nationale.

(1) Je dis « libéraux flamands » et je me suis expliqué là-dessus. En revanche, à moins qu'ils n'aient été hypnotisés par le rouge de leurs collègues wallons, ou qu'ils aient mal interprété la lettre d'un programme, je ne comprends pas l'attitude de certains députés liégeois. M. Janson, avec son vieux flair de politicien, a tout de suite vu le parti qui convenait.

Hosted by Google

En tout cas, je l'ai dit et redit et le redirai avec l'infatigable entrain d'un *Delenda Carthago*, c'est ce qui a dicté au conseil général du groupe le refus de souscrire à une condamnation du collectivisme, lorsque les libéraux modérés la réclamèrent en 1893. Mon insistance sur ce désagréable sujet m'a valu l'honneur d'une étude que publia la *Réforme* sous la signature autorisée de M. Lorand. Celui-ci, comme il fallait s'y attendre, n'a guère envisagé de mes articles de la *Revue de Belgique* que les passages marquant des dissidences qui le froissaient. Dans son for intérieur de rédacteur responsable d'une charte de parti, il ne s'explique notamment qu'à demi mes réserves sur la nation armée et le *referendum*. Pourquoi ne citait-il donc pas, pour les discuter, les paroles de M. Féron que j'avais reproduites et qui étaient aussi conciliantes que possible sur ce brûlant sujet? Au surplus, sans retirer son affection paternelle à ces deux réformes, que j'ai simplement jugées inopportunes, M. Lorand paraît disposé à en délester provisoirement son programme et celui de ses amis (1). C'est parfait. Mais sur la question de la propriété individuelle, il se fâche, et s'il se fâche, comme dit le proverbe, c'est qu'il a tort. Il prétend qu'ici les libéraux modérés « ont cru devoir tendre un piège, « dans lequel beaucoup de braves gens sont tombés, et jouer « sur une équivoque ». Voilà de gros mots, qui sous-entendent que certains libéraux sont des coquins ou à peu près, et qui sonnent bien mal à côté d'autres, notamment de ceux remémorant « les efforts les plus loyaux et les plus persévérants » que M. Lorand aurait faits, de concert avec M. Féron, en 1893-94, pour réaliser la grande union libérale. M. Lorand ajoute que ses amis et lui n'étaient pas un concile pour condamner le dogme collectiviste; je persiste à croire qu'un peu plus de tendresse pour le pontificat — chose qui n'est pas pour lui déplaire — n'eût pas nui à la bonne entente. A sa place,

(1) La déclaration est rédigée dans des termes imprévus; elle a même du trait : « Si cela peut faire *son bonheur* (il s'agit du mien!), je lui abandonne volontiers le referendum et la nation armée. » Que veut-il donc que j'en fasse

Hosted by Google

j'aurais donc condamné tout de même, dût l'alliance socialiste s'évaporer comme buée au soleil de mai. En France et en Angleterre, les théoriciens et les orateurs radicaux n'ont, quoique plus isolés du libéralisme traditionnel qu'ils ne le sont chez nous, jamais hésité à dresser la barrière et à sonner l'alarme, lorsque cette question de la propriété individuelle et de la propriété collective était soulevée par les disciples de Marx et de Proudhon.

*
* *

Justement, un livre de M. Bourgeois vient de paraître que je me fais une joie de signaler, par la modération de sa pensée et la noblesse de sa forme, à mes amis du libéralisme progressiste. M. Bourgeois n'a-t-il pas été un moment l'espoir, plus que cela, la vivante incarnation de ce que rêvent MM. Janson et Féron, de ce que nous rêvons quasi tous, en Belgique? Il était ministre, il légiférait, lorsque nous en étions réduits à faire des discours et des brochures. Sans doute, ses actes étaient moins expéditifs que nos paroles; mais on lui faisait crédit; on comprenait qu'il naviguât entre les écueils avec la prudence d'un vieux pilote; on lui donna même l'absolution lorsqu'il lança la foudre au groupe collectiviste de la Chambre, et justement sur cette grosse question de l'appropriation du patrimoine national, qui a fait couler tant d'encre rouge, noire et bleue, en Belgique.

S'il n'est plus ministre, M. Bourgeois n'en a pas moins conservé le bon renom, le parfum sain et honorable d'homme d'État et de penseur élégant que lui valurent ses agissements parlementaires, et ce n'est pas son petit volume *Solidarité* (1) qui le compromettra dans l'estime des libéraux belges. Au contraire, je suis persuadé qu'à le lire, bien des esprits défiants, qui se rangèrent jadis sous la bannière des centres-gauchers, en France, ou qui se réclamaient de ces derniers, en Belgique, se laisseraient prendre à la logique vigoureuse et à l'élévation

(1) Paris, Colin, in-18.

Hosted by Google

philosophique que déploie l'ancien ministre radical. *Solidarité* n'est, si l'on veut, qu'un sommaire doctrinal, et un léger excès de verbosité allonge peut-être un énoncé auquel, strictement, cinquante pages eussent suffi. Mais le souffle oratoire qui traverse ces pages ne faiblit pas un instant, et l'on va jusqu'au bout avec l'impression satisfaisante du début.

Donc, M. Bourgeois se sépare nettement des libertaires manchestériens et des écoles socialistes. Comme il l'explique très pertinemment, ce n'est pas entre des hommes qu'il se place, au risque de s'asseoir entre deux sièges, ce sont des idées qu'il élimine, d'autres qu'il conserve et codifie pour le plus grand bien de la cause du progrès moral et social. Il reconnaît dans la société les mêmes dépendances organiques que dans la nature, il en déduit la loi de solidarité. Je m'en voudrais de critiquer la formule qu'il donne de cette dernière; mais je me demande si elle ne pouvait découler d'une étude des faits sociaux où il entrât moins d'à priori et plus de concrète analyse. La voici, d'ailleurs, cette formule : « Le devoir social n'est pas « une pure obligation de conscience, c'est une obligation « fondée en droit, à l'exécution de laquelle on ne peut se « dérober sans une violation d'une règle précise de justice; « la loi positive peut assurer par des sanctions impératives « l'acquittement de la dette sociale, l'exécution de l'obligation « qui résulte, pour chacun des hommes, de son état de débi- « teur envers tous. »

En réalité, comme M. Bourgeois l'indique lui-même au début de son étude, une portion des esprits libéraux, très entichés des beautés de la concurrence économique, refusent à l'État d'autres fonctions que celles qui découlent de sa mission policière. J'ai montré ici même, en 1896, les innombrables illogismes que commirent ces libéraux, ou leurs mandataires, en inscrivant de quotidiennes restrictions de la liberté dans nos lois et règlements. Ces mêmes libéraux proclament encore que « la charité est un devoir et un devoir impérieux », mais rien autre; à quoi il faut répondre que canalisée, de leur propre aveu, dans

Hosted by Google

des institutions officielles sans nombre, cette charité est devenue une obligation légale, toujours grandissante. Voilà l'évidence, et voilà, me semble-t-il, la voie la plus sûre qui conduit à l'interventionnisme dont on peut discuter les applications, mais non contester, même en cette matière, la nécessité inéluctable. Le devoir moral de la veille devient le devoir social du lendemain. Et à quoi cela est-il dû? Au sentiment de plus en plus net de la solidarité qui existe entre les hommes vivant en société. M. Bourgeois l'a fort bien dit, il a marqué les progrès incessants d'une doctrine qui est exclusive de l'anarchisme et du collectivisme, parce qu'elle repose sur une base nullement métaphysique. Certes, il y a en ce sens un contrat social; mais ce n'est pas celui de Rousseau, fait d'à priori anachronique et tout négatif d'aboutissement. L'homme devient meilleur au lieu d'empirer, et il n'y a pas eu de pacte originel. Ce pacte, c'est nous qui, sans entente préalable, l'avons peu à peu institué et qui le compliquons sans cesse de clauses nouvelles, conformes et à des besoins nouveaux et à une meilleure compréhension des rapports sociaux. M. Bourgeois dit tout cela en des termes excellents, d'une sobre éloquence et d'une netteté qui exclut les équivoques. *Solidarité* est, en quelque façon, le bréviaire du libéralisme progressif, sinon progressiste.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

GASTON PARIS

Une élection à l'Académie française est parfois une surprise, souvent une consécration. Dans le cas de M. Gaston Paris, qui ne sollicita qu'une fois le suffrage des Quarante avant le scrutin qui devait l'appeler parmi eux, il n'y eut, pour les initiés, ni surprise, ni consécration. Ce qui avait été une surprise, c'est que l'Académie n'eût pas donné M. Paris pour successeur à Renan ou à Taine plutôt qu'à Pasteur. Il y a des parentés d'esprit qui imposent certains legs, comme les parentés de chair. Entre Renan et M. Paris, il existait, pour ceux qui ont connu l'auteur de la *Vie de Jésus* et qui approchent celui de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, de telles affinités spirituelles et de si vives analogies scientifiques qu'il y a quatre ans, le choix fait plus récemment par l'illustre compagnie était déjà tout indiqué.

Mais les élections académiques accordent rarement à l'opinion publique ce qu'elles réclament, et il serait puéril d'ergoter, maintenant que justice est rendue. Dans l'intervalle entre ses deux candidatures, M. Paris avait eu l'occasion d'affirmer, à des yeux qui ne le lisaient guère jusque-là, des facultés de psychologue littéraire qui ajoutent peu à sa valeur foncière, mais qui parent son succès de grâce et de sympathie pour la foule simplement instruite. C'est donc tout profit qu'il en ait été comme il fut.

Hosted by Google

Pourtant, s'il a été et s'il est avant tout un savant, M. Paris eut du mérite à vouloir n'être que cela. Doué comme il l'était pour les arts, intimement lié avec les poètes de sa génération, porté par les aptitudes de son esprit à ne pas se confiner dans une érudition méticuleuse et aride, il dut livrer quelques combats internes, lorsque, il y a une trentaine d'années, il se résigna à l'ingrate tâche d'analyser des sons et des formes grammaticales, de comparer entre eux de vieux textes littéraires, de déchiffrer des manuscrits du moyen âge. Ce mérite était d'autant plus grand que la science à laquelle il se disposait à consacrer sa vie existait à peine, du moins en France, et que les représentants de l'érudition dans ce pays, historiens, hellénistes, latinistes, archéologues, ne croyaient que très peu à l'avenir de cette philologie nouvelle et la tenaient en médiocre estime. Pour eux et pour la foule des lettrés, pour les maîtres et les étudiants, la langue nationale n'était qu'un instrument d'éloquence, et l'histoire de notre littérature ne remontait guère plus haut que Villon, qui, selon le mot de Boileau, avait le premier « débrouillé l'art confus » de ses prédécesseurs. La science que M. Paris avait l'ambition de représenter, il fallait donc la créer en France, lui conquérir une place dans l'enseignement universitaire, la faire accepter des savants, la faire respecter des littérateurs, lui gagner les sympathies des travailleurs, l'estime et même l'admiration du public.

Or, tout cela, M. Gaston Paris l'a fait dans les trente-cinq années qui séparent son entrée à l'Académie française et sa sortie de l'École des chartes.

Et voilà pourquoi son élection au fauteuil de Pasteur, si elle n'est pas pour le nouvel académicien lui-même la consécration de sa carrière de savant, peut être considérée, en quelque sorte, comme la consécration de son œuvre. Cette élection est l'aveu de notoriété d'un fait qui pourrait se formuler ainsi : le savant de génie qui scruta le plus

Hosted by Google

profondément les origines de la langue française et qui dévoila quelques-uns des secrets de son histoire, a le droit de siéger à côté des grands écrivains à qui leur talent a valu la haute mission de surveiller l'évolution de cette langue et d'en maintenir le prestige.

* * *

Ce fut par un travail de linguistique pure, mais où se révélait déjà l'originalité de son esprit et la puissance de sa méthode, que M. Gaston Paris débuta, en 1862, dans la carrière scientifique. Son *Étude sur l'accent latin dans la langue française* était déjà plus qu'une simple thèse de sortie de l'École des chartes ; elle constituait une première enquête dans un domaine, dont, à l'instigation de son père, il était allé reconnaître les frontières et mesurer les ressources à Bonn, auprès de Frédéric Diez, le fondateur de la philologie romane. Trois ans plus tard, en 1865, il présentait, à la Faculté des lettres de Paris, sa thèse pour le doctorat, l'*Histoire poétique de Charlemagne*.

Le sujet de ce gros livre indiquait des études historiques et philologiques d'une plus vaste envergure que l'œuvre de début de M. Paris ; sa longue et laborieuse préparation trahissait la rigueur des méthodes allemandes en même temps qu'elle rappelait les précieuses directions que l'auteur devait à son père, l'illustre Paulin Paris, à qui l'ouvrage était dédié.

Non seulement ces deux « coups d'essai » pouvaient passer à juste titre pour des « coups de maître », ils dénotaient aussi, par rapport à la tâche que le nouveau docteur se disposait à entreprendre, une fermeté de conviction, une sûreté de coup d'œil, une unité de dessein, une énergie de volonté qui pouvaient étonner dans un homme si jeune, mais qui n'ont jamais cessé de distinguer l'œuvre et la personne de M. Gaston Paris. Tout ce qu'il est devenu plus tard, tout ce qu'il a écrit et pensé et enseigné

Hosted by Google

se trouve déjà, sous une forme qui a pu être complétée et affinée, mais qui n'avait plus besoin d'être essentiellement modifiée, dans ces deux « thèses », véritables déclarations de principes scientifiques, d'une âme éprise des hautaines envolées, d'un esprit vigoureux, prématurément aguerri pour les tâches les plus redoutables qui succèdent à l'initiation scientifique.

Il y a un peu plus de deux ans, dans un banquet intime de romanistes, où l'on célébrait la mémoire de Frédéric Diez à l'occasion du centenaire de sa naissance, M. Gaston Paris, à la fin d'une allocution pleine de verveuse finesse, prononça cette phrase, dont le souvenir a dû le hanter, puisque l'idée qu'elle contient se retrouve dans son discours de réception à l'Académie : « Une bonne méthode est une bonne lanterne pour éclairer la route; mais pour qu'elle guide utilement le voyageur, il faut qu'il sache où il va. » Cette phrase résume sa vie et en indique le point de départ. Si M. Gaston Paris a pu monter si haut et arriver si loin, c'est qu'au moment de se mettre en route il n'était pas seulement en possession de la bonne lanterne, mais qu'il savait parfaitement où il allait. Le vaste domaine de la langue et de la littérature du moyen âge s'étendait devant lui comme la terre promise; cette terre, il savait qu'il aurait à la conquérir par le travail le plus acharné et le plus persévérant; mais sûr de lui-même et de ses ressorts d'activité, il était sûr aussi de posséder un jour les lointains heureux promis à son labeur.

Et voilà pourquoi la vie de ce savant, en dépit de l'étonnante variété de ses aptitudes, présente une si admirable unité, voilà pourquoi ses recherches, malgré la circonspection avec laquelle le travailleur avance, ne portent nulle part la trace d'un tâtonnement infructueux et fatigant.

Toutes les fois qu'il a abordé l'étude d'une nouvelle question, soit d'histoire littéraire, soit de linguistique, il

Hosted by Google

y a vu clair dès le premier coup d'œil, et s'il lui est arrivé d'avoir à se corriger, ses corrections n'ont jamais porté que sur des points secondaires; l'économie de sa doctrine, les lignes générales de ses systèmes n'ont pas été entamées.

Lorsqu'il trouve l'occasion de reprendre, à propos d'un nouveau livre ou d'un article de revue, l'examen d'un problème qui le captiva jadis, M. Paris peut renvoyer le lecteur à ses publications antérieures sans avoir à se rétracter, il peut rattacher les vues nouvelles que lui suggèrent les récentes recherches d'un collègue ou d'un élève à celles qu'il a exposées naguère sur le même sujet.

En créant en France l'enseignement de la philologie romane, M. Gaston Paris a voulu faire de celle-ci une discipline éminemment nationale. Sans doute, nul savant n'entretient des relations meilleures d'estime et d'amitié avec ses collègues d'Allemagne, d'Italie, jusqu'à ceux des pays scandinaves, où son impulsion n'a pas peu contribué à populariser l'étude des langues romanes; mais tout cela ne l'empêche pas d'être avant tout un Français, dont le noble et clairvoyant patriotisme a tout de suite compris la portée morale, la valeur d'intellectuel relèvement qu'il y avait dans cette remise au jour des vieux poèmes, des gestes exaltant Charlemagne et ses pairs, et, en général, de toutes les manifestations primitives du génie de sa race. Certes, il a su blâmer ceux de ses compatriotes qui, travaillant à côté de lui et avec lui, exagéraient la valeur littéraire de quelques-uns des monuments de l'ancienne littérature de son pays et se laissaient entraîner jusqu'à d'hyperboliques et maladroits parallèles avec les chefs-d'œuvre antiques; le chauvinisme est toujours puéril; en matière de livres et d'écoles, il est quasi criminel. M. Paris n'a jamais perdu l'occasion de souligner le caractère indépendant et international de la science, ce qui ne l'a pas détourné un seul instant de travailler à la gloire de son

Hosted by Google

pays, de montrer à tous à quel point, dans les siècles reculés du moyen âge aussi bien que dans les périodes classiques, la France avait brillé et dominé par l'éclat de sa littérature, combien les vieux parlers de « doulce France » avaient été harmonieux et « délectables », souples et riches malgré les gaucheries de leur syntaxe et la prolixité de leur style. Certes, on savait que le français avait eu ses heures d'impérieuse domination sur le monde civilisé du moyen âge; que Wolfram d'Eschenbach avait traduit Perceval et la geste d'Orange, que Gottfried de Strasbourg était l'imitateur de nos poèmes et qu'en Angleterre, jusqu'à Chaucer, en Espagne, jusqu'à Cervantès, en Italie, jusqu'à Torquato Tasso, les vieux romans de France avaient compté d'innombrables admirateurs. Mais à M. Paris, plus qu'à tout autre savant, revient l'immense honneur d'avoir formulé en loi ce qui n'était que vérité anecdotique, d'avoir surtout, par l'énumération raisonnée de multiples exemples individuels de transmission française et d'imitation étrangère, centuplé les preuves sur lesquelles s'édifiera la théorie définitive de l'influence intellectuelle de la France dans son plus lointain passé de terre romane.

Est-ce le renom spécial que les études poursuivies dans cette direction par le nouvel académicien lui ont valu dans d'autres pays? Est-ce tout simplement la reconnaissance de sa supériorité, attestée par d'innombrables dédicaces du plus édifiant internationalisme, par ses livres, par le niveau auquel, avec M. Paul Meyer, il a maintenu depuis vingt-cinq ans sa revue, l'organe par excellence de la philologie française, la *Romania?* Toujours est-il que, depuis longtemps déjà, la « conférence des langues romanes » de l'école des hautes études, dirigée par M. Paris, est devenue un laboratoire d'érudition où Français et étrangers unissent leurs efforts, viennent travailler au progrès et au relèvement des études romanes en France. Et si, pendant

Hosted by Google

longtemps, il a exclu le grand public du rayonnement de son activité, se bornant à faire des leçons très savantes aux auditoires étrangement composés qu'attirent, d'une façon plus ou moins intermittente, ses leçons du Collège de France, il semble bien que, depuis quelques années, M. Paris ait éprouvé réellement le besoin d'initier ce grand public à la portée générale de ses recherches et de l'intéresser à quelques-uns des résultats de ses travaux. Tandis que son *Manuel de la littérature française du moyen âge* reste plus spécialement réservé aux élèves de l'école normale et de l'école des chartes, les « leçons et lectures » qu'il a réunis en deux volumes, sous le titre : *La poésie du moyen âge*, ont invité les « esprits curieux et ouverts, mais non spécialisés, » à prendre leur part de cette étude si attrayante qui a pour objet l'ancienne littérature de la France.

Ne convient-il pas aussi de ranger ici ces jolis petits volumes qui s'appellent : *Extraits de la chanson de Roland*, *Extraits des chroniqueurs, prosateurs et poètes de l'ancienne France*, et qui font pénétrer la connaissance du vieux français et de la vieille littérature dans les classes supérieures des lycées et des collèges, parmi les ouvrages du maître, qui trahissent de la façon la plus évidente la portée patriotique de son œuvre, son désir profond et sincère d'unir dans une même affection le dévouement à la vérité scientifique et l'amour de son pays?

S'il fallait d'autres preuves encore de la réalité et de la puissance de ce sentiment chez M. Paris, nous le montrerions empressé à soutenir l'œuvre qu'ont entreprise la Société d'histoire littéraire de la France ou la Société des parlers de la France; nous insisterions sur la part très active qu'il a prise et qu'il continue à prendre à la réforme de l'enseignement supérieur de son pays, ou la bonne grâce avec laquelle il a ouvert, par un de ces discours sages et vibrants dont il a le secret, les cours de vacances que

Hosted by Google

l'Alliance française organise à Paris au profit des étudiants étrangers.

Jamais ce travailleur n'a craint de compromettre son prestige d'érudit et de romaniste en prêtant l'éclat de son nom ou en donnant l'impulsion de son autorité à des œuvres qui ne touchent qu'indirectement aux études spéciales sur lesquelles il aime à concentrer tous ses efforts. Chez lui, en effet, l'érudition n'engendre pas l'étroitesse; la recherche du détail ne détourne pas son attention de l'ensemble; les arbres ne l'empêchent pas de voir tout le paysage.

M. Gaston Paris est un des plus brillants représentants de ce qu'on peut appeler « l'idéalisme scientifique ». Il est de ceux qui croient fermement que l'esprit seul vivifie, et s'il fouille minutieusement les recoins obscurs où se cachent les origines de la langue et de la littérature française, c'est que, sous les faits même qu'il met successivement au jour, il espère découvrir l'âme de la France. Vue de haut et jugée d'après les principes qui la dirigent, l'œuvre de ce philologue est une œuvre de psychologie historique, un fragment d'une œuvre à la fois immense et délicate, celle qu'il a appelée lui-même « l'examen de conscience de l'humanité ».

***

Nous ne pouvons songer ici à décrire par le menu, ni même à citer les innombrables travaux qui vont de l'ancienne *Étude sur le rôle de l'accent latin* jusqu'au dernier article de la *Romania* sur la forme curieuse des féminins Évain, nonnain, etc., et de l'*Histoire poétique de Charlemagne* jusqu'aux dernières leçons de M. Paris sur le cycle de Guillaume d'Orange. Une bibliographie raisonnée et complète pourrait seule donner une idée exacte de cette activité extraordinaire qui tient de l'ubiquité et laisse l'impression d'un savoir encyclopédique et quasi infaillible.

Hosted by Google

Il n'est pas, en somme, de livre un peu marquant, paru depuis bientôt trente années, dont M. Paris n'ait pris texte — et quelquefois prétexte — pour écrire des pages solides et personnelles sur les questions les plus variées de philologie pure, de littérature, de folklore, d'histoire même et d'archéologie (1). Le maître français a de nombreux élèves; le premier volume de chacun d'eux lui est généralement dédié; ce volume, qu'il a lu avant nous tous, dont chaque page contient quelque chose de sa propre science, une parcelle détachée de son enseignement, ce volume sien à bien des égards, il ne laisse pas à d'autres le soin de l'annoncer, de le louer et de le critiquer. Aussi, quelques-unes de ses études, et des plus fortes, sur notre passé littéraire, sont de simples comptes rendus des travaux de ses disciples, notamment de MM. Jeanroy et Sudre, parus dans le *Journal des savants*.

Dans ce journal où les premiers noms de l'érudition française s'honorent de voisiner avec le sien, presque à chaque page de la *Romania*, dans la *Revue critique*, en tête de maints livres dont il s'est fait le préfacier, M. Paris a déployé une érudition qui est bien à lui, et qui jamais ne se ralentit ou ne s'atténue. Et tout cela est exprimé dans une jolie langue, claire, élégante, bien timbrée, sans rhétorique fausse et vaine, avec la netteté du trait et la précision du mot qui dénotent l'écrivain de race. Que d'œuvres restent à signaler encore! Tantôt c'est une doctrine nouvelle sur l'origine du roman breton; tantôt ce sont des textes de vif intérêt mis au jour, dans la collection publiée par la Société des anciens textes, ou bien que M. Paris a réservés pour sa propre revue, la *Romania*.

(1) Dans un recueil comme celui-ci, on ne doit pas tout citer. Mais je ne puis m'empêcher d'alléguer les comptes rendus d'un livre de Pio Rajna sur les origines de l'épopée française, de certains travaux de MM. Förster, Suchier et Tobler en Allemagne, les articles de la *Revue critique*, et tout récemment les pages consacrées à l'édition de *Dernières poésies de Marguerite de Navarre*. Et que d'omissions dans cette veine particulière d'une inlassable activité!

Hosted by Google

Veut-on feuilleter la collection du *Journal des savants*, où ont paru les études déjà signalées sur MM. Jeanroy et Sudre? On s'y arrêtera à des études fines et définitives, pleines de vues originales et d'observations suggestives, sur les fabulistes latins ou bien sur ce que Darmesteter a appelé « La vie des mots ». Ou bien on ira relire, en annexe aux longs mémoires consacrés aux romans arthuriens, la pénétrante étude sur Tristan et Yseult que M. Paris a donnée à la *Revue de Paris;* son article, dans cette même revue, sur Frédéric Mistral, et la poésie des félibres ou, dans la *Revue historique,* sa délicieuse critique de la vieille légende de Jaufré Rudel, qui mourut d'amour pour « la princesse lointaine ».

Nous l'avons dit, M. Paris n'a pas écrit la plupart de ses derniers travaux pour son public ordinaire; au contraire, il affecte comme une coquetterie de déposer l'austérité de ses œuvres antérieures et de se faire le guide aimable des gens simplement cultivés dans un monde qui est à lui plus qu'à personne. Toutefois, avec un peu d'attention, il est aisé de retrouver ici les principes scientifiques qui guidèrent le maître dans ses grands efforts d'érudition, d'apprécier sa méthode impeccable, d'admirer la clarté de son exposition, l'indépendance et la finesse de sa critique, enfin, la haute portée de ses conclusions.

Et cependant, le lecteur le plus consciencieux des écrits de l'éminent philologue n'arrivera à saisir le secret de cette personnalité si remarquablement douée et si foncièrement sympathique, que s'il a eu en même temps le privilège de faire partie du cercle intime de ses élèves. C'est encore par son enseignement que M. Gaston Paris aura exercé sa plus grande influence sur la marche des idées et sur le progrès de la science. Depuis la fondation de l'école pratique des hautes études, qui remonte à une initiative de Duruy, pendant la dernière année de l'empire, il a fait de

Hosted by Google

la « conférence des langues romanes » le centre vivant, le foyer radieux des études philologiques en France, et, disons-le, dans l'univers entier.

Ce qui a permis à M. Paris de fonder une école de philologie romane, c'est qu'il a su initier des disciples à sa méthode de critique, transmettre quelque part de son esprit à de jeunes savants venus à Paris, du Nord et du Midi, pour entendre ses leçons, créer autour de lui plusieurs groupes de collaborateurs dont quelques-uns sont devenus à leur tour des guides et des maîtres. L'édition critique de la *Vie de saint Alexis,* en 1872, a été le premier fruit de cette collaboration. C'était l'époque où MM. Arsène Darmesteter (dont le jeune savant qui représente si brillamment la philologie romane dans la vieille Sorbonne, M. Antoine Thomas, est devenu le digne successeur), Morel-Fatio, Léopold Pannier, Gaston Raynaud, d'autres encore, firent leurs premières armes sous les ordres de ce chef respecté. Chaque année amena de nouveaux disciples et, pour n'en citer que quelques-uns, vingt ans plus tard, Alfred Jeanroy, Ernest Langlois, Joseph Bédier, Léopold Sudre se trouvaient réunis autour de la chaire du maître. Le premier devait renouveler l'étude de l'ancienne poésie lyrique, le second, celle du *Roman de la Rose* et de la tradition symbolique à laquelle il se rattache; le troisième écrivit sur les *Fabliaux,* et le quatrième sur les sources du *Roman du renard*, des œuvres qui font époque et autorité aujourd'hui.

Si, dans plus d'une université étrangère, à Upsal, à Gothembourg, à Liége, à Gênes, à Groningue, à Leyde, à Genève, à Lausanne, à Fribourg et ailleurs encore, il s'est fondé des chaires de philologie romane qui sont devenues un des éléments les plus solides de l'enseignement supérieur suédois, belge, italien, hollandais et suisse, c'est encore Gaston Paris qui peut en être appelé le véritable créateur.

Hosted by Google

Rarement un professeur est arrivé à remplir sa mission d'une façon plus complète que le maître qui débuta comme suppléant de son père à ce même Collège de France, dont les suffrages de tous ses collègues lui ont confié la direction suprême. On dirait qu'à force d'étudier les hauts faits des héros épiques du moyen âge, M. Gaston Paris leur a emprunté quelque chose de cette vaillance intrépide, de ce dévouement absolu à la cause qui était la leur, de cette vertu personnelle qui a permis à chacun d'eux de devenir, dans la mémoire du peuple et dans les chants des poètes, les élus de la Providence, les dignes pairs de Charlemagne. Il y a quelque chose de vraiment épique dans cette histoire de la philologie romane dont Frédéric Diez est le héros royal et dont Gaston Paris, uni à Paul Meyer par un compagnonnage aussi fidèle et aussi fécond que celui qui a existé autrefois entre Roland et Olivier, est, en France, le plus noble chevalier. C'est bien à lui que s'applique le beau vers de la *Chanson de Roland :*

D'itels vassaus los avrat dolce France.

A.-G. VAN HAMEL.

Hosted by Google

DÉGÉNÉRESCENCE INDIVIDUELLE

ET

DEGENERESCENCE COLLECTIVE [1]

XIII

LES IDÉES RÉGRESSIVES.

Nous venons d'opposer le sentiment à l'idée et l'exemple que nous venons d'indiquer pourrait suffire à l'intelligence de ce que nous nommons les idées régressives. Maïs une remarque à propos d'un cas particulier ne convient pas à une aussi large thèse. Il faut y revenir et développer davantage notre manière de voir.

Les idées, l'intellect aident évidemment dans une très large mesure au maintien et à l'évolution des sociétés; il est classique de dire que l'homme a puisé dans son intelligence les ressources qui hâtèrent son triomphe sur le restant de la création. Les idées permirent de suppléer à la faiblesse physique des êtres humains. L'histoire de l'idée, c'est presque l'histoire d'une civilisation tout entière. L'intellect, en guidant le bras de l'homme, a décuplé sa force; d'un organisme relativement débile, elle a fait cette admirable personnalité humaine, merveilleuse par son mécanisme, l'inconnue de ses ressorts, l'immense variété de ses goûts, de ses énergies, de ses poussées.

Les manifestations de l'intelligence sont donc le résultat

(1) Voir la *Revue de Belgique* des 15 janvier et 15 février 1897.

Hosted by Google

nécessaire d'une adaptation supérieure; elles dévoilent les états d'âme d'agrégats spéciaux; elles contribuent à maintenir, entre les éléments disparates d'un groupe, la cohésion indispensable.

Et c'est là avant tout ce qu'il importe de signaler. Nous avons déjà dit que la vie collective n'est possible qu'avec l'aide de coercitifs spéciaux; il existe dans le sein des sociétés de puissants ferments de dissolution; les compétitions créées par les énergies individuelles, les ambitions, les tendances outrées, inassouvies, impondérées constituent des éléments de perturbation sans cesse en éveil; il est nécessaire que des courants niveleurs, des forces persistantes accessibles à tous et par tous perçues viennent refréner quasi inconsciemment les ardeurs personnelles. Parmi ces forces, les idées, qui forment le bilan, le patrimoine de chaque civilisation, figurent à titre collectif. Substituer à ce fond d'opinions et de vérités implicitement reconnues, des opinions et des vérités contraires, et l'équilibre social sera, sinon anéanti, tout au moins irrémédiablement compromis. Les idées sont le moule nécessaire et approprié où se coulent en leur forme sociable et adaptée nos tendances personnelles, nos aspirations à l'indépendance, à la sauvagerie natives. Elles représentent la domestication de l'intelligence entérinée par l'hérédité aux fins de la vie en commun, aux nécessités des concessions réciproques.

Puis, en même temps qu'elles corrigent et assouplissent les brutalités de notre égoïsme, les idées, comme les sentiments, nous incitent involontairement au sacrifice de nos personnalités. Les idées établissent dans nos respects et nos aspirations des degrés, des gradations; elles posent au premier rang, les offrant à l'admiration, à l'adoration des masses, les vertus collectives, celles qui synthétisent le culte de la survivance et du progrès des sociétés. Elles glorifient dans ses héros ceux qui, dédaigneux d'eux-mêmes, ont fait avec énergie et grandeur d'âme le sacrifice de leur personnalité au profit de la masse.

Tel est, esquissé dans ses grandes lignes, le rôle des idées dans l'équilibre et la conservation des agrégats sociaux. Mais

Hosted by Google

il arrive que les idées dévient de leur orientation nécessaire ; elles ne suffisent plus à leur tâche ; la cohésion qu'elles doivent maintenir se trouve compromise, par suite de leur propre relâchement. Bien plus, elles enfantent elles-mêmes des éléments de destruction. Nous avons vu l'idée ruiner dans l'individu l'instinct du sacrifice familial. L'intelligence suggérera parfois à l'esprit de plus redoutables tendances encore. Il lui arrive de rêver la destruction même des collectivités, de perdre la séculaire obéissance au dogme héréditaire du sacrifice de l'individu à la masse, du temps présent au temps futur, de la génération actuelle aux générations ultérieures. L'individu peut s'insurger contre la tyrannie de la nature qui, sourde aux misères du moment, semble les imposer au nom de l'avenir. Se reconnaissant volé au jeu d'une civilisation qui ne travaille que pour de lointains siècles, il se refuse au sacrifice de sa personnalité. Il se demande le pourquoi d'une existence dont il voit le sillon tracé devant lui, ainsi que pour une bête de somme. Il s'efforce de se dégager de ces coercitions ataviques qui ne lui laissent que la tâche rude, monotone de préparer l'avenir à l'aide de ses misères, de ses sueurs et de son sang. Ce jour-là, on est en droit de dire que l'intelligence, oublieuse de sa mission, arme l'individu contre la collectivité ; l'idée devient le grand agent de destruction, le grand ferment de dissolution et de dégénérescence.

Mais il n'est pas nécessaire que l'idée s'élève à ces hauteurs troublantes, aberrées, plus voisines de la pathologie mentale que du domaine pondéré de l'intellect, pour constituer un signe, un indice de régression. Sans aboutir à ces déséquilibrements, les idées peuvent recéler des éléments d'instabilité et de déchéance très significatifs. Il suffit qu'elles ne réussissent plus à vivifier, à maintenir quelques-unes des notions essentielles à la conservation commune. L'idée d'autorité, par exemple, constitue dans nos temps présents, et au milieu de nos groupements actuels, un principe indispensable à la stabilité de notre civilisation. Elle représente comme une foi civique, une religion sans religion, un culte social, l'obéissance instinctive à un mythe invisible, au dieu des sociétés. Elle est

Hosted by Google

le soutien d'institutions qu'on croit assez singulièrement vouées à sa défense. En réalité, l'idée d'autorité constitue, au contraire, la raison d'être des moyens érigés pour sa sauvegarde. Sans l'obéissance tacite inconsciemment consentie au principe, les moyens ne tiendraient guère en face du déchaînement des tendances indomptées. Le fait se vérifie journellement dans le détail; les moyens de contention peuvent s'amplifier inutilement, quand dans un groupe, une administration, une collectivité petite ou grande, l'idée mère du respect à l'autorité s'en est allée des esprits et des cœurs. Et ce qui se constate journellement par le menu sur un point limité, reste vrai quand la scène agrandie nous met en face des collectivités évoluant lentement dans le décours des siècles.

Nous venons de prendre quelques exemples pour montrer la manière dont les idées, ainsi que des ferments dissolvants, travaillent les sociétés, soit brutalement en des explosions anarchistes, soit lentement par la désagrégation des liens sociaux les plus indispensables.

Il nous reste à parler d'un dernier élément général, qui lui aussi est apte à fournir des indications sur les tendances régressives des sociétés. Ce facteur social constitue, comme les sentiments et les idées, une de ces nécessités inhérentes à la vie des groupes; il est destiné, lui aussi, à fusionner dans une collaboration collective et désintéressée les égoïsmes individuels. Il ne diffère pas, à vrai dire, de ces sentiments et de ces idées dont nous avons parlé; mais il les synthétise en quelque chose de spécial, qui depuis longtemps a reçu un nom particulier, est passé au rang des formules symboliques. Ce facteur, c'est la morale.

XIV

LA RÉGRESSION MORALE.

On peut comprendre la morale de diverses façons; et chacune de ces façons diverses est dans une certaine mesure fondée et justifiable. Nous nous bornerons, en ce qui nous concerne, à considérer la morale par le côté tout spécial qui

Hosted by Google

en fait un élément de coercition collective et lui donne donc, à l'occasion, la valeur d'un critérium de dégénérescence.

La morale se présente, dans ces conditions, comme l'ensemble des notions spéciales nées des nécessités d'une évolution très éloignée et destinées à remédier aux lacunes que présentent les autres moyens de coordination et d'harmonie collective. La morale est donc à nouveau un tempérant de l'égoïsme individuel; elle représente une série de moyens contentifs d'ordre psychique; elle est variable avec ses fins, quoique possédant, toutefois, un fond de maximes assez identiques à elles-mêmes, au moins dans sa période historique.

Mais avant tout — et c'est là le caractère qu'il importe de mettre ici en relief — la morale répond à des nécessités, à des éventualités sociales; et ce rôle l'oblige à s'adapter au milieu dans lequel elle opère; sa mission et la persistance de son action lui imposent une évolution progressive. Cette évolution est liée à l'évolution des mécanismes sociaux, qu'elle complète et dont elle reste tributaire. Quand le relâchement de ces mécanismes s'accuse, quand leur intervention faiblit, la morale doit, au contraire, reconquérir son autorité et son prestige. Et dans les moments où règnent toutes-puissantes les idées, les tendances variées nées du patriotisme, de l'esprit militaire, des convictions religieuses et autres, la morale, momentanément inutile, peut disparaître; et il arrive même que sa disparition s'impose comme une nécessité pour permettre aux autres forces sociales de développer la plénitude de leurs efforts.

Ceci est destiné à montrer la nécessité d'une certaine prudence dans le parallélisme qu'on serait tenté d'établir entre les hauts et les bas de la morale et les hauts et les bas d'une société. Les défaillances de la morale ne sont pas toujours des indices de régression; la morale s'éclipse parfois aux périodes de lutte, aux époques de résistance, alors que la société manifeste une poussée extraordinaire de virilité. Et il est possible qu'une morale très respectable règne en maîtresse absolue au milieu d'une nation à l'énergie amoindrie et vouée sous peu à la disparition. Nous n'entendons pas évidemment dire que cette disparition a pour

Hosted by Google

facteur la morale; cette dernière n'y intervient que pour autant qu'inappropriée en ses maximes aux conditions vitales actuelles du groupe, elle se trouve impuissante, isolée, privée du secours de ses coadjuteurs naturels.

Quand donc la regression sera-t-elle d'ordre moral? Quand pourra-t-on, d'un état moral donné, déduire des probabilités relatives à l'involution d'une société?

La réponse à ces deux questions se déduit très logiquement de ce qui précède; on peut même dire qu'elle s'y trouve comprise en toutes lettres.

Elle ne dépendra donc pas de la valeur absolue intrinsèque du système moral pratiqué dans le groupe que nous envisageons. Elle ne se déduira même pas exclusivement des caractères relatifs de ce système. Elle découlera de la double qualité que nous venons de lui reconnaître. Elle s'adaptera pleinement aux nécessités de la situation; elle gardera toute sa souplesse évolutive; elle ne se figera pas en une formule que le temps briserait fatalement, ruinant ainsi jusqu'à son principe au sein de l'esprit collectif; elle harmonisera son action avec celle des autres facteurs de la coercition sociale, s'effaçant à certains moments, pour se substituer ensuite à ceux d'entre ses facteurs que les circonstances ont énervés ou anéantis.

Nous voilà bien loin, nous ne l'ignorons pas, de la manière courante d'envisager la morale, son caractère, ses origines, son efficacité et son rôle. Il est inutile, pensons-nous, de déclarer que dans tout ceci il n'est pas entré, de notre propre consentement tout au moins, un mot désobligeant à l'adresse des convictions différentes de la nôtre. Nous ne faisons la guerre à aucune croyance religieuse, philosophique ou autre. Notre thème est purement biologique. Nous partons d'une définition naturelle de la dégénérescence; nous tâchons, à l'aide de cette définition comme fil conducteur, de passer la revue des états régressifs, de leurs origines et surtout de leur forme. Il est donc bien entendu que, quand nous parlons des sentiments, des idées, de la religion, de la morale, nous les examinons du dehors, nullement en leur valeur intrinsèque,

Hosted by Google

mais dans leur degré d'intervention collective. Nous ne portons pas davantage de jugement sur les groupes ainsi étudiés dans l'une ou l'autre phase de leur évolution. Nous pourrions même dire des sociétés ce qu'on dit parfois des individus, c'est qu'elles aussi ont parfois des morts honorables. Dégénérescence n'implique donc elle non plus, sous notre plume, tendance blâmable, déchéance honteuse, abâtardissement méprisable. Elle ne représente, à nos yeux, qu'un fait de biologie collective à l'égal de ces autres manifestations sociales qui ne symbolisent pour nous que des tendances naturelles groupées sous des dénominations appropriées en vue de l'étude des phénomènes sociologiques.

Ceci nous met à l'aise pour aborder la partie la plus délicate de notre étude.

XV

L'AVENIR DE LA SOCIÉTÉ MODERNE.

On a dû s'apercevoir que notre but, en écrivant ces lignes, ne comportait nullement la prétention de traiter à fond toutes les grandes questions qu'en passant, soulevait pour ainsi dire notre plume. Nous ne voulions, en effet, que les indiquer rapidement, les resserrer dans une revue hâtive destinée par la prompte succession même de ses parties à montrer avant tout leurs liens et leur dépendance réciproque. Chacun des objets qui figurent en tête de nos subdivisions réclamerait un et parfois même plusieurs chapitres d'exposition détaillée. Mais le dernier de ces titres, celui que nous venons d'écrire, nous oblige à réclamer tout particulièrement l'indulgence. Il est clair qu'en l'écrivant, nous avons simplement cédé au désir de terminer notre travail par quelques modestes considérations d'actualité. Il nous a paru en outre que nous servir du temps présent comme d'un thème destiné à nous fournir le moyen d'une récapitulation passerait pour une entreprise excusable ; qu'on y verrait uniquement le souci de clore une étude spéculative par quelques remarques facilement accessibles à l'esprit

Hosted by Google

de chacun, et qu'on voudrait bien n'y rechercher aucune arrière-pensée.

Nous sommes précisément à un moment très propice pour tâcher de démêler ce que comporte de tendance régressive ou progressive la société présente. Une sorte de remous agite et soulève les choses sociales; on sent qu'un travail puissant s'effectue au sein des collectivités. Nous avons levé l'ancre vers des destinées inconnues, nous voguons en pleine mer, et nulle part encore n'apparaît de phare indicateur. Arriverons-nous à quelque nouveau port? Surmonterons-nous les tempêtes ou, voués au naufrage, allons-nous inconsciemment vers la dérive finale?

En supposant cette question soluble, quels sont les éléments, déduits de ce qui précède, utilisables en l'occurrence?

Mais, avant tout, circonscrivons à grands traits le problème que nous entendons examiner. D'abord, sous le nom de société moderne, nous entendons la société européenne dans ce qu'elle a de tendances communes, d'aspirations uniformes, d'intérêts collectifs, sans la limiter toutefois par une ligne géographique impossible à tracer; les grands courants de civilisation sont comme les flots; ils s'en vont mourir progressivement sans qu'on sache préciser l'endroit même de leur disparition; les crises sociales peuvent seules produire de ces déchirements délimitateurs des nationalités. Il est permis toutefois de comprendre le vieux continent dans une formule de psychologie collective, faite d'éléments à peu près semblables, travaillée par les mêmes intérêts, divisée en des classes comparables, et portant en elle des germes identiques de dissolution, de transformation, de régénérescence ou de régression. Les peuples ainsi groupés, sauf quelques restrictions, ont le même âge moral; à défaut d'autres attributs contemporains, leur maturité tend, à l'heure actuelle, vers l'unification; les tardifs brûlent les étapes, se pénétrant rapidement des influences qui leur viennent de toutes parts; la robustesse des uns ne servira plus d'ici un certain temps qu'à soutenir la débilité des autres; le sang du moujic carminera de ses tons vifs le sang anémié du Franc; déjà, malgré les distances, les peuples disparates se

Hosted by Google

recherchent et se groupent ; ces groupements auront des destinées bien différentes de celles qu'on leur suppose ; ils proviennent de causes autres que celles qu'on leur assigne ; ils vont servir à fusionner dans une même pensée de collectivité et de résistance une civilisation dont les lendemains seront avant tout marqués des soucis de la lutte pour l'existence.

C'est cette lutte pour l'existence en face des dangers extérieurs qui posera la question des destinées futures de la société moderne. Nous ne pouvons pas prévoir de pareils événements. L'imagination s'y refuse à bon droit, trop de facteurs nous échappent. Quelle race viendra en conquérante réaliser l'éternel processus qui pousse les peuples les uns contre les autres? Qui va survenir, armé par le destin, mêler sa sève à la nôtre pour marquer une étape nouvelle dans l'évolution des civilisations ? Et comment s'accompliront les luttes grandioses ? Quelles seront les raisons du succès? Quelles seront les armes?

On peut rêver de ces choses-là, il est presque interdit d'en parler. Il nous faut donc circonscrire la question et nous demander simplement ce que pourrait bien être devenue à ce moment la société qui évolue sous nos yeux.

Sera-t-elle augmentée numériquement dans de grandes proportions? Ce qui se passe actuellement semble répondre d'une façon négative. La progression ira en s'affaiblissant au fur et à mesure de la pénétration même du courant de la civilisation des nations les plus avancées. Serons-nous donc menacés de la dépopulation? La chose n'est pas probable. L'humanité n'est pas encore arrivée au déséquilibre mental qui précède le suicide. Notre société survivra donc, car l'heure nous paraît devoir tarder longtemps encore où l'instinct anéanti par l'idée aura disparu du fond de notre énergie spécifique et originelle. Mais elle pourra être vaincue et absorbée, ou victorieuse de l'agression, retrempée par la lutte et régénérée. Cela dépendra de ce qu'elle aura gardé de résistance à la fois physique et morale.

La société moderne conservera-t-elle son énergie physique ou marchons-nous à l'abâtardissement des individus. Toute la question est là. Certes, l'industrie est un terrible minotaure ;

Hosted by Google

les grands centres représentent d'incontestables foyers de destruction; les souches, vieilles de quatre à cinq générations, deviennent rares dans nos grandes cités; le paysan robuste qui vient à la fournaise urbaine y disparaît dans sa descendance en moins d'un siècle. Puis, dans les villes même, il semble que la moyenne de vitalité se réduise progressivement; le taux de la résistance paraît tomber; même en dehors de toute question de dégénérescence, l'équilibre collectif deviendrait chaque jour plus précaire. Cependant, malgré ces considérations et bien d'autres encore, il n'y a pas lieu de s'alarmer. Et sans croire nécessaire de développer toute notre pensée, nous sommes d'avis que ni le nombre ni l'énergie ne seront parmi les futurs facteurs des défaites et des régressions dont nous examinons actuellement l'éventualité.

Donc, jusqu'au moment où les dangers extérieurs obligeront notre race à se mesurer avec les barbares des siècles futurs, nous ne périrons ni de stérilité collective ni d'atrophie individuelle. Nous subsisterons capables d'organisation et de défense. Mais en dehors du nombre et de l'énergie physique, que vaudrons-nous?

Une civilisation peut valoir par bien des côtés de son activité; sa supériorité trouve chaque jour mille façons de s'affirmer. Mais de ces supériorités, les unes sont stables, restent siennes, font partie de son moi collectif et lui créent une force durable inaccessible, inaliénable; les autres, celles qu'on peut imiter, qui s'apprennent et se réalisent, ne comptent guère; l'industrie, la science, montent graduellement partout au même taux; les découvertes font le tour du monde en très peu d'heures; et connues de quelques jours seulement, elles reviennent à leur point d'arrivée déjà transformées et perfectionnées; les institutions politiques ont moins de droit encore à servir d'éléments dans l'appréciation de l'avenir; et quand elles possèdent une valeur, elles la détiennent de raisons spéciales qui sont le secret même de la personnalité sociale.

Or, c'est de cette personnalité faite des éléments irréductibles dont nous parlions tantôt qu'il faut avant tout tenir compte. La personnalité des nations jouera un très grand rôle

Hosted by Google

dans les luttes futures ; mais son action intérieure, sa force de cohésion sera tout aussi importante dans l'évolution qu'on pourrait qualifier d'interne. Les nations auront les destinées impliquées dans leur formule collective. Et la personnalité d'une nation est faite à peu de chose près des éléments de la personnalité individuelle. Toutefois, de ces éléments nous nous bornerons à examiner ceux-là mêmes qui nous ont déjà servi les sentiments, les idées, la morale.

La question se simplifie donc, ou plutôt nous l'avons forcément simplifiée. Elle reste toutefois grandiosement imposante encore, car ce n'est pas une tentative commode que de chercher à démêler dans les poussées quotidiennes le sens du courant qui emporte vers leurs destinées futures le fond des sentiments, des idées et de la morale de notre société moderne.

Si on se bornait à prendre les choses de haut, à se laisser aller à la première impression, une crainte pénible s'emparerait de nous en songeant que nos destinées sont liées aux destinées même de nos sentiments collectifs, des idées et de la morale actuelles. Car des sentiments nous en avons vu disparaître de généreux et de nécessaires. L'idée, en pénétrant nos instincts, y découvre l'antique piperie de la nature vouant au sacrifice l'individu au nom de la conservation de l'espèce. L'idée, en s'affirmant, arme de conscience et de réflexion l'égoïsme ignorant. Et la morale discutée s'évanouit, car elle vit avant tout de spontanéité, d'élan, d'irréflexion et d'inconscience. Les grands agents de coercition sociale paraissent donc perdre leur vertu rédemptrice, et autour d'eux, parmi les forces cohésives secondaires, l'effondrement s'accuse tout aussi inquiétant, tout aussi indéniable. La religion voit le nombre de ses adeptes diminuer chaque jour ; malgré sa grande souplesse d'adaptation, elle perd de son prestige et de son crédit sur les masses ; le rôle si considérable qu'elle joua jadis se réduit d'une manière appréciable. Le droit, un autre succédané de la thérapeutique des sociétés défaillantes, subit une crise sérieuse ; nié dans ses principes, il cherche, éperdu, une orientation nouvelle ; ses apôtres ne s'entendent plus et de ses temples la foi s'en est allée ou s'en va.

Hosted by Google

La plupart des facteurs qui, dans une société faite d'égoïsmes individuels, réalisent cet altruisme curieux qui lui sert d'étiquette et de caractéristique perdent de leur résistance, de leur puissance de soutènement et de concentration; la trame sociale qu'ils forment paraît se relâcher et céder de partout. Et rien, en dehors des vieilles chansons de notre civilisation, vieillie aussi, ne s'annonce proclamant le verbe futur, le principe de salut et de vie d'une société apparemment défaillante.

Nous entendons bien des thèmes nouveaux prêchés avec l'ardeur propre aux néophytes et aux apôtres d'une foi nouvelle, mais ces thèmes nouveaux ne sont que des variantes des thèmes anciens. Ils s'inspirent des sentiments même dont on déplore la perte; ils sont faits de solidarité et partout on nous montre l'égoïsme triomphant; ils croient à l'esprit de sacrifice et d'abnégation, et on nous répète de tous les côtés que ces choses s'en vont; ils font appel à l'idée pour régénérer l'espèce, et les démographes, pour ne parler que d'eux, certifient que l'idée la tue, la stérilise, l'espèce. Ce qu'on nous laisse voir, sans compter tout ce qu'on nous cache, ne nous édifie guère sur l'idéal accord qui doit régner dans l'avenir. Il est permis de rêver, de vouloir ces temps de fraternité; mais reconnaissons cependant que le spectacle de nos luttes actuelles nous rappelle chaque jour, chaque heure, aux réalités contradictoires.

Mais alors, c'est l'effondrement dans une mêlée intestine sans grâce ni merci qui attend nos sociétés futures? Nous allons assister à la révolte des individus libérés de toutes les entraves coercitives qui assurent l'existence des collectivités? Un invincible désir de supériorité va griser les cerveaux emportant les uns et les autres vers la conquête sans merci du moi le plus tyrannique? C'est le déchaînement des énergies inconsidérées et sans frein qui s'annonce?

On pourrait, en effet, se poser ces questions avec des intensités d'images et des mots plus évocateurs encore. Mais à quelques conditions toutefois. A condition, par exemple, que l'altruisme dont on parle tant soit la réalité qu'on dit et à laquelle on veut croire. A condition que le salut des sociétés futures se trouve lié à l'existence de cet altruisme; qu'une modification

Hosted by Google

capitale de nos instincts spécifiques devienne nécessaire; que le credo de l'avenir rompant avec les credos de toutes les sociétés passées ne parle plus que de solidarité et de fraternité; qu'une même pensée désintéressée règne dans les consciences et règle comme sur un cadran uniforme les temps de nos devoirs; que l'unisson se fasse inconsciente quasi dans l'âme de la société, âme faite de toutes les individualités désormais touchées d'une sorte de grâce d'État.

Or, nous ne croyons pas que le salut des sociétés soit à la merci de semblables éventualités. S'il fallait attendre d'un tel état d'âme la persistance de notre race, nous manquerions de foi dans une très large mesure. Non pas que le règne de ces tendances ne paraisse souhaitable, qu'il ne soit permis d'y croire, même de les désirer ardemment. Toutes les convictions hautement désintéressées sont respectables; elles doivent rester libres dans l'entièreté de leur affirmation, à condition de pratiquer à l'égard de l'opinion contraire, aussi sincère qu'elle-même, cette tolérance qui est la vraie religion des âmes hautes et d'essence supérieure. Nous ne pensons donc pas que la société moderne s'oriente vers un altruisme idéatif dépourvu de contrainte et de sanction. Nous gardons notre sang-froid au milieu de l'apparent effondrement de ce qui a servi à sustenter jusqu'aujourd'hui la société où nous vivons et les civilisations dont elle est issue.

Les sentiments disparaissent, la morale antique fléchit, et comme les sentiments, elle semble battue en brèche par l'égoïsme prenant enfin conscience de lui-même. Les idées, à leur tour, ont l'air de conspirer contre la stabilité de nos institutions sociales les plus séculaires et les plus indispensables. Et néanmoins, nous croyons au salut des temps futurs et nous regardons l'avenir d'un œil très rassuré. Cela tout en manquant absolument d'illusion sur l'amélioration bien profonde des instincts de l'humanité.

La société arrive chaque jour à la conscience de ses intérêts, de ses nécessités. Cette conscience éclaire l'individu sur le caractère de ses tendances; elle réprime l'instinct dans ce qu'il avait de sacrifice irréfléchi, impondéré; mais elle intro-

Hosted by Google

duit dans nos actes un sens plus affiné de leurs appropriations et des conditions qui doivent y présider. L'individu comprend chaque jour plus intimement les avantages de la vie collective; il adapte sa personnalité aux conditions multiples de cette vie collective; cette adaptation, dont il sent tout le prix, l'oblige à des concessions; ces concessions, par le jeu du grandissement de toutes les individualités, deviennent chaque jour plus proches de l'égalité; cette égalité a passé successivement sous le coup de la nécessité par des phases qui sont les étapes mêmes de la civilisation; elle fut l'égalité qu'on pourrait appeler spécifique le jour où l'esclavage disparut; puis juridique avec l'établissement de liens uniformes; politique de nos jours et sociale dans un avenir plus ou moins éloigné.

Cette égalité dans les moyens spécifiques, juridiques, politiques, sociaux laissera toutefois subsister l'inévitable inégalité des énergies individuelles, des volontés et des intelligences; la lutte subsistera entre les unités d'un même groupe; lutte qui sera âpre ou non, selon les conditions de subsistance; lutte qui, dégagée des soucis de l'être, portera sur le bien-être ou sur le mieux-être; lutte qui procédera des instincts séculaires de l'espèce humaine; lutte qui ne rompra avec aucune notion essentielle du passé; qui montrera la vérité de cette loi qui dit que quelque chose d'hier est au cœur de la chose du lendemain. Toutes les forces vives de l'évolution subsisteront dans le travail des siècles futurs.

Et il ne pourrait en être autrement. L'humanité ne remonte pas le courant de sa destinée; les énergies qui hâtèrent son éclosion et sa triomphale sortie des rangs de l'animalité, ne disparaîtront qu'avec elles; mais marquée au front du signe de conscience et d'intelligence, elle gravira les pentes de la civilisation par la force de l'idée et sous l'éclatante lumière de son intellect. Elle n'aura rien à renier de ses origines animales. Et fille de l'égoïsme instinctif, il lui sera donné d'éclairer cet égoïsme de ce que lui révéleront les nécessités du bien-être collectif. Cet égoïsme cédera sans disparaître par les seules obligations d'une solidarité que les temps vont faire chaque jour croissante, chaque jour plus intime et plus nécessaire.

Hosted by Google

Nous serons plus juste, meilleurs parce que nous comprendrons que la première des nécessités d'une vie collective, c'est la justice et la bonté. Mais nous aurons la justice et la bonté réfléchies. Nous les garderons et non point par une sorte de divination de nos instincts sous l'effort d'une révélation qui rapprocherait l'homme des esprits ailés et vertueux qui voltigent au ciel des croyants. Nous les acquérons parce que l'intelligence qui nous a fait ce que nous sommes ne peut mentir à sa mission et trahir ses propres destinées. Nous les garderons parce que l'homme, qui s'est fait dans le monde un cadre aussi magnifique, qui s'agite dans un décor grandiose, ne peut disparaître faute de connaître et d'accomplir sa réelle mission. Et sa mission, c'est d'animer cette scène, qu'il a réussi à se créer, d'une société intelligente, usant de son intelligence pour se procurer la plénitude de toutes les satisfactions que peut donner l'union intime et de plus en plus solidaire de toutes les activités, de toutes les énergies.

Dr DALLEMAGNE.

Hosted by Google

UN ÉVÈNEMENT QUI N'EUT PAS LIEU [1]

C'était par une belle journée de juin — je dis belle, parce qu'il y avait vingt-huit degrés Réaumur — et la chaleur pénétrait partout; mais c'est surtout dans la clairière, où se trouvait une meule de foin fraîchement coupé, qu'il faisait chaud, abritée qu'elle était contre le vent par un cerisier des plus touffus. Tout dormait pour ainsi dire : le dîner avait eu lieu et l'on occupait l'après-midi à des travaux d'ordre secondaire; les

(1) Garchine est mort, il y a quelques années, à peine âgé de 30 ans. Il est le contemporain du poète Nadsone, mort plus jeune encore; leurs talents présentent plus d'un trait commun : à côté d'une note mélancolique qui se retrouve chez presque tous les écrivains russes, un sentiment d'impuissance et de découragement, l'étrangeté des sensations, une psychologie pénétrante, mais parfois maladive, les caractérisent tous deux. L'œuvre de Garchine n'est pas très considérable. On a *adapté* en français ses récits de guerre, notamment cette histoire d'un soldat abandonné quatre jours sur le champ de bataille, auprès d'un ennemi qu'il a tué et dont le cadavre se décompose rapidement sous un soleil ardent. On a traduit aussi, en partie, des mémoires dont l'héroïne, Nadéjda Nicolaévna, est une fille perdue. Garchine s'intéressait aux questions sociales. Il a également décrit la folie dont il fut atteint, comme l'a fait chez nous G. de Maupassant, et ce ne sont point là ses pages les moins passionnantes.

Il semblerait paradoxal, à première vue, de dire que le conte que nous traduisons constitue comme une introduction à l'étude de la littérature russe contemporaine, envisagée en son ensemble. Rien de plus juste, pourtant. La plupart des écrivains russes se consacrent aux problèmes les plus généraux que soulève l'organisation sociale de leur pays. Ils s'y adonnent par la pensée et par l'action. Mais dès qu'ils écrivent, ils ont à compter avec la censure. Bien des critiques, bien des aspirations ne s'expriment qu'à demi-mot. L'histoire du lézard est trop souvent leur propre histoire Comme le dit ce héros du conte : « On m'a frappé parce que je voulais exprimer mes convictions ». Aussi laisse-t-on deviner, par le jeu de l'allégorie, ce qu'on n'ose dire ouvertement. F. M.

Hosted by Google

oiseaux s'étaient tus ; beaucoup d'insectes même se cachaient à cause de la chaleur. Inutile de parler des animaux domestiques : le gros et le petit bétail s'étaient réfugiés sous le hangar ; le chien, après s'être creusé un trou sous les murs du magasin, s'y était couché, ses yeux étaient à demi clos, sa respiration haletante et il tirait sa langue rose quasi d'une demi-archine ; parfois, sous l'influence d'une oppression provoquée sans doute par cette température accablante, il bâillait en faisant entendre un léger gémissement ; des porcs, la mère et ses treize enfants, s'étaient dirigés vers la rive et vautrés dans une boue grasse et noire ; on n'y distinguait plus que des groins grognant et reniflant, percés de deux trous, rappelant par leur forme les pièces de cinq copecks, des dos allongés, enduits de boue, et des oreilles pendantes, énormes. Les poules seules, sans craindre la chaleur, tuaient tant bien que mal le temps, en fouillant de leurs pattes la terre desséchée devant le seuil de la cuisine ; elles savaient pourtant très bien qu'elles n'y trouveraient pas la moindre graine et il est à croire que leur entêtement ne souriait guère au coq, car il prenait par instants un air piteux et s'écriait à plein gosier : « Ah ! quel scanda-ale ! »

Comme nous quittions la clairière où la température était plus accablante qu'on ne peut se l'imaginer, toute une compagnie de dames et de messieurs qui ne dormaient pas s'y trouvait assise. Ce n'est pas à dire que tous étaient assis ; le vieux cheval bai, par exemple, qui, sous la menace du fouet levé sur ses côtes par le cocher Antoine, avait ramassé la meule de foin, ne savait guère s'asseoir, en sa qualité de cheval ; une chenille n'était pas assise non plus ; elle gisait sur le ventre ; mais ce n'est pas une question de mots. Sous le cerisier, s'était réunie une société peu nombreuse, mais très sérieuse : un limaçon, un scarabée, un lézard, la chenille ; un cousin dansait. Auprès d'eux se trouvait aussi le vieux cheval, écoutant leurs discours en tournant vers eux son oreille couleur baie, à l'intérieur de laquelle se voyaient des poils gris foncés, et sur lui deux mouches étaient installées.

Hosted by Google

L'assemblée discutait poliment, mais assez vivement et, comme il arrive, personne ne s'entendait avec son voisin, chacun appréciant l'indépendance de son opinion et de son caractère.

« D'après moi, — disait le scarabée, — un être bien ordonné doit, avant tout, se soucier de sa postérité. La vie est un travail pour la génération future. Qui remplit consciencieusement les obligations que lui impose la nature, se place sur un terrain ferme : il connaît son affaire et, quoi qu'il arrive, il n'aura rien à se reprocher. Voyez mon exemple : qui peine plus que moi? qui travaille, sans repos, des journées entières, à une boule aussi pesante — cette boule que j'extrais avec tant d'art du fumier dans le but élevé de permettre le développement de nouveaux scarabées, semblables à moi-même? Mais, par contre, je ne pense pas que quelqu'un ait la conscience aussi tranquille que moi et puisse dire, le cœur aussi pur : « Oui, j'ai fait tout ce que je pouvais et devais faire », comme je le dis quand apparaissent de nouveaux scarabées. Voilà ce que c'est que travailler!

— Tâche de travailler autant que moi, camarade! — dit une fourmi qui, malgré la chaleur, avait traîné durant le discours du scarabée un énorme morceau de tige séchée. Elle s'arrêta un instant, s'assit sur ses quatre pattes de derrière et, de ses deux pattes antérieures, essuya la sueur sur son visage de martyre. — Eh bien, je m'en donne de la peine et plus que toi! Mais tu travailles pour ton compte ou, ce qui revient au même, pour tes petits scarabées. Tout le monde n'est pas aussi heureux... Essaye donc de traîner des poutres pour le trésor, juste comme moi! Je ne sais moi-même ce qui me contraint à travailler au delà de mes forces, même par une pareille chaleur... Personne ne m'en saura gré. Nous autres, pauvres ouvrières, nous peinons toutes, et où est le beau côté de notre vie? Triste destinée!...

— Quant à vous, scarabée, vous vous faites une idée trop sèche de la vie, et vous, fourmi, une idée trop noire, — leur

Hosted by Google

déclara le cousin. — Non, scarabée, j'aime à susurrer et à danser, il n'y a là rien de mal, et ma conscience ne m'adresse pas de reproches. De plus, vous n'avez guère touché la question posée par M. le lézard; il a demandé : « Qu'est-ce que le monde? » et vous avez parlé de votre boule de fumier; c'est à peine poli. Le monde, eh bien! selon moi, il est très bien par cela seul que nous y trouvons de l herbe jeune, du soleil et du vent. Et ensuite il est grand! Ici, entre ces arbres, vous ne pouvez avoir aucune idée de ses dimensions. Quand je suis dans la plaine, je m'élève parfois aussi haut que je le peux, et, je vous l'assure, j'atteins une bonne hauteur; je vois alors que le monde n'a pas de fin.

— C'est vrai, — appuya avec profondeur le cheval bai. — Mais aucun de vous ne connaît la centième partie de ce que j'ai vu dans mon existence. Il est regrettable que vous ne puissiez comprendre ce que c'est qu'une verste... Le village de Louparévka est à une verste; j'y vais chaque jour avec un tonneau à l'eau. Mais on ne m'y donne jamais rien. Dans l'autre direction, se trouvent Efimovka et Kisliakovka, où il y a une église avec des cloches. Ensuite viennent Sviato-Troïtskoé et Bogoïavlénsk. A Bogoïavlénsk, on me donne toujours du foin, mais il est mauvais. Et maintenant à Nicolaïéff — c'est une ville située à vingt-huit verstes — le foin est meilleur, et on donne de l'avoine; seulement, je n'aime pas d'y aller : le maître y vient avec nous, il ordonne au cocher de courir et celui-ci nous frappe durement avec le fouet... Mais comment comprendrez-vous cela!... Voilà ce que c'est que le monde; ce n'est pas tout, je suppose, mais c'en est pourtant une notable partie. »

Le cheval se tut, mais sa lèvre inférieure continua à s'agiter comme s'il murmurait quelque chose. C'était l'effet de la vieillesse : il avait déjà dix-sept ans et, pour les chevaux, c'est comme pour l'homme soixante-dix-sept.

« Je ne comprends pas vos discours savants de cheval et, je l'avoue, je ne m'en soucie guère, — dit le limaçon. — Que j'aie une bardane et je suis satisfait : voici quatre jours que je

Hosted by Google

rampe le long de celle-ci, et je n'en suis pas encore venu à bout. Derrière elle, s'étend une autre bardane sur laquelle, sans doute, est installé un autre limaçon. C'est tout ce qu'il vous faut savoir. A quoi bon danser — tout cela n'est que rêveries et bagatelles ; on s'assied, puis on mange la feuille sur laquelle on se trouve. Si je n'avais été trop paresseux pour ramper, je me serais depuis longtemps éloigné et de vous et de vos entretiens : ils donnent mal à la tête et rien de plus.

— Non pas, permettez donc, pourquoi pas? — interrompit le cousin, — susurrer est chose agréable, surtout à propos de sujets aussi beaux que l'infini et autres de ce genre. Certes, il est des natures pratiques qui ne s'occupent que de s'emplir le ventre, comme vous ou comme cette excellente chenille...

— Ah non ! laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi tranquille, ne me dérangez pas ! — s'écria plaintivement la chenille, — j'agis ainsi en vue d'une vie future et rien que pour elle.

— De quelle vie future s'agit-il ? — demanda le cheval.

— Ignorez-vous qu'après ma mort je deviendrai un papillon aux ailes ornées de mille couleurs ? »

Le cheval, le lézard et le limaçon n'en savaient rien, mais les insectes en avaient quelque idée. Tous se turent un petit temps, personne ne trouvant rien de sensé à dire de la vie future.

« Il faut témoigner du respect aux fermes convictions, — murmura enfin le cousin. — Personne ne désire-t-il dire encore quelque chose ? », fit-il en s'adressant aux mouches. La plus âgée répondit :

« Nous ne pouvons dire que nous nous sommes trouvées mal. Nous venons de quitter les chambres ; la dame avait disposé des confitures dans des terrines, nous nous sommes glissées sous le couvercle et nous avons mangé. Nous sommes satisfaites. Notre mère s'y est embourbée ; mais que faire ? Elle avait assez vécu sur cette terre ; nous sommes satisfaites.

— Mesdames et messieurs, — dit le lézard, — je pense que tous vous avez parfaitement raison ! Mais, d'un autre côté... »

Le lézard n'exprima pas ce qu'il y avait à dire d'autre part, il

Hosted by Google

sentit quelque chose lui serrer fortement la queue contre le sol.

C'était le cocher Antoine qui, s'étant réveillé, venait chercher le cheval et qui, en posant à l'improviste son soulier sur l'assemblée, l'écrasait. Seules les mouches s'envolèrent pour aller sucer le cadavre de leur mère, englué dans la confiture; le lézard put s'enfuir aussi, la queue arrachée. Antoine prit le cheval par le toupet et l'emmena hors du jardin pour l'atteler au tonneau et aller à l'eau, puis il lui dit : « Allons, en marche, mon vieux ! » Le cheval ne répondit que par un murmure.

Quant au lézard, il était mutilé. A vrai dire, après quelque temps, la queue repoussa, mais elle demeura toujours obtuse et noirâtre, et lorsqu'on lui demandait comment il l'avait perdue, il répondait modestement :

« On me l'a arrachée parce que j'étais résolu à exprimer mes convictions. »

Et il avait parfaitement raison.

GARCHINE.

(*Traduit par* F. MALLIEUX.)

Hosted by Google

LE NATURALISME LITTÉRAIRE [1]

TROISIÈME LEÇON.

Nous allons maintenant dégager les traits particuliers qui font du Naturalisme un produit de notre époque et de notre civilisation. Mais il importe, d'abord, de dissiper trois préjugés qui empêchent de l'apprécier sainement, trois de ces opinions préconçues, admises sans examen ni discussion, tombées sans contrôle dans la mémoire et qui s'interposent si souvent entre la réalité des choses et l'idée que nous nous en faisons. On peut les formuler ainsi :

Le naturalisme consiste dans la notation servile, sans art, des événements de la vie et des milieux où ils se produisent.

Il est une école d'immoralité.

Il se caractérise par sa grossièreté d'expression et son dédain du goût.

(1) Cette étude résume la troisième des quatre leçons que M. Cattier a faites devant le public de l'*Extension de l'Université libre*, à Bruxelles, à Anvers et à Courtrai. Voyez la *Revue de Belgique* du 15 novembre et du 15 décembre 1896. M. Cattier, après avoir fait connaître sa méthode d'analyse, qui procède de Taine et de sa théorie des milieux et des époques, a successivement caractérisé une tragédie classique, *Ruy Blas*, de Victor Hugo, et un roman de Balzac, *La Cousine Bette*. Il a montré quels rapports intimes il y avait entre la première et la seconde de ces œuvres, d'une part, et, d'autre part, les « moments de la société qui les ont fait naître »; il s'est efforcé d'établir « pourquoi de pareilles époques devaient donner lieu à des œuvres de ce genre »; il restait à faire la même démonstration pour Balzac, et c'est à quoi la présente étude est consacrée.

Hosted by Google

Le naturalisme décrit servilement et sans art des événements et des milieux.

Mais quelles sont les conditions de l'œuvre d'art? Restons dans le domaine de la littérature, de la sculpture, de la peinture et du dessin. La théorie que nous allons résumer (1) peut s'appliquer à l'architecture et à la musique; mais il est inutile de la développer jusque-là pour en faire l'application.

Le premier élément de l'œuvre d'art, que nous l'examinions à l'origine des temps et des sociétés, ou dans la forme primitive des conceptions de l'enfance, ou dans la forme définitive que lui donnent les hommes de génie des civilisations développées, est l'imitation directe de la nature.

Dans la fantaisie, le conte, la féerie mêmes, les premiers matériaux de l'invention la plus indépendante sont fournis par la nature observée. On peut donner à la chimère une tête et des seins de femme, des ailes d'oiseau, des pattes et des griffes de lion; Breughel peut peindre ses chaos de démons associant dans leurs anatomies baroques des membres disparates à des ustensiles imprévus; Andersen peut nous mener dans tous les royaumes de sa délicieuse imagination. Les conceptions délirantes de la folie, comme les rêves du mysticisme ou les inventions du génie ne mettent en œuvre que des éléments existants, vus, imités ou déformés, mais arrivés à la connaissance de l'artiste par la voie de ses sensations, empruntés au fonds commun de l'univers sensible. Il a toujours commencé par puiser dans la nature; il l'arrange ou la dérange à son gré, il ne peut se passer d'elle. S'il la méprise comme l'école classique à son déclin, qui imitait les personnages et les paysages décrits dans les livres, il tombe dans la manière, l'exagération, la formule; il fait des copies et des pastiches.

Mais son imitation de la nature ne peut être *exacte*. Sinon un moulage, rendant jusqu'au grain de la peau, serait supé-

(1) *Philosophie de l'art.*

Hosted by Google

rieur à une statue modelée ; une photographie, à laquelle une lentille bien construite peut donner l'exactitude d'une projection géométrique, vaudrait mieux qu'un tableau ; la sténographie d'une querelle ou d'un procès de cour d'assises serait plus intéressante qu'un drame ; le phonographe donnerait des impressions plus vives qu'un acteur ; une statue de cire, teintée des couleurs du corps humain, serait plus belle qu'une statue de marbre ou de bronze ; la prose plus belle que les vers ; la déclamation plus belle que le chant. Les artistes les plus minutieux seraient les premiers et les plus grands.

Il n'en est rien. Les artistes ne cherchent pas l'exactitude terre à terre. Ils font des imitations inexactes de parti pris. Leurs statues sont blanches, sans yeux ; leurs dessins représentent avec du noir et du blanc les choses les plus colorées ; leurs tableaux n'ont pas de relief ; les plus nobles pièces de théâtre sont en vers ; les personnages des romans les plus attachants sont imaginaires. L'imitation ne fournit que les matériaux bruts des œuvres.

Des êtres et des objets qu'ils ont vus, ils ne reproduisent que *certains rapports des parties :* dans un dessin, des proportions, des courbures, des angles ; dans un tableau, la projection des couleurs sur un plan ; dans un drame, l'enchaînement de certains sentiments et de certaines actions des personnages ; dans une description, l'état du ciel, de la température, la manière d'être spéciale qui rend un lieu propre à émouvoir les héros, ces héros mêmes, mis en vedette, considérés indépendamment des vagues individualités visibles autour d'eux. Voyez la description éblouissante des arènes d'Aps en Provence, par laquelle s'ouvre *Numa Roumestan.* Rien de plus vivant, de plus coloré. Cependant, M. Alphonse Daudet ne s'est pas amusé à décrire individuellement chacun des milliers de Méridionaux dont se compose la foule qu'il fait voir. Elle n'est qu'un être collectif, dont les sentiments s'épanchent çà et là en un cri opportun ; toujours ce cri nous montre l'admiration frénétique de cette foule pour son grand homme, pour son Numa qui incarne si bien son caractère expansif, son penchant à l'exagération, son inconstance et sa mobilité. Numa,

Hosted by Google

sa famille, son entourage sont seuls bien en vedette, avec quelques types destinés à servir d'échantillons de la masse, avec le tambourinaire Valmajour dont la gloire, à la tête de sa farandole, prépare la décadence et le ridicule lorsqu'il s'exhibera dans un salon du ministère à Paris.

Enfin, l'artiste ne choisit pas seulement ces rapports; il les altère, les exagère ou les atténue pour rendre plus sensible un *caractère essentiel de l'objet.*

On ne voit pas beaucoup plus communément chez nous qu'ailleurs les corps superbes d'hommes et de femmes que Rubens a répandus dans ses tableaux : il n'a évidemment pas trouvé réunis chez ses modèles cette ampleur et cette souplesse des formes, cette abondance de chair sans obésité, ces carrures et ces croupes puissantes avec cette finesse des attaches et des extrémités, tout ce qui donne, dans son œuvre, l'idée d'une humanité supérieurement faite pour jouir de la vie physique dans son épanouissement le plus complet.

Les primitifs n'ont pas dû voir souvent non plus, dans les rudes et barbares conditions d'existence du moyen âge, ces êtres diaphanes, ces figures d'extase, cette finesse d'âmes à peine vêtues de chair, dans lesquels ils ont exprimé la piété mystique, cherché la beauté suprême par l'expression de la sainteté, traduit cette idée consolatrice de tout le moyen âge qu'on ne vit ici-bas que pour être infiniment heureux dans un autre monde.

Il n'y a jamais eu de don Quichotte prenant les moulins pour des géants, les outres pour des Maures, une sale paysanne puante pour l'incomparable Dulcinée du Toboso et Rossinante pour le meilleur des coursiers; jamais d'homme aussi rossé, foulé, moulu, bafoué; mais l'énormité de la bouffonnerie, sous laquelle perce un attendrissement, donne le coup de grâce à une époque et à une littérature, montre l'établissement d'un ordre nouveau sur les ruines de la chevalerie et de la féodalité, la succession du positivisme à l'imagination.

Hosted by Google

Les héros de tragédie renchérissent encore, pour plaire au Roi et aux grands, sur la bienséance de l'ancien courtisan, comme l'enfant du siècle concentre et pousse jusqu'à la démence les aspirations et les illusions courantes qui n'empêchaient pas les hommes du début de ce siècle d'être aussi raisonnables que d'autres.

Notre ciel est peut-être plus souvent maussade et gris qu'aucun autre : c'est à certains jours seulement qu'il s'égaye et s'illumine; il est vrai que parfois alors, en Flandre et en Hollande surtout, l'atmosphère vaporeuse d'un climat maritime, tamisant et réfractant la lumière qui s'y joue, donne aux couleurs une variété, une finesse et un charme qu'elles n'ont guère ailleurs. C'est ce qui a frappé les peintres de l'école flamande, créateurs du paysage; c'est cette magie changeante de la lumière qu'ils ont reproduite dans ses manifestations les plus raffinées, dans ses harmonies les plus rares.

Quand Alfred Verwée peignait ses vaches, il cherchait à traduire, dans le lustré de leurs robes, dans la rondeur opulente de leurs formes, dans la gaieté appétissante de leur couleur, toute la puissance nutritive, toute l'abondance attribuée aux pâturages humides et gras de la Flandre se transformant en viande dans l'organisme des ruminants.

Quand M. Frédéric peignait ses *Ages du paysan*, qui sont au Musée de Bruxelles, il avait été frappé de l'abrutissement et de l'enlaidissement produits dans la race par le travail ingrat, la vie trop dure, la continuelle préoccupation de l'existence matérielle, tout ce qui fait reparaître chez l'homme les traits de la brute.

On multiplierait les exemples à l'infini : toujours l'artiste, à quelque école qu'il appartienne, quelque sujet qu'il traite, est parti de l'imitation et a extrait, condensé, combiné les éléments naturels pour mettre en vedette le caractère qui l'a frappé, que son œuvre doit exprimer mieux que la nature même.

Le roman naturaliste n'y manque pas. M. Émile Zola en fournit des exemples d'autant plus typiques qu'il est, pour la

Hosted by Google

masse, l'incarnation même du Naturalisme, qu'il en a été, pour les lettrés, le porte-drapeau et le porte-paroles ; qu'il l'a défendu, expliqué, proclamé dans ses critiques; vulgarisé, popularisé dans ses romans: le Naturalisme a reçu bien des coups portés à Zola, de même que Zola a été souvent le bouc émissaire du Naturalisme.

A Zola est allé souvent le reproche d'imitation servile dont nous parlons ; on a dit que c'était un *photographe* de lettres, instantanéisant, sans art, les laideurs humaines ; on a soutenu en même temps, par une contradiction assez curieuse, qu'il exagérait ces laideurs à plaisir. La seconde vision a raison. C'est plutôt dans sa tendance à l'exagération et au grossissement qu'il faudrait chercher le trait distinctif de son tempérament d'écrivain. M. Jules Lemaître a ingénieusement montré (1) que c'est un *outrancier*. Comme c'est souvent au vice qu'il s'en prend, il le montre brutal, grossier, énorme, accaparant tout l'individu. C'est qu'il le voit tel avec sa sensibilité à lui ; c'est qu'il en est obsédé comme une dévote de l'idée du péché.

Tout ce que l'on sait de son existence privée, assez retirée, établit qu'il est loin d'être un vicieux ; on s'accorde à lui reconnaître une tenue, une dignité de vie peu communes. Il n'a pas d'indulgence pour le vice ; il ne s'y frotte pas à plaisir ; il en est préoccupé plutôt malgré lui ; il le voit noir, il le voit gros. Lisez la préface de l'*Assommoir* :

« J'ai voulu peindre la déchéance d'une famille ouvrière » dans le milieu empesté de nos faubourgs; au bout de » l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens » de famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif » des sentiments honnêtes, puis, comme dénouement, la honte » et la mort. C'est de la morale en action, simplement. »

On découvre, sous le romancier, le moraliste; sous les crudités de l'écrivain, les emportements d'un prophète de la Bible.

Voyez comment il arrive à réaliser la condition essentielle de l'œuvre d'art, à faire ressortir le caractère corrupteur de

(1) *Les Contemporains*, tome I.

Hosted by Google

l'alcool, qu'il a défini dans ces quelques lignes. Il choisit dans la grande ville qu'il connaît bien le coin de faubourg où la démoralisation lui paraît la plus profonde; dans ce coin, la maison qui lui paraît la plus propre à abriter cette démoralisation, un de ces caravansérails où des centaines d'êtres humains, entassés, se communiquent fatalement leurs instincts et leurs mœurs comme leurs maladies. Dans cette maison, il distingue une famille tarée, à laquelle il donne pour parentage et pour entourage une collection d'ivrognes, de paresseux, de drôlesses, d'égoïstes qui semblent s'acharner à la perdre. Il dresse à quelques pas l'Assommoir au comptoir flamboyant. Il extrait et fait voir, de la vie de ses héros, tout ce qui doit les conduire à la déchéance. Il condense véritablement en eux l'ivrognerie, la paresse, la luxure, dont il veut décrire l'abomination.

Il accumule de même dans la maison au majestueux escalier de *Pot-Bouille* tous les types de bourgeois hypocrites, débauchés, égoïstes, mesquins qu'il a pu rencontrer dans dix, dans cent maisons éparses. Ce n'est pas là la bourgeoisie! Ce n'est pas là le peuple! proteste-t-on. Eh! non... C'est une certaine manière d'être des ouvriers et des bourgeois sur laquelle il veut attirer l'attention, qu'il nous expose en les exagérant, pour mieux nous frapper l'imagination, dans quelques individus d'exception, comme les poètes épiques ont rapporté les malheurs et les hauts faits de races entières en les symbolisant dans quelques héros, en attribuant à ceux-ci les aventures et les travaux de légions humaines.

Il agit de même lorsque pour peindre l'horreur de la guerre, la désorganisation de certains corps de l'armée française pendant la guerre de 1870-71, il enrôle les personnages de *La Débâcle* dans la compagnie la plus malchanceuse qui puisse en avoir fait partie. Aucune des compagnies de cette armée n'a été sans doute aussi mal commandée, n'a aussi constamment manqué d'ordres et de vivres, n'a été soumise à des étapes aussi épuisantes, surprise aussi souvent par l'ennemi à l'heure de la soupe, exposée et décimée en tant de points les plus dangereux; aucune n'a été aussi souvent affamée, épuisée,

Hosted by Google

trempée, égarée; aucune n'a compté autant de mauvais soldats jetant leurs armes à tous les coins des routes; aucune n'a manqué au même point de l'illusion et de l'espérance qui soutiennent le courage.

Mais le caractère de l'œuvre d'imagination, de l'œuvre d'art ressort précisément de cette constance dans la mauvaise fortune; tant de malheurs réitérés, tombant sur les mêmes hommes, produisent le formidable crescendo d'horreurs qui fait son explosion suprême dans ces journées où l'armée des prisonniers, enfermée dans cette presqu'île formée par une boucle de la Meuse, semble condamnée à mourir de faim, comme l'armée des mercenaires de *Salammbo* dans le défilé de la Hache, où nous assistons à cet assassinat hideux d'un vieux cheval exténué que les soldats affamés égorgent avec un canif et mangent tout cru. L'effet est si intense que cette horrible boucherie vous fait penser, malgré vous, à un abominable sacrifice humain, qu'on se demande si Zola n'y a pas pensé lui-même.

Nulle part l'exagération artistique de la chose observée n'est plus évidente, chez Zola, que dans la nouvelle d'une cinquantaine de pages qu'il a intitulée : *La fête à Coqueville*. Il aura vu au bord de la mer, quelque dimanche, des pêcheurs occupés à vider un tonneau de liqueur inconnue, épave d'un navire naufragé jetée à la côte par une marée; il aura vu, pendant la ripaille, une paire de camarades brouillés se réconcilier à la faveur de l'attendrissement produit par un alcool généreux sur de robustes natures habituées à la vie en plein air. Cela devient *La fête à Coqueville*.

Il imagine, dans un trou perdu de la côte normande, deux familles rivales, les Mahé et les Floche, auxquelles s'affilient tous les habitants; cela fait deux partis dont la haine se manifeste particulièrement dans l'animosité régnant entre Fouasse et Tupain, un Floche et un Mahé, fils de même mère, mais de pères différents; dans le mépris de la belle Margot, une Floche qui représente le plus riche parti du village, pour son soupirant Delphin, un Mahé sans le sou, qu'elle gifle à toute occasion;

Hosted by Google

dans la situation tendue de Rouget, un Mahé, et de Brisemotte, un Floche : le second fait la cour à Marie, la femme du premier.

Mais voilà qu'au lendemain d'une tempête, le bateau des Mahé rentre avec ses trois hommes d'équipage béatement ivres-morts à côté d'un tonneau vidé d'un breuvage inconnu. Le bateau des Floche, de son côté, pêche un tonneau du même genre. Et voilà que la mer se couvre de petits tonneaux, remplis de choses délicieuses à boire, jetés par-dessus bord, sans doute, pendant la tempête, par un navire qui devait alléger sa cargaison. Les pêcheurs n'ont qu'à les harponner. Bientôt même, ils ne doivent plus se donner cette peine : la mer leur apporte les tonneaux à terre, les jette à la côte.

Alors, une vaste bombance s'organise. Deux tables, celle des Mahé, celle des Floche, se dressent sur le rivage; autour de ces tables, chaque clan vide les tonneaux que la fortune lui attribue. Ce qui excite la soif générale, c'est que pas deux de ces tonneaux ne contiennent de liqueurs pareilles. Il y en a de toutes les couleurs : des rouges, des jaunes, des brunes, des blanches, des vertes, même des bleues; il y en a de tous les goûts : crèmes, élixirs, cognac, rhum, bénédictine, chartreuse, raki, kummel, slivovitz; des choses qui brûlent, des choses douces, des choses étranges et indéfinissables. Et cette grande beuverie produit des phénomènes inattendus.

Le premier tonneau a été pêché le lundi. Le mercredi, les Floche et les Mahé, qui ne dînent plus, qui ne travaillent plus, s'égayent tellement qu'ils oublient de se quereller; le vendredi, ils fraternisent, ils trinquent ensemble, ils rentrent se coucher en s'aidant mutuellement; le samedi est marqué par la réconcialition, à jamais inespérée, de Fouasse et de Tupain, les deux frères ennemis.

Cependant, la maison de factage du Havre qui achète la pêche de Coqueville se demande avec inquiétude ce que le village est devenu. Elle envoie, le lundi matin, un commis savoir ce qui s'y passe. Il trouve la rue vide, les maisons vides, les lits défaits. Coqueville est-il mort? A-t-il succombé à un cataclysme? Non!... Coqueville gît sur la plage, endormi,

Hosted by Google

réconcilié, autour des neuf derniers tonneaux complètement bus; Coqueville ronfle ; Tupain et Fouasse la main dans la main; Marie entre Rouget et Brisemotte ; Delphin et Margot au cou l'un de l'autre, le père de Margot couché au-dessus de leurs têtes, comme un homme satisfait d'avoir casé sa fille, le garde champêtre étendu à leurs pieds, comme s'il avait présidé à leur union.

Tout cela est caricaturalement excessif; l'animosité générale des deux clans, la variété des liqueurs, la quantité des tonneaux vidés par une population de deux cents âmes, la cordialité de la réconciliation, l'énormité de la noce, le ronflement général... Mais tout cela est bien loin aussi de l'imitation servile; cela a un caractère d'autant plus frappant qu'il contraste mieux avec cet autre caractère si navrant de l'ivrognerie, mis en relief dans l'*Assommoir*.

On connaît peu la *Fête à Coqueville ;* il y a peu des choses, cependant, dans l'œuvre de Zola qui synthétisent mieux sa manière, son procédé artistique.

Celui-ci est encore bien visible dans *Thérèse Raquin*, cette sombre et terrifiante peinture de l'ennui et du remords. Quel ennui que celui de Thérèse, de cette jeune femme ardente, pleine de vie, née sous le ciel de l'Algérie lumineuse, réduite à vivre dans l'atmosphère étouffante d'une étroite boutique de mercerie, au fond de ce lugubre petit Passage du Pont-Neuf, si sombre que par les plus chauds soleils, c'est à peine si une clarté blanche tombe de son vitrage trouble. La première fois qu'elle y est entrée, « elle a cru descendre dans la terre grasse d'une fosse ». Elle est mariée à son cousin Camille, un infirme qui la dégoûte, qui la dégoûtait déjà toute petite par son odeur fade d'enfant malade, dont elle devait prendre les médecines pour lui donner l'exemple. Son mari, le soir, lit Thiers, Buffon, Lamartine. Pour toute distraction, elle a des thés du jeudi, réunissant autour de la table trois ou quatre imbéciles, plus ennuyeux que le silence et la solitude.

Cependant, Camille ramène au logis un ancien camarade

Hosted by Google

longtemps perdu de vue, Laurent, grand garçon miséreux, un peu peintre, qui tout de suite accapare l'attention de Thérèse par les gaillardises des histoires qu'il lui conte. Ce don Juan banal fait événement dans sa vie morne; et la première fois qu'ils sont seuls, la faute prévue est consommée; elle est si bien préparée par l'immensité de l'ennui où se débat Thérèse qu'elle paraît fatale.

Mais alors, au premier obstacle que rencontrent les rendez-vous des deux amants, l'idée du crime leur vient : il s'accomplit si vite, et paraît tellement nécessaire aussi que la noyade de Camille, poussé à l'eau par Laurent pendant une promenade en bateau, semble dénouer une situation.

Cependant, le remords surgit bientôt et se matérialise après la première satisfaction que donne aux coupables la certitude de l'impunité. Il naît d'abord chez Laurent à la vue du cadavre verdâtre, hideux du mari, qu'il a bien dû aller reconnaître à la morgue, pour établir le veuvage de Thérèse et pouvoir l'épouser. Il commence par la peur, par les frissons que l'assassin éprouve en passant devant la porte noire d'une cave lorsqu'il rentre chez lui. Il s'affirme dans la douleur cuisante laissée à son cou par la morsure que Camille lui a faite en se débattant. Il prend forme dans les cauchemars qui hantent son sommeil et celui de Thérèse.

Ils ont hâte de se marier pour ne plus être seuls la nuit. Le mariage est d'ailleurs approuvé, encouragé par la mère même de Camille, qui n'a rien soupçonné. Mais quelle nuit de noce que celle de ces deux malheureux! Quelle déception! Que leur malaise est loin de se dissiper lorsqu'ils se trouvent ensemble! Ils demeurent dans des fauteuils, au coin du feu, n'osant s'approcher l'un de l'autre. Car le spectre de Camille s'asseoit entre eux, ne les quitte plus. Tout ce qu'ils se disent, malgré eux, fait allusion à *lui*. Un mauvais portrait du mort, brossé par Laurent, et resté accroché à la muraille, les terrifie par sa couleur cadavérique. Ils croient son âme entrée dans le chat qui gratte à la porte; et lorsque Laurent jette le chat par la fenêtre, c'est comme un nouvel assassinat qu'il commet. Lorsqu'après bien des nuits passées dans des fauteuils, ils osent

Hosted by Google

enfin se jeter tout habillés sur le lit, ils sentent que le cadavre de Camille couche entre eux. Ils ont toujours l'hallucination de son corps humide et froid, comme un lambeau verdâtre et dissous. L'intimité qu'ils cherchaient leur est encore plus lourde que la solitude.

Maintenant, ils ne sont heureux que lorsqu'ils ne sont plus ensemble. Ils souhaitent le retour de ces réunions du jeudi qui les ennuyaient tant. Mais Mme Raquin, qui vit avec eux, devient paralytique, incapable de parler; et les voilà condamnés pour toujours au tête-à-tête dont ils ont horreur. Laurent essaye de se remettre à la peinture : toutes les têtes qu'il dessine ressemblent à Camille. Il se prend à détester Thérèse, qui de son côté en vient à regretter Camille, à faire son éloge; ils se querellent, se reprochent le crime; Laurent souffre toujours cruellement de sa morsure qui ne guérit point : c'est comme si une bête le dévorait. Des mots, ils passent aux coups, se querellent, se jettent chacun de son côté dans la basse débauche pour oublier, sont sur le point de se dénoncer réciproquement. Enfin, chacun a pris le parti de tuer l'autre pour en finir : et un soir que Laurent est en train de verser de l'acide prussique dans l'eau sucrée de Thérèse, il l'aperçoit, dans la glace, marchant sur lui un couteau à la main. Et dans leur désespoir, ils s'empoisonnent tous les deux.

C'est toujours, on le voit, la même « accumulation d'effets dans le même sens », le même effort pour la mise en relief du caractère saillant, ici la douleur cuisante du remords!

Zola ramène souvent l'action d'un personnage à un seul trait typique, originairement observé, mais renforcé, isolé, sur lequel il repasse sans cesse. On a ainsi noté, dans *Germinal* : La Maheude famélique qui a toujours la petite Estelle pendue à sa mamelle; Chaval, le brutal toujours à « gueuler »; Alzire, l'enfant douce et bossue, qui fait toujours la petite femme de ménage; le père Bonnemort, toujours lançant ses crachats noirs de vieux houilleur aux poumons pleins de charbon; la Brûlée, toujours hurlant de colère, toujours agitant

Hosted by Google

ses bras de sorcière; Souvarine, le nihiliste toujours silencieux et fumant des cigarettes; la Mouquette, toujours montrant son derrière; le cheval Trompette, toujours hanté d'une vision de prés et de soleil. L'œuvre de Zola est pleine de ces types, toujours exagérés dans une même attitude, une même occupation, et qui laissent dans la mémoire un souvenir profond, inoubliable.

Pour faire mieux sentir l'influence des objets sur les êtres, il a une tendance à animer les choses d'une vie fantastique, à leur attribuer le pouvoir de manifester aussi un caractère dominant. On voit ainsi dans *Germinal*, le Voreux, le charbonnage mangeur d'hommes, qui attire les houilleurs dans ses flancs, qui vit si bien qu'il expie ses crimes à la fin, dans une horrible convulsion, lorsque sa grande cheminée s'engloutit dans le sol; dans la *Bête humaine*, la locomotive blessée une première fois en faisant un effort pour franchir un paquet de neige tombé sur la voie, qui demeure impotente, incapable de l'effort nécessaire pour s'arrêter à temps lorsque surgit devant elle le fardier chargé de pierres sur lequel elle va se briser; dans la *Faute de l'abbé Mouret*, le Paradou fantastique où tout fleurit avec une vigueur magique, dont les fleurs ont une puissance aphrodisiaque qui affole Serge et Albine; dans l'*Assommoir*, le comptoir brillant du père Colombe, qui fascine les ouvriers, l'alambic pareil à un animal qui leur verse l'ivresse abrutissante, la colère, la luxure du bout de son bec recourbé.

A l'amour aussi Zola donne une interprétation qui n'est pas moins caractéristique. Le romantisme, comme les classiques, en avait exclu les matérialités, tout le côté physiologique. Zola a pu donner à ces matérialités une prépondérance trop exclusive d'où est résultée une conception simpliste, brutale, méprisante, presque haineuse de l'amour; c'est presque toujours un désir soudain, créé par le tempérament, mis en jeu par l'influence des conditions atmosphériques : un orage, l'ardeur du soleil, la saison, excité par un détail physique obsédant : les cheveux, la tournure, l'éclat des yeux, le grain de la peau de l'être désiré. Le hasard domine la passion; elle est aussi involontaire que le rapprochement d'un grain de pollen

Hosted by Google

apporté par le vent et d'un pistil; elle est due à des forces naturelles, mystérieuses; elle éclate impérieusement à la première rencontre; elle a, par ce côté, quelque chose du traditionnel coup de foudre; l'acte irrévocable se produit à la première occasion. L'homme est toujours brutal; la femme, passive, se défend peu. L'animalité et la fatalité sont les traits dominants de l'aventure qui, ainsi présentée, devient presque toujours odieuse ou ridicule quand elle n'a pas pour héros deux êtres très jeunes et très beaux comme Sylvère et Miette, le Daphnis et la Chloé de la *Fortune des Rougon*. Conception incomplète, discutable sans doute, mais dont le parti pris même répond aux conditions de l'œuvre d'art, justifie bien la définition célèbre qu'il en a donnée lui-même : « Un coin de la création vu à travers un tempérament. »

Nous avons emprunté à la *Philosophie de l'art* la définition la plus positive que l'on ait donnée de l'œuvre d'art. Nous avons montré comment elle s'applique aux œuvres de l'écrivain naturaliste auquel on a le plus souvent adressé le reproche de manquer d'art, de faire de la photographie, de servir des *tranches de vie* toutes crues. Il serait aisé de montrer comment s'y adaptent les œuvres typiques d'autres écrivains de l'école. C'est un travail d'application qui ne peut trouver place ici, mais qui montrerait comment ils ont su dégager la note d'art, des individualités et des paysages les plus dédaignés.

Nous signalerons seulement, comme un exemple frappant, la façon dont les Goncourt ont rendu le sentiment touchant des pauvres paysages des confins de Paris, de ces paysages où la nature malingre apparaît avec une grâce maladive entre les œuvres des hommes. L'entrée des champs, où Germinie Lacerteux monte, le soir, avec Jupillon, a cette grâce-là. Ceux qui aiment la Nature, qui la comprennent même sous ces salissures humaines, qui ont besoin de la respirer comme les pauvres gens qui vont se promener le dimanche dans les campagnes couvertes d'industrie qui avoisinent les faubourgs, admireront cette description de la Bièvre, sur les bords de

Hosted by Google

laquelle ils ont placé, dans *Manette Salomon*, les paysages qu'ils font prendre au bonhomme Crescent; c'est bien l'émotion que vous donne « cette espèce de malheureuse nature, la nature de Paris »; on s'attendrit devant « le style de misère, la « pauvreté, le rachitisme mélancolique de ces prés râpés et « jaunis par places, serrés dans de grands murs, arrosés par « la Bièvre étroite, sèchement ombragés de peupliers et de « petits bouquets de saules ». On se rappelle la tristesse qu'on a éprouvée devant « ces chemins noirs de houille qui vont le « long de ces carrés marécageux où pâturent des rosses; ces « lignes d'horizon et de collines bossues où éclate un blanc « brutal de maison neuve; ces sentiers à côté de champs de blé « blanchissant au soleil, où finissent les réverbères à poteaux « verts ». Il y a quelque chose de neuf, de délicatement compréhensif dans cette pitié pour « la salissure d'une rivière qui travaille ». Comme ce Crescent dont ils parlent, les Goncourt ont su de cette pauvre rivière opprimée, de cette nature maigre, malsaine, « dégager l'impression, le sentiment, presque la souffrance ».

Le naturalisme est une école d'immoralité.

Voilà un bien vieux procès. On le recommence périodiquement, avec les mêmes arguments du côté de l'accusation et du côté de la défense. Théophile Gautier, qui n'était pas un naturaliste, l'a plaidé brillamment, dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*, à propos des feuilles de vigne que le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, fonctionnaire de l'administration des beaux-arts, voulait mettre aux statues de Paris. Il a dit leur fait aux gens « qui ont l'habitude de regarder les statues à de certains endroits ». Il y a des gens qui regardent aussi les livres à ces endroits-là. Nous ne parlerons pas d'art à ces malades qui ne voient que le déshabillé, le détail obscène d'un groupe ou d'un tableau, la page scabreuse ou le mot cru d'un livre, qui croient l'un et l'autre faits pour ce détail ou ce mot-là, qui ne peuvent comprendre qu'ils n'entrent que comme éléments secondaires, quoique nécessaires, dans une composition générale.

Hosted by Google

Si le roman naturaliste est immoral, il faut convenir que le public s'intéresse étrangement à son immoralité : car ce sont précisément ses échantillons les plus critiqués à cet égard qui sont les plus demandés chez les libraires, qui atteignent le plus d'éditions! Il faut toujours en revenir à la sage appréciation de Théophile Gautier :

« Les livres suivent les mœurs et les mœurs ne suivent pas « les livres. La Régence a fait Crébillon, ce n'est pas Crébil- « lon qui a fait la Régence. Les petites bergères de Boucher « étaient fardées et débraillées, parce que les petites mar- « quises étaient fardées et débraillées. Les tableaux se font « d'après les modèles et non les modèles d'après les tableaux. « Je ne sais qui a dit je ne sais où que la littérature et les arts « influaient sur les mœurs. Qui que ce soit, c'est indubitable- « ment un grand sot. C'est comme si l'on disait : Les petits « pois font pousser le printemps; les petits pois poussent, au « contraire, parce que c'est le printemps, et les cerises parce « que c'est l'été. Les arbres portent les fruits et ce ne sont pas « les fruits qui portent les arbres assurément, loi éternelle et « invariable dans sa variété; les siècles se succèdent et chacun « porte son fruit qui n'est pas celui du siècle précédent; les « livres sont les fruits des mœurs. »

La littérature naturaliste n'est pas plus immorale qu'une autre ; tout au contraire. Toute la querelle découle, en somme, d'un malentendu qui, du reste, tend à se dissiper. (Car de fort honnêtes gens vont aujourd'hui demander l'*Assommoir* chez le libraire sans rougir, peut-être parce qu'ils se sentent une vertu plus résistante que ceux qui rougissaient, autrefois, de l'aller demander.)

Beaucoup de lecteurs admettent fort bien le vice, pourvu qu'il leur soit présenté sous une parure ou un déguisement agréable. Or, il est de l'essence du Naturalisme de le leur présenter tel qu'il est, de le rendre même encore plus vilain qu'il n'est, et c'est là ce qui les fait crier. L'auteur naturaliste ne se croit pas obligé de vous faire un sermon sur les choses répréhensibles qu'il vous montre. Il vous estime assez grand garçon pour comprendre tout seul qu'elles sont répréhensibles.

Hosted by Google

Ce sont les conséquences du vice, les regrets, les chagrins, les malheurs qu'il engendre rendus sensibles par le livre qui doivent exercer sur vous un effet salutaire. S'ils y manquent, c'est vous qui manquez de la conscience nécessaire pour comprendre ce que vous lisez.

L'auteur naturaliste ne se plaît pas à décrire ce qu'il y a de riant et de joli dans le mal, comme tant d'autres qui passent pour les plus recommandables du monde; il vous dit carrément ce qu'il y voit de triste, de répugnant, de grotesque. Il le combat aussi par le ridicule, par l'ironie. Il n'est pas grivois comme les gentils vieux auteurs que vous trouvez peut-être charmants. Il ne s'amuse pas à voir trousser les tendrons et renverser les fillettes sur l'herbette, sans s'inquiéter autrement de ce qui s'ensuit. Il sait que les amusements d'un Trublot ont pour conséquence la scène de la mansarde de *Pot-Bouille*.

Il ne vous peint pas l'amour comme un joli jeu facile et fleuri. Il le montre comme une sorte de besoin fatal et le fait accompagner de tout son triste cortège de désespoirs et de responsabilités. Il sait que c'est souvent un mal qui fait souffrir et qui tue. *Nana* a dégoûté les boulevardiers qui ont déclaré la débauche parisienne plus gaie, plus fine, plus spirituelle. *Nana* calomniait cette aimable débauche! Livre immoral! Eh! c'est que précisément Zola n'avait pas voulu la glorifier, en prendre la belle humeur, le parfum, le luxe. Il ne l'avait pas vue « à travers un nuage de poudre de riz ». Il l'avait trouvée malpropre et bestiale, il l'avait montrée telle, et cela n'impliquait, semble-t-il, aucune approbation.

On lit avec stupeur aujourd'hui, car quelques années suffisent pour imposer au respect les œuvres qui ont d'abord paru les plus blâmables, le réquisitoire de M. Ernest Pinard, avocat impérial, qui traîna, en 1857, Gustave Flaubert en cour d'assises parce qu'il avait écrit *Madame Bovary!* Y a-t-il rien pourtant de plus édifiant que l'histoire de cette pauvre Emma Bovary? Rien de plus instructif pour les jeunes femmes romanesques.

Une exaltée de village, troublée par les romans à grandes

Hosted by Google

passions. Elle a commencé par lire *Paul et Virginie* et rêvé d'être Virginie, de se promener avec un Paul de son goût sous une feuille de palmier. Puis sont venus les romans d'aventures. « Ce n'étaient qu'amours, amants, dames persécutées, postil- « lons tués, chevaux crevés, troubles du cœur, serments, « sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossi- « gnols dans les bosquets, *messieurs* braves comme des lions, « doux comme des agneaux, toujours bien mis et pleurant « comme des urnes. » Et elle a rêvé encore à tout cela. Passant à Walter Scott, elle a voulu être châtelaine, avoir un balcon où l'on monte par une échelle de soie. Alors elle s'est bercée dans les romances peuplées de petits anges, de madones, de lagunes, de gondoliers, « et laissant entrevoir à travers « les niaiseries du style l'attirante fantaisie des réalités ».

Elle ira aux réalités le moment venu. Elle épouse un brave garçon un peu simple, un peu lourd, malheureusement, qui lui devient bientôt insupportable. Elle cherche une autre distraction. C'est d'abord l'amour platonique avec un clerc de notaire; puis la rencontre d'un chasseur brutal qui lui fait une cour très positive avec des phrases bleues de roman comme elle les aime : « Le devoir, c'est de sentir ce qui est « grand, de chérir ce qui est beau et non d'accepter les con- « ventions de la société,... la morale éternelle est au-dessus « de tout comme le ciel... » Elle devient sa maîtresse, et tout bêtement; elle l'adore, veut se faire enlever; il l'envoie promener; elle pense mourir de son refus, mais n'en est pas corrigée. Après un intermède de dévotion, elle retrouve son clerc de notaire devenu plus expérimenté : et le rêve de gondoles et d'échelles de corde se réalise encore une fois, mais dans un fiacre, dans ce fameux fiacre aux stores baissés dont la promenade fit scandale parmi les gens vertueux de l'époque et qui est bien pourtant le plus désillusionnant temple de l'amour que l'on trouve dans la littérature.

Pauvre Bovary! Elle retrouve dans la faute tout ce qui l'offusquait dans le devoir; plus elle veut sortir de la prose légitime, plus elle s'embourbe dans la prose illicite; elle se met dans des embarras d'argent pour faire des cadeaux à ses

Hosted by Google

amants et, affolée, finit par s'empoisonner avec de l'arsenic qui la fait horriblement souffrir.

Quelle leçon ! Et l'avocat impérial Pinard ne l'a pas comprise ; de cette lamentable histoire et de ses enseignements, il n'a vu que les déshabillages, le linge de femme, les moments d'abandon. Son flair l'a attiré vers ces choses comme vers des truffes. Il n'a pas compris un instant qu'on n'avait rien écrit de plus sévère pour l'adultère que *Madame Bovary !*

Comparez au sentimentalisme des romans de George Sand et des idéalistes Feuillet, Sandeau, etc. George Sand peignait la vie non telle qu'elle est, mais telle qu'elle désirait qu'elle fût. Voilà qui est bienfaisant, n'est-ce pas? Voilà qui rend meilleur ! Elle vous conduisait dans un monde imaginaire où ses rêves étaient réalisés. Un jeune homme et une jeune femme un peu dégoûtés de la vie réelle sortaient de ce monde charmant armés pour la révolte, prêts à toutes les folies. » Les femmes se déclareront incomprises, les hommes croiront à la sainteté des passions. »

Quelle excitation que cette célébration perpétuelle de l'amour libre, paré et fardé, que cette réprobation du mariage, que ces plaidoyers pour l'irrégularité, si durement et si justement jugés par Proudhon (1) ; lisez seulement, avec votre bon sens, *François-le-Champi*, et dites s'il y a rien de plus répugnant que cette passion d'un tout jeune homme pour une femme mûre qui l'a élevé, pour laquelle il ne devait avoir que le respect absolu de l'amour filial. Le manque de sens moral est flagrant dans cet inceste à l'eau de rose.

Il y a un parallèle piquant à faire entre *Manette Salomon* et la *Vie de bohème*, deux paraphrases, l'une naturaliste, l'autre romantique, du même thème : il faut que jeunesse se passe.

Nous avons tous dévoré la *Vie de bohème*. Cela est d'une fantaisie admirable ! Cela est prodigieusement divertissant. Cela nous a tourné la tête quand nous étions très jeunes. Les pères ont été indulgents pour les fils qui cachaient ce chef-d'œuvre dans leur pupitre. Ah ! cette bohème, quel pays de

(1) *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église.*

Hosted by Google

Cocagne! Comme on s'y amusait! Qu'on y était heureux dans la misère! Comme on y jeûnait allègrement! Comme c'était drôle d'y avoir faim! Quelle belle jeunesse insouciante! Quelles bonnes niches elle fait aux propriétaires et aux créanciers! Que Schaunard, Marcel, Rodolphe, Colline étaient de charmants garçons! Ils ont tous été nos camarades. Et quelles délicieuses maîtresses étaient les leurs : nous avons tous été amoureux de Mimi, de Phémie, de Musette. Voyez ce portrait de Musette :

« Mademoiselle Musette était une jolie fille de vingt ans, « qui, peu de temps après son arrivée à Paris, était devenue « ce que deviennent les jolies filles quand elles ont la taille « fine, beaucoup de coquetterie, un peu d'ambition et guère « d'orthographe. Après avoir fait longtemps la joie des sou- « pers du quartier Latin, où elle chantait d'une voix toujours « très fraîche, sinon très juste, une foule de rondes campa- « gnardes qui lui valurent le nom sous lequel l'ont depuis « célébrée les plus fins lapidaires de la rime. Mademoiselle « Musette quitta brusquement la rue de la Harpe pour aller « habiter les hauteurs cythéréennes du quartier Bréda.

« Elle ne tarda pas à devenir une des lionnes de l'aristo- « cratie du plaisir, et s'achemina peu à peu vers cette célébrité « qui consiste à être citée dans les courriers de Paris ou litho- « graphiée chez les marchands d'estampes.

« Cependant, Mademoiselle Musette était une exception « parmi les femmes au milieu desquelles elle vivait. Nature « instinctivement élégante et poétique, elle aimait le luxe et « toutes les jouissances qu'il procure; sa coquetterie avait « d'ardentes convoitises pour tout ce qui était beau et distin- « gué; fille du peuple, elle n'eût été aucunement dépaysée « au milieu des somptuosités les plus royales. Mais Made- « moiselle Musette, qui était jeune et belle, n'aurait jamais « voulu consentir à être la maîtresse d'un homme qui ne fût « pas comme elle jeune et beau. On lui avait vu une fois refuser « bravement les offres magnifiques d'un vieillard si riche « qu'on l'appelait le Pérou de la chaussée d'Antin, et qui « avait mis un escalier d'or au pied des fantaisies de Musette.

Hosted by Google

« Intelligente et spirituelle, elle avait aussi en répugnance les « sots et les niais, quels que fussent leur âge, leur titre et « leur nom.

« C'était donc une brave et belle fille que Musette, etc... »

Cette phraséologie continue. Cette glorification s'étale. Élevons un autel à Musette, la gaillarde si friande de beaux jeunes hommes! Ah! elle ne ressemblait ni à Sapho, ni à Élisa, ni à Nana, ni à Lucie Pellegrin, ni à toutes les tristes héroïnes de la noce que nous montrent les naturalistes. On avait, au temps de Mürger, une idée autrement aimable de la fille de joie qu'à présent. On l'appelait la grisette, la lorette : nous avons de moins jolis mots pour la désigner!

A peine quelques ombres au tableau de Mürger : deux femmes qui meurent de consomption, Francine et Mimi, celle-ci à l'hôpital. Ça, c'est moins drôle; mais on n'y prend pas garde; ces scènes fâcheuses sont reléguées dans un petit coin; on sent qu'elles ne sont là que pour faire antithèse avec le reste.

Et puis, tous les personnages, un beau jour, se rangent, deviennent richés, célèbres, font des héritages, des mariages sérieux : Marcel vend ses tableaux à d'anciens amants de Musette, qui se marie aussi. Et cela finit par des chansons. On savait que cela finirait bien...

Il serait naïf de s'arrêter aux déceptions des jeunes gens qui ont cru — oh! il y en a — à ce joli conte de fées; on sait où la vie de bohème, la vraie, a mené le pauvre Mürger.

Comme *Manette Salomon* présente plus véridiquement les choses! Naz de Coriolis, jeune peintre d'espérance, honnête homme, ayant du bien, s'éprend d'un modèle, Manette, dont il veut que la beauté soit toute à lui. Il l'attire chez lui, non sans rencontrer quelque résistance. Elle est fidèle, elle le soigne qnand il est malade. Elle mène bien son ménage, vaut beaucoup mieux, à tout prendre, que les donzelles de la *Vie de bohème*. Mais voici le danger : l'asservissement fatal de l'artiste, absorbé par son art, à une volonté têtue, à une intelligence étroite mais tenace de femme : le collage, comme on dit aujourd'hui.

Hosted by Google

Un enfant vient. Vous remarquerez que les insouciantes jeunes femmes de la *Vie de bohème* n'en ont jamais, ce qui n'est pas ce qu'elles présentent de moins extraordinaire. Alors, le mal est sans remède. Manette englue de plus en plus Coriolis que l'on voit, au dernier chapitre, vieilli, le dos courbé, entrer honteusement à la mairie pour épouser Manette, l'ancien modèle.

Fameuse leçon pour la jeunesse! Et les bohèmes qui gravitent autour du couple n'ont pas la vie douce. Les maîtresses ne les recherchent guère, mal vêtus et sans le sou comme ils sont. Ils ont l'occasion de commenter le *qui non laborat non manducet* de l'écrivain ecclésiastique. Ils connaissent la vraie misère et ses déchéances; ils glissent dans les bas-fonds ouverts sous ceux qui n'ont pas le sou. Le repoussoir, c'est le ménage de Crescent, l'artiste pauvre mais laborieux, qui est bravement entré dans la régularité en épousant une paysanne, une honnête fille digne d'être élevée au rang d'épouse, qui a abordé la vie en face, par le grand chemin, et qui, entre sa brave femme, ses poules, ses lapins, dans sa simple cabane, acquiert une grandeur, une dignité frappantes.

On a vivement reproché au Naturalisme sa conception de l'amour, laquelle, dissipant le nuage rose dont l'enveloppait la littérature d'antan, a fait entrevoir les réalités du commerce des sexes. On trouvera peut-être, quand on aura une idée plus nette des choses, que c'est précisément là son meilleur titre de considération. Nous ne parlons point, s'entend, des livres grivois qui lui ont emprunté une étiquette pour spéculer sur les basses curiosités et les goûts dépravés de certains lecteurs. Il faut avoir le tact de distinguer dans une production littéraire entre ce qui mérite le titre d'œuvres d'art et certains objets de commerce interlope.

Il serait délicat, sans doute, de commenter ici, à ce point de vue, des livres qui n'ont pas été écrits pour les jeunes filles, évidemment. Il est un point cependant sur lequel il est permis d'attirer l'attention : à savoir que le Naturalisme a introduit, dans l'action du roman, le résultat normal et la fin naturelle

Hosted by Google

de l'amour, si souvent négligés ou passés sous silence par les romantiques et les idéalistes ou considérés comme un accident rare et négligeable : il a fait place à l'enfant.

La pensée de l'enfant à naître ou les droits de celui qui est né changent tout à fait l'aspect des aventures sentimentales ou érotiques, leur enlève tout caractère badin. C'est l'enfant qui en devient le personnage intéressant; c'est lui qui est la raison déterminante et le but naturel de l'amour. C'est lui seul qui, vu les exigences de la conservation de l'espèce, le rend intéressant au point de vue social. C'est lui qui fait comprendre que la génération d'aujourd'hui n'a d'autre raison d'être que de préparer la génération de demain.

Nous voilà loin de l'échange de fantaisies et du contact d'épidermes de Champfort! L'enfant enlève à l'amour son caractère égoïste, honteux, furtif, en fait un acte essentiellement noble et désintéressé, le distingue nettement d'un plaisir ou un jeu quelconque. Ce facteur : l'enfant une fois admis, si l'amour est un besoin de notre nature, il n'y peut cependant être satisfait sans désordre, sans chagrins, sans souffrances que par l'union régulière, avouée, où chaque sexe accepte ses responsabilités et observe ses devoirs. En dehors de cela, il n'est que libertinage ou que folie; il est d'intérêt secondaire. Il peut être excusable, pitoyable même, comme tous les entraînements; il peut mériter les circonstances atténuantes qu'invoquent les tempéraments, la faiblesse humaine. Il ne mérite ni exaltation, ni glorification, ni apothéose. Il doit être considéré plutôt comme dangereux ou ridicule.

C'est ce que le Naturalisme ne cesse de proclamer quand il exhibe les tristes dessous des irrégularités joyeuses, les victimes qu'elles font, tous les sacrifices humains qu'exige l'insatiable Vénus-Astarté. Des livres comme *La fin de Lucie Pellegrin*, de Paul Alexis; *Germinie Lacerteux*, des Goncourt; *La belle Élisa*, d'Edmond de Goncourt; *Sapho*, d'Alphonse Daudet; *Nana* ou *Pot-Bouille*, de Zola, sont, pour ceux qui savent les comprendre, des œuvres d'une moralité haute et d'un enseignement puissant.

EDMOND CATTIER.

Hosted by Google

VILLES ALLEMANDES DU SUD

(FIN)

Notes de route et de séjour (1).

Il s'agit pour nous, à présent, de gagner la Haute-Franconie et Bayreuth. Aussi bien, le mois de Wagner est proche et le Théâtre va rouvrir ses portes. Nous quittons donc, à Wurzburg, les grands chemins battus et nous mettons en devoir de remonter les eaux paresseuses du Mein, la plus sinueuse des rivières, et sinueuse non par de petits méandres, mais par de puissantes courbes développées autour de massifs de montagnes.

Pays beaucoup plus florissant et plus peuplé que la Bavière proprement dite. Voici Schweinfurt, l'ancienne ville libre, qui montre une grande activité manufacturière. Son nom, littéralement, signifie « gué des Porcs »; mais les habitants, peu satisfaits de l'étymologie, paraît-il, le font dériver de *Schwabenfurt*, « gué des Souabes ». Aussi bien *Francfort* ne vient-il pas de *Frankenfurt*, « gué des Francs »? Malheureusement pour les Schweinfortois, un peu plus bas, sur le même Mein (ou *Moin*, pour dire comme les Franconiens), se trouve Ochsenfurt, « gué des Bœufs », dont le nom rend vraisemblable l'étymologie qu'ils renient.

Puis c'est Bamberg, la célèbre et curieuse Bamberg, qui regrette la fastueuse cour de ses princes-évêques. La vieille résidence occupe une étendue considérable, grâce à ses jardins

(1) Voir *Revue de Belgique* des 15 juillet, 15 août et 15 octobre 1896.

Hosted by Google

et à ses vergers. Ses églises, réparties sur cinq collines, lui donnent un aspect de grande cité. Les hauts christs de pierre, aux carrefours, font des rues un chemin de la croix. Celui-ci aboutit à un calvaire gigantesque, la cathédrale, antique édifice roman, dominé par quatre tours visiblement reconstruites ou réparées pendant la période ogivale primitive. Deux chœurs, l'un roman, l'autre gothique, semblent s'y défier à travers leurs grillages de fer. Bamberg, qui vit au son d'un perpétuel martèlement de cloches, est devenue de nos jours un centre de commerce et de banque très important; elle le doit surtout, me dit-on, à sa position à l'endroit de bifurcation des chemins de fer et à la tête du canal Louis, qui relie le Mein au Danube.

Remarquez les noms géographiques de cette contrée, et d'abord celui de la rivière qui se joint ici au Mein, la Regnitz, grossie de la Pegnitz de Nuremberg. Ces noms ressemblent à ceux qu'on trouve par centaines en Saxe : Görlitz, Blasenitz, Pillnitz, Chemnitz, etc., ou en Bohême : Teplitz, Teitmeritz, Rakonitz, etc.; ils témoignent de l'origine wende ou slave des anciens habitants de la contrée. Aujourd'hui, la Bavière septentrionale est presque totalement peuplée par les Franconiens, descendants mélangés des Franks, les anciens conquérants du pays. De tous les Allemands du Sud, ces Franconiens se distinguent le plus par l'agilité, la souplesse, l'élégance des mouvements, la grâce de la démarche, et aussi par la mobilité et la gaieté du caractère. On me fait remarquer que dans le nord de la Bavière les enfants ont pour la plupart des cheveux blonds et des yeux bleus, tandis qu'au sud, sur les bords du Danube et dans les districts de l'Isar et du Lech, ce sont les types bruns qui dominent. Ils perdurent donc, les traits qui différencient d'avec leurs voisins les descendants des anciens Franks; les siècles et la politique ne sont pas parvenus à les fondre avec les descendants des anciens Baïouvares, devenus les bons et doux Bavarois, et les descendants des anciens Suèves, devenus les Souabes graves et réfléchis (1).

(1) Ces races sont les deux principales qui se partagent le sud de la Bavière, avec le torrent du Lech comme frontière ethnographique. Je ne cite pas les

Hosted by Google

Plus haut, toujours dans cette vallée du Mein qu'animent les mouchoirs écarlates des femmes aux champs, nous atteignons le bourg de Lichtenfels. Sur la hauteur se profilent Banz et son abbaye de bénédictins, le plus beau des vieux châteaux de la Franconie; en face, ces tours jumelles qui se dressent à mi-côte, dans un cadre serein de champs et de prairies, c'est le vénéré couvent des *Vierzehnheiligen* ou « Quatorze Saints », vers lequel les pèlerins convergent au nombre d'au moins 50,000 chaque an.

Je m'arrête encore à Kulmbach, la petite ville pittoresque baignée par les eaux du Mein blanc et dominée par sa haute citadelle. Ancienne résidence des margraves, ville déchue à laquelle sa voisine Bayreuth a enlevé jusqu'à son rang de capitale de la Haute-Franconie; sa seule ambition à présent est de maintenir leur bon renom aux flots de bière que déversent ses brasseries en les gosiers allemands. Je flâne par les rues et les places, sur la montagne et dans la vallée : Kulmbach a des maisons de formes bizarres, des pignons pointus; les tours — les toujours séduisantes tours — y sont coiffées d'éteignoirs, tantôt en forme de casque prussien, tantôt en forme d'oignon. Malgré l'air d'aisance de la ville, je rencontre beaucoup de gens qui vont pieds nus; d'ailleurs, presque tous les enfants du peuple en Bavière sont élevés pieds nus; — ce en quoi je les envie!

Enfin, au fond de la haute vallée du Mein rouge, apparaît sur sa colline le théâtre en briques et charpentes de Richard Wagner. Je défie quiconque a au cœur le culte du Beau de le revoir sans émotion. Et voici l'étonnante ville de 25,000 âmes qui a oublié ses souvenirs historiques et s'est complètement détachée des préoccupations de l'heure présente pour se consacrer toute à la gloire d'un homme, la cité sainte où tout vrai wagnérien doit se rendre en pèlerinage pour mériter ce nom, comme tout bon musulman va à la Mecque pour avoir droit au titre de *hadji*...

C'est en 1871 que Richard Wagner vint ici choisir lui-même

anciens Alamannes, car ils sont confinés dans la haute vallée de l'Iller, désignée à cause d'eux sous le nom d'*Algau* (*gau* signifie « canton » en Souabe).

Hosted by Google

l'emplacement de son Temple, et tirer d'un long oubli, en l'érigeant du coup en Chef-lieu de l'Art lyrique, la petite ville qui, en des temps lointains, avait su devenir, de simple dépendance des bourgeois de Nuremberg, la capitale du margraviat de Bayreuth, la rivale de Bamberg, la résidence des margraves de Brandebourg. La minuscule cité, qui jadis avait tant fait parler d'elle dans le monde, en était réduite à vivre de souvenirs. Elle avait marqué même dans l'histoire des lettres : en ses murs vécut et mourut Jean-Paul Richter, le romancier-philosophe issu d'une humble localité de cette Chaîne des Pins (*Fichtel-Gebirge*) dont les protubérances de gneiss et de granit s'aperçoivent de la tour du Vieux-Château. Les Bayreuthois montrent encore avec bonheur la maison où « Monsieur le conseiller de légation » rentrait le soir en état d'ébriété et où il mourut en 1825 (« *In diesem Haus wohnte und starb Jean-Paul* »), ainsi que, au centre du vieux quartier de la ville, sa statue, par Schwanthaler, et, au cimetière, sa sentimentale tombe, consistant en un simple bloc de grès brut recouvert de lierre et de mousse grise (1).

En vérité, ces petites villes d'Allemagne, façonnées par un prince, un électeur, un évêque, un margrave, une puissante corporation, sont-elles jamais indifférentes? Toutes ont une histoire. Bayreuth a sa bonne part de reliques et de vestiges. Vous en découvrirez à chaque pas, au cours de vos promenades. Voici le Vieux-Château des margraves de Brandeburg, fondé par le margrave Jean au XVe siècle, avec sa large tour au sommet de laquelle les voitures ont accès par un chemin en spirale. Puis c'est le Nouveau-Château élevé au siècle dernier par le margrave Frédéric, avec ses salles où des artistes de bonne volonté ont dessiné, sur les plafonds et les murs, des ornements Louis XV un peu alourdis. Derrière ce Nouveau-Château s'étend le paisible Hofgarten, que troublent seuls les gazouillements des oiseaux au sein des feuillages touffus. Devant la façade se dresse la statue en bronze doré du

(1) Tout proche est le *Mausoleum* de Franz Liszt, avec cette simple inscription: *Ich weiss das mein Erlöser lebt*. On sait que l'illustre musicien mourut en 1886 à Bayreuth, au cours des représentations de *Parsifal* et de *Tristan*.

Hosted by Google

margrave Christian-Ernest, qui combattit les Turcs en 1683 : il est représenté à cheval sous son armure et son équipement complet de bataille, tandis que, renversé, foulé au pied par son destrier, gît le Turc, alors souci constant de l'Europe centrale ; le bouffon et le nain favori, qui se tiennent aux côtés du margrave, complètent ce groupe évocateur d'une époque.

Visitez maintenant le curieux « Opernhaus » du siècle dernier, tout doré, tout contourné, où les spectateurs privilégiés devaient être si bien pour faire des grâces en écoutant des compositions très peu compliquées. Ce fut en son temps la plus grande scène d'Allemagne. Les armées de Napoléon, qui ont passé par ici, — car Bayreuth est sur la route sinueuse qui mène de Toulon à Waterloo, — ont emporté, nous dit-on, le rideau brodé d'or de l'ancien théâtre des margraves ; Vienne le possède maintenant.

Hors des murs de la ville, un petit château de plaisance, désigné sous le nom d'Ermitage, nous rappelle la margravine de Bayreuth, Sophie-Wilhelmine, cette digne sœur de Frédéric II qui nous a été révélée en ces dernières années. C'est là qu'elle écrivit ses mémoires d'un esprit si vif, d'un style si alerte. Autour de sa résidence, nous trouvons un temple d'Apollon, une imitation du tombeau de Virgile, des jeux d'eau, des rocailles, des ruines artificielles, une maison d'ermite, toute cette mise en scène par laquelle les *snobs* du temps de Voltaire et de Rousseau manifestaient leur goût frelaté du classique ou leur tendresse affectée pour la nature et la solitude.

De ces visites et d'autres, vous dégagerez le caractère général de Bayreuth, une sorte d'uniformité dans le style « rococo ». Si à tout cela la foule profane trouve de la « laideur », il ne faut pas s'étonner. Mais assurément elles ne sont pas insignifiantes, ces attestations répétées d'un moment d'histoire. Ceux qui ont séjourné à Bayreuth se sentent au cœur un amour singulier pour ce coin de terre. La ville, à côté de quelque chose de très naïf, garde dans ses constructions anciennes, dans ses rues larges et silencieuses, un haut cachet aristocratique que perçoivent ceux-là qui ne sont pas fermés au charme

Hosted by Google

des choses passées et oubliées. En cette cité vieillotte et fanée, où il règne peut-être, comme on dit, un air de renfermé, on est bienheureux de retrouver un délicieux parfum d'ingénuité. Là, grâce à Dieu, les perfectionnements municipaux ne sont pas encore venus apporter leurs hideurs. C'est aujourd'hui l'une des rares villes d'Europe dont aucune rue ne soit traversée par un tramway et où d'imposants attelages de bœufs défilent encore sous leur reluisant joug d'acier poli.

Tel est le décor et telle est l'atmosphère où Wagner est venu. Depuis lors, Bayreuth s'éveille périodiquement de sa léthargie séculaire, à l'époque où le Théâtre va rouvrir ses portes. A cette occasion, la ville est nettoyée, récurée, ornée, pavoisée de verdures, de fleurs et de drapeaux : cette mise au point une fois accomplie, les *Festspielgäste* peuvent venir, souverains régnants, princes de tous les États et la foule heureuse des artistes. Durant un mois ils s'y pressent, et la cité franconienne est alors en proie à une fièvre qu'elle n'a pas connue aux plus beaux jours des margraves. Mais c'est pour se rendormir aussitôt après les *Festspiele*. Car, malgré Wagner, Bayreuth ne revit pas. A dire vrai, c'est le seul lieu de pèlerinage qui ne se développe pas. Ailleurs, des installations surgissent pour offrir un peu de confortable aux pèlerins en échange de leur dévotion; ici, les hôtels dédaignent de s'agrandir ou de s'accommoder au goût moderne. Comme autrefois à Rome, pendant la semaine sainte, l'étranger est logé chez l'habitant. Avez-vous goûté de ces logements propres où la bonne *Hausfrau*, pour vous faire honneur, a accumulé ses bibelots familiers, ses portraits encadrés, ses bustes en biscuit, ses fruits en cire, ses fleurs artificielles, ses broderies au crochet? Toute une famille vous y sert religieusement. Vos hôtes attendent chaque matin, avec anxiété, le résultat de votre nuit, et l'accueil fait à leur café au lait. La jeune fille de la maison est mise à votre disposition comme *cicerone*. C'est touchant. En ce pays hospitalier, chacun s'intéresse à vous sincèrement, du fond du cœur, et se croit votre obligé parce qu'il s'est mis en quatre pour vous plaire.

Il est sans doute toujours besoin d'un peu de résignation;

Hosted by Google

mais si l'on est médiocrement logé, en des lits parfois étriqués, s'il est des nourritures épaisses à affronter dans les Restaurations et plus d'une privation à endurer, cet inconfort est celui des villes naïves. Quelque chose dans l'air incite à l'indulgence; toute révolte s'abolit devant la bonhomie des habitants, au bienfaisant contact de ces mœurs patriarcales, non contaminées de notre utilitarisme, vierges pour longtemps encore de notre esprit de concurrence universelle! Et puis Bayreuth « confortable » ne serait plus le Bayreuth que voulut Richard Wagner, le séjour d'artiste, fermé aux indignes, où seule la communion de l'Art pût attirer, où rien ne vînt troubler l'atmosphère de sérénité nécessaire à la contemplation de l'œuvre d'art.

Je ne vous reparlerai pas ici des représentations (1). Aussi bien, aucune analyse, poétique et musicale, aucune expression littéraire, ne fait soupçonner la beauté foudroyante des drames wagnériens interprétés suivant la pensée de Richard Wagner. En nul autre lieu ne peut être ressentie l'impression totale qui se dégage de ces « représentations-modèles » : vous sortez de là profondément ému, comme ayant reçu la révélation d'un art supérieur; et chaque jour vous vous replongez avec délices en ces longs spectacles où l'âme se purifie et se réconforte. Qui ne l'a éprouvée par soi-même ne peut comprendre cette intense jouissance intime, cette incomparable sensation d'art et de paix.

. . . . . .

Où vous conduirai-je, après Bayreuth? Errer de nouveau par ces séduisantes cités de Bavière, Nürnberg, Rothenburg-ob-der-Tauber, et les autres dont je vous ai parlé déjà (2)? Parmi les coins curieux où nous n'avons pas passé encore, il

(1) J'ai analysé, au surplus, assez longuement le drame wagnérien et sa réalisation scénique, dans une brochure : *Bayreuth, un pèlerinage d'art*, et dans deux volumes : *l'Esthétique de Richard Wagner*.

(2) Dès le début de ces études sur le *Süd-Deutsche*, en nous rendant de Francfort à Vienne, nous avons traversé ensemble toute la Bavière et visité Aschaffenburg, Würzburg, Fürth, Nürnberg, Rothenburg-ob-der-Tauber (c'est-à-dire au-dessus-de-la-Tauber), Ratisbonne, Passau. (V. *Revue de Belgique*, mai et juin 1895.) Plus tard, nous avons séjourné à Munich et à Augsburg. (V. *Revue de Belgique*, juillet, août et octobre 1896.)

Hosted by Google

en est un vers le centre du royaume, dans la vallée de l'Isar, en aval de Munich : c'est Landshut. Encore une cité dont les remarquables monuments sont d'un style original et hardi et dont les maisons ont gardé leur apparence pittoresque des siècles passés. Si nous faisions ensuite une petite visite à Ingolstadt, l'ancien siège de la grande université bavaroise? Celle-ci, fondée dès 1472, fut le boulevard des catholiques au XVI^e^ siècle, époque où elle compta quatre mille étudiants. En ce siècle, Ingolstadt est déchue de sa qualité de ville universitaire au profit de Landshut d'abord (1802), puis définitivement au profit de Munich (1825). C'est la position de la ville, au centre du royaume et à mi-chemin entre les deux capitales Munich et Nurenberg, qui a déterminé sa destinée. Si elle a cessé d'être le siège de l'université, elle est aujourd'hui le principal arsenal militaire de l'Allemagne du Sud, et la grande place forte qui surveille le passage du Danube à un endroit où il est aisé à franchir, en aval d'une longue plaine marécageuse.

Après Ingolstadt, nous poursuivons notre route vers l'occident et remontons la large vallée du Danube. Jusqu'à l'embouchure du Lech, la rivière qui vient d'Augsburg, ce ne sont que des marécages; l'accès du fleuve en est rendu difficile. Neuburg sur sa colline, avec sa vieille résidence. Donauwörth et sa vieille abbaye de bénédictins. Hœchstädt, trois fois champ de bataille fameux. Dillingen, avec un vieux château des évêques d'Augsburg. De belles plaines basses, souvent submergées; des villages blancs avec de petites églises à tours prismatiques, surmontées de dômes rouges en forme de bonbonne. C'est le pays de Souabe : en langage officiel et administratif, le *cercle* bavarois de Souabe. Plus loin, les crêtes se couvrent de sapins et prennent déjà des aspects de Forêt Noire. Le Danube, longtemps déjà avant qu'il reflète le pittoresque château et les nombreuses tours de l'antique Günzburg, court entre des rives entièrement boisées, souvent reliées par des ponts tout en bois. Les inondations continuelles rendent ces terres impropres à la culture, et l'on ne songe pas à les défricher.

Hosted by Google

Nous approchons d'Ulm, la vieille ville souabe, où nous franchirons le fleuve et entrerons dans le Würtemberg. Voici déjà le faubourg moderne de la rive droite, Neu-Ulm, qui est encore en territoire bavarois. Ici je revois ces grands bateaux carrés, qui descendent le Danube chargés de marchandises, et qu'on désigne à Vienne sous le nom de *Schachteln* ou « boîtes »; c'est de Neu-Ulm qu'ils partent, m'explique-t-on; ici, en effet, commence le mouvement de navigation du Danube qui, grossi d'affluents alpins, devient à partir d'Ulm la grande voie de communication de l'Allemagne du Sud. Ces bateaux ne font le voyage de Vienne qu'une seule fois, car, arrivés là-bas, ils sont dépecés pour servir de bois de chauffage ou de construction.

Ulm et Neu-Ulm, entourés de fortifications communes qui s'étendent sur le territoire des deux royaumes, forment un vaste camp retranché pouvant abriter facilement 100,000 hommes. Une formidable citadelle casematée s'aperçoit sur une colline : c'est le célèbre Wilhemsburg où le général autrichien Mack, enfermé par Ney, se rendit aux Français, en 1805, avec toute son armée.

Ulm, comme Augsburg et Nürnberg, eut son temps de haute prospérité. A l'époque de la grandeur des cités germaniques, c'était la ville la plus riche et la plus populeuse de toute la Souabe, et le grand marché où s'entr'échangeaient les produits du Nord et ceux du Midi. Depuis ce temps, elle a déchu; les maisons en ruines et les espaces déserts qu'on aperçoit çà et là le disent assez. Avec ses 37,000 âmes, Ulm n'est aujourd'hui que la seconde ville du Wurtemberg.

De sa période de gloire, elle a gardé sa cathédrale, commencée au XIV^e^ siècle par le maçon « maître Henri ». Ce puissant édifice, de la dernière époque du style flamboyant, est, après le *Dom* de Cologne, le plus grand temple gothique allemand. La bonne grosse tour à jour, qu'on a dressée dans ces dernières années au milieu de la façade, est, sans sembler nullement effrayante, d'une taille énorme; c'est, dans le monde entier, la plus haute tour d'église, si j'en crois les données statistiques que m'inflige un voisin de wagon bien docu-

Hosted by Google

menté (1). Mais cette noble et vénérable cathédrale d'Ulm a d'autres titres qui nous touchent davantage. C'est d'abord sa multitude de sculptures d'une admirable légèreté. A l'intérieur, elle apparaît comme un véritable sanctuaire de l'art de la Renaissance, et comme le grand poème en bois de Syrlin le Vieux.

Dès l'entrée, ce sont les Sibylles de l'Ancien Testament qui s'offrent à notre regard : la *Delphica* fine et jolie, la *Libyca* grandiose comme du Michel-Ange. Puis la vieille et noble sibylle de Cumes, et d'autres sibylles grecques, jeunes et naïves celles-ci, très allemandes. Plus haut, à l'autel, la *Phrygia*, toute seule, décidément chrétienne. Au-dessus des Sibylles, les saintes, les vierges du christianisme ; mélange de nature et d'idéal, de portraits et de poésie. De l'autre côté, en regard, les Docteurs chrétiens ; plus bas, les Prophètes et les Juges. Toutes ces figures, visiblement, veulent, désirent, aspirent... Plus bas, au niveau des sibylles, les témoins païens du christianisme. Œuvre étonnante de Syrlin, œuvre de haute pensée, à la fois chrétienne et païenne! Syrlin est impartial, comme Michel-Ange, entre le passé et le présent. Autour des stalles du bas, le génial artiste a sculpté ses avortons grotesques. Ce n'est pas tout ; il faut admirer encore, en ce *Dom* d'Ulm, le haut tabernacle en pierre, et la chaire, et le joli autel de la sacristie, attribué à Martin Schongauer. Tout cela est du XV^e^ siècle. Du XVI^e^ siècle, il y a le bénitier octogone et le dais construits par Syrlin le Jeune, et le maître-autel de Martin Schaffner.

Hors de l'église, dans une vieille habitation convertie en musée, non loin de l'original hôtel de ville mi-gothique, mi-

(1) Elle atteindrait 161 mètres, tandis que les tours jumelles de Cologne mesureraient 156 mètres, et les flèches de la cathédrale de Rouen, de l'église Saint-Nicolas de Hamburg, du Munster de Strasburg, la Giralda de Séville, le dôme de Saint-Pierre de Rome respectivement 151, 147, 142, 141 et 139 mètres. Mais il y aurait par le monde, m'assure le même statisticien, une demi-douzaine de constructions civiles plus hautes que le Dom d'Ulm : l'hôtel de ville de Philadelphie s'élèverait à 163 mètres, le Musée national de Turin à 164 mètres, le monument de Washington, à Washington, à 169 mètres, l'une des tours du pont de l'Hudson, à New-York, à 173 mètres, enfin la trop fameuse tour Eiffel, à environ 300 mètres.

Hosted by Google

Renaissance, on retrouve de belles boiseries, des meubles de la Renaissance, d'anciennes sculptures en pierre et surtout en bois.

Nous sommes ici au centre de la région de la sculpture en bois. Art né dans la forêt : une branche d'arbre coupée, une figure d'animal ou d'homme façonnée au couteau, telle est la genèse de cet art, qui apparaît ici comme le plus véritablement allemand. Le marbre aux Italiens, le bois aux Souabes. Si notre apprenti a réussi son petit homme, il le porte à la ville voisine et l'y barbouille de couleurs voyantes : dès lors il vit. Une bonne femme l'achète pour son enfant ou pour elle. Mais un jour notre artiste s'avisera que le chêne laissé à sa couleur naturelle est d'un bel effet ; il abandonnera le secours de la couleur, il s'attachera davantage à perfectionner la forme, il commencera à faire vraiment œuvre d'art... La sculpture en bois a produit son chef-d'œuvre dans la cathédrale d'Ulm : ce bois qui a vécu dans la forêt a perdu ses feuilles et ses fleurs éphémères, pour en prendre d'éternelles.

Nous parcourons maintenant un pays accidenté. L'énorme locomotive s'essouffle à franchir la crête de séparation entre le Danube et le Rhin. Ce ne sont plus les plaines de Bavière ; c'est le montueux Wurtemberg. En les uniformes, un bleu sévère a succédé au *gemüthlich* bleu bavarois. Du plateau des Alpes de Souabe, stérile et rude (*Rauhe Alp*), la descente est très pittoresque vers la gorge étroite et boisée où se cache l'industrieuse Geislingen. Partout de petites maisons en bois et briques, aux toits pointus recouverts de tuiles rouges. Dans les fonds, des torrents ; sur les hauteurs, des ruines ; parfois des tours rondes au sommet des montagnes. Voici le cône imposant de Hohenstaufen : un petit pan de muraille, c'est tout ce qu'il reste du château des grands empereurs, qui couronna la montagne. Puis nous descendons la vallée du Neckar, région manufacturière. A Esslingen, tous les coteaux exposés au midi portent des vignobles ; ils produisent le « champagne » d'Esslingen. Arrivés à l'ex-gentille ville d'eaux de Cannstadt, que les fabriques envahissent décidément, nous quittons le Neckar, qui fuit vers Heidelberg.

Hosted by Google

Nous débarquons dans la grande ville du Wurtemberg, la capitale du royaume, Stuttgart. Elle occupe un joli site parmi les collines verdoyantes qui l'entourent ; mais on y étouffe en été. Au point de vue de l'intérêt matériel, elle est située favorablement, au centre du pays ; la contrée environnante est d'une étonnante richesse, qui lui vaut de la part des habitants le nom de « Paradis ». Partout des vignes : elles forment une verte ceinture à la ville. « Si l'on ne cueillait le raisin, dit le proverbe, Stuttgart serait noyé par le vin. » Toutefois, la capitale du Wurtemberg eût été mieux placée encore, si elle avait été maintenue à Cannstadt, sur le Neckar. C'est le caprice du souverain qui a établi la résidence auprès du « haras » (*Stutt-Garten*). Les deux cités sont d'ailleurs toutes proches ; elles envoient leurs faubourgs à la rencontre l'une de l'autre et vivent de la même vie.

L'accroissement de Stuttgart ne date que de la dernière génération ; il y a un siècle, la ville comptait 20,000 habitants ; aujourd'hui, elle en compte 140,000. C'est dire que l'ancien Stuttgart des ducs de Wurtemberg n'est plus qu'une quantité négligeable ; il est reconnaissable à ses rues irrégulières, au centre de la ville. Sur les anciennes fortifications se sont élevées de larges rues bordées d'édifices construits avec goût. Et les jardins du château royal, qui s'étendent de la ville vers Cannstadt, sont déjà complètement entourés de maisons, de casernes et d'autres bâtiments.

Une visite au Musée. Il contient de précieux tableaux. Les Vénitiens et les maîtres des Pays-Bas y sont bien représentés. Quelques toiles de l'ancienne peinture allemande, de Zeitblom, d'Amberger, de Beham ; et beaucoup de nationaux modernes. Nous trouvons là aussi une collection spéciale des modèles et des moulages de l'œuvre du Danois Thorwaldsen. Quant au Hoftheater, la comédie y succède à l'opéra, et l'opérette à la comédie ; régime vraiment par trop province.

Au sud de Stuttgart, sur le haut Neckar, en plein pays de montagnes, se trouvent le pittoresque Rottenburg et une petite ville curieuse, Tübingen. Celle-ci doit son importance et sa notoriété à son université, qui date du XV^e^ siècle.

Hosted by Google

Les nombreux étudiants de l'Allemagne du Nord qu'elle compte sont attirés là par le charme du site et la proximité des montagnes de la Forêt Noire et du Jura souabe. Paysage grave et doux, grand sans être grandiose ; partout les chênes, les pins, les sapins du Schwarz Wald, au feuillage austère et sombre. Outre la maison du poète Uhland, qui naquit et mourut ici, les habitants de Tübingen vous montrent le vieux château ducal, *die Pfalz*, qui fut la résidence des comtes palatins de Souabe, et Saint-Georges, qui est leur « Westminster Abbey ». Les pauvres grands-ducs sont relégués dans un chœur bien mal tenu. Et combien oubliés ! Le château a grand air sur sa hauteur ; la municipalité, pour l'utiliser, y a installé sa bibliothèque, son musée, ses collections.

Nous poussons vers le midi jusqu'à Sigmaringen, l'élégante petite capitale de l'enclave prussienne du Wurtemberg et résidence du prince de Hohenzollern. En route, près du bourg de Zollern, nous contemplons le Hohenzollern, cette montagne escarpée, isolée, de forme conique, où fut le berceau de la famille royale de Prusse. Le château fort qui le couronne, fondé par un comte de Zollern au X^e^ siècle, mais réédifié entièrement il y a une vingtaine d'années, est certes une audacieuse construction, d'aspect superbe et grandiose, digne des ancêtres des fiers souverains dont il porte le nom. Nous retrouvons à Sigmaringen le haut Danube : ses eaux baignent le pied du rocher escarpé sur lequel repose le château du prince de Hohenzollern. Ce château nous montre des peintures des anciennes écoles allemandes, surtout de l'école de Souabe : des Zeitblom, des Schülein, des Altdorfer, des Amberger, des Schaffner.

A l'autre extrémité du Wurtemberg, au nord de la plaine de Stuttgart, nous trouvons Ludwigsburg, ville d'origine toute artificielle qu'un duc Louis fonda au siècle dernier comme rivale de Stuttgart. Ce Potsdam des princes de Wurtemberg a été construit sur un plan implacablement régulier ; ses larges rues sont parallèles au vaste parc royal, ou bien viennent y aboutir, se coupant mutuellement à angle droit. La ville apparaît ainsi comme une simple dépendance du

Hosted by Google

château ; ses grands établissements militaires nous rappellent qu'elle est la place d'armes du royaume.

Un peu plus loin sommeille la petite Marbach, la ville de Schiller, sur une hauteur d'où elle domine le Neckar. En continuant à descendre le Neckar, nous atteignons la grande ville du Wurtemberg septentrional, la jolie Heilbronn. La vieille cité, qui a gardé de belles sculptures en bois de Tilman Riemenschneider, doit son nom de « Fontaine de salut » à une source jaillissant sous l'autel même d'une église du moyen âge. C'est aujourd'hui un lieu d'industrie active, en même temps que la « ville des fleurs ». Un caractère commun à ces différentes localités est d'ailleurs à noter : elles occupent toutes des sites agréables, et même enchanteurs, où il semble qu'il fait bon et sain de vivre.

Pays heureux, paisible, que ce Wurtemberg. Dans l'Allemagne unifiée, et même déjà parmi les États de l'Allemagne du Sud, il forme un monde distinct, ayant un centre propre et conservant une vie à part (1). Les souffles et les courants qui dans le reste de l'empire traversent la vie politique et sociale se ralentissent et s'apaisent à ses frontières. Parfois même l'orientation qui prévaut en Wurtemberg paraît inverse de celle des autres régions allemandes.

Les diversités de caractères, de mœurs et d'idées sont considérables entre Allemands, encore qu'elles soient loin, entre Allemands de Souabe et Allemands de Poméranie, par exemple, d'atteindre le même degré qu'entre Français de Bretagne et Français de Provence. En Souabe, on est grave mais réfléchi, naïf mais tenace. C'est de toutes les parties de l'Allemagne la plus avancée sous bien des rapports, notamment sous celui de l'instruction du peuple ; elle s'éloigne le plus en cela des provinces orientales de la Prusse et du Mecklemburg, qui comptent le plus d'illettrés. La religion évangélique y domine,

(1) L'étranger s'en aperçoit vite. Un simple détail est déjà significatif, que dans le Wurtemberg, comme aussi en Bavière d'ailleurs, il n'est pas permis d'affranchir les lettres au moyen de timbres de la *Reichspost*. Les timbres particuliers du royaume ont seuls cours.

Hosted by Google

mais la tolérance est illimitée. Le gouvernement est représentatif et repose sur une constitution remontant à 1819; mais voilà trois siècles que les États partagent de fait la souveraineté avec le prince (1). En outre, le royaume de Wurtemberg connaît depuis longtemps le suffrage universel. Il faut voir ces Souabes dans leurs réunions politiques. Ils y vont pour se faire une opinion, jamais pour manifester. Installés à des tables, devant un verre de bière, la tête tendue en avant, le front plissé par l'effort intellectuel, ils écoutent pour tout comprendre. Ils ont l'esprit lent, peut-être, ils saisissent difficilement; mais ce qui a une fois pénétré dans leur cervelle, rien ne peut plus l'en déloger. Ils ne sont pas d'intellect épais, ils sont mystiques. C'est dans le Wurtemberg que les religions nouvelles recrutent le plus de croyants.

Ce petit royaume (2), le moins important de ceux qui conservent encore dans l'empire une ombre d'indépendance, est, après la Saxe, relativement le plus populeux, le plus industrieux et le plus commerçant (3). Les campagnes wurtembergeoises où se sont groupées de nos jours les populations les plus denses, celles où s'élèvent Stuttgart et Cannstadt, sont aussi les mieux cultivées de toute l'Allemagne. Que cette même région centrale du Wurtemberg, espace restreint, ait produit des hommes aussi grands que Schiller, Kepler, Schelling, Hegel, Uhland (4), n'est-ce pas là un fait intéressant de l'histoire de l'humanité?

(1) On sait que le duc Frédéric, quand il eut reçu de Napoléon le titre de *roi* et accédé à la Confédération du Rhin, en 1806, cassa les États de Wurtemberg et s'aida de la puissance impériale pour établir le pouvoir absolu. Quand pâlit l'étoile de l'Empereur, il s'empressa de rétablir le gouvernement constitutionnel. Dès 1813 d'ailleurs, il avait tourné ses armes contre la France, conduite qui lui valut la confirmation de sa royauté par le Congrès de Vienne. L'histoire du Wurtemberg est, à cette époque, toute semblable à celle de sa voisine la Bavière, et tout aussi édifiante.

(2) Voilà qu'au moment de le quitter, je m'aperçois que l'orthographe officielle de son nom est *Württemberg*. Ce nom était, paraît-il, celui d'un ancien château de la famille régnante, voisin de Cannstadt.

(3) Il compte 104 habitants par kilomètre carré, alors que la Bavière n'en a que 74, la Prusse 86 et l'empire entier 91.

(4) Kepler, Schelling, Hegel, Uhland ont fait leurs études à l'université wurtembergeoise de Tübingen, dont nous parlions tout à l'heure. Quant à Schiller, il fit ses études de jurisprudence, puis de médecine à l'Académie de Solitude ou Karlschule, que le duc de Wurtemberg venait de fonder à Stuttgart.

Hosted by Google

Où faut-il chercher les meilleurs représentants de la race allemande ? Si les Prussiens sont prépondérants dans la politique, ils ne sont généralement pas considérés au delà du Rhin comme les meilleurs représentants de leur race. Ceux-ci se retrouvent plutôt parmi les habitants de l'Allemagne moyenne, et surtout en ce pays de Souabe si remarquable par sa fécondité en hommes de génie. — A cet égard, nous possédons un indice corroborant notre opinion dans le nom même des Allemands, dérivé de celui des Alamannes, dont les descendants vivent encore en si grand nombre dans le sud-ouest de la Germanie. Bien mieux, si le nom des Alamannes est devenu chez nous le nom de tous les Germains, quelle que soit leur provenance, par une coïncidence singulière ceux-ci sont confondus sous le nom de *Schwaben* ou Souabes dans tout l'orient slave. Or, Souabes et Alamannes ne forment en somme qu'un même peuple (1), et ce n'est assurément pas sans raison qu'en eux, à l'orient comme à l'occident, on a vu les représentants de tous leurs compatriotes.

A présent, nous sommes dans le grand-duché de Bade ; c'est l'uniforme des gardes du train, encore une fois changé, qui nous en avertit ; il est gros bleu, cette fois, avec des boutons argentés. Combien aimables, ces petits Badois ! On sent qu'on se rapproche de la France. Devant nous défilent les vallées de la Forêt Noire avec des forêts de chêne et de hêtre ; puis des prairies et des terres cultivées.

Voici Karlsruhe, la ville qui a hérité de Rastadt et de Baden-Baden la dignité de capitale du pays. Fondé au commencement du XVIII^e siècle par un margrave en quête de solitude et de paix — sa tombe est sous cette pyramide de grès rouge, au centre de la ville, au Markt, — le « Repos de Charles » n'occupe pas, à coup sûr, une position géographique naturelle : à cette place, les populations ne seraient certes pas venues d'elles-mêmes établir une cité de travail et de com-

(1) La Souabe ou pays des Suèves était, en effet, une partie de l'Alemanie ou pays des Alamannes, qui couvrait la contrée au sud du Mein. Cf. RECLUS, *Géographie universelle*.

Hosted by Google

merce. Mais, en ce temps-là, les intérêts du peuple cédaient invariablement devant la volonté des petits monarques qui s'étaient partagé l'Allemagne et, voulant jouer à Louis XIV, avaient pris pour devise le mot du grand roi : « L'État, c'est moi! » Né du seul caprice du souverain, Karlsruhe fut agrandi d'abord comme résidence de la cour et siège de l'administration badoise, puis, de nos jours, développé artificiellement, encore, par les voies ferrées qu'on y a fait converger. Ainsi lui est venue graduellement l'importance que ne manquent jamais de donner les communications faciles.

Bizarre est le plan d'après lequel la ville est bâtie. D'après le projet initial, elle ne devait être qu'une simple dépendance du palais. Celui-ci est placé au centre d'un cercle dont trente-deux rayons, divisés en quatre groupes de huit, formèrent autant d'allées de jardins. Une partie de ces allées se continuent encore aujourd'hui dans un parc démesuré; d'autres sont devenues les rues de la ville, et chaque habitant, grâce à cette combinaison, peut apercevoir de chez soi le palais grand-ducal et la haute tour qui le domine. La ville comprend une douzaine de ces rayons divergents et présente la forme générale d'un éventail. Seulement, vous le concevez, les accroissements de Karlsruhe ont obligé les architectes à se départir des rigueurs du tracé géométrique absolu. Aussi bien, un « éventail » de 75,000 habitants eût été excessif! Des rues transversales ont donc été percées, et même, autour de la gare, nous retrouvons les « blocs » rectangulaires de toutes les cités modernes.

La capitale du pays de Bade est d'ailleurs une ville élégante et propre, possédant quelques monuments somptueux, des statues, de nombreux jardins, et l'immense parc. Elle a le charme un peu mélancolique des petites capitales allemandes, aux rues larges et silencieuses aboutissant toutes à la Résidence. A Kalsruhe, celle-ci — un grand château à la française — est encadrée de la verdure du parc; tout autour règnent de belles avenues fraîches et ombreuses. Partout des fleurs et des fontaines.

Point de tapage dans les rues; peu de voitures. Sur les trottoirs, un lent va-et-vient de bourgeois, heureux et pacifiques.

Hosted by Google

Parfois, un détachement militaire faisant sonner le pavé sous son pas cadencé : les petits soldats badois, écrasés sous leurs casques, s'efforcent de donner une allure martiale à leur personne bon enfant, tout à fait *gemüthlich*.

Cette ville de paix et de silence possède une Académie ou « nef des arts » (*Kunsthalle*), qui nous montre des tableaux intéressants. Ce sont surtout des peintures de l'école moderne de Karlsruhe, une proche parente de l'école de Dusseldorf; puis des cartons, des fresques, des tableaux d'Overbeek, de Moritz von Schwind, de Schnorr von Carolsfeld. Mais il y a aussi des toiles des bons vieux maîtres allemands, Baldung Grien, Cranach le Vieux, Holbein le Jeune, et de ceux des Pays-Bas, Jordaens, Rubens, Rembrandt, etc. Outre son Académie, la capitale du grand-duc de Bade a un palais des « collections unies » (*Vereinigte Sammlungen*), l'un des édifices modernes les mieux aménagés de l'Allemagne, avec des antiquités remarquables.

La plus grande activité artistique de Karlsruhe a pour centre le Hoftheater. Le voici, au rond-point, contre le château, devant un beau jardin dont les larges pelouses sont émaillées de massifs de fleurs rares. C'est un édifice assez baroque, richement décoré de sculptures; mais, en dépit du bariolage de styles, les grandes lignes en sont assez harmonieuses et l'effet n'a rien de déplaisant. Il abrite les représentations des chefs-d'œuvre anciens et modernes, de Grétry, de Gluck, de Mozart, de Berlioz, de Wagner, que la magistrale direction de Félix Mottl a rendues fameuses dans toute l'Europe. On sait que le Français Hector Berlioz est fort en honneur à l'opéra de Karlsruhe; chaque année, il s'y organise des « cycles » où figurent intégralement, sans les ridicules mutilations de Paris, toutes ses œuvres théâtrales. Quant aux vieux opéras comiques français, ils sont plus souvent représentés à Karlsruhe qu'à Paris. Réaliser de tels programmes d'art n'est évidemment possible que grâce aux larges subsides du souverain, dont la présence constitue un véritable bienfait en ces petites capitales allemandes.

Mais à quoi tient la supériorité de l'exécution de Karlsruhe?

Hosted by Google

C'est, je crois, à la concentration, dans une même main, de la direction de tous les services du théâtre. Il existe, en effet, là-bas, un emploi inconnu chez nous, celui de *Generalmusikdirektor*. Le *Generalmusikdirektor* ne dirige pas seulement l'orchestre; le régisseur, le machiniste, les décorateurs, les chanteurs et même les chanteuses lui doivent également obéissance; de sorte que l'œuvre entière se réalise dans sa pensée avant d'affronter les feux de la rampe. Quand une si entière autorité est exercée par un homme de la trempe de Mottl, les résultats sont admirables. Ces hautes fonctions, il en est investi depuis longtemps déjà, bien qu'âgé de 40 ans à peine. A quel point ce véritable artiste, si passionnément épris de son art, réunit toutes les qualités physiques et morales de chef suprême, à quel degré il possède ce haut pouvoir de suggestion, cette sorte de magnétisme naturel qui communique à tous les participants de l'exécution et au public lui-même un égal enthousiasme, vous pouvez vous en rendre compte à Karlsruhe.

Notre train court gaiement le long des hauteurs boisées du pays de Bade, dans une région où abondent les souvenirs historiques des combats et des batailles. Bientôt nous apercevons Rastadt, place forte déchue, que domine un château surmonté d'une statue dorée de Jupiter. C'est là que résidaient les margraves de Bade, avant de venir s'établir à Karlsruhe. La petite ville de Rastadt n'a d'ailleurs été que pendant peu d'années la résidence des souverains du pays. Ils y étaient venus vers la fin du XVII^e^ siècle seulement, après que les Français eurent détruit le vieux château de Baden.

Baden, en revanche, dont le nom est répété deux fois par emphase et pour la distinguer des Baden de Suisse et d'Autriche, fut pendant six siècles la résidence des margraves. Si elle a cessé de l'être depuis plus de deux siècles, du moins elle reste aujourd'hui la ville la plus populeuse et la plus visitée de cette partie de la Forêt Noire. Sa prospérité est due à l'attrait de ses bains et de ses promenades; assurément, de toutes les villes de bains, c'est l'une des plus remarquables

Hosted by Google

par la beauté du site, la douceur du climat et les agréments de la vie. Son allée de Lichtenthal, le long de la belle vallée de l'Oos, au pied des montagnes, est justement célèbre; et merveilleuse entre toutes est la vue qu'on a des ruines du vieux château et qui embrasse la large vallée du Rhin, depuis Spire jusqu'à Strasbourg.

Le vrai centre de Baden n'est plus le château, résidence d'été des grands-ducs; c'est le monument moderne à colonnades qu'on appelle là-bas la « maison de conversation ». C'est là qu'affluent de tous les points du monde les visiteurs qui viennent chercher à Baden le repos ou le plaisir; c'est là aussi que s'installa si longtemps la reine « Roulette », avec son cortège de ruines et de suicides. Depuis la guerre de 1870, Baden a perdu la clientèle des Français qui, auparavant, par un phénomène unique dans une ville d'eaux non française, y étaient deux fois plus nombreux que les Anglais.

Nous voici à Heidelberg. Précédemment, nous avions goûté les grâces du Neckar dans les montagnes du Wurtemberg, à Rottenburg, à Tubingen, à Cannstadt, à Marbach, à Heilbronn. Nous le retrouvons à l'endroit où il entre dans la plaine. Heidelberg se dit la plus jolie cité de l'Allemagne entière; et c'est peut-être vrai, si l'on met à part les vallées alpines. S'allongeant en une étroite bande sur la rive du Neckar, au pied de hauts coteaux boisés, elle s'épanouit du côté de la plaine parmi les massifs de verdure. Un quartier s'accroche aux pentes escarpées d'un promontoire; sur celui-ci est assis le vieux château, la « plus belle ruine de l'Allemagne », l'« Alhambra » germanique.

Nous avons hâte de grimper vers ces glorieux débris, qui ont survécu aux attaques des hommes et de la foudre. Aucune ruine, certes, n'est plus imposante! Le lierre enlace les murailles et les sculptures de grès rouge. L'ensemble se détache sur un fond de verdure sombre.

Heidelberg est un séjour enchanteur, en dépit des funiculaires qui le déparent. Partout des allées serpentent à l'ombre des grands arbres et mènent vers d'exquis points de vue. C'est

Hosted by Google

vraiment une contrée de tranquillité et de paix. Quand on s'arrête à la place où Gœthe, réfugié à Heidelberg en 1815, aimait à venir s'asseoir, sur la terrasse du vieux château, et que, de là, on plonge le regard dans la vallée du Neckar, on comprend la douceur de mœurs des bons Heidelbergeois et cette quiétude parfaite qu'expriment leurs figures. Un grand nombre d'étrangers qui ont visité la ville du Neckar y restent, non seulement à cause du charme du pays et de ses délicieuses promenades, mais parce que Heidelberg est une ville de science; l'université, qui est très ancienne, puisqu'elle fut fondée au XIVe siècle, est l'une des plus fréquentées de l'Allemagne. La ville elle-même fut pendant cinq siècles la capitale du Palatinat et la résidence des électeurs; le passé revit dans cette architecture de la renaissance allemande si accentuée, avec ses pignons dentelés et ses formes fantaisistes.

Si Heidelberg est une ville ancienne, sa voisine Mannheim, au contraire, est une ville toute moderne. Ses tout premiers habitants, au XVIIe siècle, furent des Néerlandais. Elle fut fondée, en effet, sur les terres incertaines entre lesquelles s'unissaient les eaux du Neckar et du Rhin, et, pour consolider ce sol, il fallait de ces Néerlandais habiles à protéger les champs et les demeures contre l'irruption des fleuves et de la mer. Malgré les marécages qui l'entourent, Mannheim est devenue une ville hollandaise par l'extrême propreté; mais la régularité monotone des rues la fait ressembler à une ville américaine toute en forme d'échiquier. Ses rues rectilignes se croisent à angle droit et divisent la ville en cent dix carrés, tous d'égale grandeur. Une ceinture de jardins, décrivant un cercle parfait, entoure cette ville au tracé géométrique.

Ne croyez pas pourtant que l'ennui règne en cette régulière cité. Les habitants s'y pressent nombreux. Bien que située à l'extrémité nord du pays de Bade, Mannheim en est la ville la plus populeuse et même, au point de vue politique, la plus vivante. Si elle est privée des avantages des villes qui occupent dans l'État une position centrale, du moins sa situation au confluent du Neckar et du Rhin, et à la tête de la grande navigation sur le fleuve, lui vaut une prospérité enviable. C'est la grande

Hosted by Google

escale des bateaux. Son port est des plus animés, ainsi que celui de la ville-sœur, Ludwigshafen, située sur la rive gauche du Rhin, dans le Palatinat bavarois, et reliée par un pont fixe à la cité badoise, dont elle est véritablement le faubourg. Quelle importance aurait eue Mannheim, si la volonté du margrave l'avait faite capitale de ses États! Au point de vue artistique aussi, la ville fait preuve de vitalité : le théâtre est l'un des meilleurs de l'Allemagne du Sud. Il a eu sa part de gloire ; c'est là, en effet, qu'ont été jouées les premières pièces de Schiller, sous sa direction.

Le Rhin passe d'un grand-duché à l'autre. C'est, maintenant, le grand-duché de Hesse. Sa capitale, Darmstadt, n'a, elle, ni l'avantage de se mirer dans les flots du fleuve, ni celui de s'appuyer contre les belles montagnes de l'Odenwald. Ce Versailles triste, en grès rouge, se dresse au milieu d'une plaine en partie sablonneuse; ce n'est donc pas à la nature que Darmstadt doit sa fortune. A vrai dire, elle s'accrut lentement; devenue ville dès le commencement du XIVe siècle, époque où un comte de Hesse la choisit pour sa résidence, elle ne comptait pas encore 10,000 âmes à la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, elle en accuse près de 60,000. C'est la construction des routes et des chemins de fer qui a fait de Darmstadt, comme de Karlsruhe, un centre de convergence, apportant ainsi à la petite résidence les avantages qui lui faisaient défaut. Celle-ci est devenue une place commerciale considérable et en même temps une cité moderne : ses vieux quartiers aux ruelles sinueuses disparaissent à mesure que s'étend le damier des nouvelles rues de la Neustadt.

Ainsi qu'il faut s'attendre dans toute ville qui doit son existence au seul caprice d'un souverain, le principal monument de Darmstadt est le château. Là se trouvent les riches collections de tableaux, de dessins, de gravures, d'antiquités, d'armes, de monnaies, d'objets d'histoire naturelle. La galerie de peinture contient des tableaux hollandais importants, notamment un *Christ à la colonne*, dernière œuvre de Rembrandt, un portrait d'Annibal Carrache, un Jacobo da

Hosted by Google

Valenzo, grimaçant de douleur, mais d'une violence attirante qui fait songer à certains Mantegna; puis un Pâris Bordone, le *Seigneur cuirassé*, dont l'attitude résignée et le regard infiniment lointain et rêveur sont inoubliables. Les plus intéressants sont toujours les primitifs allemands. La vieille école de Cologne figure par plusieurs toiles, notamment une *Présentation au temple*, datée de 1447, dans la manière de maître Stephan Lochner. Un polyptyque inconnu, blanc et or, catalogué *Mittelrheinische* 1400, nous retient par sa grâce et sa clarté; il forme, à cet égard, contraste avec les gothiques voisins. Puis encore un Grünewald mélancolique et fruste, et des Holbein, et des Nic Neuchâtel (1).

Le château grand-ducal renferme l'authentique « Vierge du bourgmestre Meyer » de Holbein le Jeune. La fameuse Vierge qui fait la gloire du Musée de Dresde n'est qu'une excellente copie de cette toile de Darmstadt; une exposition des deux tableaux a démontré quel était l'original, en 1871, je crois, Au surplus, faut-il le dire? la composition de Holbein nous apparaît presque comme un groupe de portraits et ne nous semble se rattacher que de loin à la peinture des bons vieux maîtres allemands. Elle a sans doute quelque chose de leur naïveté primitive, mais nous n'y retrouvons certes pas leur sentiment religieux ni leur vivante émotion.

La cité la plus populeuse du grand-duché de Hesse n'est pas la capitale, Darmstadt; c'est ce vieux Mayence où nous allons débarquer. La mission de Mayence fut toujours de surveiller le passage du Rhin dans la partie la plus importante de son cours; déjà il y a dix-neuf siècles, Drusus y avait construit une puissante forteresse dirigée contre les barbares; depuis lors, Mayence n'a cessé d'être la grande place forte de la ligne du Rhin. Entourée de trois enceintes de fortifications qui comprennent la ville de Castel, située sur l'autre rive du fleuve, Mayence peut approvisionner aujourd'hui une armée de 500,000 hommes.

(1) Voir ce que nous avons dit de ce dernier peintre, lors de notre visite de la galerie de Pesth.

Hosted by Google

Au point de vue commercial, sa position sur le Rhin, en face du confluent du Mein, est assurément excellente, et même préférable à celle de sa puissante rivale, Francfort, encore que les routes de terre n'y convergent pas aussi nombreuses. Mais ce qui de tout temps a nui à la prospérité matérielle de Mayence (1), c'est son importance stratégique, et aussi le manque de liberté sous le gouvernement absolu de ses aristocratiques archevêques, ceux-là dont les statues tombales se voient à la cathédrale.

La vieille cité aux maisons de grès rouge, aux rues tortueuses et étroites, a gardé quelques restes de ses constructions romaines. Tous les monuments gothiques qu'y a élevés le moyen âge reposent sur des substructures de ce temps: les châteaux sur des *castra*, les églises et les couvents sur des temples antiques. La ville est romaine, la terre elle-même est restée romaine. Gravissez la montagne voisine du camp romain et de la tour érigée à Drusus, le fondateur de Mayence, on vous montrera là des dalles funéraires. Descendez aux fortifications, vous trouverez un cimetière romain: en creusant, on a mis à jour des caveaux, des urnes renfermant des cendres. Ce sont les tombeaux des infatigables légionnaires qui ont exécuté les grands travaux de Mayence, le vieux pont du Rhin, la tour, et cet aqueduc de 500 arcades qui passait à 41 mètres au-dessus de la campagne pour apporter à la ville l'eau d'une source éloignée. Ces courageux travailleurs sont morts loin de leur patrie, en vue des barbares; ils sont restés là à côté de leur travail; mais ils savaient que le nom de l'héroïque XIV^e^ légion resterait inscrit sur les monuments durables qu'ils avaient édifiés.

De nos jours, le principal monument de Mayence reste le *Dom*, dont la construction fut commencée au X^e^ siècle et qui offre un grand intérêt pour les archéologues. La vénérable cathédrale byzantine, dont les deux coupoles flanquées de tours s'élèvent bien au-dessus des maisons, est digne de l'an-

(1) Puisque nous sommes sur ce chapitre, faut-il rappeler que les fameux « jambons de Mayence » du commerce proviennent de Westphalie? La ville n'a même pas cet article à exporter.

Hosted by Google

cienne cité primatiale de la Germanie. Avec ses deux chœurs, ses trois nefs, son transept, ses chapelles latérales, elle est vaste à contenir un monde.

L'ex-château grand-ducal possède, naturellement, une très riche collection d'antiquités romaines : autels, sarcophages, inscriptions, médailles. Il contient aussi une galerie de tableaux. Quelques gothiques des écoles d'Ulm et d'Augsburg; un Grunewald peut-être, l'*Adoration des mages;* un délicieux Cranach aîné : une petite princesse en or avec un petit prince rouge, dont le groupe se détache sur fond noir. Parmi les primitifs, encore, une adorable *Madone*, qui pourrait être signée Sandro Botticelli. Nous trouvons ensuite un Jordaens considérable : *Jésus parmi les docteurs;* le Christ et la Vierge et saint Joseph sont banals, mais pleins de vie; quant aux docteurs, ils ont des crânes chauves comme du fer-blanc, des joues rouges et creusées, des nez énormes à bésicles et des cous de dindon; ils donnent bien l'impression d'inutiles et ennuyeux discoureurs. Enfin, un Callot étrange et déroutant; on se croirait devant un panneau venu d'Espagne : l'exquise teinte rose et violette de telle robe fait penser à Vélasquez, et telles silhouettes de personnages rappellent Goya.

Que la vue est belle des Anlagen qui s'étendent en amont de la ville! D'ici nous dominons à la fois la jonction du Rhin et du Mein, et Mayence demi-sombre et le riant panorama de montagnes. Dans le lointain se profile Darmstadt. En face, le Mein vient à nous, mais ses eaux nonchalantes, incapables de lutter contre la violence du Rhin, sont forcées de tourner court pour faire cortège au grand fleuve. A l'horizon, les montagnes avec leurs vignes, leurs moissons, leurs bois, élèvent leur longue ligne doucement ondulée vers le noble roi, le Taunus. Tout ce paysage est empreint d'une majesté sereine. Et le vieux Rhin, le *Vater Rhein*, nous apparaît ici fleuve romain, fleuve du monde, autant et plus que fleuve allemand. Ces grandes artères du globe, grandes artères de l'humanité, ne devraient connaître aucune servitude politique...

Plus haut, au bord du fleuve, mais encore dans la Hesse-

Hosted by Google

Darmstadt, est assise une ville plus ancienne que Mayence, peut-être la plus antique d'Allemagne. Cité gauloise, puis bourg romain, ensuite ville des Burgondes, Worms a vu se former autour d'elle les légendes du cycle des Nibelungen. Saccagée et réduite en cendres par les Français à la fin du XVII^e siècle, elle s'est peu à peu relevée, surtout en ces dernières années; mais elle n'a retrouvé encore que le tiers des 70,000 habitants qu'on lui attribuait autrefois, au temps de sa grande prospérité. Sa cathédrale, heureusement, a échappé aux torches et aux boulets français, et reste, malgré son portail gothique, l'une des plus belles églises romanes.

Partout, à Worms, la solitude, l'ennui, la ruine, l'oubli. Soyez donc la ville qui a été témoin, devant la façade de sa cathédrale, de cette fameuse contestation de Crimhilde d'où est sortie une épopée; soyez le chef-lieu des héros des Nibelungen; ayez été cité impériale, pour déchoir et périr ainsi...

Nous continuons à remonter le Rhin. C'est ici le Palatinat, *die Pfalz*. Nous arrivons à une autre vieille cité impériale, Speyer ou Spire, localité célèbre, sœur de Worms par la destinée (1). César y a campé, Drusus la fortifiée, Tacite en a parlé, les Huns l'ont brûlée, Constantin l'a réédifiée. Au moyen âge, elle comptait 30,000 habitants et pouvait armer 6,000 combattants. Comme Worms, comme les châteaux de Heidelberg et de Bade, elle fut incendiée et pillée en 1689 par les soldats français. Ceux-ci portèrent leur main sacrilège sur la cathédrale, l'une des plus belles et des plus grandes églises romanes, datant du XI^e siècle; ils pillèrent et détrui-

(1) Si Spire est la localité la plus fameuse du Palatinat du Rhin, elle est loin d'en être la plus importante; elle se range, à cet égard, à bonne distance de Ludwigshafen, le port moderne faisant face à Mannheim, et surtout de Lautern ou Kaiserlautern, une vieille cité aussi, mais à laquelle ses nombreuses fabriques donnent l'aspect des villes modernes enfumées par la combustion de la houille. Spire est néanmoins resté le chef-lieu du Palatinat. Celui-ci, comme vous le savez, est un simple *Bezirk* bavarois, qui s'étend sur la rive gauche du Rhin, complètement en dehors de la Bavière proprement dite. On l'appelle « Palatinat du Rhin » ou « Bas-Palatinat », pour le distinguer du Haut-Palatinat (*Ober-Pfalz*), autre *R.-Bezirk*, qui s'étend au pied des monts de la Forêt de Bohême; c'est en fait le prolongement méridional de la « Prusse rhénane », et on le désigne aussi sous le nom de « Bavière rhénane ».

Hosted by Google

sirent les tombes des souverains d'Allemagne, qu'abritaient depuis longtemps les voûtes sépulcrales de la basilique; car Spire avait été le lieu de résidence préféré des empereurs. Dans toute la région, les ruines des châteaux forts qu'on aperçoit çà et là sur ces collines du Hardt (dont le nom devient *Ardennes* chez nous) rappellent le régime de pillages et de guerres incessantes qui y régna si longtemps, surtout les épouvantables ravages ordonnés par Louvois en 1688-89, cruautés inutiles qui excitèrent l'indignation de l'Europe et gardent aujourd'hui encore le nom d' « horreurs du Palatinat ».

Le Palatinat, avant de devenir une province bavaroise, formait un électorat, l'un des plus anciens; ses électeurs, qui résidèrent à Heidelberg du XIII^e^ au XVIII^e^ siècle et à Mannheim à partir de 1720, appartenaient déjà à la famille souveraine actuelle des Wittelsbach (1). C'était le temps où l'Allemagne était, du nord au sud et de l'est à l'ouest, divisée en petites souverainetés. Le Palatinat en comptait bon nombre autour de lui : l'électorat de Trèves, celui de Mayence, la principauté de Liége, la Hesse-Darmstadt, le Wurtemberg, Baden, l'Alsace et la Lorraine, — pour ne citer que celles-là.

Ce morcellement de jadis avait du moins un grand avantage : c'était d'empêcher que le pays pût être administré, pressuré au profit d'un centre unique. Chaque province gardait mieux les mœurs et les coutumes qui lui étaient propres, la vie locale se développait plus librement, et des foyers d'intelligence plus nombreux prenaient naissance sur les différents points du territoire. Toutes ces universités, qui sont pour une grande part dans sa force, l'Allemagne les aurait-elles eues, si elle avait été un grand pays centralisé comme le fut la France depuis Richelieu? De nos jours, l'Allemagne tend à s'unifier de plus en plus; la cohésion politique est obtenue par la suppression des libertés locales; ce ne peut être qu'aux dépens de la nation elle-même et de sa force d'initiative. Tandis que l'État allemand suit ses destinées, que deviennent les Alle-

(1) Le Palatinat du Rhin fut démembré au traité de Lunéville, en 1801, puis il fut définitivement divisé entre la Bavière, la Prusse, la Hesse-Darmstadt et Bade, au Congrès de Vienne, en 1815.

Hosted by Google

mands eux-mêmes? Dominés par un si haut pouvoir, ont-ils gagné en bonheur, en dignité, en valeur morale? Leur rêve s'est accompli; le « saint empire romain » est ressuscité; ils peuvent se dire les sujets d'un maître puissant. Se tiendront-ils pour satisfaits de cette réalisation de leur idéal, ou, gloire plus enviable, voudront-ils, à leur tour, conquérir la liberté?

Je vais de nouveau le long du Rhin, remontant son cours. Bientôt il me faudra lui faire mes adieux. Paysage doux et médiocre, où toute chose semble diminuée : la contrée que je parcours à présent n'est ni grande ni petite, ni très fertile ni très stérile, elle est moyenne à tous égards. Il fait un joli temps clair, le ciel bleu est ouaté de blancs nuages, une brise fraîche réjouit la vallée; et sous les yeux j'ai constamment cette aimable image de la vie, l'eau courante. Ces champs, ces montagnes, ces forêts, ces eaux limpides venues de partout, que tout le long de la route j'essaye d'amasser, de graver en moi, fuient, coulent comme notre existence elle-même...

J.-G. FRESON.

Hosted by Google

CHRONIQUE MUSICALE

MARIE BREMA

Ce nom aux syllabes sonores s'impose désormais à la mémoire, il ne s'en effacera pas de sitôt. Il résume une série de saisissantes jouissances d'art. Rarement artiste lyrique aura laissé à ceux qui l'ont vue, entendue et comprise, une impression plus profonde, plus complète. Pendant tout un mois, ses apparitions au théâtre de la Monnaie ont attiré une foule enthousiaste d'admirateurs.

La critique quotidienne, cependant, ne lui avait pas été tout d'abord favorable. Elle avait établi des comparaisons boiteuses, formulé des réserves mal définies, ne comprenant pas que ce qui est original, l'est précisément parce qu'il n'a rien de commun avec les traditions reçues, qu'il se sépare nettement de ce qu'on est habitué de rencontrer.

Ceux qui ont le sentiment juste de l'art ne se sont pas arrêtés à ces divergences. Ils ont bien fait : comparaison n'est pas raison. Ils ont été pris tout de suite par ce qu'il y a de personnel et de profondément sincère dans l'art de Marie Brema.

Elle ne ressemble à aucune de ses devancières dans les divers rôles où nous venons de la voir, Dalila, Orphée, Ortrude, Amneris; mais si elle s'en distingue, ce n'est point, comme nous l'avions vu sur cette même scène, par une recherche vaine de l'anormal, de l'exceptionnel qui peut éblouir un moment et qui lasse si vite; cela c'est l'originalité factice. Marie Brema, elle, est originale naturellement, elle l'est sans effort et d'instinct,

Hosted by Google

parce qu'elle possède un tempérament dramatique puissant et personnel.

Sur quelques points de ses interprétations, on pourrait discuter; elle n'a point donné, par exemple, au rôle d'Amneris, dans *Aïda*, une physionomie d'ensemble différente ou plus profonde que bien de ses rivales d'aujourd'hui ou d'hier. Elle y a eu des attitudes saisissantes, des accents passionnés ou douloureux, ce qu'on appelle des « moments très heureux » ; la composition générale du personnage n'a pas offert un relief bien accusé, soit que les nombreux disparates de cette partition cahotée et son style composite aient empêché l'artiste de se livrer entièrement, soit que l'ensemble d'une exécution déplorablement entachée du conventionnalisme théâtral le plus suranné ait paralysé en partie ses moyens.

Dans *Orphée*, dans Dalila, tout, au contraire, portait la forte empreinte d'une conception nouvelle et vraiment intégrale du personnage à réaliser.

A propos de son Orphée, on a objecté qu'elle déformait les lignes, la pureté initiale, disons marmoréenne de ce drame d'esprit antique. L'observation me semble plus spécieuse que juste.

Certes, la musique de Gluck par l'ampleur simple de la cantilène, par la sobriété de l'appareil harmonique et instrumental, est fort éloignée de l'accent passionné et fiévreux de l'art contemporain; et l'on imagine parfaitement le geste noble et grand de la Caron allié à sa diction claire et incisive, atteignant dans cette œuvre, par la simplicité, au suprême degré d'émotion esthétique. Mais il n'est pas interdit d'y atteindre par d'autres voies. Et c'est précisément en quoi M^me^ Brema a réussi triomphalement.

Elle a traduit ce rôle classique d'une façon romantique. Il me semble qu'on pourrait comparer l'évolution hautement intéressante qu'elle y a indiquée à celle dont Talma, le grand Talma, fut l'initiateur à la fin du siècle dernier lorsqu'il eut l'audace de paraître sur la scène du Théâtre Français, dans le

Hosted by Google

répertoire classique, non plus affublé de la perruque poudrée, de la culotte bouclée et des lambrequins qui étaient de tradition depuis le grand siècle, mais avec le péplum, la simple toge ou la tunique courte, la cuirasse et le casque, fidèlement reconstitués d'après les statues antiques du Louvre (1).

Ce jour-là, la vérité du costume entra dans la froide et régulière tradition du Théâtre Français, et ce fut le premier pas vers ce que l'on appela plus tard, dans les manifestes romantiques, la couleur locale, et aussi vers une diction plus vivante et plus animée. Le public et la critique y trouvèrent tout d'abord fort à redire; c'était fatal; il leur faut des points d'appui. Ne trouvant aucune ressemblance avec ce qu'ils voyaient d'habitude, ils soutinrent que cela ne valait rien.

C'est un phénomène constant dans l'histoire de l'art et il n'a pas manqué de se reproduire cette fois. Mais où est-il écrit que la musique de Gluck ne supporte pas l'accent passionné, la diction plus nuancée, plus pathétique de notre musique actuelle? Où prend-on que cette tragédie aux plans largement établis ne s'accommode pas des inflexions infiniment variées du geste, de l'attitude, de tout ce qui constitue l'action scénique? En pareille matière, il n'y a pas d'arguties qui comptent; le fait esthétique est décisif; il domine et détermine.

Je doute qu'il soit possible, avant longtemps, de reprendre soit *Orphée*, soit *Samson et Dalila*, autrement qu'avec l'interprétation qu'en a donnée Mme Brema. C'est le privilège des grands artistes d'imposer leur conception particulière d'une œuvre, et aussi d'y révéler des aspects insoupçonnés.

De quelle poignante émotion n'a-t-elle pas imprégné toute la première scène d'*Orphée*, autour du tombeau d'Eurydice? Ces fleurs jetées par elle d'un geste douloureux, cette allée hésitante et interrogative autour de la froide pierre, comme pour lui redemander l'ombre chère, n'ont-elles pas ajouté de

(1) Je crois inutile de rappeler qu'avant Talma, déjà Mme Favart, la Claison, la Saint-Huberti et surtout Lekain, avaient commencé la réforme du costume et de la mise en scène. Mais c'est avec Talma que cette réforme devint définitive.

Hosted by Google

poignantes et expressives visions à ce tableau d'une si déchirante tristesse?

Et avec quel art incomparable n'a-t-elle pas *joué* l'air fameux : *J'ai perdu mon Eurydice*, terreur de tous les interprètes du rôle, en raison de sa romancière allure? Trois couplets, trois scènes complètes, admirablement chantées, avec des inflexions toutes nouvelles, et mimées avec une surprenante variété d'attitudes scéniques, exprimant toutes les gradations de la douleur, de l'affaissement attristé à la révolte du sentiment, pour aboutir au désespoir homicide!

Là, Mme Brema a touché véritablement au génie. Ainsi comprise, cette scène pathétique est redevenue ce qu'elle doit être, ce qu'elle devait être dans la pensée de Gluck : le point culminant du drame, le cri suprême de la douleur. Personne ne s'est avisé que ce fût une romance, d'un très beau caractère sans doute, mais doucereuse un peu, et ajoutée là pour complaire à un chanteur trop mal partagé à son gré. Grâce à Mme Brema, elle a été de nouveau rattachée au drame, étroitement reliée à l'action, dont l'unité de style, la belle et classique ordonnance n'ont pas eu à souffrir le moins du monde de cette accentuation dramatique.

Imagine-t-on de quelle vie intense palpiterait toute l'œuvre si elle était pareillement animée en toutes ses parties par une action scénique analogue et aussi fouillée, suivant le sens profond et humain de l'antique légende! Et pourrait-on accuser une interprétation de ce genre — intégrale et faisant plastiquement jaillir toute l'essence émotionnelle de l'énergique et simple musique de Gluck — de n'être pas classique au sens le plus absolu du mot?

Cette adaptation des méthodes wagnériennes à une œuvre ancienne est un fait artistique hautement intéressant et qui me semble ouvrir des voies nouvelles à l'art des interprètes. Elle montre de quelle vue profonde s'éclairait le génie de Wagner quand il réclamait impérieusement la restitution de la triple synthèse d'arts qui se formule dans le drame lyrique.

Hosted by Google

On a semblé le comprendre à l'effet inattendu réalisé par Mme Brema dans *Samson et Dalila*, où, exécutant une indication de scène notée dans la partition par Saint-Saëns, indication restée jusqu'ici lettre morte pour toutes les interprètes du rôle, à Paris comme à Bruxelles, comme à Weimar (1), elle a transformé en un tableau d'une délicieuse unité de style ce qui jusqu'aujourd'hui avait paru un hors-d'œuvre concédé à la clientèle mondaine de l'Opéra : je veux parler du ballet chanté encadrant, au premier acte, l'entrée de Dalila.

Aux premières répétitions de l'artiste sur la scène de la Monnaie, lorsqu'on la vit s'avancer en marquant l'allure d'une danse lascive et enveloppante, le premier mouvement des directeurs fut de l'arrêter :

« Ce n'est pas cela! Impossible! Aucune Dalila n'a jamais dansé ce ballet!

— Je le danserai, répliqua tranquillement Mme Brema; laissez-moi faire, vous verrez. »

Et nous avons vu, en effet, de quel relief extraordinaire se rehaussait tout ce tableau, et comme par le secours de ce jeu scénique sobrement indiqué, il rentrait tout à coup dans le cadre, se fondait délicatement dans l'harmonie générale de l'œuvre, tout en donnant une formule plastique hautement expressive aux passions mises en lutte.

Qu'est-ce, après tout, le théâtre, si ce n'est l'évocation de l'irréel, de l'inexplicable, de l'insaisissable, de la vie émotionnelle en un mot, au moyen d'une représentation animée? En ces quelques soirées qu'elle vient de donner au théâtre de la Monnaie, Mme Marie Brema nous en a donné une vision très nette. Je ne sache pas d'artiste capable de faire surgir actuellement une impression plus complète et plus harmonieuse d'art dramatique et lyrique.

On me permettra de ne pas insister sur le détail de ces interprétations, de ne pas noter ici les phrases auxquelles la belle

(1) C'est à Weimar, on le sait, que grâce à l'influence de Liszt, *Samson et Dalila*, opéra français, fut exécuté pour la première fois.

Hosted by Google

voix et la diction chaude de Mme Brema ont prêté un accent plus poignant, ni les belles attitudes ou les gestes noblement harmonieux qui ont symbolisé avec l'intensité nécessaire, dans telle ou telle phase de l'un ou l'autre rôle, l'élan ou le calcul de la passion, l'excès de la joie ou de la souffrance. Elle ne nous était pas totalement inconnue; en différentes auditions concertantes, on avait pu l'apprécier comme une cantatrice de rare puissance; et l'on savait déjà à Bruxelles, pour l'avoir vue dans l'Ortrude de *Lohengrin*, l'hiver dernier, de quelle entraînante et passionnée fougue elle était capable à la scène.

Ce qui nous est apparu, cette fois, dans toute sa plénitude, c'est le style savant, spontané tout à la fois et nouveau de ses interprétations, c'est la plénitude de son art scénique, l'ensemble vraiment unique des dons les plus précieux de l'artiste lyrique, la beauté de la voix, la souplesse de la diction, la sculpturale ampleur du geste, le tout s'unissant en l'eurythmie supérieure des choses parfaites en soi.

Elle est partie, nous laissant le souvenir de visions enchanteresses, d'inoubliables accents et d'émotions esthétiques provoquées par la magie de son art.

MAURICE KUFFERATH.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

C'est de Liége aujourd'hui que nous vient la lumière. Lumière aux reflets sanglants, lumière d'incendie, mais lumière tout de même.

La ville des princes-évêques a eu, en février, le spectacle d'une élection qui a mis en présence les forces des collectivistes, des libéraux, des catholiques purs et des démocrates chrétiens. Elle a eu aussi la primeur d'un discours de M. Paul Janson, qui mérite d'être résumé et discuté, comme tout ce que dit et fait ce *leader*. C'est à Liége, enfin, qu'a régné, pendant les mois écoulés, cette courte fièvre irrédentiste, qu'un vote du Sénat a subitement calmée, comme l'eût fait la baguette d'un enchanteur, et dont il vaut mieux se taire désormais, de crainte de réveiller le malin esprit de discorde entre Belges de l'est et Belges de l'ouest.

L'élection n'était ni une élection législative, ni une élection provinciale, ni même une élection communale du vieux système. Il s'agissait de remplacer un conseiller ouvrier, un des huit mandataires inventés par l'honorable M. Helleputte pour les besoins, assez problématiques en l'espèce, de la démocratie urbaine. Et pour la première fois, devant le péril socialiste toujours dénoncé par eux avec véhémence, on a vu woestistes et daensistes en venir aux mains dans la cité wallonne.

Les rivalités entre catholiques et démocrates chrétiens sont déjà vieilles là-bas. Les derniers scrutins nous avaient, par des réconciliations de la dernière heure, précédées de polémiques

Hosted by Google

aigres ou bruyantes, dénoncé les lésions profondes qu'a subies l'organisme électoral du parti clérical liégeois. On s'était, comme dans la tragédie, embrassé pour mieux s'étouffer; on avait juré des lèvres une paix qui n'était guère dans les cœurs.

Cette fois, le fiel a crevé, et la lutte a été franche, ouverte, âpre, comme il sied entre frères ennemis. Une singularité qu'elle offrait était de mettre aux prises deux collègues de faculté, deux amis, je crois, qui occupent dans la hiérarchie politique du catholicisme, à Liége, les plus hauts emplois.

Je causais de tout cela avec l'un des membres les plus militants, l'un des plus intellectuels aussi, du parti conservateur liégeois; je lui demandais la raison de cette attitude si particulièrement agressive de M. Kurth :

« C'est le point d'honneur, me disait-il, rien de plus. Cet homme, très supérieur à la petite légion qu'il dirige, se doit à lui-même de ne pas résigner un commandement qui lui pèse. Il est trop engagé, trop compromis; sinon, il retournerait à ses livres, à ses chères études.

— Mais vous faites bon marché des convictions, me semble-t-il, des devoirs qu'elles impliquent?

— Nullement. Mais, — et il me citait des collègues de M. Kurth qui partagent sa doctrine, — est-ce que M. X., M. Y., M. Z. n'ont pas aussi leurs convictions bien affirmées, bien ancrées et vont-ils néanmoins dans les meetings, au plus fort des mêlées, rivaliser d'acharnement et de sainte fureur avec nos conducteurs de lutte ordinaires et patentés? »

Si j'ai rapporté ce propos, auquel la notoriété bien établie de mon interlocuteur donnait en ce moment-là un singulier intérêt, si j'insiste sur le rôle militant de l'historien des origines de la civilisation chrétienne, de l'auteur de l'*Histoire poétique des Mérovingiens* et de bien d'autres œuvres, c'est qu'en somme, son cas fut le mien, fut celui de maints hommes d'étude calme, pacifiée et contemplative dans notre Belgique et dans les pays voisins.

Il y a eu, depuis la revision chez nous, dès avant la chute de

Hosted by Google

Louis-Philippe en terre française, une sorte de réveil maladif de cette ardeur de prosélytisme qui fit des philosophes du siècle dernier des prêcheurs et parfois des martyrs. Après 1848, nos universités et nos collèges publics ou privés se peuplèrent d'intellectuels que l'échec du républicanisme francfortois ou le coup d'État napoléonien avaient contraints à manger le dur pain de l'exil. Nos mœurs politiques sont plus douces et il n'est pas à craindre, j'imagine, que M. Kurth soit, malgré d'atroces rancunes, banni par des coreligionnaires triomphants. Son exemple, tout de loyauté et de courage endurant, n'en est pas moins caractéristique. Il nous prouve les réserves d'effervescente énergie que cachait la placidité de notre vie bourgeoise, si sagement disciplinée. Et que d'autres bonnes volontés la politique, par trop répugnante en ses tâches culinaires et ses compromissions, n'a-t-elle pas rejetées, malgré elles, loin des assemblées vociférantes, dans la paix quiète des bibliothèques ou des cloîtres!

L'élection du 14 février, à Liége, n'est donc pas l'épisode vulgaire que certains de nos lecteurs auront rapidement noté entre deux nouvelles de province ou deux faits-divers, pareils à ceux de la veille et du lendemain. Il prouve que le parti catholique, qu'il ne faut pas confondre avec le catholicisme, est plus nettement divisé sur la question économique que le parti libéral. Des formules telles que celles qu'adopta le dernier congrès libéral, notamment l'impôt sur le revenu et certaines réformes militaires et ouvrières, tout atténuées qu'elles sont, constituent une base acceptable pour de futures négociations entre les « modérés » et les « avancés » de notre parti; l'organisation de cercles ouvriers libéraux, déjà si avancée à Gand et à Anvers, non moins prospère à Bruxelles et dans les faubourgs, ne pourra que faciliter l'entente sur un programme et la répartition équitable des mandats, le jour où les progressistes auront courageusement rompu avec les factieux du parti ouvrier.

Chez les catholiques, au contraire, le divorce est moins apparent, mais il est plus réel, plus fondamental, plus irrémédiable

Hosted by Google

entre les « coffre-forts », si cruellement qualifiés par M. Kurth, et les amis et les suivants de ce dernier. Des escarmouches, comme celle du 14 février, nous annoncent, en effet, l'approche de longs et sanglants combats. L'échec des démocrates chrétiens, arrivés en queue des listes communes dans les autres scrutins, en queue des listes distinctes cette fois-ci, ne peut qu'aigrir les rancunes des uns et des autres. Il est incontestable que les 753 voix du 14 février ne sont pas le dernier mot du pottiérisme. Les ouvriers qui votèrent contre lui, dans les corporations catholiques, sont destinés à s'en rapprocher demain, s'ils ne deviennent des transfuges socialistes. Il y a bien une dernière hypothèse, la seule qui me console en tout ceci : c'est de voir les libéraux liégeois imiter ceux de Flandre et organiser des cercles ouvriers, indépendants des associations bourgeoises.

Hélas! il semble qu'il n'y ait plus chez eux de ressort pour les tâches viriles!

* * *

C'est encore à Liége que fut prononcé par M. Janson une sorte de discours-programme dont on a peu parlé en somme, mais qui eût mérité ample et sérieuse discussion.

M. Janson n'a pas été dans la circonstance, il a pris soin d'en avertir son auditoire (1), le porte-voix d'un groupe, à plus forte raison d'un parti. La distinction n'a rien de casuistique; elle est nécessaire, étant données quelques-unes des conclusions du *leader* progressiste. « Je vais vous dire où je veux aller, s'est écrié celui-ci; je ne vous demande pas de venir avec moi. Je vais seulement vous indiquer la route. »

Cette route, il est à craindre et même à espérer que M. Janson la suive tout seul. Après avoir exposé quelques-uns des inconvénients qu'entraîna la concentration des capitaux industriels et fait un procès virulent aux sociétés anonymes, l'orateur a cherché des remèdes à une situation dont il me paraît avoir singulièrement assombri la peinture. Il considère comme des

(1) Je cite d'après le journal progressiste de Liége, *l'Express*.

Hosted by Google

mesures de transition louables le développement des monopoles d'État, et sur ce point je me suis, quant à moi, assez nettement expliqué pour n'avoir plus à y revenir. Mais son objectif est au delà de ces bornes qu'il juge trop rapprochées :

« J'arrive à cette conclusion qu'il y a aujourd'hui abus du droit de propriété. La vie humaine est limitée, avec elle devrait s'éteindre la propriété. Je voudrais substituer à la propriété perpétuelle une propriété viagère. La propriété individuelle cesserait, parce que le propriétaire serait mort, et la propriété collective commencerait. A la mort de l'individu, la propriété individuelle n'existe plus; la propriété collective commence. »

Tout au plus, cette doctrine admet-elle des « tempéraments » ; M. Janson se contenterait, pour l'instant, de supprimer les successions *ab intestat*, au delà du 6e degré, de restreindre le droit de tester en quelque mesure; s'il respecte le principe de l'hérédité en ligne directe, c'est parce qu' « il ne faut pas blesser le sentiment paternel vivace au cœur des hommes »; mais il a bien soin d'opposer le côté précaire de la propriété intellectuelle, « la forme la plus pure du travail », à l'excessive durée de la propriété industrielle et commerciale. Sous les fleurs d'une réthorique savante, on devine le vrai dessein, qui est, d'ailleurs, formulé brutalement à la dernière phrase : « Il faut « maintenant créer un état d'opinion et marcher à la conquête « du collectivisme dans la mesure du possible. »

Cette fois, M. Janson n'est plus dans la ligne de son parti (1),

(1) C'est ce qu'avait, sans s'en douter, exprimé, dans la même séance de l'Association progressiste de Liége, M. Dumoulin, président du conseil provincial, lorsqu'il avait dit : « La propriété privée n'en reste pas moins pour moi ce qu'il » y a de plus humain. N'est-elle pas ce qui touche de plus près aux idées, aux » sentiments les plus profonds et aux degrés de civilisation de l'homme consi- » déré comme être sociable? » Et à un autre endroit d'une allocution très tempérée et très sage, M Dumoulin disait, au sujet des confusions qu'on cherchait à établir entre ses amis et les collectivistes : « Nous avons protesté et nous protestons encore contre cette confusion; mais nous n'avons peut-être pas montré, dans nos protestations, suffisamment d'énergie pour réduire au silence des adversaires heureux d'avoir trouvé un moyen de jeter le discrédit sur notre programme. » Que nous voilà loin de M. Janson, de ses anathèmes et de ses conclusions en faveur du collectivisme !

Hosted by Google

du nôtre, qui admet sans doute l'examen calme et raisonné de toutes les réformes, mais qui n'a jamais, que je sache, proclamé la nécessité d'une conquête comme celle dont le *leader* bruxellois se fait le chevalier errant aujourd'hui. Croisade pour croisade, il eût mieux valu s'armer du bâton et du bourdon pour la pacification des esprits, déjà tant agités par les luttes des trois dernières années ; il eût mieux valu pèleriner, avec des paroles de mansuétude à la bouche, dans tous les camps où l'on se revendique de l'anticléricalisme, rechercher sinon des principes communs, du moins des raisons communes de ne plus faire le jeu d'une politique adverse, qui a déjà tiré tant de fruits de nos dissensions.

***

Il est bien vrai que la tentative à laquelle je fais allusion, M. Janson a tout l'air de l'avoir faite, et précisément dans l'intervalle qui nous sépare de ma dernière chronique. Mais, comme il s'y est pris à contre-temps et combien mal inspiré il fut de prononcer le discours que je viens d'analyser, quarante-huit heures après l'envoi d'une lettre où il proposait l'entente à ses alliés de 1894 ! Je laisse de côté le discours et je n'insiste pas sur l'effet qu'il dut produire sur les libéraux bruxellois. On serait perplexe et même rétif pour moins que cela. Mais je veux m'en tenir à la démarche elle-même, à son opportunité et à ses chances propres de réussite.

D'avance, et pour le plus béjaune des amateurs de politique, elle était condamnée à un insuccès, cette démarche que tout autre eût faite avec plus d'opportunité que M. Janson. Car il y a le passé, il y a les rancunes, il y a la virevolte de 1896, l'alliance socialiste succédant à l'alliance libérale, le fossé collectiviste ouvert et rouge encore du sang fraternel qui y coula. Ni l'homme ne convenait pour conduire cette négociation si on la voulait heureuse, ni l'organisme. Des éventualités neuves appellent des hommes nouveaux. On l'a bien vu dans le cas de M. Solvay. S'il eût été un discoureur ou simplement un

Hosted by Google

familier des meetings bruxellois, le poète-créateur du comptabilisme universel n'aurait pas rallié dix suffrages à la *Ligue;* disons qu'il eût été démonétisé tout de suite devant le corps électoral. Or, si l'octroi d'une candidature sénatoriale était déjà chose périlleuse, que dire d'une négociation politique, comme celle qu'il s'agissait d'entamer? Toute la diplomatie d'un Talleyrand n'eût pas été de trop pour éviter le retour des incidents auxquels, en 1893-94,nous dûmes l'amertume de voir se réunir deux congrès. C'est sans doute la crainte de redites déplorables qui a dicté à la Ligue sa réponse, un peu sèche, mais d'une vérité de logique indéniable : « Certes, y lit-on, il est profondément regrettable que les cléricaux soient les maîtres du pays... Mais le meilleur moyen de ramener l'opinion publique à la cause de la liberté et du progrès n'est pas de soutenir, directement ou indirectement, les adversaires de nos institutions. Nous sommes d'ailleurs convaincus que, le fissions-nous, la grande majorité des électeurs libéraux de l'arrondissement refuseraient énergiquement de nous suivre. »

Il est difficile, et nous le confessons à regret, de contester que les faits soient tels. La seule idée d'une entente avec le parti ouvrier, du moins dans les grands centres, suffit à disperser, comme par miracle, la moitié des effectifs libéraux. C'est que ces effectifs sont composés, en majorité, des censitaires et capacitaires d'antan, attachés de cœur ou d'intérêt ou de simple tradition à la couleur bleue du drapeau qui a flotté sur tant de victoires; mais ne demandez rien de plus à ces fidèles d'habitude ou de conviction; ne les immiscez dans aucune diplomatie où il entre un tantinet de nouveauté révolutionnaire. Ils vous glissent entre les doigts comme les grains d'un rosaire, ils fuient à tire-d'ailes et c'est déjà le diable d'obtenir d'eux qu'ils déposent dans l'urne un bulletin blanc; en 1894 et 1896, on en a vu, et plus d'un, et plus de cent, qui votaient à droite.

Au surplus (MM. Janson et Féron en auraient-ils douté?), il ne peut être question de triple alliance pour le moment. Ou le socialisme s'assagira, épurera son personnel représentatif,

Hosted by Google

purgera la tourbe carmagnolesque qui mène trop souvent les éléments calmes et pondérés du parti; ou bien il ira de plus en plus à la dérive, scissionnant, proscrivant, ostracisant les plus sensés de ses chefs au profit des tapageurs, comme on l'a encore vu à Liége récemment. Dans la seconde hypothèse, il n'y a pas d'entente possible; d'ailleurs, les Jacobins qui trônent dans nos diverses Maisons du peuple seraient trop intéressés à n'en pas vouloir pour qu'elle se fît. Reste l'autre hypothèse. Eh bien, même dans ce cas, même s'il était plus discipliné et quelque peu épuré, je crois que l'alliance avec les collectivistes est chose impossible.

Un premier devoir s'impose, le seul que nous devions avoir présentement devant les yeux : c'est de reconstituer le parti libéral. Or, la moitié de ce parti est restée plus ou moins conservatrice d'instinct; l'autre veut des réformes, sans toujours savoir lesquelles ni pourquoi. Tâche déjà bien malaisée que de ramener ce peuple confus, bigarré, plein de grondements et de rancunes, autour du vieil arbre centenaire de la liberté, de lui faire jurer alliance sur quelque évangile composite, où chacun retrouve l'un ou l'autre verset qu'il a accoutumé de réciter chaque matin. Tâche malaisée, mais non impossible, à condition que ce ne soit ni la Ligue ni l'Association libérale qui s'en charge, qu'elle émane de volontés plus individuelles, sinon plus désintéressées, peut-être d'un élan provincial comme il s'en produisit déjà en 1830, en 1846 et lors de l'agitation revisionniste.

Voilà, à mon humble avis, ce qu'il faut faire; les lettres échangées entre MM. Vanderkindere et Janson ne sont que poudre aux corbeaux. Hélas! la poudre fume, et les corbeaux montent, montent toujours plus haut dans notre ciel, avec des croassements ironiques.

M. Wilmotte.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

A partir de ce mois, nous donnerons, sous cette rubrique, l'information intellectuelle, d'où qu'elle vienne, à l'unique condition qu'elle soit de nature à intéresser les lecteurs de la *Revue de Belgique*.

***

La revue politique du mois étant rubriquée et traitée à part, il ne sera fait allusion ici qu'à des menus faits, sans grande portée ni vif intérêt. Par exception, il faut signaler un réveil de conscience, qui fait un surprenant honneur à la générosité d'âme de quelques libres-penseurs et d'un ou deux catholiques, nous voulons parler de l'adresse des députés belges au peuple grec. On a été quelque peu esbahi de lire le nom de M. Coremans parmi les signataires; l'homme qui veut ouvrir Anvers aux envahisseurs de notre pays ferait peut-être bien de se retourner avant de donner un *satisfecit* de patriotisme aux petits-fils de Canaris.

***

Musique. — Le théâtre de la Monnaie a donné vendredi 12 mars la première de *Fervaal*, trois actes et un prologue de M. Vincent d'Indy. La salle était brillante; la critique parisienne mêlait ses fracs à ceux de la critique bruxelloise; même la province était généreusement représentée. De l'œuvre elle-même, il faut laisser à notre éminent collaborateur, M. Kufferath, le soin de dire ce qui convient. L'impression a été grande, même chez ceux qui étaient bien décidés à maugréer et à défendre l'italianisme contre le dogme wagnérien. XX. de l'*Indépendance belge* confesse que M. Vincent d'Indy a dépassé les plus ambitieuses espérances. « Il serait « difficile d'aller plus loin dans le développement des richesses « instrumentales que ne l'a fait l'auteur de *Fervaal* dans l'ensemble « de son œuvre et surtout dans le dernier tableau, où tout concourt « à produire une forte impression sur l'auditeur. » Voilà un certificat dont l'origine n'est pas banale. La presse a été, en général, aimable pour Mme Raunay, qui a la plastique du rôle bien plus que le reste, juste simplement pour MM. Imbart de la Tour et Seguin. La mise en scène est originale, sans éclat inutile; le décor du prologue et celui du second acte ont un attrait particulier.

***

Dans les revues. — L'orientation n'est pas aisée, ni le classement non plus; ceci n'est pas, d'ailleurs, un Joanne pour les lecteurs fourvoyés. — La Revue encyclopédique a publié un numéro spécial (20 février) sur l'occultisme et le spiritisme, où il y a d'intéressants détails à glaner; les études sur le *développement du sentiment religieux en Italie* de MM. Gebhart et Dejob, articles de tête des 30 janvier et 27 février, sont à relire dans une attachante publication, *l'Italie*, qui sera mentionnée plus loin et a été éditée également par la firme Larousse. — Dans le Mercure de France, le principal intérêt reste attaché aux chroniques, notamment à celle de Remy de Gourmont, où il y a bien du paradoxe, mais aussi des divinations singulières (*épilogues*); à signaler les analyses ingénieuses que font M. de Souza des journaux et revues, M. A. F. Hérold, du théâtre, M. Hirsch, de la musique, et M. Fontainas, de l'art. En revanche, il est peu pressé

Hosted by Google

d'offrir une traduction du *Sartor Resartus* à des lecteurs de 1896-97. Le choix de Nath. Hawthorne (mars) n'est guère plus heureux. Il y a des révélations qui sentent moins le mucre dans la littérature anglo-saxonne. La REVUE UNIVERSITAIRE a fait couverture, sinon peau neuve; elle offre les mêmes sévérités de plaisir à son public spécial. Dans la REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES (mars), M. Leclerc a écrit un article de généralisation facile, mais agréable, sur *La question arménienne;* M. Dallemagne résume en vingt pages la conférence : *Biologie et sociologie*, qu'il a faite à l'Association des étudiants en médecine de l'Université libre.

***

Livres nouveaux. — Ils sont aussi nombreux que les grains de sable de la mer; parmi les plus dignes de lecture, *Recommencements,* de P. Bourget; *l'Orme du Mail,* d'Anatole France, et *Kat ..*, de Pierre Loti. *Le Roi de la mer*, de Gabriel Sarrazin (Perrin), continue une série d'œuvres de haute envolée poétique et d'action rapide, fougueuse, frénétique, comme aux époques du romantisme le plus pur; avec cela, une langue bien personnelle, imagée et inexprimablement cristalline. La Société du *Mercure de France* poursuit ses publications et ses réimpressions, toujours si attendues et parfois bien nécessaires; il n'est pas, il ne sera jamais trop tard pour signaler, bien qu'elles soient déjà anciennes, celles des premiers poèmes de Verhaeren, de Henri de Regnier et de Francis Vielé-Griffin M. Victor Charbonnel a donné, dans la même collection, sa première série des *Mystiques dans la littérature présente;* on y reviendra, ainsi qu'à la traduction des *Fioretti* de François d'Assise que M. Arnold Goffin vient de publier chez Lacomblez, à Bruxelles. De la librairie Larousse, après un beau et fort volume sur la Russie, qui fit date, on était en droit d'être exigeant pour sa nouvelle publication, depuis longtemps annoncée, *l'Italie.* Ce travail d'encyclopédie bien moderne est digne de son aîné, animé des mêmes sympathies et riche de la même information. Les principaux collaborateurs en sont MM. René Bazin (introduction), Orsi, Marmonier, Farges, Koechlin, Ebray, Gebbart, Dejob et Maxime Petit pour l'histoire politique, religieuse et coloniale. M. Müntz a résumé en 70 pages, merveilleuses de claire condensation, les beaux-arts; M. Pougin a étudié la musique; MM. Dejob et Maurras, la littérature de Dante jusqu'à Annunzio. Et il serait injuste d'omettre l'organisation administrative, militaire, maritime; l'enseignement; l'industrie et le commerce successivement envisagés dans des articles très documentés. Peu de lacunes dans la bibliographie, où l'on voudrait seulement plus de titres allemands (notamment Voigt pour la Renaissance et Gaspary pour l'histoire littéraire); l'ensemble est imposant ; pour 6 francs, c'est l'encyclopédie historique d'un peuple; c'est pour rien.

***

Autres livres reçus. — L'*Almanach des poètes* (1897), ayant pour éditeur Robert de Souza; Jean Delville, *Le frisson du sphinx* (Bruxelles, Lamertin) ; Arthur Toisoul, *Opôra* (2e édition du Coq rouge) ; Deluns-Montaud, *La politique européenne* (Paris, librairie africaine et coloniale); Arthur Fontaine, *Les grèves et la conciliation* (Paris, A. Colin); Hegener, *L'assurance obligatoire contre les accidents en Allemagne* (publication du comité central du travail industriel, Bruxelles, 56, rue de l'Enseignement); E. Monnosi, *Per la logica e per lo Stato* (Roma, Artero).

Hosted by Google

LE FONDS COMMUNAL

ET LA LOI DU 30 DÉCEMBRE 1896

Les articles 15 et suivants de la loi du budget des voies et moyens pour l'exercice 1897, qui viennent de modifier les bases établies, par Frère-Orban, pour la répartition du fonds communal, institué par la loi abolitive des octrois communaux du 18 juillet 1860, porteront une atteinte grave non seulement aux finances, mais surtout au développement, à l'assainissement et à la transformation des grandes agglomérations bâties.

Il est inconcevable qu'une mesure aussi funeste et aussi injuste n'ait pas provoqué d'unanimes protestations de la part des conseils communaux de toutes les localités importantes du pays, car toutes, même celles qui n'ont jamais eu d'octrois, seront atteintes et verront tarir la source de leur prospérité par les nouvelles règles adoptées pour la répartition de ce fonds.

Si l'on en excepte les conseils communaux de Liége, d'Anvers, de Verviers et de quelques localités importantes du Brabant, qui ont fait entendre une énergique mais tardive protestation contre l'innovation projetée par M. De Smet-de Naeyer, le dépôt de son projet de loi a été accueilli avec la plus grande indifférence par l'unanimité de nos conseils communaux.

Nous ne rechercherons pas ici les causes multiples de cette indifférence. Notre seul but est de signaler à nos lecteurs les conséquences déplorables pour la prospérité publique en général et pour les villes et les grandes communes en parti-

Hosted by Google

culier, devant nécessairement résulter de l'innovation que nous critiquons.

Tout en rendant un légitime hommage au talent avec lequel MM. les sénateurs Magis et Dupont (1) ont fait ressortir l'inanité des motifs invoqués par le gouvernement pour justifier la réforme, qu'il nous soit permis de faire remarquer que ces orateurs semblent ne pas avoir entrevu ces conséquences qui, à nos yeux, devaient la faire condamner.

§ I. La suppression des octrois communaux, qui existaient dans quatre-vingt et une villes et communes du pays, était une œuvre difficile autant que désirable. Abolir les octrois, interdire leur rétablissement, était chose assez simple, mais la difficulté, qui retarda si longtemps cette mesure, considérée par tous comme un des plus grands progrès réalisés en Belgique, gisait dans la nécessité de créer au profit des communes qu'on allait dépouiller de ces taxes sur la consommation, une ressource équivalente au produit de ces taxes, produit qui allait croissant à mesure que les villes se développaient et que, par voie de conséquence, leurs besoins grandissaient.

L'exposé des motifs de la loi du 18 juillet 1860 et le rapport de la section centrale (2) exposent avec une remarquable lucidité la difficulté de ce vaste problème, tout en faisant ressortir les immenses avantages que la suppression des octrois devait procurer à toutes les communes du pays, mais surtout à celles où ces taxes n'avaient jamais existé.

C'est l'historique de cette institution fiscale surannée, le tableau saisissant de ses multiples et graves inconvénients, le rappel des études et des projets mis en avant pour parvenir à sa suppression, qu'on retrouve dans ces documents ou plutôt dans ces monuments de notre histoire parlementaire.

Le problème était complexe et difficile, mais il n'était pas au-dessus du génie de M. Frère-Orban, qui sut le résoudre d'une façon admirable, non seulement par la création du fonds communal, mais surtout par les bases qu'il fit prévaloir, après

(1) *Annales parlementaires*. Sénat, 29 et 30 décembre 1896.
(2) Voir *Pasinomie*, en note du texte de la loi.

Hosted by Google

de longs et solennels débats, pour la répartition équitable de ce fonds entre toutes les villes et communes du pays.

Le fonds communal, institué par la loi du 18 juillet 1860, est constitué au moyen de prélèvements opérés sur certains impôts indirects et péages perçus par l'État, et quand on examine quels sont les revenus que l'État abandonne ainsi au profit de ce fonds, on constate (et le fait a été longuement démontré au cours de la discussion de la loi) que ce sont surtout les populations urbaines qui supportent les charges des impôts, qui alimentent le fonds (droits de douanes sur le café, les eaux-de-vie et les bières étrangères ; droits d'accise sur les vins, les bières, les eaux-de-vie, le sucre, etc.; produit des postes) (1).

Et c'était à dessein, car devant remplacer le produit des octrois dont les habitants des grands centres allaient être exonérés, il était juste et rationnel que ce fonds, dont au moins dans le principe, par une disposition transitoire et d'équité, la grosse part devait revenir à ces villes, fût constitué à l'aide de contributions supportées surtout par leurs habitants (2).

(1) En 1895, le fonds communal a encaissé une somme de 35,196,485 fr. 5 c., savoir :

Café, droit de douane	fr.	2,404,647 99
Eaux-de-vie, droit de douane		671,725 77
Bières étrangères, —		151,629 87
Vinaigres, —		101,403 37
Vins, droit d'accise.		2,128,007 57
Eaux-de-vie, droit d'accise.		13,623,169 06
Vinaigres et acides, droit d'accise. . . .		28,034 72
Sucre, droit d'accise		2,279,159 49
Postes		7,812,236 21

(V. *Exposé Flandre orientale*, 1896, p. 52 et 53.)

(2) La loi de 1860 assurait aux communes à octroi un préciput égal au produit de leurs octrois en 1859, tant que l'application normale des bases instituées pour la répartition du fonds communal ne leur attribuait pas une somme supérieure.

C'était un minimum légal auquel plusieurs de ces communes, et notamment la ville de Gand, sont restées réduites pendant une longue série d'années, tandis que la part des communes rurales dans ce fonds allait croissant d'année en année.

Aujourd'hui, il n'y a plus, dans tout le pays, que deux villes non encore associées au mouvement ascensionnel de ce fonds et réduites à leur minimum, ce sont les villes de Termonde et de Nieuport.

Hosted by Google

Les 41 p. c. de la recette brute des postes et qui — disons-le en passant — représentent à peine le produit net de ce péage, les 75 p. c. sur les droits d'entrée sur le café, les prélèvements sur l'accise du sucre, des vins, des bières et des liqueurs étrangères, sont pour le fonds communal des revenus qui lui sont fournis surtout par les citadins.

M. Dupont a pu dire au Sénat, sans contradiction, que le service postal rural laisse un déficit.

Il serait oiseux, croyons-nous, de démontrer que l'homme des champs écrit infiniment moins que l'habitant de la ville, que sa consommation moyenne de café, sucre, vin, liqueurs et bières étrangères est infiniment en dessous de la moyenne des mêmes denrées consommées par le citadin.

Seuls les droits sur l'alcool, qui entrent pour environ 30 p. c. dans la recette du fonds communal, offrent peut-être un rendement moyen par habitant plus élevé à la campagne que dans les grandes agglomérations.

Quoi qu'il en soit à cet égard, il est constant que les campagnards payent dans une certaine mesure leur tribut aux impôts dont l'État abandonne une partie au fonds communal, et c'est pour ce motif que Frère-Orban conçut l'idée d'admettre, dans une proportion équitable, au partage de ce fonds, *toutes* les communes du pays, même celles où il n'y avait jamais eu d'octrois ; et c'était presque l'unanimité, puisque ces douanes intérieures n'existaient que dans quatre-vingt-une localités.

Le fonds communal fut donc pour les communes rurales une aubaine aussi plantureuse que gratuite. Sans devoir rien abandonner de leurs anciens impôts, elles se virent doter, par la loi du 18 juillet 1860, d'un revenu annuel qui, par la progression des recettes de ce fonds, a plus que quintuplé depuis 1860, tandis que plusieurs d'entre elles, bien loin d'avoir progressé, ont vu depuis 1860 diminuer le chiffre de leurs habitants.

En voici la preuve :

En 1861, le fonds communal s'élevait à 14,872,932 fr. 82 c., dont les communes sans octroi recevaient 3,265,485 fr. 5 c., soit environ 22 p. c.

Hosted by Google

En 1895, le fonds communal encaisse 35,196,004 fr. 90 c., dont les localités sans octroi touchent la somme de 17,260,439 fr., soit 49 p. c. ! (1)

A mesure que le privilège temporaire des grandes villes venait à cesser, et nous avons vu qu'il a aujourd'hui disparu presque entièrement, la part *proportionnelle* des communes s'accroissait d'une façon notable. D'un autre côté, le fonds à partager augmentant d'année en année, les communes rurales, grâce à ces deux circonstances combinées, ont fini par toucher une part annuelle cinq fois plus élevée qu'en 1861 !!

Et c'est en s'apitoyant sur le sort de ces communes et pour les favoriser encore davantage que le gouvernement, alléguant des raisons que nous rencontrerons plus loin, a proposé et que sa majorité a voté un nouveau mode de répartition de ce fonds qui sape dans sa base, qui détruit dans son principe fondamental, la conception savante, grandiose et éminemment juste qui constitue le plus bel acte de la carrière politique de l'illustre Frère-Orban.

Mais ce n'est pas chose facile que de corriger ou de modifier des créations qui sont le fruit des méditations et des études d'hommes de cette valeur. Il y a de la témérité, pour ne pas dire davantage, à le tenter, et l'événement ne tardera pas, nous en avons la conviction, à le prouver. A vouloir retoucher une œuvre de génie, on risque de la mutiler, et tel sera bien, selon nous, le résultat de la réforme inconsidérée qui vient d'être apportée aux règles qui, depuis 1860, avaient présidé au partage du fonds communal et dont l'application a eu une influence si heureuse sur la prospérité publique.

Avant d'exposer cette réforme, nous devons justifier le régime qu'on vient de supprimer, mais nous ne voulons pas aborder cette partie de la tâche que nous nous sommes imposée sans faire remarquer au préalable que si le fonds communal a été, pour les communes rurales, une source féconde et gratuite d'un revenu toujours croissant, ces communes n'ont pas bénéficié moins que les habitants des villes, de la suppression des octrois.

(1) Voir *Exposé Flandre orientale pour* 1896, p. 52 et 53.

Hosted by Google

Pour le prouver, il nous suffira de rappeler cette partie de l'exposé des motifs de la loi de 1860, dans laquelle l'auteur de la loi passe en revue les multiples inconvénients des octrois : « Et ce ne sont pas les seuls vices, ajoutait-il, dont les octrois sont imprégnés. Il en est un plus grave peut-être que tous les autres : c'est qu'ils sont onéreux, vexatoires, injustes pour une grande partie des populations qui ne jouissent pas même des avantages qu'ils peuvent procurer. Les droits d'octroi ne sont productifs qu'à la condition d'atteindre les objets de consommation de première nécessité et, sous ce rapport, les produits agricoles figurent au premier rang des droits sur les denrées alimentaires, les céréales, le pain, le beurre, les œufs, les bestiaux, les droits sur les avoines, les fourrages et d'autres que l'on compte parmi ceux qui donnent les plus grands revenus aux villes, ont pour effet de comprimer la consommation au détriment du producteur... »

Et plus loin :

« A tous ces points de vue, les droits d'octroi pèsent lourdement sur les campagnes. Ils revêtent vis-à-vis d'elles un caractère d'iniquité qui seul suffirait à les faire condamner...

« Les habitants des campagnes procurent incontestablement une partie de ce produit. Non seulement leurs denrées sont frappées de taxes élevées, non seulement l'octroi, qui les soumet à des formalités vexatoires et à des frais de tous genres, les tourmente et les rançonne, mais ils ne peuvent faire ni une consommation ni un achat à la ville sans payer un impôt qui ne leur profite pas. »

Et le rapporteur de la section centrale ajoutait, à son tour : « Si le campagnard était sacrifié par le projet de loi qui est en discussion, ce serait parce qu'il n'y trouve pas d'avantages ou parce que ces avantages seraient trop chèrement payés. Faisons son compte. » Et l'honorable rapporteur entre dans de longues considérations, qu'on trouvera dans la *Pasinomie*, p. 259, pour faire ressortir les bienfaits directs et immédiats que la suppression des octrois devait procurer aux habitants des campagnes.

A tous égards, il semble donc peu sérieux d'invoquer l'in-

Hosted by Google

térêt des communes rurales pour modifier une institution financière qui a été pour elles la source gratuite de multiples bienfaits.

§ II. Ainsi que nous le disions au début de cette étude, ce que l'on doit admirer le plus dans l'œuvre de Frère-Orban, c'est le choix judicieux, logique et profondément équitable des bases qu'il parvint à faire prévaloir pour la répartition du fonds destiné à remplacer les ressources des octrois.

L'idée de prendre pour base de ce partage la population des communes — idée qui a été reproduite au cours de la discussion de la loi et rejetée — ne pouvait échapper à l'examen de l'auteur de la loi. Cette idée était en opposition avec le principe fondamental qui, dans sa pensée, devait présider à la répartition.

Cela résulte de l'exposé des motifs, du rapport de la section centrale et de la discussion même de la loi.

On lit dans le rapport de la section centrale : « Il paraît rationnel que le revenu (du fonds qu'il était question de créer), étant pris principalement sur les objets de consommation, doive aussi être réparti en raison de la consommation ; en d'autres termes, *le quantum de la répartition doit être l'équivalent du quantum de la participation.* »

Pour mettre le dividende à attribuer aux communes dans un rapport aussi juste que possible avec la contribution présumée de ses habitants aux impôts qui alimentent le fonds communal, il fallait donc adopter pour son partage une règle basée sur la plus ou moins grande aisance de la population des communes et assez large pour n'en exclure aucune du partage.

A cet effet, la loi de 1860 disposait que le fonds aurait été réparti annuellement entre toutes les villes et communes du pays, au marc le franc du principal de la contribution foncière *sur le bâti*, de la contribution personnelle et des patentes payées dans les communes, c'est-à-dire que le rapport entre le produit total de ces trois impôts directs, pour tout le pays, et le montant du fonds à partager constituait le multiplicateur

Hosted by Google

annuel qui, à l'aide des rôles, servait à fixer la part revenant à chaque commune.

Il saute, dès ores, aux yeux, et nous y reviendrons plus tard, que plus les rôles de ces impôts s'élevaient dans une commune, plus sa part dans le fonds communal devait croître, car *le multiplicateur annuel* n'a guère varié depuis 1860; il a toujours oscillé autour de l'unité. Pour 1895, il a été de 1 fr. 7 c.

Nous touchons ici à la partie la plus belle de la conception de M. Frère-Orban, à la disposition de son œuvre qui a été la plus féconde pour le pays et pour les grandes communes.

Voici comment l'exposé des motifs et le rapport de la section centrale justifiaient le choix de la base adoptée :

« Il n'existe aucun moyen d'apprécier d'une manière absolue quelle est la quotité du fonds qu'il y a lieu de restituer aux communes sans octroi; mais, de tous ceux qui ont été indiqués, celui qui a paru se rapprocher le plus de la vérité, c'est le degré d'aisance accusé par le plus ou moins d'élévation du principal de la contribution foncière sur les propriétés bâties, de la contribution personnelle et du droit de patente.

« Il s'agit de partager entre toutes les communes le produit d'impôts qui pèsent sur les objets de consommation dont l'usage n'est pas de première nécessité. La consommation de ces objets varie, sans doute, suivant les mœurs, les habitudes, les occupations des habitants; elle est incomparablement plus forte dans les villes que dans les campagnes, et il est hors de doute qu'elle augmente en proportion du degré de richesse des citoyens. En général, le signe le plus apparent, le plus stable, le moins trompeur de l'aisance d'une localité, c'est évidemment le montant du principal des trois contributions directes dont il s'agit. Or, dans le produit total de ces contributions qui est de 16,700,000 francs (1), les 78 communes à octroi figurent pour 9,200,000 francs et les 2,500 autres communes pour 7,500,000 francs. »

Pour corroborer cette dernière observation, qui remonte à

(1) En 1895, ce produit montait à près de 35 millions de francs et le fonds communal a été le grand facteur de l'accroissement de la richesse nationale. Voir *infra*.

Hosted by Google

l'année 1859, nous ferons remarquer qu'en 1894, soit trente-cinq ans après, les habitants des dix villes de la Flandre orientale où il y avait autrefois des octrois et dont la population (300,031 habitants) est inférieure au tiers de la population totale de la province (991,071 habitants), ont payé sur ces trois bases d'impôts directs, 2,338,710 fr. 15 c., alors que les habitants de tout le reste de la province n'étaient imposés dans ces mêmes contributions qu'à la somme de 1,867,335 fr. 59 c.!! (Voir *Exposé*, 1896, p. 67.)

Le rapporteur de la section centrale, s'expliquant à son tour sur le mode de répartition, disait : « On a choisi ces trois bases parce que la consommation des objets sur lesquels pèsent les impôts qui fournissent un revenu aux communes, est en proportion du degré d'aisance de celles-ci; et, en général, le signe le plus apparent, le plus stable et le moins trompeur de l'aisance d'une localité, c'est incontestablement le montant du principal des trois contributions indiquées à l'article 3 du projet de loi. »

Le principe qui a prévalu en 1860, après une discussion approfondie à laquelle prirent part les membres les plus éminents du Parlement, a donc été de répartir le fonds communal entre toutes les communes dans une proportion à peu près égale à celle de la contribution présumée de leurs habitants, aux revenus de ce fonds.

Le facteur *population* ne fut pas exclu par l'adoption de ce principe, puisque le rendement de la contribution foncière *sur le bâti*, de la contribution *personnelle* et des *patentes* est nécessairement en rapport avec la population, et s'augmente ou s'abaisse avec celle-ci.

Mais le législateur de 1860 répudia ce facteur comme base unique et suprême de la répartition, et en cela il fit non seulement œuvre de justice et de saine économie financière, mais surtout de sagesse administrative, car le fonds, tel qu'il allait être réparti, était appelé à devenir le plus puissant stimulant des administrations communales pour la transformation et l'assainissement des villes.

Avant d'indiquer les effets merveilleux que l'institution

Hosted by Google

ainsi conçue devait produire, nous tenons à faire ressortir que le partage pur et simple du fonds communal *par tête d'habitant* eût été une injustice et une faute.

Le rapport de la section centrale, après avoir justifié les bases de répartition auxquelles elle donnait la préférence, examinait à son tour si la population n'aurait pas été un facteur acceptable, et voici ce qu'elle pensait de ce système qui n'a donc pas même la mérite de la nouveauté :

« Reste la population. Une population d'ouvriers agricoles, ayant un salaire de 1 fr. 20 c. par jour, ne consomme certainement pas à l'égal d'une population industrielle percevant un salaire journalier de 2 francs à 2 fr. 50 c. Pourquoi remettre à un signe si peu vrai (la population) *la solution de la question d'équité que l'on recherche?* Voici une preuve prise à l'un des éléments qui nous occupent : la bière produit un accise de 3,451,000 francs dans les villes à octroi; elle produit dans les autres communes 4,188,000 francs, soit à peu près 1 fr. 25 c. par habitant. »

Comme on le voit, la section centrale ne fit pas à ce système, qui fut reproduit au cours de la discussion de la loi, l'honneur d'un long examen : elle ne s'attarda pas à démontrer que rien n'aurait été plus injuste et plus funeste que de partager par tête d'habitant, entre toutes les communes, un fonds constitué d'impôts prélevés, pour la plus forte partie, sur les dépenses de luxe. Et M. le sénateur *Van Vreckem* (Sénat, p. 191) rappelle que même la proposition de répartir *le tiers* du fonds communal suivant la population fut rejetée par la Chambre des représentants à une très forte majorité!

§ III. Tel est cependant le système, condamné même dans une application réduite en 1860, que le gouvernement vient de faire adopter par le Parlement. La loi du 30 décembre 1896, qui consacre son exhumation, est un résultat trop remarquable du suffrage universel, pour ne pas le signaler à l'admiration des partisans du nouveau régime électoral.

Aux termes des articles 15 et suivants de cette loi, le fonds communal est, à partir de 1896, réparti entre toutes les

Hosted by Google

communes d'après leur population respective, après prélèvement au profit de chacune d'elles, à titre de minimum de quote-part annuelle, d'une somme égale à la quote-part touchée en 1895.

C'est le bouleversement de la loi de 1860 : Désormais, on ne tient plus compte ni de l'origine des fonds à partager, ni des besoins respectifs des copartageants. Tous les accroissements du fonds seront, à l'avenir, partagés par habitant et les premiers 35 millions dont ce fonds se composait en 1895, seront partagés à perpétuité entre les communes comme ils l'ont été en 1895, même si ces communes venaient à se dépeupler et quelque développement leurs rivales viendraient à acquérir!!

Il ne nous sera pas difficile, croyons-nous, de démontrer les inconvénients et l'injustice de ce système, mais laissant de côté les raisons spéciales qui devaient faire respecter les règles admises en 1860, c'est-à-dire faisant abstraction de l'origine, de la source des deniers à partager et en supposant ceux-ci pris sur l'ensemble des revenus de l'État indistinctement, encore croirions-nous que les partager par tête d'habitant, c'est faire œuvre de collectivisme dans la mauvaise et dangereuse acception de ce mot. La mesure est injuste, car les besoins des communes ne sont pas dans un rapport fixe avec le chiffre de leur population; bien au contraire, plus la population augmente, plus augmente par tête la moyenne des dépenses ordinaires. Aussi dans les villes ces dépenses sont-elles incontestablement plus élevées que dans les communes rurales : cinquante communes de 2,000 habitants dépensent moins annuellement que les villes d'*Alost* et de *Renaix*, dont la population réunie ne dépasse pas 46,000 habitants, et la ville de *Gand*, dont la population est de 157,214 habitants, dépense annuellement en frais ordinaires autant que 342 communes de 2,000 habitants, c'est-à-dire autant qu'une population rurale de 686,000 habitants!!

Nous donnons ci-après, avec la population en regard, le chiffre des dépenses ordinaires pour l'exercice 1896, de quelques villes et communes de la province de la Flandre orientale. Les chiffres que nous donnons sont puisés dans les budgets

Hosted by Google

des communes, prises au hasard dans les divers arrondissements de la province.

Ville de Gand	157,214 habitants.	Fr.	5,147,419 63
— d'Alost	27,304 —		401,759 73
— de Renaix	18,370 —		240,255 49
— de Grammont	11,435 —		134,701 97
Commune de Wetteren	13,079 —		131,117 53

1. Commune de Lede	4,893 habitants.	Fr.	34,592 43
2. — de Saint-Gilles (Waes).	5,033 —		46,129 27
3. — de Cruyshautem . .	5,823 —		47,659 56
4. — de Buggenhout . . .	5,493 —		36,890 10
5. — Calcken	5,321 —		50,334 14
6. — Loochristy	4,102 —		32,840 45
7. — Moerbeke (Gand) . .	5,698 —		49,663 60
8. — Somergem	5,806 —		52,592 07
Totaux. . .	42,169 habitants.	Fr.	350,701 62

1. Erwetegem	2,012 habitants.	Fr.	12,646 "
2. Oultre	2,073 —		13,606 "
3. Lierde-Sainte-Marie	2,069 —		10,830 "
4. Peteghem (Audenarde). . . .	2,027 —		17,469 "
5. Massemen-Westrem	2,137 —		15,743 "
6. Wieze	2,141 —		15,500 "
7. Oost-Eecloo.	1,963 —		16,700 "
8. Bellem	2,046 —		16,050 "
9. Hansbeke	2,115 —		16,404 "
10. Saint-Denis-Westrem	2,107 —		16,500 "
Totaux. . .	20,680 habitants.	Fr.	151,448 "

On voit, par les chiffres qui précèdent, que dans les communes rurales, les dépenses ordinaires et annuelles ne varient guère et qu'elles sont, à peu de chose près, les mêmes dans toutes les communes d'une égale importance; que dans la Flandre orientale, les communes de 5,000 habitants ont une moyenne annuelle de 40,000 francs de dépenses ordinaires, tandis que dans celles de 2,000 habitants cette moyenne descend à 15,000 francs par an.

A Gand, au contraire, les dépenses ordinaires du budget de 1896 s'élèvent à 5,147,419 fr. 63 c., soit une moyenne de 32 fr. 74 c. par tête d'habitant, tandis que les villes d'*Alost*, de *Renaix*, de *Grammont* et de *Wetteren*, dont la population

Hosted by Google

réunie atteint le chiffre de 70,178, n'ont ensemble que 907,834 fr. 72 c. de dépenses ordinaires!

Dix communes rurales de 5,000 habitants ont à faire face à 400,000 francs de dépenses annuelles ordinaires, alors qu'*une* ville de 50,000 habitants dépensera annuellement 1 million.

Dix communes rurales de 2,000 habitants dépensent ensemble 150,000 francs, alors que *Renaix*, avec une population de 18,370 habitants, dépense annuellement 240,255 fr. 49 c., et que *Wetteren*, dont la population n'est que de 13,079 habitants, dépense annuellement 131,117 fr. 53 c.!

Ces faits, que chacun peut contrôler, sont corroborés par la comparaison des charges locales extraordinaires qui pèsent sur les habitants dans les villes et dans les communes rurales.

D'après le tableau publié dans l'*Exposé de la province de la Flandre orientale pour l'année* 1896 (p. 70 et suiv.), la moyenne des charges extraordinaires qui pèsent sur les habitants des villes de cette province est de 5 fr. 89 c. par tête d'habitant, et pour Gand pris isolément, la moyenne est de 8 fr. 6 c., tandis que cette moyenne descend à 2 fr. 58 c. dans les communes de plus de 5,000 habitants et tombe à 1 fr. 89 c. dans les communes de moindre importance!

N'est-ce pas une preuve irrécusable de l'injustice qu'il y a à partager le fonds, alimenté surtout par les habitants des localités importantes, en tablant uniquement sur la population?

Le législateur de 1860 faisait donc œuvre de raison et de justice en répudiant cette base et en adoptant, pour la répartition de ce fonds, des règles qui, dans une juste mesure, tenaient compte de la part contributive des habitants des communes rurales dans sa formation.

§ IV. Ce n'était pas seulement un acte de justice distributive, c'était surtout une mesure d'économie sociale dont l'influence devait être considérable sur la prospérité publique.

Il saute aux yeux, en effet, que, du moment où la part de la commune se calculait d'après le rendement des impôts directs payés à l'État par ses habitants, la commune avait un intérêt

Hosted by Google

direct et puissant à l'accroissement sur son territoire de la propriété bâtie, à la création de nouveaux quartiers et surtout au remplacement, par des constructions modernes et salubres alignées le long de larges rues, des bataillons carrés, enclos et impasses remontant à une époque où l'autorité n'avait nul souci de la santé publique et dans lesquels croupit encore trop souvent une population ouvrière très dense.

Aussi, à partir de 1860, voit-on dans la plupart des villes et des grandes communes, entreprendre de vastes travaux d'assainissement et de transformation, dont les salutaires effets au point de vue de l'hygiène se sont manifestés par une diminution notable de la moyenne de la mortalité.

La ville de Gand a, sous ce rapport, donné l'exemple, qui a été suivi ailleurs. Des quartiers ouvriers infects, foyers permanents de maladies et où, en cas d'épidémie, la mort fauchait la population, ont été successivement rasés et sur leur emplacement on a tracé des rues larges bordées de maisons répondant aux exigences de l'hygiène. D'innombrables ruelles, des impasses, où l'air et la lumière faisaient défaut, on fait place à des cités ouvrières construites dans des conditions réglementaires et dotées de toutes les dépendances nécessaires au bien-être, à la santé et à la moralité de l'ouvrier.

Mais à Gand, ainsi que dans bien d'autres localités, il reste sous ce rapport encore beaucoup à faire, et il est malheureusement à craindre que la modification de système de partage du fonds communal n'arrête ce mouvement de transformation qui a été pour la classe ouvrière un véritable bienfait, pour l'État une source de revenus et pour les communes une cause d'embellissement et de progrès.

Nous avons été trop longtemps associé aux travaux du conseil communal de Gand pour ignorer que lorsqu'une ville, dont les ressources sont toujours trop limitées, étudiait un projet de travaux destinés à assainir ou à améliorer un quartier, elle faisait état, dans ses calculs, non seulement de la valeur des terrains à revendre, mais surtout de la rente que, sous forme d'accroissements de sa part, elle allait retirer du fonds communal, et nous pourrions prouver par des exemples

Hosted by Google

que, bien souvent, cette rente couvrait les intérêts de la *dépense nette* de l'entreprise.

Et la chose est facile à comprendre si l'on considère que, dans le système que la loi de 1896 vient d'abolir, chaque franc de contribution foncière sur le bâti, de contribution personnelle ou de patente payé en plus par les habitants, augmentait de 1 fr. 7 c. la part de la commune dans le fonds communal. (V. *infra*.)

Celui-ci était donc, dans ce système, un puissant stimulant pour les administrations communales dans la poursuite des travaux d'assainissement, et la loi du 30 décembre 1896, par cela seul qu'elle supprime cet encouragement si salutaire à tous les points de vue, aurait dû être repoussée.

Désormais, en effet, les communes auront à supporter, sans compensation aucune, les sacrifices qu'elles consentiront à s'imposer pour assainir, transformer ou améliorer leurs agglomérés : l'augmentation de la richesse immobilière, l'accroissement du produit de la contribution personnelle et des patentes, résultats directs et inévitables de pareils travaux, ne seront plus par elles pris en considération pour les entreprendre, puisque désormais ils seront sans influence sur la fixation de leur part dans le fonds communal.

Cette conséquence prouve ce que valent — indépendamment de tous les autres faits que nous avons déjà rappelés — les raisons d'équité et de justice qu'on a fait valoir pour faire accepter cette réforme. Elle prouve aussi que celles-ci sera nuisible au trésor public, car si les impôts directs servaient de base à la répartition du fonds communal, ils n'en étaient pas moins perçus au profit de l'État, qui tirait ainsi un avantage des grands travaux exécutés par les communes.

§ V. Pour justifier sa réforme et détruire, dans sa partie essentielle, l'œuvre si profondément mûrie de M. Frère-Orban, M. le ministre des finances a déclaré au Sénat « qu'il était devenu aujourd'hui indispensable *d'introduire* l'élément *population* dans les bases de la répartition », sous le prétexte que le fonds communal étant constitué d'impôts indirects ou

Hosted by Google

de consommation, devait être réparti entre les communes aussi exactement que possible, dans la mesure où ces impôts ont été perçus à charge de leurs habitants.

En tenant ce langage et en qualifiant « d'aberration, de non-sens absolument contraire à la saine raison (1) » le système consacré par la loi de 1860, M. le ministre a perdu de vue que son illustre prédécesseur avait tenu compte, dans le partage du fonds, de l'élément *population*, puisque la répartition, telle que Frère-Orban l'avait organisée, avait pour base, non pas toute la contribution foncière, mais seulement celle perçue *sur le bâti*, c'est-à-dire sur les maisons d'habitation.

Il a perdu de vue encore que le système qu'il préconise avait été rejeté par le Parlement en 1860, après un débat approfondi, et il s'est abstenu de démontrer, contrairement à l'avis qui prévalut à cette époque, que l'habitant des campagnes paye autant d'impôts indirects ou de consommation que le citadin.

Mais il a cherché un autre motif, plus spécieux, pour justifier sa réforme et, pour ne pas encourir le reproche d'affaiblir son argumentation, nous la reproduisons textuellement d'après les *Annales* du Sénat, page 165 :

« La répartition du fonds communal, on le sait, s'effectue au prorata des contributions directes perçues pendant l'année qui précède celle de la répartition. C'est donc d'après le produit de la contribution personnelle, entre autres, pour l'année 1895, que se fera la répartition du fonds communal pour 1896.

« Or, la loi du 11 avril 1895 accorde l'exemption totale ou partielle de cet impôt, à un grand nombre d'habitations dans les communes de plus de 10,000 habitants, *et l'on sait qu'à chaque franc de contribution directe en moins correspond, pour la commune, une perte d'environ 1 fr. 7 c.* dans la répartition du fonds communal. Ainsi, en accordant une faveur fiscale aux populations laborieuses, nous aurions causé un préjudice supérieur au montant de cette faveur, aux communes où ces populations sont le plus denses. »

Il est certain qu'il eût été injuste de diminuer la part des

(1) Sénat, session de 1896-1897, p. 166.

Hosted by Google

communes dans le fonds communal à raison de la diminution du montant du rôle de la contribution personnelle, résultant de l'application de la loi de 1895, mais ce n'eût certes pas été *une chinoiserie*, comme l'a soutenu M. le ministre, que de fixer, une fois pour toutes, la somme qui, pour compenser ce déchet, aurait été ajoutée au rôle de la contribution pour le calcul de la part dans le fonds communal.

L'honorable sénateur M. *Magis*, et après lui son éminent collègue M. *Dupont*, ont fait observer, en réponse à l'argumentation de M. le ministre, que diverses lois antérieures, dont une, entre autres, de 1894 est son œuvre, avaient introduit des exemptions aux impôts dont le montant servait jusqu'ici de base à la répartition du fonds communal et que, pour ne pas léser les communes, par ces exemptions, on avait *fictivement ajouté* leur montant aux rôles avant d'appliquer à la commune le multiplicateur, et que ce qui avait été fait sous ce rapport pour les lois de 1878, de 1889 et de 1894, pouvait se faire aussi pour celle de 1895.

Du reste, si la réforme n'avait d'autre but que de prévenir une injustice dont la loi de 1895 aurait pu être cause, ce n'était pas une raison pour proposer et faire prévaloir un système qui pèche contre toutes les règles de l'équité et qui va occasionner à un grand nombre de localités, les plus importantes du pays, un préjudice beaucoup plus considérable que celui dont l'honorable ministre s'est si fortement ému!

Quelle puissante logique et quelle compensation! Et combien les populations laborieuses des villes de plus de 10,000 habitants, et pour lesquelles on a des élans et des accents si pathétiques, seront enchantées lorsqu'elles verront que si leurs impôts directs sont supprimés, par contre, la commune est obligée, pour compenser la perte que la loi nouvelle lui inflige, *d'augmenter leurs contributions communales!* Elles ne diront pas que c'est « une chinoiserie », mais elles diront avec raison que, dans ces conditions, ces exemptions, dont on fait grand bruit, ne sont qu'un mirage, pour ne pas dire une mystification!

Aussi, pour justifier la présentation de son projet, M. le ministre a-t-il cru nécessaire d'invoquer une dernière raison,

Hosted by Google

qui n'est pas plus convaincante que les autres : il étudie, dit-il, la transformation de notre régime fiscal « et il veut déblayer le terrain en réglant la question du fonds communal ».

On conçoit que lorsque les rôles des impôts directs servent de base à la répartition de ce fonds, on puisse et que l'on doive se préoccuper de l'influence que la revision des lois fiscales pourrait exercer sur cette répartition, mais fallait-il, en vue de cette revision, modifier l'ancien système de répartition? Ne pouvait-on, lorsque se réalisera la transformation des impôts directs annoncée par le ministre, faire ce qu'on a fait en 1860 en faveur des villes à octroi, et garantir transitoirement à toute commune un prélèvement sur le fonds communal égal à sa dernière part annuelle, tant que l'application des rôles dressés d'après les nouvelles lois fiscales, ne lui assurerait pas une part plus forte dans la répartition de ce fonds?

Cela eût été beaucoup plus juste et infiniment plus équitable et plus rationnel que la disposition de la loi du 30 décembre 1896, qui, *sans modifier les lois d'impôts directs*, accorde à toute commune et pour toujours, à titre de préciput, sa part de 1895 dans le fonds communal, plus une part supplémentaire calculée d'après le chiffre de sa population.

En effet, assurer à jamais à toutes les communes du pays, avant tout partage du fonds, un minimum égal à ce qu'elles ont touché en 1895, ne peut se justifier en théorie, car les communes peuvent déchoir et, dans certaines régions agricoles, on peut constater que leur population, par la concentration de l'industrie dans les grands centres, diminue d'une façon lente mais sensible.

Certaines communes toucheront donc, à l'avenir, dans le fonds communal au delà de ce qu'elles auraient recueilli si les bases primitives de la répartition avaient été maintenues, puisque le rendement des impôts directs peut fléchir dans ces communes *indépendamment de toute modification aux lois d'impôts directs* et par le seul fait de la diminution de leur population.

Qu'on leur accorde cette faveur le jour où la revision des lois fiscales viendra dégrever leurs habitants d'une partie des

Hosted by Google

impôts directs qu'ils acquittent aujourd'hui, cela pourra se justifier peut-être au point de vue de l'équité, mais c'est tout ce que, dans cette hypothèse, on pourrait leur accorder.

Le minimum qui avait été garanti par la loi de 1860 aux villes et communes à octroi pouvait au moins s'expliquer par des considérations d'équité et d'utilité générale : il fallait épargner à ces localités la nécessité d'improviser des ressources nouvelles pour combler le déficit que le partage uniforme du fonds communal eût laissé dans les finances de la plupart d'entre elles, et on pouvait le faire d'autant plus que tout ce que les autres communes allaient recevoir dans ce fonds était pour celles-ci un véritable don puisé dans le trésor public.

Mais le nouveau minimum assuré à toutes les communes du pays, sans limite et sans terme, ne s'inspire pas de la raison d'équité et de justice qui guidait le législateur de 1860 et ne constitue qu'un expédient habile imaginé pour masquer, au moins dans les débuts, les effets funestes, les conséquences iniques que la nouvelle base de répartition doit nécessairement produire.

D'après les déclarations faites par le gouvernement au cours de la discussion de la loi de 1896, l'excédent du fonds communal à répartir en 1897, après déduction de ce minimum, sera d'environ un million cent mille francs (1,100,000 francs).

Admettons 1 million et prenons que la population du royaume soit de 6 millions d'habitants ; les communes recevront donc, au delà de leur minimum, 16 centimes par habitant.

Une ville de 100,000 habitants touchera de ce chef un supplément de 16,000 francs ; mais combien aurait-elle reçu au delà de sa part de 1895 si l'ancien système de répartition avait été maintenu?

Elle aurait reçu bien davantage, puisque, nous l'avons amplement démontré, les impôts directs sont beaucoup plus productifs dans les villes que dans les petites localités.

La ville de Gand qui, sur 35 millions, touchait pour sa part, en 1895, d'après l'*Exposé de la province pour* 1896, p. 66, une somme de 1,689,243 fr. 36 c., aurait touché pour 1896 une

Hosted by Google

somme de 1,737,507 fr. 30 c., soit une augmentation de 48,364 francs, tandis qu'à raison de 16 centimes par habitant elle ne recevra qu'un supplément de 26,054 fr. 24 c., soit, dès la première année, une perte ou, pour être plus exact, un *lucrum cessans* qui, d'année en année, grandira en proportion de l'accroissement du fonds.

La loi nouvelle est donc injuste et dangereuse dans son principe et funeste dans ses conséquences. Elle sera nuisible aux finances de l'État non moins qu'à celles des villes et des grandes communes, et, par la suppression des avantages indirects que le système de répartition abrogé procurait aux communes qui faisaient exécuter de grands travaux d'utilité locale, elle portera directement atteinte à la prospérité publique.

Les communes rurales, qui ont moins de besoins, où les impôts directs sont d'ailleurs moins élevés et beaucoup moins productifs, et dont la part dans le fonds communal a subi une progression hors de toute proportion avec celle des villes, profiteront seules et largement de la mesure, et il nous paraît impossible de formuler avec précision une seule raison plausible pour justifier la nouvelle faveur qui vient de leur échoir.

L. MONTIGNY.

Gand, 12 janvier 1897.

Hosted by Google

LE TOURMENT

A M. Paul Margueritte.

I

Dans la fraîcheur d'un clair matin de mai, Mme Madeleine Gorju s'avançait à son balcon, les épaules un peu frileuses sous l'étoffe légère, les tresses encore dénouées. Elle regardait le ciel aux tons d'agate où les brumes ensoleillées tissaient un voile, et elle souriait à la promesse d'un beau jour. Une brise de confuses senteurs venait frôler ses cheveux et ses dentelles. Contre sa robe, se tenait un spits au poil ras et noir, les yeux très doux levés vers elle, et dont le museau, taché de fauve, bâillait. Dans la rue, des ouvriers se hâtaient vers leur travail; un volet grinçait; une charrette, où se heurtaient des cruches d'étain secouées par le trot d'un petit cheval brabançon, raclait le pavé; Bruxelles s'éveillait dans une vague rumeur.

Alors M. Jules Daverot, qui, à sa fenêtre largement ouverte, les coudes sur l'entablement de pierre, fumait, salua sa voisine qui, à cet instant, se détournait vers lui. Jules Daverot, vieil étudiant, était un grand gars aux lourdes épaules; son cou, sous les cheveux en désordre et sous la barbe drue, avait une rougeur grasse. Sur ses lèvres, les mots semblaient toujours se mêler à des rires. Madeleine lui adressa un signe de tête presque amical, puis, dans un brusque frisson, elle se glissa derrière les tentures du balcon qu'elle écartait d'une main.

Hosted by Google

Jules Daverot revit longuement son dernier geste et l'ondoiement de sa taille légère. La fumée d'obourg, sans doute, l'induisait ainsi à rêver. Il ignorait le nom familier de la jeune femme. A la porte de sa demeure, se lisaient ces lignes, sur un large cartel de cuivre :

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE : LA SAUVEGARDE.
CAPITAL SOIXANTE MILLIONS.
CLAUDE GORJU,
INSPECTEUR.

Mme Gorju avait une beauté frêle; son visage, à la moindre moue des lèvres, au froncement des cils qu'elle avait noirs et longs, s'éclairait de sourires pleins d'enchantements. Ses yeux luisaient comme des perles de jais dans la pâleur délicate de la chair. Sa chevelure avait la teinte des fanes d'automne; au soleil elle se dorait, surtout à la nuque, savoureuse comme un fruit fraîchement mûr, où frisaient des mèches folles sous la torsade des tresses relevées en cimier. Les fines mains de la jeune femme avaient des gestes d'une lente élégance. Le matin, elle était vêtue d'un peignoir clair dont une ceinture nouait à peine, autour de la taille, les plis amples et, l'après-midi, d'une robe grenat. Jules Daverot l'apercevait aux courts instants où un caprice l'amenait à son balcon. Le soir, elle y demeurait longuement, accoudée sur la rampe, les mains jointes sous le menton. Derrière elle, des lumières radieuses comme des flamboiements traversaient le ciel, puis s'éteignaient avec lenteur dans la cendre du crépuscule.

Jules Daverot passait des journées de paresse dans sa chambre, les pieds dans de vieilles pantoufles, une pipe entre les dents. Élève en médecine, il retardait à plaisir son départ de la capitale en échouant à ses derniers examens. Pourtant il commençait à s'assagir. Les veillées joyeuses et les beuveries l'avaient lassé. Sa verve s'alourdissait. Il se trouvait à ce passage où le jeune homme, après les frasques les plus aventureuses et

Hosted by Google

parfois les orgies, devient un être qui se vêt scrupuleusement de noir, lit des journaux arriérés et se targue d'une sagesse faite, par moitié, de compromis et de préjugés. Jules Daverot, au seuil de cet âge nouveau, désirait des tendresses plus confiantes que ses amours anciennes; et la vue de Madeleine l'avait troublé obscurément. Il ressentait toujours une courte angoisse à entendre Canon, le spits au poil luisant, aboyer auprès de sa maîtresse, la tête à taches fauves entre les barreaux du balcon. Alors Jules Daverot ouvrait la croisée qui bâillait, regardant avec une apparente indifférence la rue où les terrains vagues s'étendaient entre les maisons neuves. Si son attente de voir la jeune femme était déçue, il en éprouvait un regret qui, longtemps après, assombrissait encore sa pensée. Le soir, parfois, il voyait venir M. Claude Gorju, un homme obèse à l'allure paysanne, la face encadrée de barbe rousse. Devant les marches de sa demeure, il s'arrêtait, cherchant sa clef, tandis que Canon jappait en sautant d'un barreau à l'autre.

Ce même matin de mai, Jules Daverot sortit. Dans la rue, Canon courait, sautelait. Daverot appela le chien, qui vint à lui, couchant l'échine. Un fiacre passait; Canon s'élança en aboyant aux naseaux du cheval. Un cri aigu! Daverot vit Canon sous les roues, puis se traînant ensanglanté sur le pavé. Le cocher, debout, fouettait sa bête qui prenait le trot. Daverot ramassa le chien. Pauvre Canon! Des larmes mouillaient ses yeux douloureux; des râles en sifflant déchiraient sa gorge et, dans les bras de Daverot, il se retournait en tendant la tête pour lécher sa blessure.

Mme Gorju accourait, affairée, et Daverot l'aperçut, la bouche entr'ouverte, les joues avivées de rose, si belle!

Il dit :

« Votre chien a la cuisse brisée. »

Madeleine Gorju avait un peignoir de satin d'Alsace, légèrement échancré à la gorge, et, avec sa taille toute mince, ses cheveux dénoués sur les épaules, on aurait dit une enfant de seize ans. Elle demeurait tout interdite, n'osant toucher l'ani-

Hosted by Google

mal qui saignait et dont les yeux pleins de souffrance lui demandaient un pardon. Ce sang et cette douleur faisaient trembler les lèvres de Madeleine comme dans une envie fiévreuse de pleurer.

Daverot dit enfin :

« Dans quinze jours il sautera comme hier, voulez-vous que je le soigne? »

D'un doigt craintif elle tâta la plaie, gardant encore de son saisissement une angoisse qui lui soulevait la gorge.

Elle précéda le jeune homme. Tous deux descendirent dans la cuisine. Ils couchèrent Canon dans son panier.

Daverot demanda de l'eau. Les poignets retroussés, il lava le sang, ramena sur la meurtrissure la peau écorchée. Le chien geignait comme un petit enfant. Avec sa faconde joyeuse, Daverot décrivit l'hôpital où il fut interne, dépeignit la salle de chirurgie. Peu à peu, la jeune femme s'apaisait, souriant même à des paroles plaisantes :

« Nous lui ferions une patte de bois s'il la lui fallait couper. »

Ces paroles déridèrent Madeleine ; le rire, épanouissant ses lèvres, chassa les dernières contraintes. Ils taillèrent des attelles, intéressés tous deux à ces détails comme à un jeu. Puis, avec des linges et de la ouate que Madeleine monta chercher, Daverot banda la blessure. Il s'attarda quelques instants à caresser la nuque du chien familier qui, très las de souffrir, ouvrait une bouche aux fines dents d'émail.

Élargissant sa carrure, Daverot, devant l'évier, se lava les mains. Mme Gorju ressentait une gêne, ne sachant par quels mots le remercier, désireuse aussi de le retenir. Ils remontèrent.

« Vous ne partirez pas maintenant. Restez si rien ne vous presse. Nous nous connaissons déjà, je pense », fit-elle avec une joie malicieuse.

Mme Gorju retrouvait son aisance. Ils avaient traversé la serre et descendu l'escalier de fer qui menait au jardin. La jeune femme montrait ses fleurs, un parterre de géraniums qui com-

Hosted by Google

mençaient à s'ouvrir et ses rosiers, ses espaliers. Dans les sentes étroites, elle précédait Daverot et leurs coudes, souvent, se frôlaient. Le ciel très pur était plein de chansons. Elle l'interrogeait sur ses travaux et ses études. Elle avait, à sa gorge, noué la ganse de soie qui fermait son corsage. Daverot, parfois, cueillait une tige qu'il portait à ses dents. Puis Madeleine, craignant qu'un silence ne tombât entre eux, parla de Canon. Tout petit encore, il avait un aboiement si bruyant que M. Gorju lui donna ce nom. Alors qu'il n'était pas plus gros qu'un manchon d'enfant, Madeleine l'avait élevé. La bête affectueuse l'aimait, et la jeune femme s'émouvait à ces souvenirs où vibrait le rappel d'une tendresse. Maintenant, durant les longues heures, le chien la délassait par sa présence. Elle était si seule! Et bien que Madeleine ne se plaignît point, ses pas un peu traînants, ses lèvres lentes, sa personne entière révélait son profond ennui. Daverot l'approuvait par des mots vagues. Ils étaient arrêtés à l'escalier de la serre, et, de sa main, Madeleine caressait lentement la rampe de fer. Le soleil faisait resplendir comme du métal les murs blancs. Dans la cour pavée, une statue de plâtre peinte s'écaillait. Les senteurs des hyacinthes et des iris en fleurs flottaient et, mêlées aux lumières radieuses, plongeaient l'âme dans une ébriété très douce.

« Vous les hommes, vous êtes libres », fit-elle, la voix attristée par un regret. Beaucoup de femmes honnêtes font ainsi le souhait de n'être pas ce qu'elles sont. Daverot contesta, avouant même qu'il n'eût pas trouvé fâcheux d'être femme : elles sont parées, n'ont aucune inquiétude et jouissent paresseusement de la vie. En ce disant, ils traversaient le vestibule plein de fraîcheur. Mme Gorju, aux paroles du jeune homme, fit un geste qui signifiait : vous ne savez pas.

Daverot ajouta :

« Puis vous êtes aimées. »

Elle rit, flattée un peu.

« Vous aussi l'êtes, en somme. »

Hosted by Google

Maïs elle comprit qu'elle venait, à son insu, de prononcer des mots ambigus.

Il y eut entre eux une gêne légère quand, sur le seuil de la porte, ils se saluèrent.

Quand Mme Gorju fut seule, elle se sentit plus allègre, éjouie sans qu'elle sût la raison de sa joie. A gestes prestes, elle essuya, dans la serre, la poussière aux feuilles des plantes et, sur les étagères, déplaça quelques bibelots. Mais, soudain, cette verve s'évanouit. La gaieté la délaissa et, dans ses pensées comme autour d'elle, se fit une solitude. Elle passa sur son front douloureux sa main qu'elle avait longuement, pour la rafraîchir, posée sur le marbre d'une console. La maison était déserte. Madeleine désira parler à quelqu'un, s'étourdir et elle chanta; elle chanta sans savoir quoi, une vieille romance qu'elle avait apprise à seize ans. Puis Canon, croyant l'avoir entendu gémir, s'offrit à son esprit. Vite, elle descendit à la cuisine et, s'agenouillant devant le chien qui tentait de se lever sur ses pattes, elle prit entre ses mains la fine tête, l'embrassa en disant, comme aux enfants, des mots surannés et doux. Constance, la servante, vint du marché; et Madeleine accueillit son retour comme une délivrance. Constance, une forte fille des Flandres, étala sur la table ses achats. Mme Gorju fit les comptes, soupesa les grosses viandes et les bouquets de laitue dont elle écartait les feuilles. Parfois elle coupait avec les ongles un radis qu'elle rognait du bout des dents.

Puis, avec étonnement, comme se réveillant d'un songe, elle dit :

« Ah! mon mari rentre ce soir, moi qui n'y songeais plus! »

Jules Daverot, tout en marchant seul dans les rues du faubourg, détaillait dans sa pensée la beauté de la jeune femme. Il se figurait ses yeux de jais et surtout leurs regards aux clartés caressantes, ses longues tresses aux teintes blondes un peu fauves, ses bras blancs qu'au poignet bleuissaient de fines veines. Il revit aussi ses diverses attitudes et sa taille souple, quand elle le précédait dans les sentiers du jardin. Le long

Hosted by Google

retard auprès de la jeune femme avait desheuré son matin; mais Daverot n'en eut aucun regret. Il prit le chemin du bois de la Cambre et, l'esprit rêveur, remonta l'avenue Louise qui, entre de riches hôtels, allongeait les drèves ombreuses de ses châtaigniers. Des carrosses roulaient sur la cendrée. Des valets promenaient lentement des chevaux de race; et, dans la gerbe d'eau des arroseurs, la lumière et le ciel bleu se reflétaient en frissons irisés. Le bois et la solitude printanière des arbres étaient le décor qui convenait le mieux aux pensées de Daverot. Devant ses yeux, passaient ses maîtresses, depuis la plus ancienne jusqu'à celle d'hier. Elles lui apparaissaient un instant en leurs allures familières, puis se reperdaient dans cet effacement qui rend si vagues les souvenirs. A côté de chacune, comme pour la déprécier en s'y comparant, se levait l'image de Mme Gorju. Son rang, le charme intime de sa beauté, ses élégances faisaient pressentir à Daverot de plus délicates tendresses dont l'enivrement s'accompagne d'orgueil. Aujourd'hui qu'un hasard l'avait mis en présence de Madeleine, la gageure que soutient tout libertin avec lui-même l'eût déjà fait se résoudre à l'aimer, si des désirs occultes, des souhaits sincères nés par contraste avec d'anciens déboires et le ciel d'or plein d'haleines fleuries ne l'avaient jeté dans ce trouble d'âme d'où jaillit de lui-même l'amour. Jules Daverot n'avait plus guère la candeur par laquelle on se complaît avec délices dans un sentiment qui s'ignore... En ce moment, il errait dans les spacieuses allées du bois qu'ombrageaient les hautes futaies. Des oiseaux grasseyaient dans les feuillages et l'air était traversé de sourds fredons. La pelouse des Anglais entr'ouvrait une lointaine échappée noyée d'une brume légère. Daverot ressentait une joie qui teintait d'or toutes ses pensées. Il respirait voluptueusement, jouissant de la vie, comme si celle-ci eût renouvelé pour lui ses prestiges : ses artères battaient et des tiédeurs effleuraient sa chair.

Le lendemain était un dimanche : jour de désuétude, heures d'ennui. Depuis le faux-col qu'il devait mettre et qui serrait son

Hosted by Google

cou sanguin, jusqu'à la lumière qui semblait blanche comme des nappes d'autel, tout énervait Daverot. Les choses, le dimanche, avaient la fade saveur des hosties. Daverot se levait tard, traînait en linges sales, et, les coudes sur la fenêtre, les doigts dans les cheveux, regardait les petites filles à tablier blanc et empesé aller à la messe et les belles dames passer dans le friselis soyeux de leurs jupes. Il fumait jusqu'à la nausée. Sans cesse, il songeait à Madeleine : elle pouvait, à tout instant, apparaître dans l'abandon délicieux où il l'avait vue la veille, s'appuyer à la rampe du balcon et découper son profil sur la lumière confuse des lointains. Daverot trouva le soleil lent, les heures longues. Madeleine ne survint pas et il lui tint rancune de son attente vaine. Midi sonna. Daverot se lava. Après son repas, il somnola, s'étirant les bras en juronnant. Mais, dès que le crépuscule assombrit le ciel, son humeur morose se dissipa. La journée avait été radieuse et chaude ; des premières étoiles, tombait une fraîcheur pareille à une douce rosée. Daverot sortit. Il atteignit bientôt l'avenue Louise, où, sous l'ombre lourde des châtaigniers, dans un embrumement rayé d'or, roulaient sans s'interrompre les fiacres, les voitures, les tramways. La foule heureuse s'en revenait du bois vers la ville. Les femmes étaient toutes souriantes en des robes de printemps. Leurs lèvres avaient des grâces voluptueuses comme des baisers. Dans l'air plein de senteurs erraient des fantômes de caresses. Daverot se détournait pour suivre d'un long regard ces femmes et il enviait d'être leur amant. Pourquoi suis-je seul, se dit-il ? Entre la place Stéphanie et les boulevards, des tablées de buveurs débordaient sur la chaussée, où les chevaux se cabraient parmi des désordres et des cris. La bière coulait à brocs. Les rires et les voix formaient un tumulte. Daverot eût voulu être assis auprès d'une jeune femme qui lui aurait parlé d'une voix aimante ; il eût voulu rire aussi et boire, à pleine bouche, la bière aux bulles d'or, froide et saine, dont on lèche la mousse qui reste aux lèvres. Mais Daverot était seul. Alors il entendit venir d'une terrasse une voix légère et brève :

Hosted by Google

« Monsieur Daverot! »

Et, se retournant, il vit, étonné, Mme Gorju, confuse de son audace mais joyeuse aussi de l'avoir osée, qui le regardait, incertaine. Un sourire éclaira ses lèvres quand Daverot, le chapeau à la main, s'avança à travers les tables vers elle. M. Gorju tendit la main au jeune homme :

« Je suis heureux de pouvoir vous remercier... »

Au visage de Madeleine, la rougeur s'effaça; ses yeux trahissaient une aise malicieuse et discrète; et, tandis que M. Claude Gorju finissait sa phrase par un vague geste, elle les désigna l'un à l'autre :

« Que je vous présente monsieur Daverot... mon mari... Monsieur Paul Laurent, un de nos amis. »

Daverot salua, fort indécis.

« ... Et vous vous promenez, monsieur Daverot, dit-elle?

— Mais oui. Le dimanche, que faire? Un jour ennuyeux, selon moi. »

Madeleine Gorju eut une moue légère. Non. Ce jour était pour elle férié, sinon par sa sainteté, au moins par la coutume; c'était le jour des parures, le jour le plus beau, celui où elle était le plus belle.

Mais ces instants paraissaient à Madeleine d'une durée infinie. Elle s'irritait. Un désir énervé crispait ses doigts gantés sur la crosse de nacre de son ombrelle. Daverot demeurait là, debout, dominant de sa taille la foule et les tablées. Madeleine, fixement, regardait son mari, et ses lèvres, très bas, dans un frémissement, répétaient une demande qu'elle eût souhaité pouvoir prononcer elle-même.

A côté d'eux, des gens se levèrent de leurs chaises et M. Gorju dit :

« Asseyez-vous, monsieur Daverot. »

Madeleine sentit un allégement, une aise délicieuse qu'elle voila en inclinant la tête. Elle sut gré à son mari d'avoir, pour ainsi dire, obéi à son insistance muette et d'avoir, précisément, exprimé la phrase qu'elle voulait lui voir dire.

Hosted by Google

Aussitôt, loquace, la face rieuse qu'encadrait une barbe rousse, avec une gaieté un peu familière, — pourquoi Daverot comprit-il que cette sorte de gaieté devait froisser la jeune femme? — M. Gorju parla. Le chien guérissait. Il se traînait en boitant, venant demander des caresses aux pieds de Madeleine et ayant, au fond de ses regards, une douceur craintive. Parfois, M. Paul Laurent demandait un détail. M. Gorju se tourna vers lui pour conter les choses longuement, rehaussant, en les outrant, les mérites de Daverot.

Paul Laurent était un homme un peu voûté. Une face maigrie et pâle où se creusaient les joues; un front dégarni déjà; aux tempes saillait une veine. Ses yeux paraissaient gris; il s'y révélait une âme silencieuse, attristée par des disgrâces; une âme qui était comme ces fleurs tardives qui, à l'automne, se fanent sans éclore. Ses gestes étaient hésitants et, assis un peu en retrait, il ne prononçait que des paroles rares; mais, en parlant, il souriait toujours comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner. Paul Laurent était de la race des oubliés, de ceux qui, dans la rue, marchent le long des maisons et que l'on heurte sans s'excuser. Il était commis à la grande poste, avait trente ans et aimait Madeleine sans oser se l'avouer, comme eût aimé un enfant intimidé.

Daverot se carrait sur sa chaise, un peu à chevauchons, la poitrine large, les mains au gousset. M^me^ Gorju se pencha vers lui et, très bas :

« Nous avons troublé votre soirée?

— Non, répondit-il, vivement; j'étais libre et même, je vous l'assure, je ne savais que faire. »

Un sourire un peu incrédule plissa le coin de ses lèvres et elle reprit :

« Vraiment, là, vraiment? »

Sa voix trahissait un doute et Daverot affirma encore, d'un ton de sincérité profonde, sa liberté. La jeune femme sentit un bonheur intime en elle s'épanouir.

Daverot alors la regarda, savourant délicieusement sa beauté.

Hosted by Google

Les sensualités éparses du crépuscule les venaient troubler comme une ivresse. Madeleine était fraîche, autant qu'au matin une rose mouillée d'aiguail. Un peu d'ombre voilait son front sous le chapeau de grosse paille où se balançaient, auprès d'un nœud de moire pourpre, de grands coquelicots à pétales de soie. Dans ses prunelles de jais, erraient de furtives clartés. Pour fuir les yeux de Daverot qui la caressaient, Madeleine but, à petites gorgées, son orgeat. Daverot voyait se froncer le pli de chair qu'elle avait sous la lèvre et sa gorge, sous une légère échancrure, paraissait friande de blancheur.

Tantôt, errant seul le long de l'avenue, il avait éprouvé une sourde convoitise à voir, si belles, des femmes inconnues; et les hommes qui leur parlaient semblaient, à lui qui était seul, jouir d'un bonheur insolent. Maintenant, cet ennui irritant était oublié, et il ne s'en souvenait que pour mieux ressentir tout l'enchantement et toute la joie d'être auprès de Madeleine.

Elle s'inclinait parfois vers Daverot pour lui dire un mot qui avait, dans l'ombre douce du soir, l'air d'être une confidence. Un parfum d'héliotrope blanc émanait d'elle, auquel se mêlaient l'ambre de ses gants, le fleur de sa chevelure et de sa chair.

Le crépuscule s'assombrit. Le gaz s'alluma et les grappes de flammes, le long des boulevards, brillaient comme des trous d'or dans un camaïeu. La nuit se faisait sous les arbres et, dans l'avenue, entre les rangs des châtaigniers, se creusait un sillon qui entr'ouvrait une claire échappée de ciel. Des lumières y ruisselaient. A gauche, l'esplanade du palais de justice s'étendait; et, comme d'une terrasse, s'y voyaient, par-dessus la ville basse, les coteaux lointains où stagnaient, cendres éteintes du crépuscule, des mares de lie encore bordées d'un flamboiement d'or.

Une risée s'éleva, remuant les lourds feuillages silencieux.

Madeleine s'abandonnait à la caresse de ce soir, émue par une douce solennité.

Daverot plissait d'un doigt machinal un coin de sa redingote. M. Gorju se taisait; il avait boutonné son gilet à cause de la

Hosted by Google

fraîcheur. Il élargissait les épaules contre le dossier de sa chaise, étirait le menton hors du carcan de son col, respirait :

« Ah! nous eûmes un beau jour de soleil! »

Madeleine ne répondait pas. Ses yeux errants souriaient à des merveilles; et sa main gantée, posée sur son genou, fronçait aussi le drap de sa robe, faisant, sans le savoir, le même mouvement que Jules Daverot, obéissant, malgré elle, à cette concordance occulte qui fait, aux lèvres des amants, venir les mêmes paroles; à leur pensée, les mêmes émois; à leurs mains, les mêmes gestes.

II

Paul Laurent aimait Madeleine sans oser se le dire.

Plusieurs soirs de la semaine, Claude Gorju, Paul Laurent et Isidore Troulet, un troisième ami, se rencontraient dans la salle du *Tonneau d'or*, vieux cabaret flamand.

Quand neuf heures sonnaient au cadran de l'horloge, Paul Laurent, toujours le premier, prenait un journal et, en signe d'impatience, lisait la quatrième page.

Isidore Troulet arrivait, puis Claude Gorju. Ils s'asseyaient en s'informant de leur santé et de leur ménage.

Alors, la *baesine* descendait de son comptoir et s'approchait, avenante, les bras en anse et les mains dans les poches de son tablier. Elle avait la chair blanche des Flamandes, les lèvres grasses et riait volontiers. Claude Gorju disait :

« Une bouteille de bière de Hal! »

La baesine remontait bientôt et, avec lenteur, versait dans les verres la belle bière brune où nageaient des bulles d'or.

« Eh bien, Catherine, Laurent ne vous a pas demandée en mariage?

— Non, monsieur l'inspecteur, dit-elle, la bouche épanouie, un éclair malicieux sous les paupières, une petite fossette rose dans les joues rieuses; ce sera pour la Saint-Jean, apparemment. »

Hosted by Google

Laurent agitait les mains à la hauteur de ses oreilles et, le front plissé :

« Quand finirez-vous? Tous les soirs, tous les soirs vous recommencez! »

Vraiment, Paul Laurent était navré. Si, pensait-il, Gorju répétait cette bourde à Madeleine, n'irait-elle la croire? Son amour avait ainsi des délicatesses et des craintes puériles qui en révélaient la profondeur.

« Nous savons que tu ne te marieras jamais, disait Troulet, pour apaiser Laurent. Le mariage... M. Troulet ne savait ce qu'il allait dire... le mariage, eh! eh!... hein Gorju? »

Après minuit, ils sortaient et, après quelques pas, se quittaient sous un réverbère, au coin d'une rue. Paul Laurent, — les transes où le mirent les quelques paroles plaisantes ne le montrent-elles! — avait des sentiments très purs et des préjugés puérils, comme il arrive à certains hommes qui traversent toute leur jeunesse sans qu'une tendresse ait fait jaillir à leurs lèvres les mots impérieux de l'amour. Ainsi Paul Laurent gardait une ingénuité qui, du dehors, pouvait paraître de la lourdeur et pis. A vingt ans, il avait été nommé surnuméraire, gagnant huit cents francs. Il avait soutenu sa mère et, depuis le soir d'automne où elle était morte, il menait, seul, une vie attristée et précaire. Ses jours, du matin jusqu'à la nuit close, s'écoulaient, autrefois, dans les bureaux de la poste, au temple des Augustins maintenant démoli. Des voûtes anciennes, des fenêtres en ogives, des murailles blanchies, des vieux piliers descendait une clarté morne et claustrale. Son âme s'y était faite plus renfermée, plus intime encore, morose comme une grisaille. Plus tard, dans les nouveaux bâtiments de la place de la Monnaie, il avait toujours eu les mêmes gestes, les mêmes allures effacées malgré l'affairement qui l'entourait, malgré les grandes portes battantes et les rumeurs dont retentissaient les vastes salles. Laurent continuait à vivre dans la vieille église abattue, restée debout dans ses souvenirs.

D'abord, Laurent, auprès de Madeleine, avait ressenti cet

Hosted by Google

apaisement des tristesses de l'âme et de ses solitudes, cette douceur qu'une femme répand au moindre de ses sourires et par l'enchantement seul de sa présence. Si belle, par une piété qui ne se savait pas amoureuse, il lui prêta toutes les vertus, la vénérant presque : chez cet homme chaste, à toute pensée de tendresse se mêlait un céleste prestige. Il répétait le nom de Madeleine en l'enveloppant de caresses et de baisers. A la savoir heureuse, il avait une joie infinie; il eût tout fait pour lui plaire ou mieux, pour lui épargner un chagrin; et cependant jamais il ne s'inquiéta de se faire bien venir d'elle. Toujours, il gardait la même cravate sombre où brillait un strass, renouvelée seulement quand s'en effilait la soie. Ses vêtements étaient sans élégance et, dans leurs plis, il rapportait la touffeur des bureaux: une senteur de tabac éteint, d'encre grasse et de cire.

En vérité, Paul Laurent éprouvait tous les soucis de l'amour; mais l'adultère l'épouvantait comme un blasphème; et, prêtant à Madeleine la pureté des vierges, l'entourant de la splendeur des auréoles, il ne pouvait concevoir une tendresse qui aurait été plus audacieuse que la sienne et il ne voulait convenir qu'elle fût de l'amour. Jamais l'ombre d'une convoitise ne se mêlait à ses pensées. Tels étaient ses sentiments, occultes, ignorés de lui-même, tandis que devant lui, à la terrasse du café, Daverot et Madeleine se regardaient avec un enivrement que voilait le crépuscule. Au lieu d'une sainte, Madeleine était une pécheresse, pleine de faiblesses et de défaillances. Ah! quand Paul Laurent verrait la jeune femme profaner elle-même l'image presque divine qu'il s'était faite d'elle, quelles transes le tortureraient; quelles passions, jusqu'ici inconnues, se révéleraient en lui; quels tourments et quelle jalousie allaient troubler cette âme, depuis l'enfance si quiète et taciturne!

(*La fin au prochain numéro.*) LÉON PASCHAL.

Hosted by Google

LA PRODUCTION ET L'EMPLOI DES RAYONS X

I

C'est en décembre 1895 que *Wilhelm Konrad Röntgen*, universellement connu aujourd'hui, fit à la Société physico-médicale de Wurzbourg sa première communication relative à la découverte des rayons X.

Né en 1845, Röntgen dut son éducation scientifique à August Kundt, sous la direction duquel il publia un premier travail *Sur la détermination de la chaleur spécifique de l'air* (1870). La même année, Kundt ayant été nommé professeur à l'Université de Wurzbourg, Röntgen l'y suivit comme assistant. De là, ils se rendirent ensemble à Strasbourg, où Röntgen devint *privat docent* en 1874. Nommé en 1875 professeur à l'Académie de Hohenheim, il revint à Strasbourg en 1876. En 1879, il fut appelé à diriger l'Institut physique de Giessen, et s'établit définitivement à Wurzbourg en 1888.

Ses travaux, très variés, exécutés partout où sa carrière mouvementée l'avait conduit, se rapportèrent tout d'abord à la thermodynamique, mais, dans les dernières années, il étudia surtout les phénomènes électriques, auxquels les brillantes expériences de Hertz avaient donné un nouvel intérêt. Les expériences de Röntgen ont toutes été faites dans un esprit critique qui conduit à une recherche minutieuse de la vérité et qui ne se contente pas d'approximations, tendance qui caractérise les chercheurs d'outre-Rhin et qui, cette fois encore, devait conduire à un résultat scientifique de si grande valeur.

Röntgen s'était donc révélé, dans diverses occasions, un

Hosted by Google

homme de haut mérite, un expérimentateur habile et perspicace. Rien pourtant ne faisait prévoir que son nom, si estimé qu'il fût dans le monde des laboratoires, atteindrait une aussi grande notoriété et que ce chercheur des secrets de la nature ferait quelque découverte sensationnelle. C'est du reste le hasard seul qui peut amener dans la science des éléments nouveaux, sans lien apparent avec les connaissances acquises. C'est par hasard que Colomb découvrit l'Amérique, en cherchant une nouvelle voie vers les Indes, c'est par hasard que Daguerre constata l'action de la lumière sur l'iodure d'argent, c'est par hasard encore que Röntgen trouva la nouvelle radiation.

Il expérimentait certaines propriétés des tubes de Crookes, dont on a tant parlé depuis un an ; l'un d'eux ayant fonctionné quelque temps à côté d'une boîte de plaques photographiques enveloppées, comme on sait, de papier noir et de carton, les plaques furent voilées. Ici, le jeu du hasard est fini : la sagacité du savant commence. Un expérimentateur moins habile n'aurait peut-être pas relevé le fait; Röntgen en a fait la base de la découverte qui l'immortalise. Il en a recherché la cause et a reconnu qu'elle se trouvait dans la proximité du tube en action. Il produisait une influence sur la plaque sensible et cette influence était différente de celle de la lumière, puisqu'elle se manifestait à travers l'enveloppe. La transparence des corps pour le nouvel agent devait donc être toute différente de ce qu'elle est pour les radiations lumineuses. Il essaya de nombreuses substances : les corps légers, carton, liège, bois, aluminium et étain en feuilles minces, ne formaient pas un obstacle appréciable ; les corps lourds, au contraire, métaux, pierres, os, verre, portaient ombre sur la plaque, qui ne s'impressionnait pas en dessous des échantillons. De là à essayer de reproduire les os de la main, corps lourds noyés dans un tissu léger, il n'y avait qu'un pas, et l'expérience réussit.

Mais quel était cet agent nouveau, doué de propriétés si remarquables, si inattendues?

Bientôt Röntgen reconnut qu'il se propageait en ligne droite, prenant naissance dans certaines parties du tube. D'après

Hosted by Google

notre terminologie, c'était une *radiation*, comme la lumière. Et pour en montrer l'inconnu, il en fit les *rayons X*.

Une autre idée devait surgir chez un chercheur aussi habitué à pénétrer les recoins de l'expérience, à rattacher des idées, même éloignées en apparence, par un lien intellectuel, une prévision à vérifier. — En 1894, M. Lénard avait fait d'importantes recherches sur le flux catodique, dont il sera question plus loin. Ce flux, qu'il laissait pénétrer dans l'atmosphère par une petite fenêtre d'aluminium ménagée dans la paroi du tube, a la propriété de faire briller dans l'obscurité, de rendre *fluorescents* certains corps. La nouvelle radiation serait-elle également douée de cette propriété? — Et Röntgen reconnut qu'il en était ainsi, que les cristaux jaunes, irisés, de platinocyanure de baryum, collés sur une feuille de carton, formaient un écran fluorescent sous l'action des rayons X.

Tels sont les points principaux touchés par Röntgen dans sa première note : sur l'infiniment petit fourni par le hasard, il avait basé une découverte splendide, unique presque, et qui, non seulement devait trouver des applications importantes pour la pratique, mais encore était appelée à poser à la théorie un problème complexe, important par toutes les questions que sa solution suscite et qui, déjà aujourd'hui, a modifié profondément les conceptions jusqu'ici accréditées sur la nature de l'électricité. Mais n'anticipons pas : la discussion n'est pas mûre et, d'ailleurs, nous voulons nous en tenir à l'étude des rayons X.

***

On donne parfois aux enfants, à la Saint-Nicolas, une petite bobine de Ruhmkorff et un tube de Geissler. C'est un jeu de s'électriser, d'aller rechercher, malgré les décharges, une pièce de monnaie au fond d'un bassin d'eau où les doigts se raidissent; le soir, on illumine le tube aux jolies couleurs par le passage de la minuscule étincelle.

Ce jouet est une réduction de l'installation nécessaire pour produire des rayons X. Au lieu d'un élément au bichromate, prenons 8 à 10 accumulateurs; faisons passer leur courant

Hosted by Google

dans une bobine qui fournit une étincelle brillante, capricieuse, crépitante, de quelque 30 centimètres de long; remplaçons le tube de Geissler par une des ampoules qui seront décrites plus tard, et nous voilà en possession du premier matériel. Il faut y ajouter des plaques photographiques avec bains, etc., et un écran au platino-cyanure de baryum. Tout cela coûte très cher et ne peut être manié que par des mains exercées; nous le ferons ensemble, nous en tenant d'ailleurs à une très platonique théorie.

***

Le nom de *Crookes*, que l'on ne prononçait guère qu'entre physiciens jusqu'en 1895, est aujourd'hui dans toutes les bouches. Détaillons une fois de plus les conceptions nouvelles qu'il a introduites dans la science.

Si nous faisons passer dans l'air la décharge de notre bobine entre deux bouts de fil de platine, elle en reliera les extrémités par une mince bande fulgurante, irrégulière comme un éclair en petit et qui laisse sur la rétine une impression persistante. C'est l'étincelle.

Supposons les deux fils soudés aux extrémités d'un tube de verre dans lequel on pourra faire le vide. L'étincelle, passant dans un milieu de plus en plus raréfié, change peu à peu d'apparence. Les irrégularités du parcours disparaissent; elle devient droite, semble se dérouler comme un ruban entre les deux électrodes. Elle était bleue, elle tend vers le violet, vers le rouge.

Prolongeons l'expérience. La bande rouge se scinde en parties régulières, paraît formée de petits disques lumineux montés sur le même axe. Ces disques s'éloignent progressivement, et le verre dont est formé le tube prend une teinte jaune verdâtre, qui s'accentue tandis que la fluorescence rouge du gaz disparaît. Dès lors, la décharge électrique n'a plus rien de commun avec l'étincelle, qui ne se produit qu'à une pression considérable; il y a ici *effluve*.

Que s'est-il passé? Pourquoi le mode de propagation du courant électrique a-t-il été modifié de la sorte?

Hosted by Google

Voici comment l'école anglaise, dont Crookes est le nom le plus autorisé, interprète ces phénomènes :

D'après la théorie actuelle, les gaz sont formés de corpuscules très petits appelés molécules. M. Houllevigue fixe deux limites extrêmes à leur diamètre, qui est compris entre un millionnième et un dix-millionnième de millimètre. Les molécules sont animées d'un mouvement rectiligne ; si elles pouvaient se mouvoir sans rencontrer d'obstacle, elles parcourraient, à la température ordinaire, un espace d'environ 500 mètres par seconde. Mais les molécules sont fort nombreuses ; animées toutes de la même vitesse, et dans toutes les directions, elles s'entrechoquent comme des billes sur un billard ; elles frappent les objets ; elles dévient à chaque instant et leur parcours total est une ligne brisée dont les fragments n'ont qu'une longueur appréciable en fractions de millièmes de millimètres.

En faisant le vide, c'est-à-dire en diminuant le nombre de molécules compris dans le tube, nous avons réduit les chances de rencontre de molécule à molécule. Les fragments de la ligne brisée ont donc augmenté de longueur ; lorsque la teinte rouge du gaz disparaît, ils ont acquis quelques centimètres. En sorte qu'une molécule peut très bien frapper plusieurs fois de suite les parois du tube sans en avoir rencontré d'autre sur son parcours. Il est à remarquer que celui-ci est parfaitement irrégulier ; les molécules se meuvent dans toutes les directions, sans aucun ordre.

Le passage du courant électrique n'a d'autre effet que de les diriger. On sait que deux corps chargés d'électricité de même nom se repoussent. Si une molécule vient frapper l'une des électrodes, elle est donc repoussée, d'abord par le choc, ensuite par sa charge électrique. Et elle est renvoyée dans une direction presque perpendiculaire à la surface de l'électrode, à cause de la prédominance de l'influence électrique.

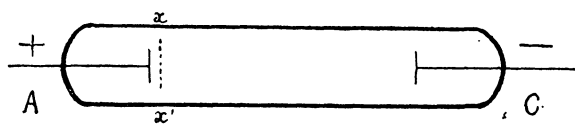
Cette molécule ira ensuite frapper l'autre électrode, où elle se déchargera, pour continuer ensuite sa course, et l'ensemble de ces bombardements moléculaires forme l'effluve électrique.

Appelons, d'après Faraday, *catode* l'électrode négative,

Hosted by Google

anode l'électrode positive. Chacune envoie un flux de molécules, mais l'expérience prouve que le *flux catodique* l'emporte numériquement de beaucoup sur le *flux anodique*, qui, pour cette raison, n'a été jusqu'ici que peu étudié.

Dans un tube de la forme indiquée par la figure, la rencontre



des deux flux aura lieu en xx', surface rapprochée de l'anode A.

Et les rayons X?

Pour en comprendre la génération, rappelons une autre expérience.

Le choc produit une élévation de température. Quand une balle de plomb tombe sur une dalle, il suffit de la prendre en main pour constater qu'elle s'est échauffée. Si elle tombe de plus haut, elle s'échauffera davantage. Des chocs de plus en plus violents produiraient une température de quelques centaines de degrés, capable de porter au rouge, au blanc, au bleu même les obstacles frappés. Les plus hautes températures que nous connaissons, et qui ont du reste été obtenues par de tout autres procédés, se chiffrent par environ 10,000° C. L'aspect des objets chauffés a passé par les couleurs du spectre, du rouge au bleu. Or, on sait que les impressions lumineuses sont transmises par les vibrations d'un milieu spécial que les physiciens ont appelé l'*éther*. Donc, un objet chaud est capable de faire vibrer l'éther. Dans le cas où la lumière est rouge, la *longueur d'onde* de la vibration est environ de 70 millièmes de millimètre; elle descend à 35 millièmes pour la lumière violette. Si la longueur d'onde diminue encore, l'œil cesse de percevoir une sensation : tel est le cas pour la partie dite *ultra-violette* du spectre. Chose intéressante : ces rayons ultra-violets, que nous ne voyons pas, peuvent être photographiés : ils sont très photogéniques. A ce titre, on peut donc parler de la photographie de l'invisible depuis bien des années.

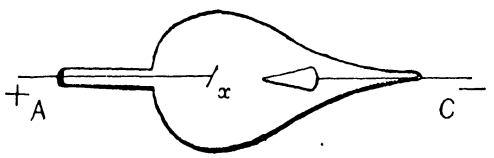
Un procédé ingénieux a permis de calculer la vitesse des molécules dans les tubes à vide. Elle est comprise entre 60 et

Hosted by Google

600 kilomètres par seconde (1). Une molécule animée de la moyenne de ces vitesses et rencontrant un obstacle, yproduit la température inimaginable de 46,000,000° C. Et d'après une formule due à M. Rubens, cette température provoque une vibration de l'éther dont la longueur d'onde n'est que de 1 à 2 millièmes de millimètre.

Ces rayons à faible longueur d'onde sont les rayons X. Dans le tube représenté plus haut, la rencontre des deux flux a lieu en xx', et c'est là que cette température colossale se produit, ne s'étendant du reste qu'aux molécules qui s'entre-choquent ; c'est là que les rayons X naissent, c'est de là qu'ils se propagent en tous sens, doués des propriétés spéciales que nous avons énumérées.

Mais cette forme de tube n'est guère pratique. Elle fournit peu de rayons X, et comme ils proviennent d'une surface assez étendue, les ombres projetées manquent de netteté. Après maint essai, on s'en tient, pour l'instant, à l'emploi du tube focus, dont la figure ci-jointe donne une suffisante description.



Les rayons X qu'il produit sont très intenses ; ils émanent d'un centre restreint, x; donc, ils portent une ombre bien nette.

Le problème posé est par là résolu.

*
* *

Voici en quelques mots le manuel opératoire. Plaçons-nous dans une chambre complètement obscure et enveloppons le tube lui-même de papier noir. L'écran au platino-cyanure de baryum, dont le verso en carton ou en bois est tourné vers le tube, s'illuminera à chaque décharge de notre bobine. Pour apercevoir les os de la main, il suffira d'interposer cet organe entre le tube et l'écran : sans aucun temps de pose, nous

(1) On trouvera dans le *Bulletin de l'Institut de Physique de l'Université de Liége* tous les renseignements désirables sur ces nombres, que nous ne pouvons que citer ici.

Hosted by Google

verrons, en ombres chinoises, le détail des os, le jeu des articulations, nous découvrirons un fragment d'aiguille inséré sous la peau, etc. Il en sera de même pour toute autre partie du corps, à condition qu'elle ne soit pas trop épaisse. La poitrine se laisse bien transpercer par les rayons X, grâce à la faible densité des poumons, qui contiennent de l'air; on y distingue à l'écran les côtes et la colonne vertébrale, puis le cœur et le foie qui mettent obstacle au passage des rayons.

Pourtant, certains organes sont par trop compacts pour que la vision directe soit possible : tels le crâne, l'épaule, le bassin et le cou-de-pied. Alors, l'emploi de la plaque sensible s'impose.

On enveloppe celle-ci de plusieurs doubles de papier noir, afin de la protéger contre l'action des rayons lumineux. Plus n'est besoin, en effet, d'opérer dans l'obscurité. La plaque est fixée de telle sorte que la couche sensible soit tournée vers le tube, le membre à examiner doit être placé au milieu de la plaque, entre le tube et celle-ci. Puis, on fait fonctionner le tube. Combien de temps? La chose est difficile à dire. Dans les premiers instants, l'impression est rapide, puis elle ralentit; ce n'est qu'après bien des surprises et des déboires que l'opérateur pourra déterminer le temps de pose. Il dépend de la distance du tube à la plaque, de l'intensité du fonctionnement, qu'il faut contrôler avec un écran fluorescent, de l'épaisseur du membre, de sa nature, de l'âge du patient, des plaques employées et enfin de la recherche à faire. Suivant le cas, la reproduction d'une main exigera une ou deux secondes ou bien deux minutes. Pour rechercher un projectile dans le crâne, on sera parfois obligé de poser une heure.

Vient ensuite le développement de la plaque. Les rayons X pénétrant parfaitement la gélatine, la couche sensible se trouve impressionnée, non seulement à la surface, comme pour les plaques photographiques ordinaires, mais également dans toute la masse, ce qui donne aux clichés l'apparence d'une plaque voilée et brûlée, ainsi que s'expriment les photographes. On choisira de préférence un révélateur lent. Tout d'abord, et après une attente considérable, les contours exté-

Hosted by Google

rieurs se marquent : la silhouette diminue ensuite et les os restent blancs, tandis que les chairs noircissent peu à peu. Mais n'arrêtons pas le développement. A la fin, les os eux-mêmes prennent une teinte foncée. Toute la plaque est terne; dans le bain, on ne distingue plus rien. Par transparence, au contraire, l'image est énergique. Alors, on lave, puis on fixe à l'hyposulfite, comme d'habitude; l'opération est également très longue et le cliché faiblit beaucoup. Bien entendu, les clichés skiographiques sont lents et difficiles à tirer sur papier. On choisit de préférence un papier donnant beaucoup de détails et de grands contrastes, même avec des clichés faibles.

Telle est, en quelques mots, la technique opératoire.

Peut-être, grâce aux progrès incessants, parviendra-t-on bientôt à remplacer complètement l'onéreuse plaque sensible par l'examen extemporané à l'écran, si rapide, si commode, qui permet de retourner le malade en tous sens, de voir à travers son organisme, d'y découvrir les lésions et d'y appliquer les remèdes.

Dr F.-V. DWELSHAUVERS-DERY.

(La fin au prochain numéro.)

Hosted by Google

A PROPOS DE PÉDAGOGIE

Je n'aime point céans tous vos gens à latin,

dit Chrysale à Bélise, et, certes, son aversion pour Trissotin le porte à généraliser ; la formule générale caractérise pourtant la pensée du bourgeois de Molière qui a transmis son secret mépris pour les études latines à sa nombreuse postérité.

Depuis un siècle, Chrysale a été souvent premier ministre dans tous les pays constitutionnels ; le portefeuille de l'instruction publique lui fut mainte fois confié, et sa vieille rancune contre le latin n'a guère porté de fruits. On en recherche la raison. Est-ce parce qu'il n'a pas osé? Mais si. En France, il a inventé la bifurcation ; en Belgique, il a supprimé le baccalauréat et il a bourré les programmes de l'enseignement moyen de matières qui encombrent la mémoire, laissant « l'entendement et la conscience vuides ». Il a entamé le latin, mais, comme il n'a rien mis à la place, celui-ci, simplement anémié, joue dans la théorie pédagogique le même rôle qu'autrefois.

La résistance du latin contre les entreprises du bonhomme Chrysale est jusqu'ici brillante et le bon sens vulgaire, mais pratique, à qui la politique contemporaine laisse le soin de gouverner les États, a éprouvé un échec dans ses tentatives pour enlever au latin sa mission éducatrice. Certes, quelques-uns en revaudront tout l'honneur à Virgile et à Cicéron, à Lucrèce et à Tacite, mais il nous reste des doutes.

Il est certain qu'à l'heure actuelle le jeune homme qui a fait ses humanités latines est supérieur à celui qui ne les a pas faites. Même dans les carrières spéciales, sa préparation

Hosted by Google

générale étant meilleure, il dépasse bientôt l'étudiant qui a été la victime des études improprement appelées humanités modernes. Ne conviendrait-il pas de se demander si la raison de ce phénomène, au lieu d'être dans le mérite des études consacrées par l'expérience des siècles, ne serait pas dans la mauvaise organisation des autres? Pour que la comparaison entre les deux principes fût possible, il fallait les appliquer dans les mêmes conditions : dans les humanités modernes, dirait l'autorité, je substitue au latin, langue morte, l'anglais, par exemple. L'anglais aura, dans ma nouvelle maison scolaire, exactement la même importance que le latin dans la maison d'en face; on le commencera en sixième, à raison de deux heures de leçons par jour, leçons qui seront données par le professeur de français, — c'est essentiel, et de l'autre côté, n'est-ce pas le professeur de français qui enseigne le latin? — En comptant le travail à la maison, l'élève fera quatre heures d'anglais par jour, c'est le temps accordé au latin, et cela continuera de cette sorte de classe en classe, le reste n'étant qu'accessoire. Quand on demande aujourd'hui qui est professeur de troisième dans tel établissement, on entend s'informer du nom du professeur de latin ; dans mon organisation, le professeur de troisième est le professeur d'anglais, qui naturellement est aussi lettré que son collègue des humanités latines; comme lui capable de tirer de l'exercice de la version tout ce qu'il doit produire; digne de tous points de sa charge : donner une culture générale à la jeunesse, lui enseigner à penser en la faisant communier avec les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, assouplir son style en mettant en présence deux idiomes différents, élever son esprit et son cœur en suivant avec elle les nobles enthousiasmes de l'orateur et les belles envolées du poète.

Mais ce n'est pas du tout ainsi que l'expérience a été faite. Le professeur de français a enseigné le français, sans le concours puissant d'une autre langue; les professeurs de langues modernes ont enseigné les langues modernes sans songer — et souvent pour de très bonnes raisons — à en tirer le moindre enseignement du français, piochant le mot anglais, la phrase

Hosted by Google

allemande, la syntaxe flamande. La préparation littéraire devait céder le pas à la préparation scientifique; les mathématiques apparaissaient en vedette dans le plan des études et avec elles les sciences naturelles, physique, chimie, histoire naturelle; l'enseignement de la géographie prenait des proportions effrayantes, les élèves étant capables de répéter les noms de tous les cols des Alpes, des montagnes de l'Afrique, des districts du Congo, des produits du sol au Venezuela, des peuples qui composent la famille rouge, des langues que l'on parle en Asie. Toutes ces études exigent un effort de mémoire qui ne laisse pas de place pour l'enseignement humanitaire, c'est-à-dire pour l'assouplissement de l'esprit par l'étude approfondie d'une langue. Aussi le résultat a-t-il été le triomphe du latin. D'un côté, les élèves sortent de rhétorique, avec une préparation intellectuelle qui les rend aptes à apprendre ce qu'ils veulent; de l'autre, ils se présentent au seuil des études supérieures la tête farcie de mots. Aussi en est-on arrivé à imposer les humanités latines aux candidats vétérinaires eux-mêmes et l'enseignement du latin sera la base des études à l'école des cadets, récemment créée et qui doit être notre future pépinière d'officiers. C'est la consécration officielle des leçons données par l'expérience des humanités modernes. Il semble que leur échec soit complet, malgré le mérite des professeurs chargés d'y enseigner.

Il serait bien intéressant cependant de modifier les conditions de l'expérience, si grandes que soient les difficultés. Regardons-les en face et rendons-nous compte du temps nécessaire pour obtenir un résultat. Le temps est ici un coefficient capital, puisque nous n'avons pas les professeurs et qu'il faut les former. Il ne s'agit pas d'une réforme qu'élabore un ministère et que sanctionne la Législature, mais d'une œuvre de patience prudemment mûrie. En vérité, ne peut-on montrer quelque patience pour perfectionner l'éducation de la jeunesse, alors qu'on en a provision pour améliorer la race chevaline. Des discours et des écrits publiés à propos des courses de chevaux, il résulte que, depuis soixante ans, en France, en Allemagne, voire en Belgique, on a dépensé des efforts persé-

Hosted by Google

vérants et beaucoup d'argent pour obtenir une race nationale de pur sang, ayant l'endurance et la vitesse, afin de produire le cheval de guerre sans dépendre de l'étranger. Sans méconnaître l'intérêt des laborieuses tentatives des éleveurs, on pensera que l'élevage du candidat aux études supérieures est plus important encore et qu'il y faut aussi prudence, patience et sagacité. Nous arriverons probablement plus vite, mais le temps n'est rien. Il est certain que si l'on élaborait un programme, et si l'on créait des places, on trouverait tout de suite des gens pour les occuper ; mais le premier objet, c'est la formation de professeurs capables de donner l'enseignement humanitaire au moyen de l'anglais, de l'allemand ou du flamand, possédant donc d'une façon approfondie le français et l'une de ces langues, ainsi que leurs littératures.

Ce but ne sera pas réalisé en vingt-quatre heures et l'hostilité des facultés de philosophie et lettres qui préparent aujourd'hui le corps professoral de l'enseignement moyen, est à redouter. Cependant l'intérêt des hautes études n'est-il pas en harmonie avec celui que nous étudions? Personne ne songe à supprimer les humanités grecques-latines, mais si elles étaient réservées au petit nombre, elles seraient plus fortes, elles donneraient une base plus sérieuse qu'à l'heure actuelle aux futurs philologues du doctorat ès lettres, elles permettraient à nos juristes en herbe de tirer de l'étude du droit romain des fruits savoureux. Les doctes ont donc tout à gagner à la réforme. D'ailleurs, il restera toujours vrai que l'étude des langues anciennes donne une excellente culture intellectuelle et que celui qui a fait de bonnes humanités dans la compagnie des grands écrivains de l'antiquité est en état d'aborder une étude quelconque, langues modernes, sciences exactes, sciences naturelles. La seule conséquence pour les humanités anciennes d'une organisation rationnelle des humanités modernes serait la diminution du nombre des élèves et c'est un bien. L'hostilité des facultés de philosophie des universités ne serait donc pas raisonnable. En Allemagne, en Angleterre, l'intérêt à conserver, pour la généralité des aspirants aux études supérieures, l'étude du latin est plus grande qu'en France et en Belgique, car le latin

Hosted by Google

donne à ceux qui parlent les langues germaniques la clef des langues d'origine latine; un Anglo-Saxon humaniste, un Allemand qui a son diplôme de maturité, apprennent le français plus facilement que leurs compatriotes n'ayant eu aucun commerce avec Cicéron. Mais les Français et les Belges, en adoptant comme véhicule de la culture générale un idiome germanique, n'ont-ils pas la clef des autres, tandis qu'en travaillant le latin, ils ne changent pas de terrain? On entend toujours répéter que les Wallons sont incapables d'apprendre le flamand; c'est un des thèmes favoris de M. Bara. Mais est-ce qu'un Wallon qui aurait fait des humanités modernes à base d'anglais ou d'allemand n'apprendrait pas le néerlandais avec la plus grande facilité? Bien vite le saurait-il mieux que les Flamands, ceux-ci luttant tout le temps contre leur patois. Et le jour où les Wallons de la classe moyenne sauraient le flamand, un grand ferment de discorde aurait disparu. Notez que, mon rêve pédagogique étant réalisé, les ingénieurs, les officiers, les médecins, tous ceux que les études supérieures mènent à un métier pratique parleraient le flamand, et combien n'en tireraient-ils pas de profit! En outre, leur connaissance de l'anglais ou de l'allemand leur serait très utile pour se tenir au courant des progrès de la science. Et cependant leur culture générale aurait été conduite de la même façon que celle des humanistes vieux jeu.

Je suis intimement persuadé que l'étude des sciences proprement dites ne doit commencer que quand l'esprit est déjà fait. Or, l'erreur commise a été de prendre les sciences comme base de la culture générale. Dans les humanités modernes, comme elles ont été organisées, les langues jouent simplement le rôle d'outil de la science; ce sont les mathématiques qui ont eu pour mission de former le jugement et le goût. Certes, je ne suis pas de ceux qui leur dénient tout mérite à ce double point de vue. J'aime beaucoup les mathématiques; le raisonnement mathématique est une excellente leçon de logique et la solution élégante d'un problème mise en présence de la solution lourde est une leçon de délicatesse. Mais je dis qu'un adolescent n'est pas mûr pour cet enseignement-là, qui demande un cerveau

Hosted by Google

assoupli par une gymnastique préparatoire. Cette gymnastique, on l'a supprimée dans les humanités modernes. Voilà la faute. On a marié au petit bonheur la science et les lettres : *let us get married just for a kid.* Et ainsi qualifie-t-on une idée folle de l'autre côté du détroit.

On ne manquera pas de dire que, cette réforme des humanités modernes étant admise, le professeur principal dans chaque classe, un Belge, si bien préparé qu'il soit, aura probablement un mauvais accent anglais ou allemand. C'est probable, en effet. Mais aujourd'hui, au sein des humanités classiques, quel accent le professeur a-t-il quand il lit du grec ou du latin, et même... du français? Nous parlons mal toutes les langues; c'est une de nos originalités, et si je ne cite pas la prononciation du flamand, c'est que je ne sais trop où il faut la chercher. Willems a bien démontré l'identité du flamand et du néerlandais, et dans le livre cette identité se réalise à présent, mais, dans la conversation, il n'en va plus de même, et quand on écoute parler les Hollandais, on est passablement surpris; c'est tout une autre musique. A coup sûr, les Flamands parlent plus mal le flamand que les Wallons le français.

Sur ce terrain de l'accent, il faut se faire une philosophie, et l'inconvénient d'une prononciation quelque peu vicieuse chez le professeur n'entame pas nos propositions. Puissent celles-ci attirer l'attention des hommes compétents!

EUGÈNE TARDIEU.

Hosted by Google

LE NATURALISME LITTÉRAIRE [1]

QUATRIÈME LEÇON.

Le Naturalisme se caractérise par sa grossièreté d'expression et son dédain du goût. C'est le troisième préjugé.

Il y a une certaine analogie entre cette susceptibilité qui s'émeut d'un mot brutal ou cru, d'un terme d'argot, d'une expression trop directe et la pudibonderie mise en alarme par un détail indécent ou scabreux.

Notez que le gros mot est bien plus rare dans les livres naturalistes que dans la masse du langage courant. Ce qu'ils ont emprunté à la langue verte n'est qu'un faible extrait de ce que nous en découvrons en passant le long d'un stationnement de voitures, en traversant un marché aux poissons, en prêtant seulement l'oreille aux conversations de nos domestiques. Les enfants apprennent de leurs bonnes plus de mots inconvenants qu'ils n'en trouveront dans tous les romans de Zola qu'ils pourront lire plus tard.

Le langage contenu et circonspect des gens de bonne éducation et de tenue irréprochable n'est que celui d'une minorité. Les hommes des classes supérieures et dirigeantes même sont leurs moments d'abandon et de familiarité où ils dépouillent d'un commun accord, comme une parure gênante, la contrainte lexicologique imposée par les convenances. Quand les messieurs les plus officiels passent au

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1897.

Hosted by Google

fumoir, après un de ces dîners d'apparat dont le cérémonial peut être considéré comme un produit de la culture la plus raffinée, on en entend de belles!

Il est à remarquer que les professeurs, les diplomates, certains hommes politiques, des ecclésiastiques mêmes se distinguent par l'entrain avec lequel ils se jettent dans la causerie grasse. Rien qui montre mieux la contrainte qu'impose le ton réservé.

La susceptibilité dont il s'agit nous révèle, du reste, tout un passé d'hypocrisie littéraire, qui s'éclaire lorsque l'on étudie les origines et le développement de la littérature classique. Les vieux écrivains français ne la connaissaient pas plus que les vieux tailleurs d'images qui décoraient de si lestes figures l'architecture de leurs cathédrales.

Le moyen âge, sincèrement religieux et dévot, n'avait pas montré l'esprit de dissimulation et la sournoiserie qui accompagnèrent la bigoterie suspecte de la Renaissance. Ce furent les résultats de l'influence exercée dans le domaine de l'art, à l'époque de la substitution du régime monarchique au régime féodal et communal, par les seigneurs transformés en courtisans et dont l'oisiveté fit des « amateurs ». (Le mot est de Viollet-Leduc.) Cette influence des amateurs a presque toujours été nuisible en ce qu'elle substitue des goûts trop particuliers, souvent maladifs et anormaux, au goût général et sain.

Michelet a conté (1) avec quelle admiration les seigneurs qui avaient suivi Charles VIII en Italie y découvrirent les restes de l'art antique, comme ils y furent étonnés et ravis de la nouveauté des monuments, des statues, des tableaux qui ressemblaient si peu à ceux qu'ils connaissaient. Le souvenir de ces choses s'allia à celui du climat, de la facilité des mœurs, des beaux yeux noirs des femmes, de toute la joyeuse vie qu'ils avaient menée pendant leur expédition. Rentrés chez eux, ils voulurent s'entourer de ces merveilles de l'art italien qui leur tenaient au cœur et mirent tout à la mode italienne et prétendue antique, affichant désormais un souverain mépris pour

(1) *Histoire de France.* « La Renaissance. »

Hosted by Google

l'art « gothique », sorti des entrailles de leur race, exprimant son esprit et son cœur.

C'était le temps où les communes avaient cessé d'être de force à lutter contre le pouvoir personnel, où celles dont la fierté n'avait pas été cruellement réduite s'inclinaient et se soumettaient devant l'autorité monarchique, où la vieille indépendance bourgeoise s'effaçait devant l'importance seigneuriale et la majesté royale. Celles-ci s'accroissant sans cesse, les artistes durent suivre le goût des grands, à qui désormais appartenait l'autorité et qui les faisaient vivre.

Au début, le mal ne fut pas apparent: l'art primesautier du moyen âge avait la vie dure; l'art antique se greffa dessus sans le tuer. La fantaisie française fit bon ménage avec la régularité latine. Il y eut là une époque charmante de transition et de bâtardise : on vit fleurir l'architecture d'imagination et de contes de fées, l'architecture sans style, mais colorée et pittoresque, qui régna de Louis XII à François Ier.

Bientôt, cependant, la centralisation du pouvoir devenant définitive et l'idolâtrie monarchique s'accentuant avec l'influence du monde de la cour, l'art se dénua de plus en plus de son caractère expressif, primesautier, le sacrifia à un idéal de symétrie, de régularité, de majesté conventionnelle. Il cessa d'exprimer la vie nationale et populaire, ne s'adapta plus qu'à la vie d'apparat. Il se guinda à la solennité la plus froide sous Louis XIV, qui fit affubler le Louvre de cette grotesque colonnade conçue par le médecin Perrault et si bêtement plaquée sur sa façade que les axes de ses travées ne coïncidaient même pas avec ceux des fenêtres!

La singerie de l'antique aboutissait à de froides constructions sans silhouette, ni physionomie, ni imprévu, au triomphe de l'architecture cubique, à l'anéantissement de tout ce que le moyen âge avait su mettre d'expression, de sincérité et d'imagination dans ses moindres bâtisses.

Une évolution analogue se produisit dans la littérature. Là aussi, le goût des amateurs tua la sincérité et l'expression, arrêta le développement naturel de la vie. C'est à la fin du

Hosted by Google

XVe siècle et aussi dans les bibliothèques italiennes qu'on découvrit les maîtres de l'antiquité, qu'on commença à lire Homère, Aristote, Platon, Virgile. On s'en éprit à la folie. Ils parurent si jeunes, si nouveaux! Lorsque Érasme publia en 1500 ses *Adagia*, son fameux recueil d'adages et de proverbes anciens, il fit fureur. Budé disait : « C'est le magasin de Minerve! » Il sembla qu'on eût condensé en un volume les règles du goût et de la sagesse, la vérité totale. Par horreur de la scolastique, on ne trouva plus rien de bon dans le moyen âge. La littérature de l'antiquité alla aux nues : on crut qu'il n'y avait plus qu'elle qui pût livrer le secret du beau style. Les écrivains ne jurèrent plus que par elle et la mirent au pillage pour faire des ouvrages au goût du monde élégant qui en raffolait.

Et cela produisit aussi, d'abord, de beaux résultats. Le vieux tempérament gaulois s'assimila l'esprit nouveau sans abdiquer : on vit se produire alors l'écrivain le plus puissant, le plus audacieux, le plus solide, le plus coloré et le plus varié peut-être dont la littérature française puisse se glorifier : François Rabelais fit dans la *Vie de Gargantua* et dans *Pantagruel* le tableau du monde ; il y résuma la langue noble et ignoble, savante et familière, pédante et populacière, pompeuse et débraillée du début du XVIe siècle.

Mais son audacieux génie ne pouvait plaire au régime nouveau : son style éblouissant mais effronté devait faire peur. L'épuration commença. L'imitation de l'antique en fut le prétexte, sinon la raison. Combien Montaigne et Brantôme furent déjà plus mesurés, plus convenables, plus discrets, plus préoccupés de l'agrément des gens de qualité! Comme ils sont plus pâles aussi!

On sent mieux encore chez Ronsard et ceux de la Pléiade, avec le besoin de rendre leurs œuvres sympathiques aux distributeurs de pensions, le mépris de la langue populaire! Ceux-ci se brouillent carrément avec toute la vieille littérature nationale. Il leur importe peu d'être compris de la vile multitude. Ils se piquent même de ne pas parler comme elle. Ils se plaisent à tirer du grec et du latin des mots nouveaux dont ils forgent la

Hosted by Google

distinction. Comprenne qui pourra! C'est bien en dépit qu'il en ait que Ronsard cède à son tempérament, demeure Français et naturel et laisse percer le vieux style à travers ses « grâces nouvelles ». C'est bien par distraction qu'il laisse traîner une chandelle dans le sonnet pour Hélène :

Quand vous serez bien vieille...

Il a soin d'y corriger le « fantômes sans os » par les « ombres myrteux » et de faire oublier la « vieille accroupie », qui d'aventure dégoûterait par les « roses de la vie » qui ne peuvent manquer de plaire à sa clientèle distinguée.

Mais l'impulsion est donnée. Le beau langage va se former et bien moins par l'importation des mots antiques, dont il rêvait d'enrichir le français, que par l'élimination des mots usuels et francs. C'est en vain que Mathurin Régnier et quelques autres lutteront encore pour l'expression directe et au besoin crue. Les salons et le bel air vont triompher avec Malherbe; la littérature se courbera bientôt sous la férule du sacro-saint législateur du Parnasse; la langue s'expurgera en reconnaissant la loi de ce maître timoré.

Il en résulte d'abord le beau moment de la littérature du « Grand Siècle », mesurée, majestueuse, harmonieuse, prudente. Mais bientôt arrive l'anémie de la langue de plus en plus appauvrie de ses éléments vitaux, la misère physiologique et l'impuissance d'expression qu'elle révèle dans la littérature courante de la fin du XVIII^e^ siècle.

C'est cette peur du mot, inculquée avec l'éducation classique, qui fait trembler encore devant la franchise d'expression du Naturalisme.

Le Romantisme avait régénéré la langue en lui rendant l'usage d'une quantité de mots abolis. Le naturalisme continue son œuvre en l'alimentant sans cesse des mots nouveaux fournis par les sources vives du langage. Mais quelles sont ces sources?

Les dictionnaires? Ils sont essentiellement conservateurs; ils sont faits de la substance des « bons auteurs », ne renfer-

Hosted by Google

ment que les vocables usuels, officiels, consacrés. Ils n'apportent rien de nouveau : il faut les connaître pour posséder la langue, se pénétrer de son génie et éviter le néologisme inutile là où existe le terme précis, exact, consacré, investi de l'autorité que donnent le temps et l'usage. Mais, si l'on s'astreignait à n'employer que les mots recueillis par les dictionnaires, il est évident qu'on ne pourrait exprimer directement les nuances nouvelles des idées, des sentiments, les aspects nouveaux des objets, toutes ces transfigurations qu'engendre le cours des choses. Il faudrait recourir à des périphrases, formes d'expression approximatives, qui enveloppent et habillent l'idée plutôt qu'elles ne la rendent sensible, qui témoignent toujours, lorsqu'elles ne sont pas voulues pour en marquer certaines modifications, d'une lacune dans les éléments de la représentation des idées qui sont les mots.

Le respect trop exclusif du dictionnaire arrête l'évolution nécessaire du langage : il le fige dans des moules qui ne sont plus appropriés aux choses. Il faut, sans doute, préférer toujours le mot usuel, lorsqu'il est suffisamment exact, au mot forgé ou obscur qui ne se comprend pas. Si chacun prétendait fabriquer sa langue, s'il suffisait de lancer dans la circulation un mot imaginaire chaque fois qu'on ignore le mot réel, on arriverait à la confusion suprême, au gâchis : on reconstruirait la tour de Babel. Mais ce n'est pas une raison pour dédaigner le mot nouveau vivant, adopté par l'usage local ou technique, et que les dictionnaires n'ont pas eu le temps ou l'occasion d'enregistrer encore; c'est par les auteurs que les mots sont passés du domaine de l'usage dans le domaine littéraire et tout écrivain peut avoir la bonne fortune d'accueillir le premier mot originel qui fera fortune et deviendra officiel.

Mais il importe de ne prendre ces éléments nouveaux d'expression que là où ils se forment spontanément, nécessairement; et l'observation montre qu'ils se forment surtout sous l'influence des relations nécessaires, dans la masse aux millions de bouches et aux millions d'oreilles qui, sans aucune prétention ni préoccupation littéraires, à seule fin d'exprimer les actes, les besoins, les tendances des individus,

Hosted by Google

les admet, les essaye, les répète, les recueille et les retient s'ils en valent la peine et s'ils peuvent servir à quelque chose. Celui qui n'écoute pas sa grande voix, qui n'est pas attentif à ses façons multiples et changeantes de parler, aux modes qu'elle suit en matière de langage comme en toute autre, celui-là ne sait pas bien la langue de son temps, ne connaît qu'une langue partielle, une langue hiératique de caste, une langue déjà morte, car tout arrêt d'évolution est un signe de mort certaine.

Là est le faible de la querelle que les puristes font aux dispositions accueillantes de la littérature naturaliste à l'égard des mots d'origine plébéenne et récente. C'est parce que le naturalisme, essentiellement observateur, se montre attentif à toutes les façons de parler, qu'il se plaît à les noter comme des documents dignes d'intérêt, à en utiliser l'originalité et le pittoresque, qu'il contribue à entretenir la vigueur et la santé du langage écrit.

Le privilège d'arrêter définitivement la langue est illusoire; il ne peut appartenir à aucun clan, à aucune administration, à aucun corps élu; pas plus qu'il ne peut leur appartenir d'enrayer le développement de l'organisation du cerveau.

Depuis les temps primitifs où nos lointains ancêtres n'exprimaient leurs rudes émotions et leurs frustes idées que par le cri animal, acte réflexe, geste automatique de leurs organes vocaux et par des onomatopées imitant les bruits de la nature, les cris des animaux; depuis que, plus tard, l'homme se mit à représenter ses premiers concepts généraux par ces signes conventionnels sonores qu'on a appelés des racines, à communiquer ses associations d'idées en agglutinant ou en combinant ces racines entre elles et à faire des phrases pour répondre à ses jugements, depuis ces origines du langage, pas un mot n'a pu vivre sans le consentement général du groupe intéressé.

Les premiers groupes humains étaient fort restreints. C'est dans de petits clans consanguins que les rudiments du langage permirent l'établissement des premières relations sociales. C'est à la faveur des rapports de ces clans, de leurs rapprochements et de leurs rivalités, de leurs expéditions de guerre ou de commerce, que ces premiers éléments du

Hosted by Google

langage purent se répandre, devenir communs à plusieurs clans, à des peuplades, à des races entières, après tout un travail de sélection où les plus commodes et les plus expressifs d'entre eux, ou ceux des peuplades dominatrices éliminèrent les autres.

Ces mots primitifs durent avoir une existence très précaire; l'on observe encore aujourd'hui, dans les contrées les plus sauvages, les vicissitudes de ces idiomes en voie de formation, si changeants, limités à de misérables groupes d'humanité (chez les indigènes de l'Australie et de la Terre de Feu).

Le langage y est instable comme tous les éléments de l'existence. Les langues ne se fixent bien que chez les peuples arrivés à un haut degré de civilisation et d'unité. Voyez, sans remonter plus haut, comment, à travers les divisions territoriales de la féodalité, les idiomes qui devaient se fondre dans la langue française se morcelaient encore : l'orthographe, la prononciation variaient de province à province, de ville à ville, comme les lois, les coutumes, les mesures, les monnaies. Ce n'est que par une lente diffusion, tout un travail de propagande, qu'un vocable originaire de telle province pût aller se faire adopter à l'autre bout du pays. L'histoire des pérégrinations et de la fortune de chacun des mots les plus usuels du français moderne, des épreuves qu'il traversa pour acquérir sa forme actuelle et sa situation respectée, serait un roman d'aventures curieuses.

Aujourd'hui, dans nos grandes sociétés policées, le mécanisme de la diffusion des mots est resté le même. Les clans ethniques, où ils se formaient jadis, ont perdu leur importance, quoique l'écrivain curieux prenne encore plaisir à épingler les mots de terroir colorés ou amusants qu'il rencontre en voyage, parfois dans les coins de pays perdus où une longue tradition les a conservés. Mais à défaut de ces clans, nous avons des groupes professionnels au sein desquels la communauté des occupations et des intérêts, les particularités du métier font surgir constamment des façons de parler spéciales et inédites.

Chaque profession a son argot nécessaire, vivace et mobile,

Hosted by Google

que nul ne lui impose, que nul ne peut lui interdire; et à la suite des rapports de cette profession avec le monde ambiant, des termes de cet argot passent perpétuellement dans la conversation générale; un certain nombre y demeurent. De tous les mots que l'argot des ingénieurs, l'argot de la finance, l'argot de la politique, l'argot du théâtre, l'argot du commerce, l'argot des bandits et de la prostitution même versent ainsi, incessamment, dans le fonds général de la langue, il en est beaucoup qui n'ont qu'une vogue éphémère et limitée, qui ne servent pas à plus d'une génération, qui s'oublient au bout d'une année, d'une saison, sans doute. Mais il en est d'autres qui font une durable fortune, se perpétuent avec les choses auxquelles ils correspondent et, relevés d'abord dans une chanson, un article de journal, un livre de fantaisie, finissent par s'imposer à tous ceux qui écrivent et par passer dans les lexiques les plus réservés.

Il n'y a pas à proprement parler une langue stéréotypée; il n'y a que des états successifs de la langue que certains mots vivaces et généraux traversent victorieusement. De même que l'arbre le plus vigoureux ne peut grandir et se développer sans perdre tous les ans ses feuilles sèches et pousser des feuilles nouvelles, sans ajouter aux anciennes couches de son bois des couches superficielles neuves, une langue ne peut rester vivante sans laisser, à chacune de ses révolutions, tomber ses vieux mots desséchés dans l'oubli et pousser des mots nouveaux par lesquels elle s'assimile les idées.

C'est pourquoi la littérature naturaliste, qui s'est plu à tenir compte des tournures caractéristiques, énergiques, spontanées du langage propres à toutes les classes sociales, qui ne pouvait, du reste, exprimer sans y recourir les manières d'être particulières de l'individu, a le mieux exprimé de nos jours la vie du langage.

Cette parenthèse fermée, si nous résumons ce que nous avons cherché à établir jusqu'à présent, nous voyons que les romantiques ont été surtout des décorateurs épris de couleurs et de formes, plus préoccupés de l'aspect que du fond des

Hosted by Google

choses. Ils ont, sur l'édifice encore solide de la psychologie classique, pendu les tentures châtoyantes de leurs phrases, plaqué les ornements de leur imagination comme on accroche aux murailles d'une vieille maison les éléments apparents d'une architecture romaine, gothique ou japonaise, pour le plaisir des yeux, sans souci des rapports intimes et nécessaires du style et de la construction, ou comme on bâtit, dans les Expositions universelles, des imitations de vieilles villes avec des panneaux de staff, supportés par quelques charpentes.

Les naturalistes sont des architectes, au bon sens du mot; ils ont compris que si, dans la littérature classique, le fond et la forme étaient intimement unis, correspondaient à une même tournure de l'esprit, l'indépendance nouvelle de l'expression n'était qu'une conquête insuffisante si elle n'entraînait pas une indépendance correspondante de la conception. Ils ont mis les dehors en rapport avec les dessous. Ils ont abandonné le culte de la forme pour la forme, dans lequel on avait voulu voir le culte de l'art pour l'art, une singulière étroitesse d'esprit ayant réduit l'art lui-même à ce qui n'est que le métier de l'art. Ils ont, sous les aspects nouveaux de l'édifice littéraire, voulu qu'il y eût une disposition, des matériaux, un mode de construire nouveaux.

A l'homme abstrait que l'on avait peint jusque-là, ils ont cherché à substituer l'homme réel, tel que le montrent la psychologie et l'anthropologie nouvelles; ils ont balayé cette apparence de l'homme et la nature conventionnelle où elle se pavanait pour mettre l'homme lui-même dans son milieu vrai, dans la nature infinie dont la science venait, en un bond prodigieux, de révéler les merveilles, les grandeurs, dont les mystères dévoilés découvrent sans cesse d'autres mystères plus attirants. Ils ont voulu que la nouvelle langue, plus large, plus expressive mise en usage par le génie romantique et toujours renouvelée, tenue au courant, servît à exprimer une plus forte dose de vérité.

C'est à la vérité qu'ils se sont résolument attaqués. Le Romantisme s'était confiné dans l'égotisme vaniteux de l'Enfant du Siècle, incapable de sortir de son moi, de ses propres

Hosted by Google

sentiments, de ses propres aspirations, de ses propres répugnances, de ses propres instincts, incapable de juger le monde autrement qu'à son point de vue particulier. La caractéristique du Naturalisme est d'en être sorti, grâce à l'*imagination sympathique*, c'est-à-dire à cette faculté supérieure de ne plus sentir les choses seulement en soi-même, de ne pas se renfermer en son âme, de pénétrer dans l'âme des autres, de se mettre à leur place, d'épouser leurs sentiments, leurs passions, leurs ressentiments, d'expliquer leurs actes par le fonctionnement de leurs manières d'être spéciales, quelles qu'elles soient, d'entrer en communion avec l'humanité et la nature tout entières. Faculté admirable, trop longtemps dédaignée, et dont le retour annonçait la véritable renaissance littéraire.

Mais il faut bien définir cette imagination sympathique qui est la base véritable du mouvement littéraire naturaliste, et d'abord établir que ce n'est point une faculté d'exception, mais qu'elle existe élémentairement chez tout être normalement organisé et propre à la vie sociale.

C'est elle qui nous rend sensibles aux malheurs et aux souffrances des individus que nous ne connaissons pas, des personnages fictifs dont les aventures nous passionnent au théâtre, des criminels dont elle nous amène à examiner la responsabilité, pour lesquels elle nous fait réprouver les châtiments cruels des temps passés, des êtres mêmes qui ne sont pas de notre espèce, puisque les animaux sont protégés contre les mauvais traitements par une loi.

C'est elle qui se traduit dans l'antique charité, qui nous fait abandonner spontanément quelque chose de nos biens au profit d'autrui et trouver dans le plaisir de celui qui le reçoit plus de satisfaction que dans le plaisir que nous aurions pu en tirer nous-mêmes.

C'est elle qui, en pleine sécurité, nous fait haleter au danger couru par autrui, qui nous donne le vertige à la vue d'un ouvrier sur un toit, qui nous fait jeter un cri au spectacle d'un accident, souffrir, défaillir devant la blessure d'un étranger, qui nous rend incapables d'assister sans souffrance à une opération

Hosted by Google

chirurgicale, risquer notre vie pour sauver la vie d'autrui.

Il n'est pas nécessaire, pour posséder l'imagination sympathique, d'avoir atteint un haut degré de moralité ou de culture : on la découvre vivace chez des primitifs, chez des simples, chez des criminels; il y a eu des assassins qui avaient été des sauveteurs. Elle est un produit très ancien, très général de notre nature, une fleur d'humanité susceptible de s'épanouir partout; elle a pour cause une substitution inéluctable de soi-même à autrui.

Hors de l'état normal, elle s'affirme parfois avec une force caractéristique qui permet de la mieux étudier. Qui n'a été frappé de l'aliénation que subit la personnalité dans le rêve — que Maudsley étudie en tête de sa *Pathologie de l'esprit*, — dans le rêve où nous nous découvrons capables d'extravagances, de lâchetés, d'infamies et de crimes dont le souvenir nous confond, où nous devenons complètement *autres*. Dans l'hypnose, le rêve provoqué, cette hallucination s'expérimente couramment. Il est aisé de persuader à l'hypnotèse qu'il a changé d'état, de sexe, de condition.

Chez l'aliéné, l'abdication du moi, l'accaparement d'un moi nouveau, à l'acquisition duquel s'est complu l'imagination, devient durable, tenace : le malade se croit roi, justicier, prophète, Dieu; ou bien il devient loup, hurle, mord, court à quatre pattes... Quel cas plus typique de la puissance de l'imagination sympathique que celui de ce gendarme, cité par le Dr Lhomme, qui s'était trouvé de garde auprès d'un condamné à mort pendant la nuit qui précédait son exécution et qui en avait dû suivre tous les préparatifs? Il en avait été tellement impressionné, il s'était si bien mis à la place de ce malheureux, il avait si bien senti ses angoisses, que le voilà qui se croit condamné et à la veille d'être exécuté aussi, qui déserte pour échapper au supplice, et ne revient à la raison qu'après un traitement en règle.

Prise au sens général où nous l'entendons, la sympathie se manifeste chaque fois qu'il y a identification avec une personnalité étrangère, compréhension des sentiments d'un adversaire, d'un individu antipathique même.

Hosted by Google

N'imagine-t-on pas les raisons qu'un contradicteur opposera aux idées qui nous sont les plus chères? Ne se figure-t-on pas la querelle qu'on aura avec lui? Tout ce qu'il pourra dire pour nous combattre? Ne dialoguons-nous pas contradictoirement, en nous-mêmes, sur nos convictions les plus enracinées? Luther, à un moment de sa vie, pense tellement au Diable qu'il s'est donné la mission de combattre, imagine si bien les artifices que cet ennemi du genre humain peut lui opposer, entre si bien dans sa peau qu'il le voit apparaître dans sa cellule, se dispute avec lui, finit par lui jeter son encrier à la tête.

Telle est l'étendue de la sympathie : elle va jusqu'à l'hallucination. Et c'est elle qui, développée, dirigée, érigée en faculté spéciale, devient la qualité dominante de l'écrivain naturaliste. Elle lui permet de se rendre compte de ce que doivent éprouver, penser, vouloir les personnages qu'il décrit ou met en scène dans les milieux et les circonstances où il les voit; il peut leur donner ainsi une intensité de réalité, de vie à laquelle n'atteignent jamais les nobles et vaines abstractions que sont les personnages classiques, représentations algébriques d'humanité, dont les aventures sont semblables à celles des X, des Y et des Z engagés dans des équations.

« Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, écrit « Gustave Humbert à Taine, j'avais si bien le goût de « l'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-« même que je me suis donné deux indigestions coup sur « coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon « dîner. » C'est qu'il avait si bien compris sa Bovary, ses déceptions, ses ennuis de pauvre oiseau en cage, les tracas de sa pauvre petite cervelle, qu'il vivait sa vie comme elle-même.

Balzac comprenait de même sa Valérie Marneffe; il avait une tendre indulgence pour ses vices; il lui donnait toutes les excuses, la faisait bénéficier de toutes les circonstances atténuantes qu'une créature gâtée peut trouver dans ses origines, son éducation, son entourage, la nécessité.

L'abbé Prévost était visiblement aussi amoureux de sa Manon Lescaut que Des Grieux lui-même et lui passait tout avec une indulgence inépuisable, se rendant compte comme

Hosted by Google

elle pouvait le faire elle-même des impulsions qui la rendaient galante et volage, charmante malgré tout.

Ne sent-on pas l'amitié de Diderot pour le merveilleux drôle qu'il avait créé dans le *Neveu de Rameau* et dont le cynisme éblouissant a si souvent raison des belles raisons de Monsieur le philosophe? Et dans l'*Histoire de Madame de la Pommeraye et du chevalier des Arcis*, avec quelle impartialité ne donne-t-il pas raison à tout le monde : à la femme abandonnée qui se venge, à la petite drôlesse tout de même intéressante qui sert sa vengeance et au chevalier dont il comprend si bien la passion! Comme cela est vivant, vrai, senti!

Stendhal, en écrivant *Le rouge et le noir*, a éprouvé toutes les humiliations, toutes les haines de l'ambitieux trop sensible; il a connu les états d'âme de Julien Sorel dans l'atelier paternel, chez M de Rénal, au séminaire, chez M. de la Môle; il a souffert de ses souffrances, triomphé de ses triomphes; il eût tiré aussi le coup de pistolet fatal à Mme de Rénal surgissant sur le chemin de sa fortune.

L'imagination sympathique fait que l'écrivain prend spontanément parti pour tous ceux dont il s'occupe, devient leur avocat d'office, se passionne pour son rôle : Balzac a eu en imagination le tempérament amoureux du baron Hulot et la jalousie envieuse de Lisbeth Fischer, l'abnégation paternelle de Goriot; il a participé au plaisir que Grandet avait à acheter un lopin de terre, à accumuler des écus et aux joies du dévouement féminin d'Eugénie mettant du sucre dans le café de son joli cousin.

Quelle pitié chez les Goncourt pour leur Germinie Lacerteux, pour cette pauvre mendiante d'amour tombant au plus bas de la dégradation, et qui était un personnage réel : une servante à eux, qui les avait volés pour payer ses amants. Et quelle affection paternelle chez Alphonse Daudet pour sa perverse petite Chèbe, pour ce cabotin de Delobel, pour cette grue d'Ida de Barancy, pour ce polisson de Numa, pour son Tartarin, surtout, dans lequel il a concentré toutes les faiblesses de sa race, de son cher Midi!

Quelle adoration, encore, chez Georges Eekhoud pour ses

Hosted by Google

paysans, pour tous les détraqués vers lesquels l'entraîne sa pitié : comme il jouit de leurs ripailles et de leurs amours, de leurs superstitions, de leur odeur même.

Et ne suivent-ils pas tous les plus grands exemples? Nous venons de citer Eekhoud. Est-ce que, même dans les morceaux les plus risqués de *Mes communions*, ceux où il met une sorte de parti pris à offusquer le lecteur, il ne peut se réclamer du *Satyricon* de Pétrone? Qui niera, cependant, le prodigieux intérêt historique du *Satyricon?* Qui voudrait que nous ne possédassions pas ce livre effrayant de révélations sur la corruption romaine, ce livre qu'il faut avoir lu pour connaître l'avilissement où peut tomber l'humanité à un degré de civilisation raffinée? Et il faut bien en connaître les pires côtés comme les meilleurs : car à ne voir que ceux-ci, on s'expose aux pires désillusions; on ne peut fonder sur la théorie d'un homme idéal ni lois, ni système social, ni règle d'existence : on ne peut fonder que la déception.

Parmi les maîtres qui ont exercé l'influence la plus sensible sur la littérature moderne, Gœthe a possédé l'imagination sympathique au plus haut point. Il faut lire ses entretiens si curieux avec Eckermann pour voir où s'étendait la pénétration de son génie. Quoi de plus caractéristique que sa réflexion devant des animaux peints par Roos et qu'il admirait fort : « On croirait presque que le peintre en était un... Il avait le « sentiment de l'organisation de ces bêtes ; il avait reçu la con- « naissance de leur état physiologique. » Il n'y a là aucune intention de raillerie : rien que l'expression pittoresque de ce qu'il considérait comme une faculté supérieure de l'artiste : le don d'entrer en communion d'impression avec tous les êtres. (Émile Zola n'a-t-il pas fait des chevaux du fond du Voreux deux des *personnages* les plus touchants de *Germinal?*)

Ailleurs, Gœthe affirme : « J'ai toujours considéré chaque « homme comme un individu existant pour soi, que je m'efforçais de pénétrer et de connaître dans son originalité, mais à « qui je ne demandais ensuite absolument aucune sympathie... « C'est seulement de cette façon que l'on apprend à connaître « la variété des caractères. On y gagne aussi la souplesse dans

Hosted by Google

« la vie. » Cette attention pour ce qui ne présente en apparence rien de sympathique, au sens banal du mot, n'est-elle pas l'affirmation la plus nette de la nécessité de l'imagination sympathique?

Pour finir par l'exemple le plus éclatant, n'est-ce pas le génie sympathique qui a inspiré à Shakespeare la prodigieuse variété de ses conceptions, qui leur a donné leur vie intense? « Il a senti les forces et les tendances qui produisent les dehors visibles (1). »

Il s'est figuré toutes les passions et l'action que leur impriment les circonstances, le jeu de la fatalité dans la tragédie et la comédie humaines. Il a saisi les hommes avec leurs faiblesses, leurs petitesses, leurs difformités morales comme avec leurs grandeurs et leurs beautés, et il nous les a fait saisir : brutes comme Ajax et Coriolan; radoteurs comme Polonius ou la nourrice de Juliette; grands passionnés comme Coriolan ou Othello; aliénés comme Hamlet ou Macbeth; amoureuses comme Desdémone ou Ophélie, il les a tous vus dans leur complexité, avec les qualités de leurs défauts et les défauts de leurs qualités, avec la violence de leurs impulsions ou la bêtise de leurs instincts. C'est l'essence même du naturalisme. Il ne choisit pas seulement les sentiments nobles, décents. Il les accepte tous, les observe avec une égale curiosité. Et c'est sa force. Dans tout le théâtre de Racine, il n'y a rien de plus vivant et de plus émouvant que la passion coupable et tyrannique de Phèdre.

De cette entrée en jeu de l'imagination sympathique résulte une conception particulière du roman. Il devient de la psychologie en action. L'écrivain « aime à se représenter des sentiments, à sentir leurs attaches, leurs précédents, leurs suites... Et il se donne ce plaisir. Il note les influences contraires ou concordantes du tempérament, de l'éducation, du métier et travaille à manifester le monde invisible des inclinations et des dispositions intérieures par le monde visible des paroles et des actions extérieures... Un vrai

(1) *Littérature anglaise.*

Hosted by Google

« romancier jouit par contemplation de la grandeur d'un sen-
« timent nuisible ou du mécanisme ordonné d'un caractère
« pernicieux... »

C'est l'imagination sympathique que symbolise le rêve d'Eckermann qui, ne sachant pas nager, troquait son corps contre celui d'un ami pour gagner une île où il voulait aller et éprouvait un plaisir infini à être sorti ainsi de lui-même.

Mais pour en arriver là, il ne faut plus regarder en soi, mais hors de soi, remplacer la raison raisonnante par l'observation, étudier sans parti pris tous les documents humains, toutes les manifestations d'un caractère. Le naturalisme a ainsi pour condition première le développement de ce qu'il y a en nous de plus noble et de plus élevé : l'intelligence désintéressée et la tolérance.

Mais, entraînés à s'intéresser à tous les hommes, à recueillir tout ce qui peut éclairer leurs manières d'être, l'écrivain n'a plus à dédaigner certains milieux dont l'influence sur les individus ne peut être niée. Et ces milieux, il ne les choisit plus arbitrairement.

Le milieu n'est plus ni le fond vague sur lequel se jouent les tragédies, ni le décor de parc bien taillé qui représente la nature pour Rousseau, ni le beau décor haut en couleur, aux découpures moyenâgeuses et fantastiques planté pour le plaisir des yeux par les romantiques. C'est l'endroit réel, normal, nécessaire dans lequel se développe la vie du personnage choisi, et qui le rend gai ou triste, vigoureux ou malade, actif ou rêveur; c'est la région où s'est élaborée la race dont il montre les caractères acquis. Et désormais, l'intérêt du milieu n'est plus seulement dans le milieu même, mais dans les effets qu'il produit chez l'homme. Dès lors, une mansarde se remplit d'objets dignes d'attention aussi bien qu'un palais des *Mille et une Nuits;* une fabrique révèle des perspectives aussi curieuses qu'un château des bords du Rhin; le boulevard est autrement riche en points de vue qu'une cité du XV^e^ siècle; et l'on va faire dans nos campagnes, nos banlieues, nos terrains vagues des voyages d'exploration tout aussi émouvants que dans une forêt des tropiques.

Hosted by Google

De tout cela, on va faire sortir des impressions vives et neuves. Il suffit de savoir regarder, comme regardent depuis longtemps les romanciers anglais qui ont noté le détail avec une si grande précision : témoin Daniel de Foë dans ce *Robinson Crusoé*, qui a si bien illusionné notre enfance à tous en n'oubliant rien dans son île; si bien que nous avons connu cet île comme notre jardin et Robinson comme un de nos amis.

Ainsi, on va découvrir la campagne adorable de nos climats changeants, la féerie de leurs printemps et de leurs automnes, les surprises de leurs matins et de leurs soirs, les physionomies innombrables des régions. On va découvrir le grouillement vertigineux des grandes villes, la gloire des cités neuves en fête sous le soleil, les coins sinistres des banlieues où elles balayent l'écume de leurs populations, les sourires doux et maladifs de la nature qui les entoure, les curiosités de leurs salles de spectacles, de leurs hôpitaux, de leurs ateliers, de leurs cabarets, de leurs ruelles. Tout s'éclairera, entrera en valeur... Et les halles de Paris, la coulée des ouvriers se rendant le matin au travail, un retour de courses par les Champs-Élysées, les allées et venues d'un public de ville d'eaux, un bal à l'Opéra, une cour d'usine, l'intérieur d'un lycée, la dune, la bruyère, un chemin creux vont devenir des tableaux merveilleux grâce au génie de l'écrivain qui saura en montrer le sentiment, le caractère.

Ce n'est pas tout. Étudiant l'homme sous tous ses aspects, dans son infinie variété, il faudra que l'écrivain s'initie à toute la science de l'homme, à tout ce que l'expérience des générations a accumulé de renseignements sur son compte, classé dans les dossiers de l'humanité. Nulle découverte ne pourra lui demeurer indifférente. Il ne devra plus oublier jamais ce : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto*. Il devra, s'il veut avoir quelque autorité, éviter de se mettre en contradiction avec les notions que l'instruction a répandues. Il ne faudra pas que son œuvre, tombant sous les yeux d'un historien, d'un médecin, d'un ingénieur, d'un juriste, d'un politicien, d'un géographe, d'un naturaliste, leur fasse hausser les épaules; aucune science en rapport avec ce dont il parle ne pourra lui

Hosted by Google

être indifférente : il ne pourra parler d'une profession ou d'un milieu sans s'informer au moins de ce qui est spécial à cette profession et à ce milieu. Il devra s'éclairer par une perpétuelle enquête et un souci d'information toujours en éveil.

Et de toutes les sciences soumises à sa curiosité, une surtout devra attirer son attention anxieuse : la science spéciale de l'homme, celle qui montre ses origines, son lent mouvement d'ascension de l'animalité vers la conscience, le fonctionnement de ses organes et leur influence sur son esprit, les causes originelles ou accidentelles de ses faiblesses, de ses anomalies, de ses tares, de ses détraquements. Il étayera ainsi sur des données certaines les révélations du génie. Il restera dans la vérité et l'honnêteté littéraire.

EDMOND CATTIER.

Hosted by Google

CHRONIQUE MUSICALE

Fervaal de M. Vincent d'Indy. — La mort de Joh. Brahms.

Que *Fervaal* vive ou meure après la série de représentations que vient de nous en donner le théâtre de la Monnaie, il restera une date, non seulement dans l'histoire de la musique française, mais en général dans l'histoire du théâtre lyrique. C'est un avènement. La jeune génération musicale de France prend possession du théâtre et s'impose à l'attention générale par une œuvre qui, tout en émanant directement du théâtre de Wagner, — comme tant d'autres, — s'en distingue cependant et nous apporte des impressions différentes. *Fervaal,* c'est l'expression wagnérienne définitivement assimilée à l'esprit français et traduisant des sentiments et des pensées qui n'ont plus rien de germanique.

Le fait mérite d'être noté. Il est d'autant plus intéressant que, depuis une vingtaine d'années, nous avons vu paraître un peu partout des œuvres, remarquables à divers titres, mais très imparfaites, conçues toutes sous l'évidente préoccupation de continuer, de développer le nouveau type de théâtre lyrique créé par Wagner.

L'ancien opéra est une forme usée, qui a terminé son évolution, définitivement condamnée. Il n'y a plus à y revenir. C'est le sentiment, c'est la conviction de tous les musiciens sérieux, de tous les artistes qui rêvent d'une expression d'art unissant les richesses de l'orchestre moderne aux accents de la voix humaine pour traduire ce qu'il y a de plus intime dans leurs aspirations. L'art ne revient point sur ses pas. Même les plus

Hosted by Google

éminents parmi les maîtres contemporains n'ont pu se soustraire au mouvement. Quelques-uns y sont entrés sur le tard, sans parvenir à modifier leur style. Massenet, par exemple, a été profondément troublé. Depuis *Hérodiade*, il n'a plus produit que des œuvres plutôt hâtives, mal équilibrées, de style composite, sans profonde valeur d'art, malgré toutes les habiletés de facture et les dons si remarquables d'invention mélodique qui lui sont propres. Saint-Saëns, jadis chef de file, s'est arrêté en chemin. *Samson et Dalila* reste sa conception dramatique la plus forte et la mieux composée. En dépit de très belles pages, ni *Henry VIII*, ni *Proserpine*, ni *Étienne Marcel* ne constituent au sens absolu des œuvres maîtresses. La *Gwendoline* de Chabrier, admirable promesse, n'a pas eu de réalisations postérieures. Je ne parle pas du *Sigurd* et de la *Salammbô* de M. Ernest Reyer, louables tentatives d'un homme de beaucoup d'esprit, malheureusement très inégales.

En Italie, Verdi, dans *Otello* et dans *Fallstaff*, prodiges de souplesse et d'habileté d'un vieillard qui a sa physionomie nettement marquée dans l'histoire musicale du milieu du siècle, n'a pu nous illusionner sur l'incompatibilité fondamentale de son idéal d'art avec les tendances nouvelles. Et la légion de ses disciples, vrais ou supposés, Mascagni, Puccini, Franchetti, Leoncavallo luttent âprement pour s'assimiler l'esprit wagnérien sans y avoir réussi jusqu'ici.

En Allemagne, c'est pis encore : il n'y a rien. Des œuvres médiocres ou de second plan, de Goldmarck, Kretschmar, Cornelius, et plus récemment des tentatives mal conçues, sans goût, sans mesure du jeune capellmeister berlinois Weingärtner, de Richard Strauss, de Kienzl, etc.

Une personnalité intéressante semblait s'indiquer dans le *Rêve* de M. Bruneau. L'œuvre avait du caractère ; elle se développait, en dépit d'outrances inutiles, avec une force de logique et un accent étrange qui s'imposait. Malheureusement, M. Bruneau, dès sa seconde œuvre, s'est pris à hésiter. Il s'est laissé circonvenir ; et il publie maintenant des manifestes où il s'explique

Hosted by Google

sur la nécessité de renoncer aux brumes du Nord, et proclame la clarté de l'esprit latin. Cela est d'un artiste qui ne voit pas bien clair en lui-même, qui se paye de mots vagues et de formules toutes faites. Cette défaillance nous a valu l'*Attaque du moulin* et *Messidor*.

Le mérite supérieur de *Fervaal*, au milieu de toutes ces productions récentes, c'est d'être tout au moins une œuvre d'une admirable et parfaite unité de style, dans laquelle la musique est sans cesse parallèle au poème, où celui-ci est issu en quelque sorte d'une pensée musicale. Ce poème, dont je n'ignore pas les défauts, se développe avec une rigoureuse logique de ses propres éléments, sans rien demander aux traditionnels accessoires du théâtre, sans épisodes surajoutés, puisant sa beauté et son charme dans la pensée poétique et philosophique tout ensemble qui l'a inspiré et dont l'expression est essentiellement du ressort de la musique. Et cette conception est réalisée avec une sincérité de sentiment, avec une sûreté de main qui révèlent un poète, un artiste absolument maître de sa pensée, qui sait ce qu'il veut et où il va.

Certes, l'influence des idées et du style de Wagner y est partout sensible, dominante même.

On a signalé les nombreux points de contact que l'on peut établir entre les personnages du drame de M. Vincent d'Indy et les figures essentielles du théâtre de Wagner; elles ont frappé tout le monde. Jusque dans le texte du poème, on retrouverait certaines traductions verbales de sentiments qui se peuvent ramener directement à des modèles wagnériens et qui sont à ceux-ci comme l'assonance est à la rime. Musicalement, la filiation n'est pas moins évidente.

Mais ce qui est remarquable, c'est qu'en dépit de ces analogies de fond et de forme, et bien qu'elle émane incontestablement de ce qu'on pourrait appeler l'état d'âme wagnérien, l'œuvre ait cependant sa physionomie propre, sa couleur particulière, une saveur forte et étrangement captivante qui en font une chose à part et tout autre. Les ressemblances portent sur

Hosted by Google

d'infinis détails; l'ensemble est différent, et très essentiellement. Ni la façon de présenter les personnages, ni le développement de l'action ne rappellent les expositions et les développements scéniques de Wagner. Là, M. d'Indy est dans la tradition française, — la bonne, celle qui ne cherche pas le mouvement dans l'adjonction de tableaux épisodiques, et la clarté dans la banalité, mais qui trouve l'une et l'autre dans les déductions logiques du thème qui sert de point de départ à toute l'œuvre. En dépit de l'indécision de ligne qui affaiblit le relief des deux figures principales, — Fervaal et Guilhen, — ces deux personnages vont tout droit et sans détour à la conclusion de la thèse poétique de l'auteur. Les incidents où ils se trouvent mêlés ne pourraient se concevoir en dehors d'eux. Ils en restent le centre et l'élément vital, comme dans les beaux poèmes de Wagner, mais avec cette différence que l'action ici est plus extérieure, plus variée, moins concentrée sur la vie psychique. A ce point de vue, il faut particulièrement noter le très heureux parti que M. Vincent d'Indy a su tirer des impressions agrestes qu'a laissées en lui son pays natal, le pays cévenol, où il fait d'ailleurs se dérouler sa légende; et ces impressions répandent sur tout l'ensemble de son œuvre un parfum *sui generis*, une sorte de saveur locale.

Musicalement aussi, il a une manière à lui de traiter les voix qui ne ressemble en rien au style vocal de Wagner; et dans sa façon de triturer la pâte orchestrale, d'un bout à l'autre de l'œuvre, il manifeste une maîtrise bien personnelle que depuis longtemps, d'ailleurs, il avait affirmée dans une série remarquable de compositions purement instrumentales, — œuvres de musique de chambre ou poèmes symphoniques, — qui portent une signature, la sienne, qu'aucun œil exercé ne sera jamais tenté de confondre avec celle d'aucun autre.

Par là, *Fervaal* devient une création originale. Considérez l'œuvre dans son ensemble et dans un certain recul : vous serez surpris de voir sa physionomie se caractériser et se dégager de plus en plus nette.

Hosted by Google

Non, ce n'est point là un simple pastiche du plus impérieux des maîtres modernes; il y a autre chose, et la musique dramatique, comme la conception du drame lyrique, entre avec Fervaal dans une voie nouvelle. Les plus hauts espoirs s'éveillent quand on songe que ceci est, en somme, une œuvre de début au théâtre, un début de poète et de musicien. On voit bien, çà et là, que l'auteur n'a pas encore toute la pratique du théâtre, qu'il se méprend encore sur la portée de certains détails dans l'optique de la scène. Des pages entières ont pu disparaître sans que la clarté ou le relief de son action ait eu à en souffrir; par exemple, à la fin du premier acte, la querelle entre les paysans que Guilhen va exciter à l'assaut de Cravann, la cité cévenole. Ce n'était peut-être pas une scène sans intérêt ou inutile, mais elle n'était point nécessaire. Il en est de même de certaines paroles de Guilhen et de Fervaal, qui dépassent poétiquement et musicalement la mesure indispensable. Au théâtre, il n'y a que l'essentiel qui compte et qui porte.

Mais ce qui est remarquable, dès à présent, c'est la justesse de l'accent et la force de l'expression dramatique dans la sobriété du verbe poétique et musical. On pouvait douter jusqu'à présent que M. Vincent d'Indy, savant combinateur d'harmonies savoureuses et de rythmes caractéristiques, les aurait rencontrées du premier coup en quelque sorte, lui qui n'avait été jusqu'ici que symphoniste. L'épreuve lui a été complètement favorable. Il y a dans son œuvre, où les très belles pages abondent, une chose absolument parfaite, où il n'y a pas un mot, pas une note à ajouter ou à retrancher : le prologue. Tout y est à sa place, tout y porte, chague figure est marquée d'un trait ferme et précis; c'est mouvementé, pittoresque, coloré; et je ne sais quel charme poétique est répandu sur tout ce début.

Ce prologue, qui a été écrit en dernier lieu, je crois, nous donne la sensation très parfaite de ce que pourra être l'œuvre qui succédera à celle-ci, et dans laquelle toutes les proportions seront plus sûrement mesurées. Elles ne sont point peut-être

Hosted by Google

observées dans la conclusion du premier acte, qui amène la péripétie décisive. Après un aussi long et aussi passionné enlacement d'amour, la fuite de Fervaal paraît brusque et l'explosion du dépit de Guilhen, passant des regrets les plus cuisants à la conscience de la trahison et à la colère agissante, est peut-être bien rapide. M. Vincent d'Indy, on peut en être assuré, ne retombera pas une seconde fois dans ce défaut. Ces erreurs-là ne se commettent qu'une fois, on ne les recommence pas, quand on est un homme d'un esprit aussi délié, un artiste d'un goût aussi fin.

Et même au point de vue musical, M. Vincent d'Indy simplifiera sa langue et ses moyens d'expression. A ce point de vue déjà, *Fervaal* marque un sensible progrès sur bien des œuvres antérieures du jeune maître français, comme il nous révèle aussi chez lui un élargissement de l'invention mélodique. Il a sacrifié beaucoup dans sa musique instrumentale aux modulations rares et inattendues, aux recherches d'accords follement dissonants, aux altérations arbitraires des résolutions attendues, à seule fin d'éviter les conclusions connues et que l'on croit banales parce qu'elles sont inévitables et d'usage constant depuis que la musique moderne existe. Dans *Fervaal*, il est plus simple et moins alambiqué. Et cette fois, quand il cherche des modes d'expression exceptionnels, il rencontre vraiment d'heureuses trouvailles, comme au second acte, ces montées âpres et dures d'accords, sur la gamme par tons entiers, et les harmonies fuyantes du chœur invisible, qui s'adaptent si bien à la scène des évocations nocturnes dans la montagne chargée de brumes.

Autant il avait su montrer de charme délicat dans les scènes toutes vibrantes de sonorités voluptueuses et alanguies où domine la personnalité de Guilhen, la rose du Midi, la fleur d'amour dont le parfum doit griser le héros, autant il a su donner de grandeur sévère aux scènes où s'élève la voix grave du vieux druide Arfagard, gardien des vénérables croyances et des vertus ancestrales, qui est d'ailleurs le personnage le mieux

Hosted by Google

venu de toute la composition ; solidement dessinée, caractérisée avec fermeté, cette vivante et noble figure, dont le modelé est d'une maîtrise supérieure, a trouvé au théâtre de la Monnaie un interprète digne d'elle dans l'excellent et précieux artiste qui a nom Henri Séguin.

Où M. d'Indy s'élève le plus haut, où il atteint vraiment à la grandeur, c'est dans la scène finale, dans ce calvaire mystique vers les clartés nouvelles que gravit douloureusement Fervaal en emportant dans ses bras l'éternelle fiancée morte. Ici, M. d'Indy a osé ce que Wagner lui-même n'avait pas tenté : la substitution de la musique pure à la parole, au geste, au chant. Je crois bien que ceci est le premier ouvrage dramatique où l'on voie une impression exclusivement musicale prolonger le rêve du spectateur pendant quelques minutes devant la scène vide et en face d'un décor où plus un être vivant ne se meut. La tentative était audacieuse, et c'est dire vraiment l'extraordinaire puissance de l'art de M. Vincent d'Indy que de constater que l'effet voulu, il l'a réalisé et obtenu pleinement.

Cette conclusion si simple et cependant si émouvante de l'œuvre est la preuve de sa force. Elle a profondément impressionné tous les spectateurs de la première représentation, comme elle a saisi encore étrangement la foule banale qui a suivi et pour laquelle, certes, l'œuvre n'est point faite. Je serais bien étonné, cependant, qu'elle ne s'imprimât point dans les mémoires par sa noblesse et sa gravité sereine. Et l'on y reviendra plus tard comme à un point de départ, ainsi qu'on est revenu à *Tannhäuser*, l'œuvre la moins pondérée, la moins claire, la plus hésitante de Wagner, mais qui a ce mérite particulier d'être le point initial de sa grande et définitive manière.

Déjà, toute la jeune génération des musiciens est pleine de l'œuvre de M. d'Indy. Elle l'épèle, elle la lit, elle l'apprend par cœur. Par là *Fervaal* vit et se perpétuera.

Et voici qu'au moment où cette jeune génération acclame en Vincent d'Indy le chef qu'elle s'est spontanément élu, de l'autre

Hosted by Google

côté du Rhin disparaît, frappé avant l'âge, le dernier maître de la génération antérieure : Johannes Brahms.

Après Gounod, après Ambroise Thomas, après Sterndale Bennett, Verhulst, Nicolaï, Hiller, Ferdinand Kufferath, Clara Schumann, Rubinstein, il était demeuré à peu près l'unique représentant de cette brillante école d'artistes dont la jeunesse s'était enflammée au rayonnement du génie de Mendelssohn et de Robert Schumann. Sa mort clôt définitivement cette période glorieuse de la musique et laisse désormais sans servant de marque ce qu'on appelle les « traditions classiques », par opposition aux tendances novatrices de l'art wagnérien et contemporain. Avec Johannes Brahms, le classicisme a vécu.

Quoiqu'il ne puisse prétendre au rang qu'occupent dans l'histoire de l'art les vrais créateurs, Brahms n'y sera pas moins compté comme un très grand maître. Il n'a rien renversé; il n'a point innové; il a simplement continué et développé, mais sans laisser déchoir l'héritage que Schumann lui-même semblait lui avoir légué. Hans de Bulow, dont l'esprit pénétrant a formulé en mots à l'emporte-pièce tant de vues justes sur la musique et les artistes contemporains, avait bien défini l'art de Brahms en disant de sa première symphonie, celle en *ut*, qu'elle était la *dixième*, c'est-à-dire celle qui suit le plus directement les « neuf » de Beethoven. Le mot peut s'appliquer à toutes les œuvres de Brahms. Elles « suivent ». Dans sa musique de chambre : trios, quatuors, quintettes, sextuors, pièces de piano, dans ses quatre symphonies, en ses délicieux *lieder*, aussi bien que dans ses grandes compositions chorales et orchestrales : *Requiem* allemand, — un chef-d'œuvre, — *Chant de triomphe*, *Chant du Destin*, *Chant des Parques*, etc., il est toujours de la lignée de quelqu'un; il s'élève souvent au-dessus de son modèle quand ce modèle est Schumann ou Mendelssohn; il reste en deçà quand c'est Beethoven ou Bach. Personnalité au fond énigmatique, pleine de contrastes, âpre et douce, violente jusqu'à la dureté et par moments pleine de morbidesse.

Hosted by Google

Frédéric Nietszche, dont le goût musical a eu de si navrantes oscillations, de *Parsifal* à *Carmen*, disait de Brahms « qu'il ne lui paraissait nulle part plus haut que lorsqu'il chantait la mélancolie de son impuissance ». Il y a du vrai dans cette impression. Impuissant, certes, Brahms ne l'était pas, si ce n'est au regard de ce don tout à fait rare du créateur qui ne se rencontre que chez un ou deux hommes par siècle.

Mais il faut bien le dire, en face de ses partitions, il subsiste toujours un doute. On ne sait jamais au juste s'il y a derrière elles un grand penseur ou seulement une âme qui s'émeut plus ou moins profondément au spectacle de la nature ou à l'évocation d'un souvenir d'art.

D'aucuns lui reprochent de ne pas les faire réfléchir, de ne point parler à leur intellectualité, de n'émouvoir que leur sensibilité auditive par les séductions de ses riches harmonies. Les autres lui font justement un mérite de ce qu'avec une constance si complètement inviolée, il demeure fidèle à la tradition musicale pure, dédaigneux de tout l'appareil littéraire et philosophique dont notre actuelle décadence affuble ses efforts souvent impuissants.

J'avoue qu'en ce qui me concerne, je serais plutôt de l'avis des derniers et que la réelle grandeur artistique de Brahms me semble résider dans la simplicité et la sincérité de son art. Il chante parce qu'il devait chanter. Je m'inquiète peu de savoir quelle secrète influence lui inspire ses mélodies. Il me suffit que celles-ci soient belles, de leur beauté propre, qu'elles m'émeuvent par leur expression endolorie ou me ravissent par leur tendresse enjouée.

Et certes, à ce point de vue, Brahms est celui de tous les maîtres modernes qui, après Schumann, a apporté dans la musique le plus d'émotions intimes, la plus riche moisson de sensations purement musicales, c'est-à-dire tirées de la contemplation idéale de l'âme par elle-même. Du maître de Zwickau, il a parfois la passion sombre et concentrée ; il a souvent l'élan lyrique et l'abondance de Schubert ; et quelque chose même de

Hosted by Google

la véhémence dramatique, de la profondeur d'accent de Beethoven se retrouve, çà et là, dans ses nobles ouvrages.

Il y a en lui un singulier mélange de finesse de sentiment et de grâce naturelle s'unissant à cette germanique faculté des combinaisons sonores, assemblées pour le seul plaisir de les avoir juxtaposées. Après nous avoir charmés profondément par des chants exquis, il nous trouble par des accumulations de sons, de dessins, d'harmonies dont le sens échappe nécessairement à ceux qui veulent attribuer une signification précise à la moindre succession de notes. On ne peut pas dire que son art soit froid, mais il produit quelquefois un effet de froideur par la trop grande concentration de la pensée et la prédominance du développement purement formel.

Ce qu'une critique éclairée par une connaissance plus approfondie de son œuvre lui reconnaîtra sans conteste un jour, c'est que de tous les maîtres de la dernière période du romantisme, il aura été celui qui a le plus de traits de ressemblance avec Beethoven. Certainement, depuis celui que Berlioz appelait le Titan de la musique, aucun maître n'a su donner au développement de ses idées plus de force expressive que Brahms, aucun ne montre un sentiment plus fin dans l'art de varier les aspects d'un thème mélodique et d'en faire jaillir de nouvelles floraisons. Harmoniste exquis, il a été un contrepointiste extrêmement raffiné et merveilleusement souple ; ce fut, au total, un admirable et parfait écrivain musical, et quelquefois un grand poète.

J'ai eu l'honneur d'approcher quelquefois le maître et de l'entendre jouer ses œuvres, notamment en 1873, à Leipzig, à côté de M^me^ Schumann et de Joachim, plus tard aux festivals rhénans, et tout récemment, en 1895, au festival organisé, un peu en son honneur, à Meiningen. Il n'était pas ce qu'on appelle un « beau pianiste ». Le toucher était plutôt dur, le son de qualité médiocre, comparé à celui des grands maîtres du clavier, Rubinstein, Liszt, M^me^ Schumann. Mais il y avait dans son jeu une singulière vigueur de rythme et ce je ne sais quoi, difficile à définir, qui s'appelle la poésie et qui se ren-

Hosted by Google

contre si rarement chez les virtuoses de « profession ». Son interprétation avait de la grandeur et une gravité saisissante, surtout quand il jouait du Beethoven. Cela ressemblait très peu aux interprétations accoutumées, fades le plus souvent et sans caractère. Par des oppositions véhémentes de nuances, par des brusqueries de toucher, dirais-je, qui n'avaient cependant rien de choquant, Brahms donnait admirablement la sensation de la fougue d'inspiration, du caprice géant si caractéristiques du génie de Beethoven. Dans ses dernières années, il ne jouait plus guère en public, mais sa première ambition avait été de suivre la carrière de virtuose, et c'est comme tel qu'il avait débuté, d'ailleurs très modestement. Il fit sa première « tournée » avec le violoniste hongrois Remenyi, celui qui jouait l'*adagio* du concerto de Beethoven en ajoutant, à la fin des cantilènes, des ornements à la hongroise ! C'est ainsi que Brahms échoua un jour à Weimar, où Liszt l'entendit et s'intéressa à lui. Il l'invita même à venir lui jouer, le lendemain, une de ses compositions. Lorsque Brahms eut terminé son morceau, Liszt dormait profondément !

Il répara du reste cette inconvenance involontaire en donnant au jeune artiste une lettre d'introduction des plus chaleureuses auprès de Schumann, alors maître de chapelle à Dusseldorf. Ce fut ce qui décida de sa carrière. Schumann s'éprit profondément de Brahms et l'adopta comme son disciple favori. On sait que c'est lui qui, dans un article publié en 1853 dans la *Musikzeitschrift* de Leipzig, — ce fut son dernier article de journal, — annonça la venue de Brahms comme celle d'un messie musical, d'un nouveau Mozart. Aussi Brahms avait-il jusqu'au dernier jour conservé un culte filial pour le maître de Zwickau, son véritable père intellectuel.

Brahms était de petite taille, mais très trapu ; la tête forte, solidement plantée dans des épaules larges. Le regard était très fin, plutôt narquois, le front superbement développé, d'une expression très volontaire. Lorsque je le revis, il y a deux ans, à Meiningen, avec sa barbe grisonnante en éventail, sa physio-

Hosted by Google

nomie n'était pas sans analogie avec celle de Gounod, mais plus virile et plus énergique.

Depuis de longs mois déjà, Brahms était condamné. L'automne dernier, les symptômes alarmants d'un cancer du foie s'étaient manifestés. On l'envoya aux eaux de Carlsbad. Mais il n'était pas homme à s'accommoder de la cure. Il ne dédaignait pas la bonne chère. Dès son arrivée, il était allé voir le médecin de l'endroit. L'Esculape prescrivit immédiatement une diète sévère.

« Mais comment faire, lui dit Brahms, je dîne ce soir avec Johann Strauss !

— Vous n'irez pas, répliqua le médecin, je vous l'interdis.

— Bah ! reprit alors Brahms en souriant, j'irai ! Je supposerai que je ne vous ai consulté que demain. »

Et il fut au dîner de Strauss.

On comprend dans ces conditions l'inutilité d'un traitement suivi. Aussi, depuis longtemps, après d'infructueux essais pour enrayer le mal, tout espoir avait-il été abandonné et on laissait le pauvre maître vivre à sa guise. Quelques semaines avant sa mort, quoique déjà fort déprimé, il avait encore assisté à un concert, sous la direction de Hans Richter, où figurait sa symphonie en *ut*. Le public, à la fin, s'était spontanément livré à une manifestation très chaleureuse d'admiration et de déférence pour le maître. Brahms en avait été profondément touché. Il ne put retenir ses larmes. Quelques jours plus tard il s'alitait ; et il ne s'est plus relevé. Il a succombé le samedi 3 avril, à 10 heures du matin. Ses funérailles ont été célébrées mardi, le 6 avril.

Au cimetière central de Vienne, dans ce qu'on appelle « le bosquet des artistes », à côté de la tombe de Beethoven et de celle de Schubert, il repose maintenant, dormant son éternel sommeil.

MAURICE KUFFERATH.

Hosted by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La Libre Esthétique. — A la Maison d'Art : l'exposition Jan Verhas. — Les salonnets du Cercle artistique : Mlle B. Art, MM. Uytterschaut et Stacquet. — M. et Mme Wytsman. — M. Isidore Verheyden. — Mlle Marcotte. — MM. Werlemann et Prosper Dewit.

Si, de toutes les expositions périodiques qui se succèdent au cours de l'année, l'exposition de la *Libre Esthétique* n'est pas toujours celle qui offre le plus d'œuvres de premier ordre, elle est incontestablement, grâce à l'éclectisme de ses organisateurs, la plus curieuse, la plus diverse, et qui apporte le plus de neuf. Tel est même resté son seul caractère distinctif depuis que les XX ont passé la main aux « libres esthètes ». Disparus de la cimaise, les panneaux pointillés d'après un « ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas » dont le Bastiat fut M. Félix Fénéon ; absents désormais, les abstracteurs de quintessence qui, retournant la définition de Fromentin, s'efforçaient de rendre le visible par l'invisible, et pour un peu eussent représenté la chair de l'homme et de la femme par la figuration directe des éléments chimiques qui la constituent. Les barbares enluminures de M. Gauguin, les *Squelettes voulant se chauffer*, de M. Ensor, ne rappellent plus que de loin les fameux tableaux « autour desquels on se f.... des gifles », suivant un mot de Millet qu'aimaient alors à répéter les promoteurs de ces exhibitions à tapage ; depuis, renonçant à la joie de faire grincer, s'il est permis de risquer cette audacieuse expression, les yeux des bourgeois (et qui n'était pas bourgeois ?), ils se contentent de donner une impartiale hospitalité à nombre

Hosted by Google

d'artistes belges et surtout étrangers, unis, dans des visées diverses, par la seule recherche du nouveau, ou du renouveau. Soyons-leur du moins reconnaissants de cela. Le mauvais, le pire même est préférable au quelconque, et il n'est pas jusqu'aux o'taïtiteries de M. Gauguin qui ne se regardent avec plus d'intérêt que les banalités qui composent le fond de tant d'autres expositions.

A part le service qu'ils ont rendu en faisant connaître chez nous certains étrangers de marque ou d'exception, il serait difficile d'attribuer aux salons des XX et de la *Libre Esthétique*, une influence sur le développement de la peinture et de la sculpture belges.

Il en est autrement pour ce qui concerne l'art décoratif.

Ces meubles aux formes inédites, ces objets d'ornement ou d'usage doués de tous les enchantements de la couleur et du caprice, qu'on reléguait autrefois dans des compartiments excentriques où personne ne s'aventurait, et qui s'installent ici au milieu des œuvres d'art pur, y produisent sans doute une disparate plutôt fatigante pour les visiteurs habitués au classement traditionnel. L'initiative n'en a pas moins été heureuse dans ses résultats. Sans elle, la rénovation qui se manifeste ailleurs aurait encore tardé longtemps à apparaître en Belgique. On lui doit en grande partie la hardiesse plus marquée des procédés de nos « affichistes », la collaboration commençante de certains artistes aux industries de luxe, les progrès dans le goût du public même. Ces bibelots délicats et précieux, venus de France et d'Angleterre, nos artistes les imitent, s'en inspirent, et déjà créent à leur tour; une partie de la bourgeoisie les recherche et en décore ses salons. Les exhibitions annuelles de la *Libre Esthétique* sont pour beaucoup dans ce fait qui n'est pas à dédaigner. De même que la critique au jour le jour, parfois si justement blâmée pour ses complaisances, a du moins cette grande utilité d'assurer les admirations de la foule (admiration de commande, assurément, mais c'est déjà quelque chose) à des œuvres maîtresses qui sans elles resteraient longtemps

Hosted by Google

ignorées, des expositions comme celle-ci attirent une certaine classe du public par leur cachet de mondanité artiste, et l'influencent : on achète, et ce qu'on a acheté, fût-ce par snobisme, on ne tarde guère à l'apprécier.

Les XX et les « libres esthètes » réalisèrent les premiers l'ingénieuse idée d'enclaver dans une exposition de peinture et de sculpture un coin d'habitation d'aujourd'hui ou plutôt de demain, complètement meublé, présenté avec tout le détail de son ornementation et de son aménagement. Cette année, M. Victor Horta montre une salle à manger en bois du Congo. M. Horta est un de nos jeunes architectes les plus remarquables, un des très rares de l'époque qui aient eu l'honneur de trouver une formule nouvelle. On connaît ces façades si caractéristiques, dont les curieux renflements et les ondulations d'une fantaisie un peu massive ont fait dire à un plaisant que M. Horta a inventé le « Louis XV égyptien ». Ce constructeur imaginatif n'a pas seulement innové dans l'architecture extérieure : le « style Horta », pour employer une expression déjà courante dans le vocabulaire de ceux qui s'occupent d'art industriel, se manifeste également dans le large confort des dispositions intérieures, et jusque dans le dessin onduleux du mobilier. M. Horta a rajeuni les chantournements du XVIII^e^ siècle : il les a ramenés à la sobriété sans compromettre leur richesse; et si ses façades présentent parfois des inflexions insuffisamment motivées, ses lambris, ses cuivres et ses ameublements ont une grâce souple si bien comprise qu'elle semble imposée par les exigences de la matière employée. Chez M. Horta, l'ornement n'est que la conséquence directe de la forme essentielle : c'est pourquoi les chaises, le dressoir, la cheminée, tous les détails de la salle à manger qu'il expose, charment par leur simplicité familière en même temps que par leur confortable élégance, et composent un ensemble d'un goût vraiment nouveau.

Le ravissant cadre de glace en ivoire et bois du Congo, exécuté par le sculpteur Charles Samuel, d'après le dessin de

Hosted by Google

M. Adolphe Crespin, un fervent de l'art appliqué, les verres soufflés de M. Koepping, délicats et subtils comme les fleurs qu'ils évoquent, les pâte-de-verre de M. Henri Cros, précieuses œuvrettes qu'on dirait retrouvées dans un gynécée de la Grèce, des reliures, des poteries, des bijoux, des tapis, cent objets que nous voudrions avoir le loisir de décrire, attestent une renaissance. Tels les étains de M. Alexandre Charpentier, si modernes dans leur grâce nerveuse, sa *Sonnette de table*, bibelot exquis figurant une minuscule statuette de Zélandaise, et, du même, les planches de l' « Estampe originale », mélange de lithographie polychrome et de gaufrage, au dessin sûr, aux teintes plates franchement appliquées. L'envoi de M. Félicien Rops, qui expose, auprès d'une *Buveuse d'absinthe* superbe de hideur, quelques œuvres récentes; les eaux-fortes largement stylées de M. Louis Legrand; une élégante pointe sèche de M. Helleu; les estampes de M. Grasset, les lithographies de M. Lunois, les très raffinées gypsographies de M. Pierre Roche, etc., complètent l'important apport des « arts mineurs ».

L'année dernière, la *Libre Esthétique* nous présentait une série de toiles d'Eugène Carrière. Cette fois, l'honneur d'une exposition d'ensemble est dévolu à M. Albert Besnard. Une vingtaine d'œuvres : peintures, aquarelles, pastel, dessins, eau-forte. C'est un maître que M. Besnard : un maître par la fécondité, par la variété, comme par la fougue savante de son exécution. Dans ses peintures décoratives (il n'en a pas ici) et ses tableaux de chevalet, une vive originalité de mise en page s'allie aux jeux les plus hardis de la couleur; son exaltation de coloriste ne recule devant aucun paradoxe, et parfois (les *Mauresques*, la *Femme aux rhododendrons*) sa brosse emportée allume sur la toile des flamboiements d'incendie. Nous préférons à ces pages chatoyantes le portrait de M^lle^ J., pour l'harmonie plus apaisée de la robe rose et la pelouse verte; le portrait de M^lle^ H. A., la grâce d'un sourire dans la grâce du demi-jour; les portraits de M^me^ Alphonse Daudet, de M^me^ Duruy, et surtout la *Famille Lenoir*, une merveille de verve, de vie, de distinction, qu'on

Hosted by Google

dirait improvisée en une heure d'inspiration. Les *croquis algériens* sont des notes cursives étonnamment caractérisées, et, parmi les aquarelles, la vue panoramique du *Lac d'Annecy* et son éclat de couleur, la *Jeune fille*, tête fraîche et charnue sur laquelle s'alourdit un chignon roux, attestent qu'il n'est point de genre secondaire pour un ouvrier de la valeur de M. Besnard.

De même, il suffirait presque des saisissantes effigies lithographiées de MM. Maurice Barrès et Henri de Régnier pour témoigner du talent de M. Jacques-Émile Blanche. Mais il se manifeste avec toute sa jeune vigueur dans une œuvre récente, *Fritz Thaulow et ses enfants*. Assis en vareuse de travail, la palette au poing, devant son chevalet, au milieu d'un site indéterminé, le paysagiste suédois à qui l'on doit tant de pages d'une pénétrante poésie, s'arrête de peindre pour contempler un instant la filette qui est venue s'appuyer contre son genou, tandis que sa femme et son fils, un fin garçonnet au regard clair tourné vers le spectateur, se tiennent debout derrière lui. Le père occupe ainsi le centre de ce « tableau de famille »; il forme avec la fillette un groupe admirable de sentiment : on ne saurait exprimer avec une vérité plus intense et plus sobre la tendresse qui penche vers le candide visage aux yeux ingénûment levés, la tête virile, congestionnée par le labeur interrompu. La joie de produire de belles œuvres s'épanouit, exaltée par le bonheur domestique, dans cette page d'un éloquent symbolisme, composée à la façon des maîtres anglais, et exécutée sans empâtement, avec autant de largeur que de simplicité.

M. Henri de Groux, lui, expose les portraits de... Napoléon Ier, de Richard Wagner et de Baudelaire. Si Baudelaire vivait encore, M. De Groux se serait évidemment rabattu sur Chateaubriand. Du même artiste, le *Retour de l'île d'Elbe* et la *Veillée de Waterloo*, deux imageries à la manière noire, à côté desquelles on regarde avec soulagement les franches études de plein air de M. Frantz Charlet. M. Fernand Khnopff ne se

Hosted by Google

renouvelle guère, tandis que M. Wytsman nous offre une surprise : ses intérieurs d'église, note inédite dans son œuvre, rendent à souhait la percée braisillante des roses et des vitraux dans la pénombre des architectures gothiques. Un dessin ferme, une coloration d'une extrême justesse font que ces excellents morceaux supportent sans paraître quelconques le voisinage de deux des fameuses *Cathédrales* de M. Claude Monet. J.-J. Rousseau disait : « Les ouvrages les plus curieux sont ceux dont les gens à talent profitent sans les citer. » Les *Cathédrales* suggèrent une remarque analogue. On sait que M. Claude Monet s'est avisé de représenter une vingtaine de fois le porche ogival de la cathédrale de Rouen, en faisant se jouer sur les pierres effritées les moindres variations des divers moments du jour et de la nuit. Bien des peintres s'inspireront de ces subtils instantanés, assez semblables à certains poèmes décadents dont l'incohérente contexture laisse l'esprit insatisfait, mais qui ravissent l'imagination par la suavité musicale de leur phrase. M. Claude Monet a enrichi le « vocabulaire » luministe. Œuvre incomplète assurément que ces pages « couleur de lune et couleur d'aurore », prouesses de raffiné plutôt que tableaux proprement dits : le monument architectural y apparaît sans solidité, et seulement comme un prétexte aux jeux de la lumière. Mais ce parti pris, ou ce défaut, n'empêche pas de goûter la paradoxale délicatesse avec laquelle M. Claude Monet analyse et transpose sur la toile les épisodes les plus insaisissables de la fuyante succession des heures à travers l'atmosphère. Un impressionniste naguère fit beaucoup rire en intitulant ses paysages : « A 4 heures 25, — à 8 heures 40. » M. Claude Monet pourrait sans forfanterie étiqueter avec cette précision mathématique chacun des *Portails*.

M. A.-J. Heymans et M^lle^ Anna Boch obtiennent des effets d'une grande fraîcheur, grâce à leur système de hachures alternant avec les blancs épargnés de la toile ; mais, la désagréable monotonie du procédé mise à part, quelques années incrustant leur poussière dans le grenu du canevas ne suffiront-elles pas à

Hosted by Google

transformer en grisailles ces peintures aujourd'hui éclatantes? M. Émile Claus, mieux inspiré, ne recourt à aucun stratagème pour faire vibrer la lumière sur ses paysages, qu'il peuple de figures dont le charme égale la vérité.

Par un contraste qui étonne d'abord, qui n'est pas sans saveur, et qui atteste encore l'éclectisme des organisateurs, les dessins supra-spirituels de M. Toorop voisinent avec l'envoi du bon peintre Eugène Smits : quatre études dignes de ce coloriste épris des séductions féminines. Quant à M. Charles Cottet, il est un contraste à lui tout seul : ses deuillantes Bretonnes, sous la lourdeur sinistre de leurs mantes noires, apparaissent rigides comme des statues gothiques de la désespérance, tandis que les vaporeuses marines prises à Chioggia et à Venise ont des limpidités délicieuses.

Enfin, les sculptures : les pathétiques tâcherons de M. Constantin Meunier, les marbres de M. Samuel (deux figures décoratives gracieusées dans une molle surabondance de draperies), l'élégante et hautaine *Méditation* de M. Victor Rousseau, les bustes, les masques de Mme Besnard, doués de toutes les qualités françaises, goût, esprit, mesure, et surtout sa *Cérès*, rayonnante et joyeuse comme une belle matinée de juin.

*
* *

A la Maison d'Art, on a groupé, comme un hommage dernier, quelques pages de Jan Verhas. Cet aimable peintre fut heureusement inspiré lorsqu'il décida de faire un tableau historique à sa manière et de fixer sur la toile la *Revue des écoles* de 1878. C'était résumer en une image pimpante les enthousiasmes de l'époque; et puis, l'idée de faire s'avancer, dans l'atmosphère ensoleillée d'un jour de fête, devant les uniformes officiels, de gazouillants bataillons de figures enfantines et de robes blanches, était, au point de vue pittoresque, une des plus gracieuses qu'on pût imaginer. Le sujet prêtait à toutes les délicatesses du dessin, comme à tous les déploiements de la couleur. Il y avait là, pour un exécutant de premier ordre,

Hosted by Google

matière à chef-d'œuvre. Jan Verhas fit un tableau agréable, qui, au surplus, n'est pas sans intérêt documentaire.

Nous préférons la *Procession du 15 août à Heyst*, que nous avons revue avec plaisir à la Maison d'Art : l'aspect de la rue, l'expression des physionomies, le groupe des porteuses de la Vierge qui s'avancent dans leur robe d'un bleu barbare et paysan, les yeux clignotant au soleil, sous le voile de tulle que retient au sommet de la tête une couronne de roses blanches — tout cela est d'une vérité absolue.

Pour le reste, citons parmi les meilleurs morceaux le portrait d'un des petits-enfants de M. Emmanuel Hiel, et surtout les études et les ébauches, d'une spontanéité que Jan Verhas ne conservait pas toujours dans ses œuvres achevées. Rien n'est plus amusant que l'esquisse du petit personnage central du *Maître peintre*, un délicieux môme s'évertuant, avec une gravité comique, à barbouiller de couleur une feuille de papier. Et il y a de la vie, de la bonhomie, un agrément mêlé d'attendrissement, dans les notes prises en quelques heures d'après ce petit monde de la plage, qui fournissait à Jan Verhas ses personnages de prédilection : fillettes gaminant sur l'estacade, jeunes femmes en toilette blanche rêvassant dans l'ombre lumineuse de leur parasol; et aussi les *Martyrs*, les bons vieux ânes de louage, qui laissent errer par-dessus la barrière de bois leur regard honnête et résigné.

*
* *

Peindre au pastel des fleurs et des fruits; ces pétales qui se frippent sous le regard, ces pulpes qui se développent, ces grâces éphémères, les fixer par des moyens eux-mêmes éphémères et fragiles, Mlle Berthe Art, qui exposait au Cercle, est un maître dans cet art charmant. Vraiment peintre, elle ne s'attache pas seulement à rendre le chatoiement des couleurs, la caresse des lignes, la fraîcheur parfumée : chacune de ces pages légères est une composition, et dénote, sans rien d'artificiel dans l'arrangement, une recherche différente : l'ordonnance et

Hosted by Google

les tonalités de l'une symboliseront la maturité de l'automne ; l'autre exprimera, par l'aspect d'une touffe de fleurs et de quelques accessoires, une vague mélancolie ; une troisième se contentera de réjouir l'œil par une harmonie poursuivie avec virtuosité. Une touche à la fois large et délicate, un moelleux sans fadeur, une couleur vigoureuse avec finesse font le prix de ces pavots superbes, aux lâches corolles si souplement traitées, de ces tablettes de marbre où se reflètent les élégances panachées des œillets, de ces flacons de verre irisés par le soleil et mêlant leurs lueurs à l'éclat des fleurs. Malgré son succès, M^lle^ Art ne s'immobilise pas dans un genre : elle aborde le paysage et déjà y rivalise avec M. Stacquet et même avec M. Uytterschaut : celui-ci, toujours aquarelliste impeccable, associant la rigueur de la forme à la spontanéité de l'effet ; celui-là, fantaisiste et léger, de plus en plus habile à improviser sur le whatman la frêle coquetterie d'un effet de neige, et s'enhardissant parfois, non sans bonheur, à camper une figurine de paysanne dans un intérieur hollandais.

***

L'heureux couple que M. et M^me^ Wytsman ! Unis dans la vie et dans l'art, on les devine, pleins de jeunesse, de conviction et d'alacrité, ne se lassant pas de parcourir la campagne matinale, et plantant dans l'herbe encore mouillée leurs chevalets jumeaux. Madame choisit une touffe de fleurs qui lui dérobe le paysage réduit au rôle d'un décor de fond ; monsieur s'évertue à exprimer de son mieux la prairie, le ruisseau et le bois dont la fraîcheur enchantée les entoure. Leur originalité est d'être deux ; leur caractéristique, de sembler n'être qu'un. Est-ce monsieur qui ressemble à madame, ou madame à monsieur ? La clarté, parfois âcre, de leur couleur, est la même, leurs qualités et leurs défauts sont pareils ; madame continue à épanouir d'éclatantes floraisons, pavots, campanules, eupatoires, se détachant sur un vague paysage : telles ses roses pourpres qui boivent et réfractent triomphalement la lumière de juin ; et son

Hosted by Google

invariable parti pris de composition ne l'a jamais mieux servie que lorsqu'elle a « mis en page » à la japonaise, traversant la largeur de la toile où s'ébauche quelque verger indistinct, une branche de pommier ployant sous le papillonnement rose et blanc de ses fleurs.

C'est sans doute le même verger qui a inspiré à monsieur le joli tableautin où les rameaux des pommiers se découpent en capricieuses arabesques sur un ciel bleu et blanc nué de gris ; l'atmosphère humide et la lumière sont très heureusement exprimées. La lumière est la grande préoccupation de M. Wytsman, la lumière du matin surtout ; il en étudie avec prédilection toutes les variétés : l'aube baignant les meules, le soleil à ras de terre frisant les talus qui encaissent le chemin creux, la buée transparente qui se lève des verdures rafraîchies par la nuit, le jour du rayon d'avant-midi sur les troncs barrés d'ombre et d'or pâle. Il veut être lumineux, dût son dessin être sec, dût sa couleur être frigide et parfois crue. Dans sa recherche de l'atmosphère limpide, il arrive à M. Wytsman de sacrifier tout le reste et de baigner d'une clarté exquise, je le veux bien, des paysages d'une insuffisante matérialité, dont les arbres inconsistants sont feuillagés à petits coups de hachures identiques. La très légitime réaction contre la peinture opaque et bitumineuse ne doit pas conduire à la convention opposée, qui serait tout aussi fastidieuse. Ne lâchons pas la proie pour l'ombre, mais ne lâchons pas non plus le paysage pour la lumière.

*
* *

Les dernières œuvres de M. Isidore Verheyden suffisaient à à garnir le salon du Cercle, qui d'ordinaire est occupé en partage. C'est que M. Verheyden a une fécondité multiple : tour à tour les hommes, les femmes, la nature déserte ou peuplée posent devant ses pinceaux.

Portraitiste, il est moins psychologue que peintre. Ses portraits ne sont point de ceux qui égalent en pénétration une

Hosted by Google

biographie écrite; il s'efforce à d'autres mérites : le personnage saisi sans apprêt, dans son attitude vraie, et remplissant bien le cadre, l'atmosphère circulant fluide autour du corps, la touche largement posée, la vie saine, simple et franche, la belle sonorité de couleur quand elle s'offre d'elle-même, voilà ce qui le tente. Témoins « M. et Mme D. D. », peintures probes et vivantes, où les mains, achoppement des portraitistes médiocres, sont supérieurement traitées; les demoiselles S., trois petits visages d'infantes bourgeoises caressés par leur chevelure blonde que retiennent des coques de satin rose; le commandant B., crânement campé, et qui, malgré l'éclat du costume, n'est point, comme tant d'effigies du genre, un portrait d'uniforme ; et surtout Mme J. W. remarquable, dans l'austère harmonie de sa toilette de deuil, par l'expressive intensité du regard.

Paysagiste, M. Verheyden donne plus librement carrière à son généreux tempérament de coloriste. Qu'il plante son chevalet au bord du fleuve ou à l'ombre des ramures, sous l'auvent à tuiles rouges de la ferme, ou sur le gazon brûlé des dunes, une sorte d'exaltation de l'œil et de la main s'empare de lui : il devient le robuste poète dont la touche grasse, pleine et fougueuse à la fois, fait vivre sur la toile les *Printemps* parfumés que les pommiers fleurissent de leur neige, les *Marais* jetés comme des plaques d'acier clair au milieu des joncs, les futaies silencieuses et leur litière de feuilles mortes qu'une biche frôle de son pas hésitant, le hallier romantique où le sanglier solitaire semble courir sus au soleil couchant, le *Moulin* (tout vibre et bouge, eau, brins d'herbe, feuillage, dans la lumière de l'été), le *Vieux Rûcher*, si pittoresque dans sa tonalité blonde, et surtout la *Clairière*, esquisse magistrale, où, sous la grâce d'un ciel bleu et blanc, la forêt se chamarre splendidement de toutes les somptuosités de l'automne.

***

A M. Verheyden ont succédé Mlle Marcotte, puis MM. Werlemann et Dewit, dans la petite galerie du Cercle pour laquelle

Hosted by Google

le public marque décidément autant de prédilection que les artistes : il est devenu de mode de passer une heure chaque semaine dans cette jolie salle dont les proportions dépassent à peine celles d'une galerie particulière; on y voit sans fatigue quelques œuvres alignées au long de la cimaise par les auteurs mêmes, et disposées dans un harmonieux voisinage qui leur ajoute un charme d'intimité. Les toiles de Mlle Marcotte, jusqu'à présent éparpillées dans plusieurs expositions, ont certainement gagné à être ainsi réunies : figures et paysages se font mutuellement valoir et se complètent. Le *Vieux* portant un chou est un bon tableau, dont la franche observation, la justesse de coloration et l'originalité sans recherche, n'ont rien de féminin; ce n'est pas que la jeune artiste ait la « patte » d'une virago : Mlle Marcotte sait varier sa manière; elle a, pour peindre des fleurs, une légèreté presque immatérielle qui nous plaît infiniment. Ses esquisses maritimes ou agrestes sont lumineuses avec finesse, et ses dessins, au trait caractéristique et senti, prouvent qu'elle ne se contente pas de l'à-peu-près.

Des dessins aussi de M. Werlemann, un « nouveau » dont nous aurons sans nul doute à reparler : des portraits au fusain, à la sanguine, les uns d'un modelé charnu, les autres d'une précision rigoureuse; tous méritant l'attention par ce don précieux : la vie! Et les paysages qu'expose M. Werlemann, largement traités dans une atmosphère tantôt blonde, tantôt grisâtre, qui a sa poésie, ne nous font pas moins heureusement augurer de son début.

Quant à M. Prosper Dewit, qui expose des vues choisies dans les environs de Bruxelles, rendues avec une extrême richesse de tons et une grande variété d'impressions, c'est un amateur dans le bon sens du mot. Artiste dramatique, M. Dewit ne peut consacrer à la peinture que ses loisirs. Mais les moments qu'il lui donne ne sont pas des moments perdus.

MAURICE SULZBERGER.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

J'étais, en août dernier, à Mariakerke, cette bicoque charmante et neuve, qui n'est guère qu'un prolongement d'Ostende vers le sud-ouest. C'était au soir tombant. Dans les brumes du lointain, allongées comme de pâles écharpes, frangées de l'écume des flots, le soleil se laissait deviner aux teintes plus vives des nuages et au sillon blanchâtre qui zébrait la mer. Je causais avec une vieille dame, très religieuse et très cultivée à la fois, une de ces catholiques à la façon du XVIII^e^ siècle, qui ne craignent point de mettre le nez dans les livres hérétiques et le pied dans les plats qui servent de mangeoires aux capucins. Je lui demandais, à elle qui avait beaucoup voyagé, vu bien du monde et approché plus d'une éminence en terre latine et germanique :

« Connaissez-vous l'abbé Charbonnel ? »

Mon interlocutrice — que je ne nommerai pas, que je ne caractériserai pas de plus près, car chacun murmurerait son nom, et c'est ce que je ne veux point — mon interlocutrice ne répondit pas, elle eut une mine embarrassée.

Et comme j'insistais respectueusement, elle dit :

« J'ai consulté plusieurs autorités ecclésiastiques sur cet homme ; elles ne lui ont pas été favorables ; j'ai lu de ses pages et je n'y ai rien trouvé à redire... En vérité, je ne sais qui croire. »

J'eus bien envie, au risque de troubler ma vieille voisine d'hôtel, de lui déclarer qu'entre le témoignage de quelques

Hosted by Google

curés et celui de l'homme lui-même sous la forme la plus probante et la plus directe, il n'y avait pas lieu d'hésiter. Mais je me retins et j'attendis une occasion meilleure de connaître cet abbé à la mode de 1830, qui faisait tant parler de lui.

Un livre récent et plusieurs articles de revues m'ont fourni l'occasion désirée. Le livre est intitulé: *Histoire d'une idée* (1) et consacré au projet que nourrit son auteur, en communion avec quelques jeunes catholiques, d'organiser à Paris, en 1900, un *Congrès universel des religions*. Je n'ai ni qualité pour juger ce projet, ni licence d'analyser le volume de M. Charbonnel sous cette rubrique; on a déjà trop souvent accusé le libéralisme d'être antireligieux; si je m'avisais, dans ces chroniques, de faire de l'apologétique en faveur de toutes les religions, — car il n'y a pas de congrès sans le concours de plusieurs Églises, — chacune d'elles aurait beau jeu pour crier haro sur moi. Mais si la question soulevée par l'abbé Charbonnel, et qu'il vint exposer à des tribunes très profanes en Belgique même, en Hollande et en Suisse, est de celles que je doive m'interdire de discuter ici, il en va différemment du sujet de deux articles publiés par lui, à court intervalle, dans la *Revue des Revues* et dans la *Revue encyclopédique* (2) de Paris.

Le premier article est une riposte, non sans vigueur et toute de bonne et généreuse foi, à quelques pages de M. Henry Bérenger, que la *Revue des Revues* avait insérées le 1er janvier précédent. La polémique de ces deux messieurs n'est point vaine et de celles que la chronique ait le droit de dédaigner. Tous les intellectuels de France et de Belgique, et d'ailleurs, me paraissent intéressés à la connaître et à prendre parti entre les contradicteurs. Au surplus, ces derniers ne sont-ils pas ce que les Anglais appellent des *representative men*, M. Charbonnel appartenant au dernier bateau du jeune catholicisme, M. Henry Bérenger ayant été incontestablement un des écrivains qui

(1) Paris, Armand Colin, 1897.

(2) Respectivement, numéros du 1er février et du 27 mars.

Hosted by Google

firent le plus et le mieux, en ces quelques années, pour la propagande idéaliste qui a gagné tant de terrain chez nous?

On peut penser ce que l'on veut de cette fameuse banqueroute de la science, qui a fait verser tant d'encre empoisonnée et organiser quelques banquets; il est indéniable qu'il y a eu, depuis dix ans, un retour marqué vers l'idéalisme, vers l'inconnaissable, ou l'invisible, ou l'insaisissable, comme on voudra. Chez quelques esprits de sélection, ce retour s'est manifesté par des phénomènes purement intellectuels, parfois purement littéraires. Par exemple, le Bourget du *Disciple*, et des livres qui vinrent ensuite, n'est certes plus le psychologue audacieux des *Essais*, le successeur nullement indigne de la chirurgie d'âme de Taine et de Renan. Et de même, si on lit les œuvres d'Édouard Rod, de Marcel Prévost, de J. K. Huysmans, de dix autres, on y retrouve un besoin quasi maladif d'affirmations pures et simples, un goût de l'*a-priori* que la génération précédente ignorait ou dédaignait radicalement.

Mais c'est là une petite élite qui en nourrit de sa prose une beaucoup plus grande, plus problématique aussi, sans qu'elle lui donne toutefois la satiété entière. Ainsi est-il advenu que parmi les lecteurs de romans et de critiques, il s'est constitué des sectes dont la croyance vague, flottante, faite de malaise plus que d'élan, s'est cristallisée dans des formes très diverses, sinon contradictoires. Dans l'ordre politique, où rien n'est négligé de ce qui peut rapporter quelques mandats et quelques revenus, on a tiré de là la célèbre doctrine de *l'esprit nouveau;* on y a lu un apaisement et comme la promesse d'une entente définitive entre le Temple et l'École, entre le croire et le non-croire. Dans l'ordre religieux, avec non moins de sens pratique et plus de *roublardise* encore, si cela peut être, on a tonné contre l'incrédulité chancelante et affirmé, en roulant les yeux, que le positivisme avait fait son temps et que la Foi triomphait de la crise séculaire qu'il avait plu à Dieu de lui infliger. Il faut reconnaître que des brochures et des attitudes comme celles de M. Brunetière étaient faites

Hosted by Google

pour autoriser, dans les sacristies, les hypothèses les plus humiliantes pour l'esprit scientifique. Il est vrai que l'esprit scientifique et M. Brunetière n'ont jamais voisiné, que je sache; mais en somme, cela importe peu.

Dans des régions moins nobles, où la pensée humaine stagne plutôt qu'elle n'évolue, on a cherché d'autres dérivations au trouble moral que nous ressentions tous. On a tant de fois répété que la superstition est la religion des incrédules que j'ose à peine employer cet apophtegme malgré sa relative opportunité. Donc des incrédules, ou des dégoûtés de la foi, firent tourner des tables, apparaître des fantômes, parler les morts et trembler les vivants dans le silence et l'obscurité des clubs spirites. Il ne manquait vraiment que ce ridicule à l'idéalisme renaissant!

On me pardonnera ce rapide exposé qui a tout l'air d'interrompre l'analyse que je promettais tantôt à l'impatience de mes lecteurs. Mais l'interruption n'est qu'apparente. Car c'est précisément sur ce retour de faveur de l'idéalisme que les deux polémistes se sont expliqués dans la *Revue des Revues*. M. Bérenger, très sincère et très net, a signifié aux catholiques de France que c'était fini et bien fini de flirter ensemble. Il a confessé ses illusions et leurs décevants lendemains. L'attitude sociale des prélats américains, l'*Encyclique* de celui qu'on appela pompeusement « le pape des ouvriers », l'évolution significative du clergé français, gagné aux idées démocratiques et à un libéralisme relatif d'opinions, voilà, paraît-il, les causes générales qui avaient déterminé quelques jeunes hommes de bonne volonté à rêver une réconciliation progressive de l'Église et du siècle.

Mais que vit-on ensuite? La mise sous séquestre de « l'esprit nouveau » de par les politiciens, l'accusation de cléricalisme « portée contre quiconque manifestait des tendances simplement idéalistes », la campagne antirationaliste de M. de Pressensé, de M. Brunetière et de tous les bénisseurs qui appartiennent à une Académie ou à une Église; le clergé français

Hosted by Google

retombant dans une torpeur voisine de la servitude, désavouant l'esprit de progrès et de fraternité de ses collègues d'outre-mer sous la pression de quelques volontés supérieures; l'idée du congrès des religions, qui avait rallié soixante-dix suffrages d'évêques en Amérique, abandonnée, puis conspuée en France et dans les pays voisins; voilà ce qui précipita « la rupture irrémédiable entre la jeunesse intellectuelle et le catholicisme de France ». J'allais oublier un dernier fait, et non le moins caractéristique : « Quand je montais à Notre-Dame de Fourvières, comme je considérais la mosaïque de la coupole, le bedeau galonné se rengorgea et me dit : « Monsieur, cette « mosaïque a coûté 1,000 francs le mètre carré. » Je sortis, et en face je vis la Croix-Rousse, où des milliers de canuts mouraient dans la faim et la saleté. J'eus plus tard la même vision au Sacré-Cœur de Montmartre. Et je compris pourquoi, de néo-chrétiens, nous n'avions pas pu devenir néo-catholiques. »

Si M. Bérenger avait été plus activement mêlé à nos luttes et s'il avait vécu moins d'heures, douces et oublieuses, dans son rêve d'artiste et de penseur, ces dernières lignes nous donneraient de sa logique une assez médiocre opinion. Une opinion injuste, assurément. Car j'ai approché l'homme dont je parle, j'ai lu tout ou presque tout ce qu'a produit sa plume, et je crois à la maturité précoce de son esprit et à l'originalité de son talent. Mais qu'il me permette de le lui dire, en l'entière franchise que l'on doit de par sa sympathie à un libre esprit : c'est le sentiment, et non la raison, qui a fait de lui un néo-chrétien, et c'est le sentiment seul qui l'a rejeté en dehors de l'Église, ou si l'on veut, qui l'a arrêté sur le seuil, au moment où la fumée de l'encens et les sonorités graves de l'orgue allaient le décider à un acte de foi qui eût été plus littéraire que philosophique. A-t-il donc lieu d'être surpris de n'avoir pas trouvé chez ses alliés d'un jour les apaisements de conscience qu'il leur demandait ? N'est-ce pas plutôt à eux de lui demander compte de ce qu'en terme de sport on appelle « un mauvais départ » ? Au surplus, tout est bien, puisque la guérison d'âme de M. Béren-

Hosted by Google

ger est complète, et qu'il ne reste plus guère en face de lui que l'abbé Charbonnel, les autres néo-chrétiens s'étant éparpillés comme un vol d'oiselets à la première alerte.

M. Charbonnel, que j'ai un peu perdu de vue au profit de son très courtois et très distingué adversaire, a relevé le gant jeté au catholicisme dans la *Revue des Revues*, ou plutôt il a plaidé les circonstances atténuantes avec un embarras mal dissimulé. Il rappelle les heures de foi et d'enthousiasme que goûtèrent ensemble idéalistes purs et croyants, de 1890 à 1892; il se demande ensuite si les motifs allégués par M. Bérenger sont aussi déterminants qu'ils lui paraissent être. On aurait tort, dit-il, de confondre la foi et les gens qui s'en font les gardiens. Il n'y a pas d'unité de foi ni d'unité de l'Église. Cette dernière unité est « toute d'agencement et de façade ». L'unité doctrinale n'est pas non plus ce qu'on imagine : « Les dogmes, les « *credo* sont en eux-mêmes, je le veux bien. Mais que sont-ils « ainsi de plus qu'une véritable ontologie ? Ils ne valent religieu- « sement que s'ils descendent en nous, dans les régions les plus « retirées de notre être, dans l'intimité de notre conscience, et « s'ils deviennent en quelque manière notre nature et un élément « de notre personnalité morale. On peut dire dès lors, à condi- « tion de ne pas exagérer le sens des termes, que par appropria- « tion personnelle, non seulement chaque âme fait sien son *credo*, « mais fait son *credo*. Autant d'esprits différents, autant de « croyances différentes et en quelque manière autant de *credo*. »

Tout cela est cousu peut-être de finesse et de malice ; mais pour moi, et, j'en suis sûr, pour beaucoup de braves gens, c'est du protestantisme bien caractérisé ou je n'entends plus le français. Il y a, entre des formules comme celles que je viens de citer et la doctrine traditionnelle de l'Église, tout le fossé qui sépare le libre examen d'un autoritarisme, fortifié par dix-neuf siècles de luttes et de domination. Cela est si vrai que j'éprouve un scrupule et me demande sérieusement si M. Charbonnel et M. Bérenger ne sont pas encore tout près de s'entendre. Je dirai même que je ne vois pas bien ce qui reste de

Hosted by Google

religieux au premier en plus d'un théisme d'ailleurs très fervent et très respectable. Lui qui n'a pas hésité à écrire au cardinal-archevêque de Paris que « les religions valent surtout par l'appropriation que s'en font les âmes et par le soutien moral que les âmes y trouvent », que « c'est du côté de l'homme que les religions doivent être considérées » et non du côté des dogmes; lui qui a eu de dures paroles pour l'Église de France, parce qu'elle « s'est tenue boudeuse et maugréante, à l'écart « des profonds mouvements de la pensée contemporaine »; lui qui ne craint pas de qualifier de « moisissures du cléricalisme » des journaux dans lesquels s'entretiennent « les animosités les plus inintelligentes, les plus sectaires »; lui pour qui le clergé français est un « clergé de discipline, sans esprit d'initiative et de progrès »; lui qui, ayant eu à se plaindre de Mgr de Harlem et d'Amsterdam, s'écrie : « Un évêque est un évêque; s'il lui arrive de faire avec cette facilité abus de son pouvoir, je ne reconnais en lui qu'un ennemi violent et injuste »; lui, enfin, qui cite Renan avec une dangereuse complaisance et qui proclame « l'incomparable supériorité que constitue pour les protestants, dans la discussion religieuse et dans la critique de la conscience, tout ce qu'implique de fortes recherches, de découvertes et de conquêtes personnelles, le principe du libre examen », qu'a-t-il encore de commun, cet abbé novateur et vraiment fin de siècle, avec le clergé catholique qu'il connaît trop pour pactiser avec lui et pour garder son uniforme et ses serments?

Pour combler la mesure de son indépendance, M. Charbonnel vient d'écrire dans la *Revue encyclopédique* un article sur la démocratie chrétienne que nos journaux auraient déjà reproduit tous, s'ils n'étaient sans doute absorbés par des tâches plus importantes et plus conformes à leur véritable mission. Cet article est plus sévère encore que le mémoire consacré au congrès des religions. M. Charbonnel résume tout d'abord le programme de la démocratie chrétienne; à quelques détails près, c'est bien le nôtre, celui de quasi tout le libéralisme de demain;

Hosted by Google

il insiste ensuite sur la force de propagande que constitue pour les idées démocratiques le bas clergé, recruté dans le peuple et en rapports constants avec le peuple. Le rôle de ce clergé et, en général, de tous les démocrates chrétiens « serait de « rappeler l'idéal religieux et moral à une humanité qui ne s'in- « quiète plus que d'un bon matérialisme social, de constituer, « parmi l'évolution et les progrès modernes, une force modéra- « trice qui dirige et apaise sans obstruer » et, ajoute le brillant publiciste, il faudrait pour cela que chaque cure devînt un centre d'agitation intellectuelle, de perfectionnement social « sans arrière-pensée confessionnelle et prosélytique ». Loin qu'il en soit ainsi, d'ailleurs, les protagonistes du jeune catholicisme n'ont été jusqu'ici « que des politiciens agités, des hurleurs de réunions publiques ». En vérité, l'affirmation n'est pas pour nous déplaire, surtout après le portrait minutieusement cruel que M. Charbonnel nous trace des abbés Garnier, Naudet, Lemire et Gayraud.

Mais alors à quoi donc aboutir? Puisque les conservateurs selon la vieille formule sont « odieux et méprisables »; puisque les catholiques, selon le rite nouveau, sont des bavards et des tapageurs, aussi creux qu'impuissants; puisque les vrais chefs du mouvement, s'il en est, s'entêtent dans leur silence, où aller, lorsqu'on a les nerfs qui s'ébranlent et la sève qui bouillonne? M. Charbonnel nous le dira peut-être, dans son prochain article, à moins qu'un mandement épiscopal ne se charge de lui montrer la voie, — ou la porte, — ce que je considère comme aussi regrettable que conforme aux traditions de l'Église catholique.

M. Wilmotte.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

La politique a chômé chez nous ; la Chambre, votant les budgets, s'est frileusement endormie en n'écoutant point les innombrables réclamations locales de nos honorables. Quand donc ces derniers se décideront-ils à faire directement chez les ministres compétents les démarches nécessaires pour sauvegarder leurs mandats ?

***

Au théâtre. — La Monnaie nous a offert une brillante reprise des *Pêcheurs de Perles ;* le Parc, d'intéressantes soirées où Mme Legault sut plaire dans *la Loi de l'Homme*, de Hervieu. A Paris, le 5 mars, le théâtre de L'ŒUVRE a donné la première de *la Cloche engloutie*, une pièce ou, à mieux dire, un poème traduit de l'allemand par M. A.-F. Hérold. Ce drame est d'allure légendaire, mais souvent la légende frise le conte de fées. A côté d'une sorcière, de dryades, d'ondines apparaît un prêtre et il en naît une disparate atténuée, il est vrai, par la langue toujours harmonieuse et le sens général qui ressort de chaque scène et de l'ensemble. Le troisième acte se ferme par un épisode admirable qu'il serait trop long de détailler ici. Cependant, le cadre de ce drame sembla souvent trop vaste et il était bon alors de regarder la scène par le gros bout de la lorgnette. Le drame vient de paraître, édité par le MERCURE DE FRANCE ; il gagne à la lecture, les idées délicates dont l'œuvre est parsemée passant inaperçues dans le débit des interprètes.

Le 16, LES ESCHOLIERS ont fait représenter *la Charité*, de Lucien Gleise, comédie dont les deux premiers actes sont émouvants, mais dont le troisième est maladroit et superflu. La soirée finissait par un petit acte de Jules Renard, une merveille : *Plaisir de rompre*. Rarement l'on goûta un esprit plus alerte, plus vif, plus profond. C'est au même talent, où une larme luit au coin des sourires, qu'est dû *Poil de Carotte*, mais, dans cette pièce nouvelle, M. Jules Renard n'a pas laissé paraître toute son amertume. Il a choisi un décor mondain ; pourtant, en abordant un genre dont Maurice Donnay s'est, par ses récents triomphes, fait le maître, Jules Renard a su garder cette saveur originale qu'il mêle à tout ce qu'il écrit. Les pièces repré-

Hosted by Google

sentées au théâtre de L'ŒUVRE et aux ESCHOLIERS ne sont jouées qu'une seule fois. Mais ceux qui ont assisté au *Plaisir de rompre* doivent regretter de ne plus revoir ce chef-d'œuvre.

Le jeudi 1er avril, a été joué en matinée, au théâtre de l'Odéon, *Philaster ou l'Amour qui saigne*, tragédie de Beaumont et Fletcher, traduite de l'anglais par M. Georges Eckhoud. C'est ce drame qui fut, avec un vif succès, représenté, l'année dernière, à Bruxelles, au Théâtre communal, sous les auspices de la section d'art de la Maison du Peuple.

Si parva licet.... A Liége, le 4 avril, exécution au Conservatoire de fragments du *Ligeois égagî;* foule très chauvine et grand succès pour cette résurrection dont M. Radoux s'est fait l'ange.

***

Les **Revues** ont leur apport coutumier de choses neuves et de redites. Dans le MERCURE DE FRANCE (avril), un très bel article de notre collaborateur, M. Mockel, sur Camille Lemonnier, ou plutôt autour de cet écrivain et de son art. Dans des pages très personnelles, M. Mockel trace une caractéristique double de la race wallonne et de la race flamande; il n'en dissimule pas les antinomies de sang et de tradition, les petites hostilités de lieux et de personnes. Puis, une brève analyse de l'œuvre de M. Lemonnier et l'affirmation — peut-être outrée — de l'influence qu'elle exerça sur les lettres belges. — La NOUVELLE REVUE poursuit la publication des *Lettres de Gustave Flaubert à Mlle de Chantepie* et donne (1er mars) un très bel article de M. Lugné Poé sur la tentative bien anglaise de restituer un Shakespeare dans la nudité décorative de son cadre théâtral sous Élisabeth. A quand *notre* Racine avec les marquis (s'il en reste) installés sur la scène et le moucheur de chandelles? — La REVUE ENCYCLOPÉDIQUE a publié (13 et 27 mars) d'intéressantes notes historiques sur M. Monod et M. de Mas Latrie, le premier honoré d'un recueil d'anciens élèves, commémorant ses grandes qualités professorales; le second, défunt. Dans ce même numéro du 27 mars, M. Geffroy prend texte et prétexte du *Chemineau*, de Richepin, pour retracer la carrière du poète des *Gueux* et des *Caresses* dans un raccourci qui a des parcelles de vérité.

En Belgique, il faut signaler dans la REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES la suite de l'étude de M. Leclère, *La question arménienne*, des pages de M. Destrée sur la *Peste;* surtout *Notre Bilan philosophique* de M. Georges Dwelshauvers, qui a pris soin de nous avertir que « cette étude paraît en plusieurs langues ». La conclusion en est radicale : ... « on peut résumer le bilan des philosophies actuelles, des systèmes complets en peu de mots : Angleterre, rien; France, rien; Allemagne, Wundt. C'est tout. » — Reçu : une revue

Hosted by Google

tchèque, AKADEMIE, organe de la jeunesse socialiste, dans laquelle quelques articles allemands — le 1er numéro de ALBANIA, revue mensuelle albanaise (Bruxelles, rue Saint-Bernard, 87); le bilinguisme en est attrayant; le français y alterne avec l'albanais. Nous y cueillons (p. 15) cette mirifique annonce : « En présence de l'audacieux « accaparement des escrocs grecs, qui ont détourné à leur profit « toute la gloire acquise par nos aïeux, la *Revue albanaise* institue un « *prix de mille francs*, à décerner au mois d'octobre 1897, à celui qui « nous aura envoyé, avant le 1er septembre, les documents les plus « sérieux pour prouver que, parmi les héros de l'indépendance « [grecque], il y en eût un seul qui ne fût pas d'origine albanaise ou « valaque. » Voilà qui ne va pas avancer les affaires du colonel Vassos en Crète! — le BOLLETTINO DELLE OPERE qui, du royaume d'Italie, nous apporte (13 et 20 mars) la suite du compte rendu du Congrès international des œuvres de l'enfance qui s'est tenu à Florence. L'auteur, Ugo Conti, conclut : « programme trop vaste, discussions mal préparées, vœux indéterminés »; toutefois, le Congrès aura servi à briser la glace entre ceux qui, dans l'éloignement, partagent un même idéal.

***

Parmi les livres reçus, abbé Victor Charbonnel, *Congrès universel des religions en 1900*, histoire d'une idée (voir le *Mois politique*); Seeley, *Formation de la politique britannique*, traduction Baille, le tout chez Colin; deux brochures sur les grèves économiques : l'une, déjà signalée, de M. Fontaine, se contient dans les généralités du sujet; l'autre, de M. Laurent Dechesne (Verviers, Gilon), est l'histoire de *La grève contre le tissage à deux métiers*. Quoique évidemment favorable à la thèse patronale, M. Dechesne sait montrer où gît l'intransigeance (voyez p. 54 et 61). En somme, il faut reconnaître le fondé de ses conclusions; les deux métiers s'imposent à notre industrie sous peine de déchéance irrémédiable.

***

Errata. — Il en est deux qui s'imposent dans le nº de mars, le nom de *Kanuntcho* qu'il convient de restituer (p. 320) à l'œuvre de Pierre Loti et dont trois lettres seulement sont sorties des presses; la note qu'on a pu lire au bas du troisième article de notre collaborateur, M. Cattier, et qui ne correspond pas, dans sa fin, au contenu de cet article. Ce sont inadvertances d'une nouvelle mise en train pour lesquelles nous comptons trouver le lecteur indulgent

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1897

Pages.

Lionel Dauriac. La philosophie de M. Balfour 5
Émile Greyson. Mère ! 25
Dr Dallemagne. Dégénérescence individuelle et dégénérescence collective 46
Alfred Lavachery. Notes au crayon 68
Dr W. Spiegelberg. La question sociale il y a 3,000 ans. 75
Maurice Kufferath *Chronique des arts :* Jean-Sébastien Bach. . . 96
M. Wilmotte. Le mois politique 107

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1897

Henri Mazel. Après une lecture d'André Lang. 117
Albert Mockel. Réflexions sur la critique 133
Dr Dallemagne. Dégénérescence individuelle et dégénérescence collective. (*Suite.*) 158
Auguste Vierset. Les bateaux-fleurs. (*Poésie.*). 173
Paul André. Pour plus tard 175
Maurice Sulzberger. Chronique artistique 194
M. Wilmotte. Le mois politique 211

LIVRAISON DU 15 MARS 1897

A.-G. Van Hamel. Gaston Paris. 221
Dr Dallemagne. Dégénérescence individuelle et dégénérescence collective. (*Fin.*). 233
Garchine Un événement qui n'eut pas lieu 248
Edmond Cattier. Le naturalisme littéraire. (*Suite.*) 254
J.-G. Freson. Villes allemandes du Sud. (*Suite.*) 278
Maurice Kufferath. Chronique musicale 305
M. Wilmotte Le mois politique 311
Petite chronique 319

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1897

L. Montigny. Le fonds communal et la loi du 30 décembre 1896 . . 321
Léon Paschal Le tourment. 341
Dr F.-V. Dwelshauvers-Dery. La production et l'emploi des rayons X. 355
Eugène Tardieu. A propos de pédagogie. 364
Edmond Cattier. Le naturalisme littéraire. (*Suite.*). 370
Maurice Kufferath. *Chronique musicale :* Fervaal. — J. Brahms . . 389
Maurice Sulzberger. Chronique artistique 401
M. Wilmotte. Le mois politique 413
Petite chronique 421

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 5344